« SELF-HELP »

OU

CARACTÈRE, CONDUITE ET PERSÉVÉRANCE,

ILLUSTRÉS A L'AIDE DE BIOGRAPHIES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

« SELF-HELP »

OU

CARACTÈRE, CONDUITE ET PERSÉVÉRANCE,

ILLUSTRÉS A L'AIDE DE BIOGRAPHIES,

PAR

SAMUEL SMILES

AUTEUR DE « LA VIE DES INGENIEURS »

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

ALFRED TALANDIER

SUR LE TEXTE REVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR.



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

LONDRES
JOHN MURRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
ALBEMARLE STREET.

1865

PRÉFACE.

Le caractère et l'objet de ce livre s'expliquent en quelque sorte par son origine. Il y a vingt ans environ, l'auteur fut prié d'adresser quelques allocutions à une société de jeunes gens qui avaient organisé entre eux des classes d'enseignement mutuel. Il se rendit à leurs instances, et, dans les discours qu'il eut l'occasion de prononcer devant eux, il prit soin de montrer, par l'exemple de ce que d'autres avaient fait, ce que chacun d'eux pouvait à son tour, et dans de plus ou moins vastes limites, faire pour lui-même, insistant d'ailleurs sur ce fait, que dans la vie le bien-être et le bonheur individuels sont toujours en raison de nos propres efforts, du soin plus ou moins diligent que nous apportons à cultiver, à discipliner, à contrôler nos aptitudes, et par-dessus tout de l'honnête et courageux accomplissement du devoir, qui fait vraiment la gloire du caractère individuel.

Ainsi amené à prendre un intérêt personnel dans cette importante question des ressources que l'homme peut trouver en lui-même, l'auteur prit l'habitude de mettre par écrit, durant les heures de loisir dont les affaires lui permettaient de disposer dans la soirée, et d'ajouter aux notes qui lui avaient servi pour le cours dont nous venons de parler, tout ce qui dans ses lectures, ses observations

et son expérience générale de la vie, lui paraissait se rapporter plus particulièrement à son sujet. Ce travail eut pour résultat la publication, en 1859, du volume dont ce livre-ci est en grande partie la traduction.

Maintes fois on s'est adressé à l'auteur pour le prier d'autoriser la publication d'une traduction française de l'ouvrage tel qu'il a paru en anglais; mais il n'a jamais voulu y consentir, à moins qu'on ne voulût bien entreprendre de remanier le livre, de façon à y faire entrer un choix d'exemples remarquables de développement individuel empruntés à la biographie française, si riche en grands caractères. Son idée n'ayant pas été adoptée, l'auteur s'est à la fin aventuré à la mettre lui-même à exécution. L'édition présente a été revue avec soin et en grande partie refaite; et les esquisses de Palissy, de Bœttgher, de Papin, de Jacquard, de Philippe de Girard, de Heilmann, d'Ambroise Paré, de Callot, de Cellini, de Nicolas Poussin, d'Ary Scheffer, de saint François Xavier, de saint Vincent de Paul, de l'abbé de Saint-Pierre, de Riquet de Bourepos (génie presque entièrement oublié), de Richard Lenoir, et de plusieurs autres, paraissent pour la première fois dans cette édition-ci.

Tel qu'il est, l'auteur livre maintenant son ouvrage au lecteur, et il espère que celui-ci trouvera les leçons d'industrie, de persévérance et de perfectionnement individuel qu'il contient, tout à la fois utiles, instructives et intéressantes

---

« SELF HELP »

OU

CARACTÈRE, CONDUITE ET PERSÉVÉRANCE.

CHAPITRE SERVANT D'INTRODUCTION.

> Le mérite d'un État se trouve, à la longue, n'être que le mérite des individus qui le composent.
>
> (JOHN STUART MILL.)

> La vie n'est pas un plaisir, ni une douleur, mais une affaire grave dont nous sommes chargés et qu'il faut conduire et terminer à notre honneur.
>
> (ALEXIS DE TOCQUEVILLE.)

« Aide-toi, le Ciel t'aidera » est une maxime d'une valeur éprouvée, et qui renferme dans un cadre des plus étroits les résultats de la plus vaste expérience. L'esprit de spontanéité individuelle est la source de tout développement normal dans l'individu, et lorsqu'il se manifeste chez un grand nombre d'hommes, il constitue le vrai fondement de la force et de la vigueur nationale. Autant l'aide qui vient du dehors est d'ordinaire affaiblissante dans ses effets, autant celle qui vient du dedans est invariablement fortifiante. Tout ce qui est fait *pour* nous nous ôte dans une certaine mesure le besoin et par conséquent le désir de le faire nous-mêmes; et partout où l'individu est soumis à un excès de protection et de gouvernement, la tendance inévitable de ce

système est de le réduire à un état d'impuissance relative.

Les meilleures institutions ne sauraient être à l'homme d'aucun secours effectif. Le plus qu'elles puissent faire pour lui, c'est de le laisser libre de se développer et d'améliorer à sa guise sa condition individuelle. Mais de tout temps les hommes se sont montrés enclins à penser que leur bien-être et leur bonheur pouvaient être assurés par des institutions plutôt que par leur propre conduite, et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à attacher une importance exagérée à l'œuvre de la législation et à y voir l'agent le plus puissant du progrès humain. Cependant le fait de prendre part pour un millionième à la constitution de la législature, en votant tous les trois ou cinq ans pour un ou deux députés, ne peut exercer, quelque consciencieusement que ce devoir soit rempli, qu'une influence minime sur la vie et le caractère d'un homme. En outre, il devient tous les jours plus clair que la fonction du gouvernement est négative et restrictive plutôt que positive et active, et qu'elle se réduit en grande partie à un simple système de protection, protection de la vie, de la liberté, de la propriété. Il n'y a pas de pouvoir légal qui puisse donner au paresseux l'activité, au prodigue la prévoyance, à l'ivrogne la sobriété : c'est à l'individu seul qu'il appartient de se donner à lui-même l'une quelconque de ces vertus ou toutes, et cela, par l'exercice des facultés actives et de la force d'abnégation dont il a en propre le libre usage. En vérité, toute l'expérience du monde tend à prouver que le mérite et la force d'un État dépendent beaucoup moins de la forme de ses institutions que du caractère des individus qui le composent. Une nation n'est en effet que l'agrégat des conditions particulières, et la civilisation elle-même n'est qu'une question d'amélioration individuelle.

Le progrès national est la somme des activités, des énergies, des vertus de tous, de même que la décadence nationale est la somme des lâchetés, des égoïsmes et des

vices de tous. Si l'on y regarde de près, on verra que ce que nous sommes accoutumés à dénoncer comme de grandes plaies sociales n'est la plupart du temps qu'un développement monstrueux des vices dont nous-mêmes sommes atteints, et que vainement nous nous efforcerions d'enlever ces excroissances et de les extirper au moyen de la loi, toujours, sous une forme ou sous une autre, et avec une nouvelle exubérance, elles reparaîtront, tant que les conditions de notre développement personnel ne seront pas radicalement améliorées. Si cette vue est correcte, il s'ensuit que le plus haut patriotisme et la plus généreuse philanthropie ne consistent pas tant à réformer les lois et à modifier les institutions, qu'à aider aux autres à s'élever et à se perfectionner eux-mêmes par la libre et indépendante action de leur propre volonté.

Le gouvernement d'une nation n'est ordinairement que l'image et le reflet des individus qui la composent. Tout gouvernement qui est en avant du peuple sera inévitablement ramené en arrière, de même que tout gouvernement qui est en arrière sera inévitablement entraîné en avant. Aussi sûr que l'eau trouve son niveau, une nation trouvera dans ses lois et dans son gouvernement les dispositions qui conviennent à son caractère. Cela est dans l'ordre de la nature. Toujours le peuple noble sera noblement gouverné, et toujours le peuple ignorant et corrompu le sera ignoblement. La liberté n'est pas seulement l'effet d'une croissance politique; elle est surtout l'effet d'une croissance morale, le résultat de l'énergie, de l'indépendance, de la liberté d'action individuelles.

La manière dont un homme *est gouverné* peut ne pas avoir une immense importance, tandis que tout dépend de la manière dont il se gouverne lui-même. Le plus misérable esclave, en effet, n'est pas celui qui est soumis aux caprices d'un despote, quelque grand que ce mal puisse

être, mais celui qui est l'esclave de ses propres vices, de son égoïsme, de son ignorance. L'affranchissement des nations dans le cœur desquelles règne ainsi l'esclavage ne saurait être le résultat d'un simple changement de maîtres ou d'institutions; et tant que cette illusion fatale prévaudra que la liberté dépend de la forme du gouvernement, ces révolutions, à quelque prix qu'elles se puissent effectuer, n'auront pas plus de valeur et ne produiront pas de résultats plus durables qu'un simple changement de tableau dans une fantasmagorie. La liberté ne peut avoir de fondements solides que dans la force des caractères individuels; et c'est aussi dans cette force des caractères que se trouve la plus sûre garantie de la sécurité publique et du progrès national. John Stuart Mill fait observer, avec beaucoup de raison, que « le despotisme même ne saurait produire ses plus » mauvais effets tant qu'il n'a pas réussi à détruire la force » des caractères individuels; et que tout ce qui tend à l'écrasement de l'individualité *est* despotisme, quel que soit le » nom sous lequel la chose se déguise et quelle que soit » l'autorité qu'elle prétend faire prévaloir, celle de Dieu » ou celle des hommes. »

C'est aux labeurs physiques et intellectuels des générations successives que les nations de la terre doivent d'être ce qu'elles sont aujourd'hui. Travailleurs patients et persévérants de toute classe et de toute condition, cultivateurs du sol et excavateurs des mines, inventeurs et explorateurs, ouvriers et manufacturiers, artisans et poëtes, politiques et philosophes, tous ont contribué au grand résultat, et, en venant avec leurs contemporains bâtir sur les travaux de la génération précédente, ont porté la construction générale au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui. Grâce à cette succession constante de nobles travailleurs, — artisans de la civilisation, — l'ordre, à la longue, est sorti du chaos dans l'industrie, dans la science et dans l'art. La génération

actuelle est l'héritière du grand et beau domaine qui a été pour ainsi dire créé par l'habileté et l'industrie de toute notre race, et qui nous a été laissé pour que nous le cultivions à notre tour, et le transmettions à nos successeurs non-seulement intact, mais amélioré.

Parmi les grands travailleurs du passé, on a toujours remarqué, s'élevant bien au-dessus de la foule, une phalange d'hommes qui, incomparablement supérieurs aux autres, ont mérité de recevoir les hommages du genre humain. Mais nos progrès sont dus aussi à des multitudes d'hommes qui, pour être moins grands et moins connus, n'en ont peut-être pas eu moins de mérite; et il ne faut pas oublier que, quoique l'histoire ne se souvienne que des noms des généraux qui se sont distingués dans les grandes campagnes, ce n'en est pas moins, en grande partie, par la valeur individuelle et l'héroïsme des simples soldats que les victoires ont été remportées. Que d'hommes dont la vie n'a jamais été écrite, et qui cependant ont influé tout aussi puissamment sur la civilisation et le progrès que les plus fortunés parmi les grands personnages dont la biographie a enregistré les noms! Il n'est pas de personne si humble qui, si elle donne à ses semblables l'exemple de l'assiduité au travail, de la tempérance, de l'honnêteté et de la fermeté de propos, n'ait une influence actuelle et durable sur le bien-être de son pays : car sa vie et son caractère finissent par se communiquer aux autres à leur insu, et par propager le bon exemple pour tous les temps à venir. Il faut donc reconnaître que c'est l'énergie de l'individualisme qui produit les plus puissants effets sur la vie et les actions d'autrui, et qui, par son action, constitue réellement la meilleure éducation pratique. Qu'est-ce auprès de cela que les enseignements rudimentaires que l'on reçoit dans les écoles, les colléges et les académies? L'éducation vraiment importante, vraiment essentielle, est celle que nous recevons dans nos foyers, à la ville, aux champs,

à l'atelier, dans les bureaux, les magasins, les banques, les manufactures, et dans tous les centres de travail où bruit la fourmilière humaine. C'est cette éducation dernière, que la société donne à ses membres, et qui consiste en exemples d'action, de conduite, d'effort spontané, de perfectionnement et de contrôle de soi-même, en un mot, en tout ce qui tend à discipliner les plus hautes facultés de l'homme et à le rendre propre à l'accomplissement des devoirs et des affaires de la vie, que Schiller appelait « l'éducation du genre » humain ». Or, cette éducation-là, elle ne se puise point dans les livres, et il n'est aucune instruction purement littéraire qui la puisse donner. Bacon, avec la force d'expression qui lui est ordinaire, fait observer que « les études » n'enseignent point la manière de se servir de ce que l'on a » appris » ; que « cette sagesse-là est en dehors et au-dessus » d'elles, et ne s'acquiert que par l'observation ». Cette remarque s'applique également bien à la vie pratique et à la culture de l'intelligence elle-même : car il n'est pas d'expérience qui ne serve à prouver et à illustrer cette vérité, qu'un homme se perfectionne infiniment plus par le travail que par la lecture; et que c'est la vie plutôt que la littérature, l'action plutôt que l'étude, l'influence du caractère plutôt que la biographie, qui tendent perpétuellement à renouveler l'humanité.

Les biographies des grands hommes, et plus spécialement des hommes de dévouement, sont néanmoins très-instructives et très-utiles, comme aides, guides et stimulants. Il en est parmi les meilleures qui, pour enseigner à bien vivre, à bien penser, à travailler énergiquement à notre bien et à celui des autres, valent presque les Évangiles. Les précieux exemples qu'elles fournissent de caractères nobles et virils lentement formés par la puissance de l'effort personnel, de la fermeté de propos, de l'assiduité au travail, de la constance dans l'intégrité, enseignent, et dans un langage

qu'il est impossible de ne pas comprendre, tout ce qu'il est au pouvoir de chacun d'accomplir pour soi-même, et font éloquemment ressortir à quel point le respect de soi et la confiance en soi peuvent rendre les hommes, même alors qu'ils appartiennent aux rangs les plus humbles, capables d'acquérir une honorable aisance et une solide réputation.

Les grands savants, les grands littérateurs, les grands artistes, ceux qui se dévouent à l'apostolat des plus hautes vérités et ceux dont la noblesse est tout entière dans la vaillance de leur cœur, n'ont jamais appartenu en propre à aucune classe, à aucun degré de la hiérarchie sociale. Ils sont sortis indifféremment de toutes les classes, de tous les rangs, de l'atelier et de la ferme, de la chaumière et du château. Quelques-uns des plus grands apôtres de la Divinité sont venus des derniers rangs du peuple. Les plus pauvres ont quelquefois pris les places les plus élevées; et il n'est pas de difficultés, quelque insurmontables qu'elles fussent en apparence, qui aient pu leur barrer le chemin. Ces difficultés mêmes, dans bien des cas, semblent avoir été leurs meilleurs auxiliaires; car elles les ont forcés de montrer tout ce dont ils étaient capables en fait de travail et d'endurance, et ont vivifié des facultés qui, sans cela, auraient pu rester pour toujours assoupies. Les exemples d'obstacles ainsi surmontés et de triomphes ainsi obtenus sont si nombreux qu'ils peuvent bien, ou peu s'en faut, justifier ce proverbe : qu'*avec de la volonté on vient à bout de tout.*

Beaucoup de ceux qui se sont le plus distingués dans la science sont nés dans des positions sociales où l'on ne s'attendait guère à trouver une excellence quelconque, et encore moins une excellence scientifique. C'est ainsi que parmi ceux qui ont donné la plus grande impulsion à la sublime science de l'astronomie, nous trouvons Copernic, fils d'un boulanger polonais; Képler, fils d'un cabaretier allemand, et lui-même garçon de cabaret; d'Alembert, en-

fant trouvé, ramassé par une nuit d'hiver sur les degrés de l'église de Saint-Jean le Rond à Paris, et élevé par la femme d'un vitrier; Newton et Laplace, fils, le premier, d'un petit propriétaire de Grantham en Angleterre, et le second, d'un pauvre paysan de Beaumont-en-Auge près de Honfleur. Malgré les circonstances défavorables contre lesquelles ils eurent à lutter dès leurs premiers pas dans la vie, ces hommes éminents se firent, par le seul exercice de leurs facultés, une réputation aussi durable que solide et que toutes les richesses du monde n'auraient pu payer. La richesse eût même pu leur être un obstacle plus grand que la pauvreté au sein de laquelle ils étaient nés. Le père de Lagrange, autre astronome et mathématicien éminent, était trésorier de la guerre à Turin. Il fut ruiné par des spéculations malheureuses, et sa famille réduite à une pauvreté relative. Or, c'est à cette circonstance que, plus tard, Lagrange avait coutume de rapporter et son bonheur et sa réputation. « Si j'avais été riche », disait-il, « je ne serais » probablement jamais devenu mathématicien ».

L'abbé de Hautefeuille, autre physicien et mécanicien distingué, était fils d'un boulanger d'Orléans. Le père de Gassendi était un pauvre paysan de Champtercier (Basses-Alpes); et Haüy, le minéralogiste, était fils d'un tisserand de Saint-Just (Oise). Le chimiste Vauquelin eut pour père un paysan de Saint-André d'Hébertot (Calvados). Si, à l'école où il fut envoyé dans son enfance, il ne brillait pas par le luxe des vêtements, il brillait en revanche de tout l'éclat de l'intelligence la plus vive; et le magister qui lui apprenait à lire et à écrire, faisant son éloge, ne cessait de répéter au gars: « Travaille, étudie, Collin, et un jour tu por- » teras de beaux habits comme le marguillier de la paroisse. » Un apothicaire de campagne, visitant l'école, admira les bras robustes de l'enfant et offrit de le prendre comme garçon de laboratoire, ce à quoi Vauquelin consentit, dans l'espoir de

continuer sous lui ses études. Mais l'apothicaire n'entendait pas permettre que Vauquelin consacrât la moindre partie de son temps à apprendre ; et le jeune homme, une fois sûr de son fait, ne tarda pas à former la résolution d'abandonner la place. Il partit et prit le chemin de Paris, n'ayant que son havre-sac sur le dos et deux écus dans sa poche. Arrivé à Paris, il se mit en quête d'une place de garçon apothicaire, mais toutes ses démarches n'aboutirent à rien. Accablé de fatigue et de soucis, il tomba malade, et, dans cet état, fut porté à l'Hôtel-Dieu, où il faillit mourir. Mais « à toile ourdie Dieu » envoie le fil » ; et la suite prouva que des jours meilleurs étaient en réserve pour le pauvre Vauquelin. Il se rétablit, et s'étant mis de nouveau à la recherche d'un emploi, il finit par en trouver un chez un apothicaire. Peu de temps après, il fit la connaissance du célèbre chimiste Fourcroy qui fut si enchanté de lui qu'il le prit pour secrétaire ; et à la mort de ce grand philosophe, qui n'arriva que bien des années plus tard, Vauquelin lui succéda dans la chaire de chimie de la faculté de médecine. Enfin, en 1829, le Calvados le nomma député, et il rentra triomphant dans le village d'où il était sorti si pauvre et si obscur.

Comme le chirurgien anglais John Hunter, les grands chirurgiens français Ambroise Paré et Dupuytren naquirent dans des positions sociales fort humbles. A l'âge de trois ans, Dupuytren fut enlevé à ses parents par une grande dame qui désirait l'adopter. Mais ceux-ci, tout pauvres qu'ils étaient, ne voulurent point se séparer de leur enfant, qui, en conséquence, leur fut rendu. En grandissant, il se fit, par le charme de sa personne et de ses manières, par son obligeance et par sa bonne conduite, une foule d'amis, dont l'un voulut bien lui faciliter les moyens d'aller à Paris étudier la médecine. Or, Dupuytren n'avait pas besoin d'autre chose que d'être une bonne fois mis en selle pour faire son chemin. On raconte de lui qu'à l'époque où il

étudiait au collége de la Marche, il occupait, avec un camarade d'école, une chambre dont tout le mobilier consistait en trois chaises, une table, et une espèce de lit dans lequel, à tour de rôle, les deux jeunes gens reposaient. Leurs ressources étaient si minces que bien souvent ils se virent réduits à ne vivre que de pain et d'eau. Mais cela n'empêchait pas Dupuytren de travailler de tout son cœur, et même de se mettre à l'ouvrage dès quatre heures du matin. Nous ne dirons rien du degré d'éminence auquel il s'éleva : on sait assez que durant les dernières années de sa vie il était reconnu pour le plus grand chirurgien de son temps.

Parmi les hommes illustres qui, pour ainsi dire, ont revêtu la pauvreté d'une auréole de gloire, on peut citer Joseph Fourier, fils d'un tailleur d'Auxerre; Durant, professeur d'architecture à l'École polytechnique, fils d'un cordonnier de Paris; Conrad Gesner, le naturaliste, fils d'un corroyeur de Zürich. Ce dernier eut, dès le commencement de sa carrière, à lutter contre tous les obstacles qui naissent de la pauvreté, de la maladie, de l'infortune domestique; mais rien ne put refroidir son courage ni l'arrêter dans ses progrès. Sa vie fut véritablement une remarquable illustration de la vérité de cette maxime, qu'à ceux qui ont le plus à faire mais qui ont bonne volonté, le temps ne manque point. Pierre Ramus nous offre un caractère de la même trempe. Né en Picardie, d'une famille pauvre, il eut, dans son enfance, à garder les brebis. Mais cette occupation n'étant pas le moins du monde de son goût, il se sauva à Paris, où, après avoir eu à endurer beaucoup de misère, il réussit à entrer comme domestique au collége de Navarre. Cette situation, pour humble qu'elle fût, lui ouvrit la route du savoir, et en peu de temps il devint un des hommes les plus savants de son temps.

On pourrait citer un nombre infini d'exemples de ce genre.

Dans toutes les branches de l'activité humaine, beaux-arts, littérature, affaires, ils sont réellement si nombreux, qu'on se trouve en présence d'un véritable embarras de richesses, et qu'il est très-difficile de faire, parmi cette foule d'hommes remarquables qui ont dû leurs succès à leur ardeur au travail et à leurs patients efforts, un choix qui n'excède pas les limites d'un volume ordinaire. Il suffit, par exemple, de jeter un coup d'œil sur le domaine de la géographie, pour y remarquer, parmi les auteurs de grandes découvertes, Christophe Colomb, fils d'un cardeur de laine de Gènes; Cook, qui fut garçon de boutique chez un mercier du Yorkshire; et Livingstone, qui fut ouvrier dans une filature de coton, près de Glasgow. Parmi les artistes, nous trouvons Claude, fils d'un pâtissier; Geefs, d'un boulanger; et Léopold Robert, d'un horloger; tandis que, d'un autre côté, nous voyons qu'Inigo Jones fut d'abord charpentier; Haydn, charron; et Daguerre, peintre de décors à l'Opéra. Parmi les papes, Grégoire VII eut pour père un charpentier; Sixte-Quint, un berger; et Adrien VI, un pauvre canotier. Dans sa jeunesse, Adrien, trop pauvre pour acheter seulement une misérable chandelle, avait coutume de préparer ses leçons à la lumière des réverbères qui éclairaient les rues et les porches des églises, faisant ainsi preuve d'une admirable patience et d'une incomparable ardeur au travail, sûrs présages de sa future grandeur.

La maxime qui montre « la carrière ouverte aux talents » reçut, pendant la révolution française de 1792, de nombreuses et frappantes illustrations. Hoche, Humbert, Pichegru, et bien d'autres, entrèrent dans la carrière comme simples soldats. Humbert fut dans sa jeunesse un très-mauvais garnement, et à seize ans il s'échappa de la maison paternelle. Il fut tour à tour domestique d'un négociant à Nancy, ouvrier à Lyon, et plus tard marchand de peaux de lapin. En 1792, il s'enrôla comme volontaire, et

au bout d'un an il fut nommé général de brigade. Kléber, Lefèvre, Suchet, Victor, Lannes, Soult, Masséna, Saint-Cyr, d'Erlon, Murat, Augereau, Bessières, Ney, tous sortirent des rangs. La promotion des uns fut rapide, celle des autres lente. Saint-Cyr, fils d'un pauvre tanneur de Toul, commença par être acteur, après quoi il s'engagea dans les chasseurs et fut promu dans l'année au grade de capitaine. Victor, qui plus tard devint duc de Bellune, s'enrôla en 1781 dans le 4e régiment d'artillerie. Durant les événements de la Révolution il fut congédié; mais aussitôt que la guerre éclata, il se rengagea et obtint en quelques mois, grâce à son intrépidité et à son habileté, le grade d'adjudant-major et celui de chef de bataillon. Murat, « le » beau sabreur, » était fils d'un aubergiste de village du Périgord, et, jeune homme, soignait les chevaux dans l'auberge de son père. Il s'enrôla une première fois dans un régiment de chasseurs, d'où il fut renvoyé pour insubordination; mais s'étant engagé de nouveau, lorsque les guerres de la Révolution commencèrent, il atteignit promptement le grade de colonel. Ney s'engagea à dix-huit ans dans un régiment de hussards, et, peu à peu, monta de grade en grade. Kléber, qui ne tarda pas à discerner ses mérites, le surnomma « l'infatigable, » et le promut au grade d'adjudant général, quoiqu'il n'eût alors que vingt-cinq ans. D'un autre côté, nous voyons que Soult ne reçut presque aucune éducation dans sa jeunesse, et qu'il n'apprit même la géographie que lorsqu'il fut ministre des affaires étrangères de France. Il est vrai que, lorsqu'il s'y mit, l'étude de cette branche des connaissances humaines fut pour lui une source de plaisir extrême. Il resta six ans dans l'infanterie royale avant d'atteindre au grade de sergent. Mais l'avancement de Soult fut rapide si on le compare à celui de Masséna, qui servit quatorze ans dans le régiment royal-italien avant d'arriver au grade de sergent; et, quoique dans la suite il s'élevât, d'éche-

lon en échelon, aux grades de colonel, de général de division et de maréchal, il maintint toujours que le grade de sergent était celui de tous qu'il avait eu le plus de peine à obtenir.

Si nous passons à un autre ordre de talents, la poésie, par exemple, qui a trouvé aussi parmi les fils du pauvre quelques-uns de ses adorateurs les plus fervents et les mieux doués, nous voyons que Marmontel, Métastase, Jean-Baptiste Rousseau, Molière, eurent tous une très-humble origine. A l'heure même où nous écrivons, le nombre des poètes appartenant à la classe ouvrière est assez grand pour remplir les pages d'un gros volume [1]. Tandis que les anciens poètes français étaient presque tous des hommes de haute naissance, tels que Henri IV (l'auteur de « Charmante Gabrielle »); Thibault, comte de Champagne; Lusignan, comte de la Marche; Raoul, Blondel, et Basselin, dont les chansons étaient aussi joyeuses que le jus de ses treilles [2]; quelques-uns des poètes de notre temps sont, au contraire, des hommes nés dans les conditions sociales les plus humbles : tels sont Béranger, qui fut typographe, le boulanger Reboul et le coiffeur Jasmin. Béranger, le plus grand des chansonniers, était un enfant du peuple : il fut élevé par son grand-père, pauvre tailleur, dont il a rappelé, en termes affectueux, le souvenir dans « Le Tailleur et la Fée ». Béranger ne rougissait point de son origine; au contraire, il chantait fièrement : « Je suis vilain et très-vilain. » Il eût pu dire, comme Michelet, qui, ainsi que lui, fut dans sa jeunesse

[1] Voir *les Poètes du peuple au XIXe siècle*, par Alphonse Viollet, Paris, 1846. Parmi les poètes auxquels sont consacrées les notices que contient ce volume se trouvent : Hiblay, ouvrier tailleur, de Paris; Gonzalle, cordonnier, de Reims; Durand, menuisier, de Fontainebleau; Marchand, ouvrier en dentelle, de Saumur; Voilleau, ouvrier voilier, de Brest; Magu, tisserand; Orrit et Lebreton, imprimeurs; Poncy, maçon; Germigny, tonnelier; et plusieurs autres appartenant à divers métiers.

[2] Basselin possédait des vignobles étendus dans la vallée de la Vire, et ses vins n'étaient pas moins renommés que ses chansons.

ouvrier typographe : « J'étais né, comme une herbe sans » soleil, entre deux pavés de Paris. » Béranger avait la passion de la liberté. Enfant du peuple, il écrivait pour le peuple, et du plus profond de son cœur. « Mes chansons, » disait-il, « c'est moi ; » ou, comme le poète écossais Nicoll le disait de ses propres chants : « C'est mon cœur que j'ai » mis là. »

Reboul et Jasmin nous offrent des types également remarquables d'hommes qui, par leurs belles et nobles pensées, ont ennobli la pauvreté. « L'Ange et l'Enfant », petit bijou de poésie que nous devons à la plume du premier, est connu de toute la France, et, grâce aux traductions qui en ont été faites, de toute l'Europe. Quelques honneurs qu'il ait reçus durant sa vie, Reboul n'oublia jamais ni ne méprisa l'honorable position qu'il occupait comme ouvrier, et, tout en consacrant ses loisirs à la poésie, il n'en continua pas moins son métier de boulanger. Ce fut la douleur qui lui révéla qu'il était poète, — une grande douleur, causée par la perte de sa femme et de ses enfants, — et c'est à cette origine sans doute que tient le caractère grave et pensif de ses poésies. Au contraire, Jasmin, le coiffeur-poète d'Agen, semble n'avoir eu d'autre mobile que sa gaieté de cœur et le besoin de remplir, comme un oiseau, l'air de ses chants. Et cependant le sort eut pour lui, dès son enfance, les plus grandes rigueurs. Son père était bossu et sa mère boiteuse. Un de ses plus anciens souvenirs était d'avoir suivi dans la rue son grand-père moribond que l'on emportait dans le seul fauteuil que possédât la famille. « Où vas-tu, grand-père? » dit l'enfant. « Mon fils, » dit le vieillard, « je vais à l'hôpital ; » c'est là que les Jasmin meurent. » De ce souvenir et d'autres non moins touchants qui se rattachent aux jours de son enfance, Jasmin a composé, sous le titre de « *Mous » Soubénis* (Mes Souvenirs) », un délicieux fragment d'autobiographie, dont les petits tableaux sont groupés avec un

art parfait. Toutefois on trouva moyen d'envoyer l'enfant à l'école, où il fit preuve d'application et remporta des prix. Il fut ensuite placé chez un coiffeur, et là, tout en travaillant durant le jour à apprendre son métier, il consacra ses loisirs à la lecture des quelques livres qu'il pouvait trouver à emprunter. A la longue, il parvint à s'établir à son propre compte, et, sans cesser de vaquer à ses occupations de *coiffeur des jeunes gens*, il s'adonna à la composition de chansons et de poésies auxquelles ni la publicité ni les suffrages du public ne firent défaut. Enfin, les faveurs de la fortune affluèrent si bien dans la boutique du jeune barbier, que, dans un accès de fureur poétique, il brisa le fauteuil héréditaire dans lequel tant de Jasmin avaient été portés à l'hôpital pour y mourir. Sa femme s'était opposée d'abord à ce qu'il écrivît, et elle avait même poussé son opposition jusqu'à lui cacher plumes et papier; mais quand elle vit que les vers se vendaient, elle changea complétement d'opinion, et fut dès lors la première à lui offrir gracieusement plumes et papier, en lui disant : « Courage, » courage! chaque vers est une tuile que tu pétris pour » achever de couvrir la maison. » Et les choses en effet allèrent si bien qu'en peu de temps Jasmin put acheter la maison dans laquelle il vivait, tuiles et tout.

L'Angleterre aussi a eu ses ouvriers poètes : Burns, le valet de charrue; Clare, le paysan; Bloomfield, le garçon de ferme; Tannahill, le tisserand; Cooper, le cordonnier; et Critchley Prince, l'ouvrier de fabrique. Mais bien au dessus de tous s'élève Shakespeare, qui, lui aussi, naquit dans une humble condition sociale. Son père était boucher et éleveur de bestiaux, et, d'après certaine tradition, Shakespeare lui-même aurait été dans sa jeunesse cardeur de laine; tandis que d'autres biographes nous le montrent d'abord maître d'étude, puis clerc de notaire. Le fait est qu'il semble avoir été non pas seulement un homme, mais

un épitome de l'humanité. L'exactitude de son vocabulaire naval est telle qu'un écrivain qui appartient à la marine prétend qu'il a dû être matelot ; tandis qu'un ecclésiastique trouve dans ses écrits des preuves intrinsèques qu'il a dû être sacristain ; et qu'un juge distingué des qualités et des défauts de la race chevaline soutient, avec non moins d'autorité, qu'il est impossible qu'il n'ait pas été un peu maquignon. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, avant d'être acteur, Shakespeare fit plus d'un métier, et acquit, dans le vaste champ d'expérience et d'observation qui lui fut ouvert, des trésors incroyables de savoir. Du reste, qu'il étudia avec une force d'attention merveilleuse, et travailla avec une ardeur incomparable, c'est ce qui ne peut faire de doute pour personne.

De tels hommes, quoique très-inégaux entre eux sous le rapport du mérite et de la distinction, fournissent de précieux exemples de diligence et d'industrie, et leur vie est de la plus grande utilité pour montrer le chemin à ceux qui, dans quelque spécialité que ce soit, aspirent à l'excellence. Animés d'un salutaire esprit d'initiative individuelle, ces hommes furent, sans exception, d'infatigables travailleurs ; et, il faut bien le reconnaître, nulle distinction vraiment honorable ne peut s'obtenir qu'au prix des plus grands efforts individuels : l'excellence n'est point du domaine de la paresse. Ce n'est que par l'activité du cerveau et de la main que nous pouvons croître en savoir et en sagesse et réussir dans les affaires. Même pour ceux qui sont nés au sein de la fortune et des grandeurs, il n'est pas de réputation solide qui se puisse acquérir sans d'énergiques efforts d'application : les parents peuvent bien laisser à leurs enfants des propriétés ; ils ne sauraient en aucun cas leur léguer la science et la sagesse.

Il est facile au riche de faire travailler les autres pour lui moyennant finance ; mais il ne peut faire penser les autres

pour lui ; et l'éducation que chaque homme se doit à lui-même ne se vend sur aucun marché. En vérité, la doctrine que l'on ne peut, dans une partie quelconque, arriver à l'excellence qu'à force d'application laborieuse, est tout aussi vraie pour le riche que pour Gifford, par exemple, qui devint rédacteur en chef de la *Quarterly Review*, sans avoir jamais été à d'autre école qu'à l'échoppe d'un savetier, ou pour Hugh Miller, le géologue, qui ne travailla jamais, en fait de collége, que dans une carrière de pierre de Cromarty.

Ce n'est que par le libre exercice de ses propres facultés qu'un homme peut acquérir le savoir et l'expérience, dont l'union produit la sagesse; et il est tout aussi futile d'espérer qu'on arrivera sans travail et sans peine à la possession de ces biens, que de compter sur une moisson là où nul grain n'a été semé. On raconte de Grosteste, ancien évêque de Lincoln et, dans son temps, puissant personnage, qu'un jour son frère, homme stupide et indolent, vint le prier de faire de lui un grand homme. « Frère, » répliqua l'évêque, « je puis bien, si ta charrue est cassée, la faire » raccommoder, et si tu perds un de tes bœufs, t'en acheter » un autre; mais je ne puis faire de toi un grand homme : laboureur je t'ai trouvé, et laboureur, hélas ! je suis forcé » de te laisser. »

Il est parfaitement clair que les richesses et le bien-être ne sont point nécessaires au développement des plus hautes facultés de la nature humaine : s'il en eût été autrement, le monde n'aurait pas de tout temps eu tant d'obligations à ceux qui sont sortis des rangs inférieurs de la société. Une existence facile et somptueuse prépare mal les hommes à s'évertuer et à lutter contre les difficultés, et laisse endormie cette conscience de sa propre force, sans laquelle l'activité humaine est dépourvue de toute énergie et de toute efficacité. En vérité, loin d'être un mal, la pauvreté, si l'on sait y suppléer par l'énergie de la spontanéité individuelle,

peut devenir un grand bien : car elle fait sentir à l'homme la nécessité de cette lutte avec le monde, dans laquelle, en dépit des chutes de ceux qui achètent le bien-être au prix de leur dégradation, le juste et le vaillant trouvent force, confiance et triomphe. « Les hommes, » dit Bacon, « semblent » n'estimer à leur juste prix ni leurs richesses ni leurs forces : » aux premières, ils attachent une beaucoup trop haute va- » leur ; aux secondes, une beaucoup trop faible. La confiance » en soi et la modération dans les désirs peuvent cependant » apprendre à tout homme à boire dans son propre verre, » à trouver bon son propre pain, à s'estimer heureux de » gagner sa vie en travaillant, et à faire le meilleur usage » possible des biens dont le dépôt lui a été confié. »

Les richesses offrent de si grandes tentations aux hommes, qui tous sont plus ou moins enclins à s'abandonner au bien-être et aux plaisirs, que la gloire n'en est que plus grande pour ceux qui, favorisés en naissant des dons de la fortune, n'en prennent pas moins une part active aux travaux de leur génération... *dédaignent les plaisirs et mènent une vie laborieuse.* Plus particulièrement devons-nous admirer ceux qui, inspirés par la foi et zélés pour le bien de leurs semblables, ont renoncé volontairement aux plaisirs, à la puissance et aux honneurs qui faisaient leur partage, et sont descendus de leur haute situation, pour se mêler à la foule et servir le pauvre et le besoigneux. Tels furent François Xavier et François de Sales, hommes d'une haute naissance, qui prouvèrent par leur vie qu'il y a de plus belles choses dans le monde que d'occuper un rang élevé, et de plus nobles aspirations que l'accumulation des richesses. La carrière de fatigues, de souffrances et de pauvreté que François Xavier embrassa, eut pour digne fin le martyre ; mais ce martyre lui-même, loin d'être un échec, fut un succès des plus éclatants.

Parmi ceux qu'une noble naissance n'a pas empêchés de

mener une vie laborieuse, nous pouvons nommer en passant Fénélon, Châteaubriand, Montaigne et Buffon. Celui-ci était d'une activité prodigieuse : c'était un de ces hommes auxquels les anciens Romains auraient appliqué ces mots, qui se retrouvent si fréquemment dans leurs auteurs : « *incredibile industriâ, diligentiâ singulari.* » Il regardait le temps comme un trésor limité qui, une fois perdu, ne se peut recouvrer, et il s'en montrait fort économe. Tous les instants qu'il ne sentait pas le besoin de donner au repos ou au délassement, il les consacrait au travail. Malgré les grands résultats auxquels il arriva dans l'étude de l'histoire naturelle, il est certain que Buffon, dans sa jeunesse, passait pour n'avoir que de médiocres talents. Son esprit fut lent à se former et lent à reproduire ce qu'il avait acquis. Il était aussi, — cela semble à peine croyable, — constitutionnellement indolent. L'habitude de rester au lit le matin lui fit perdre beaucoup de temps durant la première partie de sa vie. Il combattit énergiquement cette mauvaise habitude, et, avec l'aide de son valet de chambre, Joseph, parvint à s'en défaire. Ayant ordonné à celui-ci de le réveiller de bonne heure, il promit de lui donner un écu chaque fois qu'il réussirait à le faire lever avant six heures. Les premiers jours, Buffon refusa de se lever, prétendit qu'il était malade, feignit de se mettre en colère contre le domestique audacieux qui se permettait de troubler son repos ; et le résultat de tout ceci fut que Joseph ne gagna rien que des reproches, pour avoir permis à son maître de rester au lit, contrairement à ses ordres exprès. A la fin, le valet résolut de gagner l'écu promis, et, plusieurs fois de suite, il força Buffon de se lever, malgré ses supplications, ses reproches et ses menaces de le congédier. Un matin même, Buffon s'étant montré plus obstiné que de coutume, Joseph, sentant la nécessité d'avoir recours aux grands moyens, n'hésita pas à lui verser dans la poitrine un plein bassin d'eau glacée.

Ce fut grâce à l'usage prolongé de tels moyens que Buffon se vit enfin délivré de sa mauvaise habitude ; aussi plus tard avait-il coutume de dire : « Je dois à Joseph trois ou quatre » volumes de l'*Histoire naturelle.* »

Pendant quarante ans, Buffon travailla à son pupitre tous les matins de neuf heures à deux heures, et tous les soirs de cinq à neuf. Son assiduité au travail était si soutenue et si régulière qu'elle devint l'habitude de toute sa vie. « Le tra- » vail, » dit son biographe, « était devenu pour lui un besoin; » ses études faisaient le charme de sa vie, et arrivé au der- » nier terme de sa glorieuse carrière, il répétait souvent » qu'il comptait bien pouvoir leur consacrer encore trois ou » quatre années. » Travailleur des plus consciencieux, il s'efforçait toujours de donner au lecteur ses meilleures pensées exprimées dans les meilleurs termes. Il n'était jamais las de toucher et de retoucher ses compositions; si bien que l'on peut dire de son style, qu'il approche autant que possible de la perfection. Il n'écrivit pas moins de onze fois les *Époques de la nature*, avant d'en être enfin satisfait; et cependant il avait médité pendant près de cinquante ans sur la composition de cet ouvrage. C'était en outre un parfait homme d'affaires, plein d'ordre en toute chose, et qui avait coutume de dire que sans ordre le génie perd les trois quarts de sa puissance. Son grand succès comme écrivain fut principalement le résultat de sa laborieuse activité et de son application soutenue. « M. de Buffon, » dit madame Necker, « toujours persuadé que le génie est le fruit » d'une profonde attention sur le même objet, dit qu'il s'en- » nuyait en composant ses premiers écrits, lorsqu'il se con- » traignait à revenir, à repenser de nouveau sur le même » objet, quoiqu'il crût déjà avoir atteint à une sorte de per- » fection; mais ensuite il a trouvé du plaisir dans cette » longue correction. »

Il faut aussi ajouter que pendant qu'il écrivait et publiait

tous ces grands ouvrages, Buffon était affligé d'une des plus cruelles maladies auxquelles la nature humaine soit sujette.

Appartenant à la même classe de la société, et non moins illustre par des travaux d'un autre genre, fut Alexis de Tocqueville. Il était doublement bien né; car son père, le comte de Tocqueville, était pair de France, et sa mère était petite-fille de Malesherbes. Dès sa jeunesse, malgré les avantages qu'il possédait sous le rapport du rang, de la famille, de l'influence, le jeune de Tocqueville résolut *de ne devoir son avancement qu'à lui-même*. Nommé juge auditeur à Versailles à l'âge de vingt et un ans, il abandonna bientôt toutes ses espérances d'avancement dans la magistrature, pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu d'un voyage aux États-Unis, voyage qui eut pour résultat la publication de son bel ouvrage sur *la Démocratie en Amérique*. Son ami Gustave de Beaumont nous a donné une description de son infatigable activité durant ce voyage. « Le repos, » dit-il, « était antipathique à sa nature; et, que » son corps fût en mouvement ou immobile, son intelli- » gence était toujours en travail.... Pour Alexis, l'entre- » tien le plus agréable était celui qui était le plus utile. Le » mauvais jour était le jour perdu ou mal employé; la » moindre perte de temps lui était importune [1]. »

Tocqueville lui-même a dit : « Ce monde appartient à » l'énergie...., il n'y a jamais d'époque dans la vie où on » puisse se reposer; l'effort au dehors de soi, et plus » encore au dedans de soi, est aussi nécessaire et même » bien plus nécessaire à mesure qu'on vieillit que dans la » jeunesse. Je compare l'homme en ce monde à un voyageur » qui marche sans cesse vers une région de plus en plus » froide, et qui est obligé de remuer davantage à mesure » qu'il va plus loin. La grande maladie de l'âme c'est le

[1] *Œuvres et correspondance inédites d'Alexis de Tocqueville*. Par Gustave de Beaumont.

» froid. Et pour combattre ce mal redoutable, il faut non-» seulement entretenir le mouvement vif de son esprit par » le travail, mais encore par le contact de ses semblables » et des affaires de ce monde[1]. »

Quelles que fussent pourtant la force de caractère et l'indépendance de M. de Tocqueville, nul ne savait mieux que lui reconnaître la valeur des secours et des encouragements que tous les hommes reçoivent les uns des autres. Le caractère humain est modifié dans sa formation par mille influences subtiles : par l'exemple et par les préceptes, par la vie de chaque jour et par la littérature, par les parents et par les amis, par l'esprit même de nos ancêtres qui s'éternise dans la tradition des hauts faits et des nobles enseignements qu'ils nous ont léguée. Ainsi, quoique nous mettions en tête de ce livre le mot Self Help (*aide de soi-même*), on verra, en examinant les exemples de conduite et de caractère qu'il contient, que son esprit et sa portée sont infiniment plus étendus que ce simple titre ne semble le comporter. C'est que, quoique le sage soit toujours à lui-même son meilleur soutien, il doit beaucoup aussi à d'autres esprits, à d'autres maîtres, aux vivants et aux morts. Aussi Tocqueville ne se lassait-il jamais de reconnaître les obligations qu'il avait à ses amis de Kergorlay et Stofells, dont le premier semble lui avoir été d'un certain secours intellectuel, tandis que le second lui aurait donné une aide toute sympathique et morale. En un mot, le caractère de Tocqueville illustre de la manière la plus frappante la vérité de cette maxime du poète anglais Wordsworth, que « ces deux choses, toutes contradictoires qu'elles » sont en apparence, doivent aller de compagnie....., une » digne dépendance et une noble indépendance, une noble » confiance en autrui et une digne confiance en soi-même. »

[1] *OEuvres et correspondance inédites d'Alexis de Tocqueville.* Par Gustave de Beaumont.

De Tocqueville avouait aussi volontiers combien il devait de ce caractère et de cette disposition d'esprit qui lui avait permis de poursuivre ces études, à la noble et pure compagne de sa vie, sa femme Marie, une de ces femmes dont on peut dire, avec un auteur anglais, que les avoir aimées c'est déjà avoir reçu une éducation libérale [1]. Il y a un proverbe commun qui dit que « celui qui veut prospérer doit d'a-» bord consulter sa femme »; et il est incontestable que l'influence que la femme exerce sur le développement de la vie morale chez l'homme est infiniment plus grande que les hommes eux-mêmes ne sont disposés à l'admettre. En vérité, il est difficile d'approcher plus de la vérité que ne l'a fait Rousseau lorsqu'il a dit que *les hommes seront toujours ce que les femmes les feront.* « J'ai vu cent fois dans le » cours de ma vie, » dit Tocqueville, « des hommes faibles » montrer de véritables vertus publiques, parce qu'il s'était » rencontré à côté d'eux une femme qui les avait soutenus » dans cette voie, non en leur conseillant tels ou tels actes » en particulier, mais en exerçant une influence fortifiante » sur la manière dont ils devaient considérer en général le » devoir ou même l'ambition. Bien plus souvent encore, il » faut l'avouer, j'ai vu le travail intérieur et domestique qui » transformait peu à peu un homme auquel la nature avait

[1] « Je ne puis te dire », écrit-il à L. de Kergorlay, « le charme inexprimable » que j'ai trouvé à vivre ainsi continuellement avec elle, ni les ressources nou» velles que je découvrais à chaque instant dans son cœur. Tu sais qu'en » voyage (en Suisse), plus encore qu'à l'ordinaire, je suis inégal, irritable, » impatient. Je la grondais donc bien souvent, et presque toujours à tort, et, » dans chacune de ces circonstances, je découvrais en elle des sources iné» puisables de tendresse et d'indulgence. Et puis je ne saurais te dire quel » bonheur on éprouve à la longue dans la compagnie habituelle d'une femme » chez laquelle tout ce qu'il peut y avoir de bien en vous se réfléchit *natu» rellement* et paraît mieux encore... Quoique maître de son âme, à un point » rare, je pense, je vois avec plaisir qu'elle m'intimide, et, tant que j'aime» rai comme je fais, je suis bien sûr de ne jamais me laisser entraîner à quel» que chose qui ne fût pas bien. »

(*Œuvres et correspondance*, I, 332.)

» donné de la générosité, du désintéressement et de la gran-
» deur, en un ambitieux, lâche, vulgaire et égoïste qui,
» dans les affaires de son pays, finissait par ne plus envi-
» sager que les moyens de rendre sa condition particulière
» commode et aisée [1]. »

Nous ne croyons pas devoir clore ce chapitre sans consacrer une courte notice à l'un des travailleurs les plus brillants et les plus consciencieux que la France ait produits dans le domaine de l'histoire : nous voulons parler d'Augustin Thierry, chez qui l'on a vu se déployer, dans la plus heureuse combinaison, les dons de l'esprit les plus rares et les plus élevés. C'était un grand artiste, dans la plus haute acception du mot, et d'autant plus grand qu'il avait à un très-haut degré le talent de cacher son art. Éloquent et pittoresque, il rendait un corps aux ossements blanchis de l'histoire, et faisait pour ainsi dire revivre à nos yeux les hommes et les événements des siècles depuis longtemps écoulés. Ses *Récits des temps mérovingiens* et son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* resteront comme des monuments éternels de son infatigable activité et de son magnifique génie. Sa vie est une leçon non-seulement pour les hommes de lettres, mais pour tous les hommes, et une grande, éloquente et touchante leçon. Elle nous montre comment une belle intelligence, lorsqu'elle est fortifiée par un noble dessein, peut triompher des maux de la vie. L'étude de l'histoire fut sa passion, et le plaisir qu'il trouva dans cette étude, sa récompense la plus précieuse. Sa vie tout entière présente un étonnant exemple de persévérance, de diligence, de culture de soi-même, et de dévouement infatigable à la science. Au fort de ses travaux il perdit la vue, puis la santé; mais jamais il ne perdit l'amour de la vérité. Même lorsqu'il fut réduit à un tel état de faiblesse qu'il fallait qu'une garde-malade le portât dans

[1] *Œuvres et correspondance*, II, 349.

ses bras, de chambre en chambre, comme un faible enfant, son indomptable courage ne l'abandonna pas; et, tout aveugle et impotent qu'il était, il n'en donna pas moins pour conclusion à sa carrière littéraire ces nobles paroles : « Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science » est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai » donné à mon pays ce que lui donne le soldat mutilé sur » le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes » travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je » voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement » moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il » pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de » ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui » ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans » le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévoue- » ment. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le » monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour » toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelli- » gences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y » a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à » la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les » mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même » sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai » fait et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma » route; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle » et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis » rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : » il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les » jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que » la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. [1] »

[1] *Dix ans d'études historiques.* (Préface), Paris, 1856.

CHAPITRE DEUXIÈME.

FONDATEURS D'INDUSTRIES.

« Le travail et la science sont désormais les maîtres du monde. »
(De Salvandy.)

Parmi les grandes nations de la terre, il n'en est point qui n'ait établi les fondements de sa prospérité sur l'industrie des masses populaires; il n'en est point dont la croissance et la force nationales n'aient été le résultat de la libre énergie des individus et du nombre de têtes et de bras qui, selon les époques, se sont trouvés activement employés à la culture du sol, à la production d'articles d'utilité, à la manufacture d'outils et de machines, à la publication de livres et de journaux, à la création d'œuvres d'art. Bien plus, ce même esprit d'activité créatrice, principe vital de la grandeur des nations, en est aussi le principe réparateur; et c'est en lui qu'au besoin les nations trouvent un moyen efficace de réagir contre les erreurs et les imperfections qui sont inhérentes aux lois et aux institutions humaines.

Du reste la pratique de l'industrie n'est pas seulement une source féconde de prospérité nationale : c'est aussi un des plus puissants moyens d'éducation. La Providence en a fait une des conditions indispensables du bonheur. *Les dieux*, dit le poète, *ont placé le travail et la peine sur la voie qui conduit aux Champs Elyséens.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas pour l'homme de pain plus savoureux que celui qu'il doit à son propre travail, physique ou intellectuel. Et ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il n'est au-

cun bien, petit ou grand, que le travail ne puisse acheter, aucune jouissance que le travail ne puisse donner. L'homme ne lui doit pas seulement d'avoir pu se racheter des horreurs de la vie sauvage: il lui doit tous les progrès, tous les bienfaits de la civilisation.

Napoléon, — ce trait est caractéristique, — ne manquait jamais, lorsqu'il inspectait quelque chef-dœuvre de l'art mécanique, de s'approcher, avant de partir, du mécanicien ou ingénieur, et de lui faire, chapeau bas, un respectueux salut. Un jour, à Sainte-Hélène, comme il se promenait avec madame Balcombe, des domestiques qui passaient chargés de lourds paquets crurent pouvoir se dispenser de s'arrêter à sa rencontre; sur quoi leur maîtresse, d'un ton fâché, leur enjoignit de se tenir à distance. Mais Napoléon s'interposa, disant: « respectez leur fardeau, madame. »

Il est certain que, quelque grossier qu'il soit, le travail du plus humble manœuvre contribue de façon ou d'autre à l'accroissement général du bien-être. Et l'on ne peut que louer la sagesse de cet empereur chinois qui disait que « pour chaque homme qui ne travaillait pas, et pour toute » femme qui s'abandonnait à la paresse, il y avait quelqu'un » dans l'empire qui souffrait du froid ou de la faim. »

C'est un point sur lequel on ne saurait trop fortement insister, que le travail est une des conditions indispensables du bonheur. Le paresseux peut n'y voir qu'un châtiment; mais l'homme sensé y verra toujours une bénédiction. La loi du travail se trouve écrite, en vérité, dans tous les détails de la constitution de l'homme, dans la chair et les muscles de ses membres, dans le mécanisme de sa main, dans les fibres de ses nerfs, dans les lobes de son cerveau; et c'est à l'harmonieuse activité de toutes ces parties qu'il doit les plus grandes jouissances qu'il soit capable d'éprouver. Le travail est en outre une excellente école, éminemment favorable à l'acquisiton de la sagesse pratique, et qui,

même dans une vie de labeur manuel assidu, n'offre rien d'incompatible avec une haute culture intellectuelle.

Hugh Miller, qui fut dans sa jeunesse tailleur de pierres, et qui, entre autres ouvrages de géologie, a écrit sur le vieux grès rouge (*The Old Red Sandstone*) un livre qui fait autorité, Hugh Miller a donné comme résultat positif de son expérience que le travail, même le plus ingrat, est une source féconde de plaisir et d'instruction. Un labeur honnête est selon lui le meilleur des instituteurs, et l'école du travail la plus noble des écoles (celle du Christ exceptée); car c'est à cette école surtout que, tout en apprenant à se rendre utile, on acquiert l'esprit d'indépendance et l'habitude des persévérants efforts. Il est même d'avis que la discipline du travail, par l'exercice qu'elle donne aux facultés d'observation de l'ouvrier, par la nécessité où elle le met de s'occuper chaque jour de choses actuelles et pratiques, et par l'expérience intime de la vie qu'elle le force à acquérir, le rend vraiment plus capable de faire son chemin dans le monde, et semble par conséquent plus propre à faire de lui un homme, dans le sens le plus élevé de ce mot, que n'importe quel système d'éducation que les autres conditions sociales puissent offrir.

La phalange de grands noms que nous avons déjà cités en courant, noms d'hommes sortis du sein des classes laborieuses et devenus célèbres dans la science, le commerce, la littérature, les beaux-arts, en un mot dans les carrières les plus diverses, montre qu'après tout les difficultés qui se rencontrent dans la voie de la pauvreté et du travail ne sont pas insurmontables. Quant à l'établissement même de la plupart des industries qui sont pour les nations de l'Europe la source de tant de puissance et de richesse, il est incontestable que c'est à des hommes de la classe la plus humble que nous en sommes redevables. Otez ce qu'ils ont fait dans cette branche de l'activité générale,

et vous trouverez que ce que l'on doit aux autres classes est bien peu de chose. Prenons, par exemple, l'histoire de la fabrication de la poterie en Europe, et nous verrons quelles illustrations frappantes elle nous offre de la puissance du génie et de l'industrie de l'homme.

Bien que l'art de fabriquer de grossiers vases de terre fût connu de la plupart des anciennes nations, celui de manufacturer des poteries émaillées fut toujours infiniment moins commun. Cependant les Étrusques, parmi les anciens, cultivèrent cet art, et l'on trouve encore dans les cabinets de curiosités des spécimens remarquables de leur industrie. Mais cet art se perdit, et n'a été retrouvé qu'à une époque comparativement récente.

Les poteries étrusques eurent une grande valeur chez les anciens : un vase, du temps d'Auguste, se vendait au poids de l'or ou de l'argent. Les Arabes, à ce qu'il paraît, conservèrent parmi eux la connaissance de cet art ; car les Pisans le trouvèrent en pleine vigueur dans l'île de Majorque, lorsqu'ils s'emparèrent de cette île en 1115 ; et parmi les dépouilles qu'ils emportèrent se trouvaient un grand nombre de spécimens de l'art mauresque, qui furent incrustés, en signe de triomphe, dans les murs de plusieurs des anciennes églises de Pise, où on peut les voir encore aujourd'hui. Environ deux siècles plus tard, les Italiens eux-mêmes se mirent à fabriquer une espèce d'imitation de cette poterie émaillée, à laquelle ils donnèrent le nom de Majolica, évidemment dérivé de celui de l'île où les Maures avaient précédemment établi leur manufacture.

Le restaurateur ou réinventeur de l'art d'émailler, en Italie, fut Luca della Robbia, sculpteur florentin. Vasari le représente comme un homme d'une persévérance infatigable, maniant le ciseau tout le jour, le crayon la plus grande partie de la nuit, et s'appliquant au dessin avec une telle persévérance, que, pour garantir ses pieds de l'engour-

dissement du froid, lorsqu'il travaillait tard, il avait coutume de se munir d'un panier de chiffons dont il se servait comme d'une chancelière. C'est ainsi qu'il réussissait à se tenir les pieds chauds et qu'il parvenait à continuer son travail. « Cela, » dit Vasari, « ne me surprend point; car » nul homme ne réussit à se distinguer dans un art quel- » conque, qui ne s'est pas accoutumé de bonne heure à » supporter le chaud, le froid, la faim, la soif et toutes les » incommodités; et ceux-là se trompent fort qui supposent » que, tout en se donnant leurs aises et s'entourant de jouis- » sances, ils parviendront jamais à une honorable distinction. » Ce n'est point en dormant, mais en veillant, s'ingéniant et » travaillant sans relâche, qu'on arrive à la perfection et à la » célébrité. »

Cependant Luca, malgré sa persévérance, ne réussit pas, comme sculpteur, à gagner assez d'argent pour vivre, et c'est pourquoi l'idée lui vint de chercher pour ses travaux de modelage quelque matière plus commode et moins chère que le marbre. Il fut ainsi conduit à se servir d'argile et à entreprendre une série d'expériences pour découvrir le moyen d'enduire et de cuire ses modèles de façon à les rendre durables. Après bien des essais, il réussit à trouver une composition chimique qui, appliquée sur l'argile et exposée à la chaleur intense d'un fourneau, se convertissait en un émail à peu 'près indestructible; et quelque temps après il compléta cette découverte par celle d'un procédé de coloration qui ajoutait infiniment à la beauté de l'émail.

La renommée qui s'attachait aux travaux de Luca s'étendit bientôt en Europe, et les spécimens de son art ne tardèrent pas à être recherchés, surtout en France et en Espagne, où il en fut envoyé un grand nombre. La France ne produisait à cette époque, en fait de vaisselle de terre, que des cruches et des pots de grès brun, dont la matière et la forme étaient

également grossières. Et cet état de choses, que quelques améliorations insignifiantes ne parvinrent pas à modifier, dura jusqu'à la venue d'un homme qui, avec un héroïsme dont la grandeur jette un éclat romanesque sur les événements d'une existence d'ailleurs malheureuse, lutta contre des difficultés vraiment prodigieuses, et parvint à ouvrir en France une nouvelle carrière à l'art du potier : cet homme, c'était Bernard Palissy.

Il naquit, dit-on, vers 1510, à la Chapelle-Biron, petit village situé entre le Lot et la Dordogne. Son père était sans doute ouvrier verrier, car ce fut dans ce métier que Bernard fut élevé. Ses parents étaient fort pauvres, trop pauvres même pour lui faire donner la moindre éducation scolastique : « Je n'ai point eu, » dit-il, « d'autre livre que » le ciel et la terre, qu'il est donné à tous de connaître et » de lire. »

Il apprit cependant à peindre sur verre, à dessiner, et, plus tard, à lire et à écrire. A dix-huit ans, voyant que la verrerie n'allait pas, Palissy, le sac sur le dos, quitta la maison paternelle, et se mit à courir le monde, en quête d'une petite place au soleil. Il se dirigea d'abord vers la Gascogne, travaillant de son métier quand il trouvait de l'ouvrage, et employant à l'occasion une partie de son temps à des travaux d'arpentage. Il tira ensuite vers le nord et séjourna plus ou moins longtemps en divers lieux, tantôt en France, tantôt en Flandre ou dans la basse Allemagne.

Dix années s'écoulèrent ainsi, au bout desquelles il se maria. Abandonnant alors la vie errante, il s'établit, comme peintre sur verre et arpenteur, dans la petite ville de Saintes, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le département de la Charente-Inférieure. Là, il devint père de plusieurs enfants, et vit tout à la fois sa responsabilité et ses dépenses s'accroître, tandis que, quoi qu'il pût faire, ses revenus per-

sistaient à ne pas augmenter dans la même proportion. Aussi avait-il grand besoin de travail. D'un autre côté, il se sentait probablement capable de quelque chose de mieux que de végéter dans un état aussi misérable que celui de peintre sur verre l'était alors, et ce fut sans doute ce qui l'engagea à tourner son attention vers un art de la même famille que le sien, l'art de peindre et d'émailler la poterie. Cependant, il faut le dire, son ignorance sur ce point était grande. Jamais, avant de commencer ses expériences, il n'avait vu cuire de vaisselle de terre. Il avait donc tout à apprendre, et cela sans maître, sans aide, seul. Il est vrai qu'il était doué d'un grand fonds d'espérance, avide de savoir, et d'une persévérance sans bornes.

La vue d'une élégante coupe de faïence italienne, de la façon de Luca della Robbia très-probablement, fut ce qui lui donna la première idée du nouvel art qu'il se proposait de cultiver. Une circonstance si insignifiante en apparence n'eût sans doute produit aucun effet sur un esprit ordinaire, ni même, en temps ordinaire, sur l'esprit de Palissy ; mais dans la disposition où se trouvait alors Palissy, qui justement méditait un changement de profession, la vue de cette coupe fut comme un trait de lumière qui illumina son intelligence et l'enflamma d'un désir irrésistible d'imiter cet objet de son enthousiaste admiration. Sa vie tout entière fut bouleversée par cette circonstance, et de ce jour la résolution de découvrir l'émail dont cette coupe était recouverte le posséda comme une passion. Garçon, Palissy fût parti pour l'Italie, à la recherche du secret désiré : engagé dans les liens de la famille, liens doux et forts, il resta près de sa femme et de ses enfants, et se résigna à chercher en tâtonnant, dans le milieu obscur où il se mouvait, le procédé qu'il brûlait de découvrir.

D'abord il ne put que se livrer à des conjectures au sujet des matières qui entraient dans la composition de l'émail,

et il dut faire toutes sortes d'expériences pour s'assurer de ce qu'elles étaient réellement. S'étant procuré toutes les substances qu'il jugeait pouvoir entrer dans cette composition, il acheta des pots de terre commune, les mit en pièces, et après avoir recouvert tous ces fragments des divers enduits qu'il avait préparés, il les soumit à la chaleur d'un fourneau qu'il avait construit à cet effet. Il ne réussit point dans ses tentatives; et tout le résultat qu'il obtint fut une grande quantité de pots cassés, et une perte considérable de bois de chauffage, de substances chimiques, de temps et de travail.

Les femmes n'éprouvent pas en général un très-vif intérêt pour les expériences qui dissipent en fumée l'argent dont elles auraient besoin pour la nourriture et l'habillement de leurs enfants; et celle de Palissy, quelque soumise qu'elle pût être d'ailleurs, ne pouvait que difficilement se faire à l'idée de voir dépenser de l'argent en pots qui ne semblaient achetés que pour être mis en morceaux. Il fallut bien pourtant que la pauvre femme se soumît; car Palissy était sous l'empire d'une résolution que pour rien au monde il n'eût abandonnée, celle de se rendre maître du secret de l'émail. Pendant des mois, pendant des années, il continua ses expériences. Mécontent du premier fourneau, il en construisit un autre, hors de la maison. Là, il brûla d'autre bois, gâta d'autres drogues et d'autres pots, et perdit tant de temps et d'argent, qu'il finit par se trouver, avec toute sa famille, aux prises avec la misère.

Dans les intervalles qui séparaient ses diverses expériences, il travaillait bien, quand il le pouvait, à son premier état, peignait sur verre, dessinait des portraits, arpentait; mais ce que lui rapportaient ces divers travaux était bien peu de chose. A la fin il se trouva réduit, tant le prix du bois de chauffage était pour lui une lourde charge, à ne pouvoir plus poursuivre ses expériences dans son propre fourneau.

Mais il n'en continua pas moins à acheter des poteries de rebut, à les briser, comme devant, en trois ou quatre cents pièces, et à les recouvrir de diverses compositions chimiques. Seulement, ne pouvant les faire cuire chez lui, il les porta à une fabrique qui se trouvait à une lieue et demie de Saintes, pour les y faire cuire dans un four ordinaire. Il ne manqua pas d'aller surveiller le résultat de l'opération, dans laquelle, à son grand chagrin, il échoua encore une fois. Désappointé, mais invincible, il résolut sur-le-champ de « tout recommencer ». Voilà bien l'indomptable persévérance à laquelle on reconnaît les héros.

Sur ces entrefaites, des travaux d'arpentage vinrent l'arracher pendant une courte saison à la poursuite de ses expériences. Un édit de réforme de la gabelle avait ordonné qu'on levât le plan des marais salants des environs de Saintes; et Palissy fut employé à la levée de ce plan. Ce travail, qui lui donna pendant quelque temps assez d'occupation, lui fut sans doute assez bien payé; mais Palissy ne l'eut pas plutôt terminé, qu'il se remit, avec plus d'ardeur que jamais, à la chasse à l'émail. Il commença par briser trois douzaines de pots de terre neufs, recouvrit ces fragments de poterie de diverses solutions chimiques et les porta cuire à une verrerie du voisinage. Le résultat lui donna une lueur d'espérance : la chaleur plus forte du four à verre avait fondu et incorporé à la terre quelques-uns de ses enduits. Mais Palissy eut beau chercher une trace d'émail blanc; il ne trouva rien.

Deux années encore il continua ses essais et ses recherches sans résultat visible; et, ayant au bout de ce temps dépensé tout ce que lui avait rapporté la levée du plan des marais salants, il se trouva de nouveau réduit à la pauvreté. Alors il se décida à faire un dernier et suprême effort, et commença naturellement par briser plus de pots que jamais. Ayant recouvert de ses diverses préparations environ trois

cents de ces morceaux, il les envoya à la verrerie, où il se rendit bientôt lui-même pour s'assurer du résultat de la cuisson. Quatre heures se passèrent, durant lesquelles il ne cessa de surveiller l'opération. Enfin on ouvrit le four. Sur *un seul* des trois cents morceaux de poterie l'enduit avait fondu. On le mit refroidir à l'air. En durcissant, il devint blanc... blanc et poli! Ce fragment de pot cassé était bien réellement recouvert d'un émail représenté par Palissy comme « singulièrement beau »! Et en effet il dut lui paraître beau, après une si longue et si pénible attente. Il courut chez lui pour le montrer à sa femme, et se sentant, comme il le dit lui-même, « un nouvel homme ». Il n'était pourtant pas au bout de ses peines; car le succès partiel de ce soi-disant dernier effort n'eut, pour le moment du moins, d'autre effet que de l'engager dans une nouvelle série d'expériences et d'insuccès.

Pour travailler en liberté, et en secret, au perfectionnement de son invention, qu'il croyait déjà bien près d'aboutir à un résultat pratique, il résolut de se bâtir à lui-même, près de sa maison, un four à verre; et, de ses propres mains, il se mit aussitôt au travail. Il allait lui-même chercher les briques à la tuilerie, les portait sur son dos, les plaçait, se faisant ainsi tout ensemble maçon, homme de peine, et le reste. Au bout de sept ou huit mois passés de cette façon, le four se trouva bâti et prêt à recevoir les poteries que Palissy avait préparées : car, tout en bâtissant son four, il avait moulé un certain nombre de vases de grès, qui n'attendaient plus que l'émail. Après une légère cuisson préparatoire, il les recouvrit de sa composition émaillante, et les mit de nouveau dans le four pour leur faire subir la grande et définitive épreuve. Il avait, dans ces derniers temps, malgré l'épuisement à peu près complet de ses ressources, accumulé une provision de bois considérable, et il croyait en avoir assez pour ce dernier effort. Le feu

fut donc allumé, et l'opération commença. Palissy ne perdait pas un instant son four de vue. La journée tout entière se passa ainsi, puis la nuit : Palissy veillait toujours, et toujours alimentait le feu. Cependant l'émail ne fondait pas. Le soleil vint une seconde fois éclairer ses travaux; sa femme lui porta sa part du maigre déjeuner de la famille, — il n'aurait pour rien au monde quitté le four, dans lequel il ne cessait de jeter de temps en temps du bois, — mais le second jour se passa sans que l'émail fondît. Le soleil se coucha; Palissy, lui, ne se couchait point. Pâle, hagard, la barbe longue, désespéré, mais ne se rendant pas, il restait près de son four, regardant de tous ses yeux si enfin l'émail ne fondait pas. Un troisième jour et une troisième nuit se passèrent; un quatrième, un cinquième, un sixième enfin... oui, pendant six longs jours et six mortelles nuits l'invincible Palissy, malgré la ruine de toutes ses espérances, veilla et travailla.... mais l'émail ne fondit point.

Il lui vint alors à l'esprit que son insuccès tenait peut-être à la qualité des matières employées; que leur fusion avait pu n'être pas complète; et le voilà qui se remet à triturer et à mélanger des matières fraîches, en vue d'un nouvel essai. Deux ou trois semaines se passèrent encore ainsi; mais où trouver l'argent nécessaire à l'acquisition des pots auxquels le nouvel émail était destiné? Ceux qu'il avait lui-même façonnés, en vue de la tentative précédente, avaient été si complétement gâtés par une trop longue cuisson, qu'ils n'étaient absolument plus bons à rien. Il en fallait d'autres; et Palissy n'avait plus d'argent. Il restait un moyen : emprunter. Quoique sa femme et ses voisins l'accusassent de gaspiller follement ses ressources en expériences futiles, il jouissait d'une bonne réputation. Il trouva donc facilement la somme dont il avait besoin pour acheter d'autres pots et d'autre bois, et tout fut bientôt prêt pour une nouvelle

tentative. Les pots dûment enduits et soigneusement placés dans le four, le feu fut encore une fois allumé.

Cette tentative était bien la dernière : c'était la tentative du désespoir. Palissy fit donc un feu flamboyant ; mais, en dépit d'une chaleur intense, l'émail ne fondait pas. Déjà le bois commençait à manquer. Comment entretenir jusqu'au bout ce feu d'enfer ! Palissy regarde autour de lui, et ses regards tombent sur les palissades du jardin, bois sec, et qui brûlerait admirablement. Qu'était-ce qu'un pareil sacrifice au prix de la grande expérience dont le succès ne tenait peut-être qu'à quelques copeaux de bois ! Les palissades sont arrachées et jetées à la fournaise. Vain sacrifice ! L'émail ne fond pas encore. Dix minutes de plus de chaleur feraient peut-être l'affaire ! Il faut du bois, du bois encore, du bois à tout prix ! Plutôt brûler ses meubles que de voir manquer cette dernière expérience ! Un fracas terrible se fait entendre dans la maison, et, au milieu des cris de sa femme et de ses enfants, qui, cette fois, craignent sérieusement que Palissy ne soit réellement fou, celui-ci arrive chargé de morceaux de tables et de chaises brisées qu'il jette dans la fournaise. Cependant l'émail ne fond pas encore. Il ne reste plus que les planchers. Va donc pour les planchers ! Un bruit de coups de marteau et de planches brisées se fait une seconde fois entendre dans la maison, et bientôt les ais arrachés suivent dans le feu la route qu'a prise le mobilier. Femme et enfants, cette fois, se précipitent hors de la maison, et, désespérés, s'en vont par la ville, criant que le pauvre Palissy est devenu fou, et qu'il brûle sa maison pour faire cuire ses pots.

Cependant Palissy, qui depuis un mois n'avait pas changé de linge, était absolument épuisé, rendu de fatigue, d'anxiété, de jeûnes et de veilles. Endetté de plus, il semblait, n'est-ce pas, tombé au dernier échelon de la ruine? Eh bien, c'était tout le contraire : il avait trouvé le secret; la der-

nière bouffée de chaleur avait fondu l'émail. Les grossiers vases de grès brun, sortis du four et refroidis à l'air, se trouvèrent transformés en belle faïence blanche. Désormais Palissy pouvait endurer patiemment les reproches, les outrages et les mépris. L'homme de génie, grâce à la ténacité de son inspiration, avait remporté la victoire ; il avait arraché à la nature un de ses secrets, et pouvait à loisir attendre que des jours meilleurs lui offrissent l'occasion de mettre à profit sa découverte.

La première chose qu'il fit, après l'événement que nous venons de raconter, fut d'engager un ouvrier potier, auquel il fournit les modèles sur lesquels celui-ci devait travailler, pendant que lui-même s'occupait de modeler en argile des médaillons qu'il se proposait d'émailler. Mais comment vivre, lui et sa famille, en attendant que ses poteries fussent bonnes à vendre? Fort heureusement, il se trouvait encore à Saintes un homme qui croyait à l'honnêteté, sinon au bon sens de Palissy. C'était un aubergiste, et il s'engagea à nourrir et à loger Palissy pendant les six mois nécessaires à l'achèvement des travaux commencés. Mais que faire de l'ouvrier potier qu'il avait engagé? car Palissy ne tarda pas à s'apercevoir de l'impossibilité où il se trouvait de lui payer le salaire convenu. Ayant déjà dépouillé sa maison, il ne lui restait plus qu'à se dépouiller lui-même, ce qu'il fit. Quelques vêtements dont il disposa en faveur de son ouvrier lui permirent de retenir ses services.

Palissy construisit alors un four perfectionné ; mais il eut le malheur d'employer pour une partie de cette construction du silex qui, lorsque le four fut soumis à un certain degré de chaleur, craqua et éclata, de sorte que les poteries qui cuisaient dans le four se trouvèrent parsemées de grains de silex. Cependant l'émail vint bien ; mais Palissy ne s'en trouva pas moins en face d'une fournée complétement gâtée et de six mois de travail perdus. Il eût néanmoins

trouvé des acheteurs pour ces faïences gâtées; mais il ne voulut point les vendre, persuadé qu'il était qu'en livrant à bas prix des produits mal venus, il « décrierait et » compromettrait son honneur ». Il brisa donc en mille pièces toute la fournée. Arrivé à ce point de ses épreuves, il se montra fort abattu et prêt à succomber à la mélancolie et au désespoir. Sa famille lui reprochait son insouciance, et ses voisins lui faisaient honte de son fol entêtement. Lui, hâve et maigre comme un squelette, et n'ayant sur le dos que des haillons, au fond espérait encore. Toutefois il dut abandonner pour quelque temps ses expériences, et, pour gagner le pain de ses enfants, il revint à son premier état.

Après avoir, pendant une année, travaillé assidûment à remettre sur pieds sa famille et à rétablir son crédit et sa réputation parmi ses voisins, il reprit sa tâche de prédilection. Il avait après tout triomphé des plus grandes difficultés et vu le fond des plus amers déboires; mais, quoiqu'il eût déjà passé huit années de sa vie à lutter contre ces difficultés renaissantes, il lui en coûta huit autres années de travail opiniâtre pour perfectionner son invention! Ce ne fut qu'à force d'expériences qu'il acquit l'art de travailler avec dextérité et confiance en soi-même; et il ne dut ses connaissances pratiques qu'à ses nombreux insuccès. Chaque accident, il est vrai, était pour lui une leçon qui lui apprenait quelque chose de la nature des émaux, de la malléabilité des terres et de l'art de chauffer les fourneaux. Enfin, au bout d'environ seize ans de labeur assidu que son apprentissage d'artiste avait duré, seize ans pendant lesquels il avait dû tout apprendre seul, et en remontant pour tout aux premiers commencements, Palissy se sentit assez sûr de lui-même pour se donner comme potier; et, ayant désormais des produits à vendre, il vit enfin sa famille vivre dans l'aisance. Pour lui, il ne se reposa jamais, et jamais

ne crut avoir assez fait. Il marcha, pas à pas, de progrès en progrès, visant toujours à la plus grande perfection possible. Il prit ses modèles dans la nature, et les reproduisit avec tant de succès, que Buffon a dit, en parlant de lui, que *la nature seule pouvait produire un si grand naturaliste.*

Ses poteries ornementales sont aujourd'hui mises au rang des plus précieuses œuvres d'art et se vendent à des prix fabuleux [1]. Ce sont pour la plupart des représentations d'après nature, et d'une exactitude merveilleuse, d'animaux sauvages, de lézards et de plantes, étudiés par lui dans la campagne des environs de Saintes, et introduits avec un goût exquis, comme ornements, dans la composition de plats et de vases. Quand Palissy eut enfin conscience d'avoir atteint l'apogée de son art, il s'intitula « Ouvrier de » Terre et Inventeur des Rustiques Figulines ». Son œuvre était achevée ; l'invention de la poterie émaillée ne laissait rien à désirer ; le sublime « ouvrier de terre », après vingt ans d'un labeur inspiré, avait doté l'industrie française d'un art aussi précieux que nouveau.

Il ne nous reste que quelques mots à dire, et cependant nous n'en avons pas encore fini avec le martyre de Palissy. Professant en matière de religion des opinions qui n'étaient pas celles de la majorité, et les exprimant avec liberté et franchise, il ne tarda pas à être regardé comme un ennemi de la religion, de la famille et de la propriété. Il vivait dans un siècle de violence et d'intolérance, où l'on tenait peu de compte de la liberté des opinions. Il fut dénoncé, et les émissaires de la justice pénétrèrent dans sa maison et abandonnèrent son atelier à une multitude ignorante et fanatique, qui brisa et mit au pillage ses précieuses poteries, pendant que Palissy lui-même était enlevé et conduit à Bordeaux,

[1] A une vente d'objets de curiosité ayant appartenu à M. Bernal, et qui eut lieu à Londres il y a quelques années, un petit plat de Palissy, de douze pouces de diamètre, avec un lézard dans le centre, se vendit 4,050 francs.

où il fut jeté en prison, pour y attendre que son tour vînt de paraître sur le bûcher ou sur l'échafaud.

Heureusement, un puissant seigneur, le connétable de Montmorency, s'interposa pour lui sauver la vie. Ce ne fut point toutefois par égard pour les opinions de Palissy, mais par égard pour ses faïences. Palissy en effet était le seul artiste qui pût exécuter les briques émaillées dont le connétable voulait faire paver les salles du magnifique château qu'il faisait alors construire à Écouen. Cette considération était en réalité la seule qui le touchât. Il usa si bien de son influence qu'un décret fut rendu, en vertu duquel Palissy était attaché, en qualité d'Inventeur des Rustiques Figulines, à la maison du roi et à celle du connétable. Ce décret eut pour effet immédiat d'enlever Palissy à la juridiction du parlement de Bordeaux. Il fut en conséquence mis en liberté, et revint à Saintes, où il ne trouva qu'un foyer désert et dévasté, son atelier à ciel ouvert et sa fabrique ruinée. Secouant alors la poussière de Saintes de ses souliers, il quitta cette ville, pour n'y plus revenir. Il se rendit à Paris, où l'appelaient les travaux qui lui avaient été commandés par le connétable et la reine mère, et, pendant la durée de ces travaux, eut un logement aux Tuileries.

Palissy ne se borna pas à poursuivre, avec l'aide de ses deux fils, la manufacture des poteries; il écrivit en outre et publia, durant les dernières années de sa vie, plusieurs ouvrages sur l'art du potier, ouvrages destinés à instruire ses compatriotes et à les mettre en garde contre les erreurs dans lesquelles il n'avait pu, lui, s'empêcher de tomber. Il écrivit aussi sur l'agriculture, sur la fortification, et sur l'histoire naturelle, et fit même, devant un nombre choisi d'auditeurs, un cours sur ce dernier sujet. Mais la guerre incessante qu'il faisait aux adeptes de l'astrologie, de l'alchimie, de la sorcellerie et autres impostures, lui créa beaucoup d'ennemis, qui de nouveau le dénoncèrent comme

hérétique. Il fut encore une fois arrêté, resta cinq ans enfermé à la Bastille, et y mourut en 1589, âgé de quatre-vingts ans. Ainsi finit et fut récompensé le pauvre « Ouvrier » de terre, Inventeur de la poterie émaillée et des Rustiques » Figulines ».

La découverte de la porcelaine dure, dont l'importance industrielle, par la valeur des produits et le nombre des ouvriers employés, a été plus grande encore pour la France que celle de la faïence, est due à un Allemand, nommé Böttgher, dont la tragique histoire semble un chapitre de roman. Il naquit à Schleiz dans le Voightland en 1685, et, à l'âge de douze ans, fut placé en apprentissage, à Berlin, chez un apothicaire. Il paraît qu'il eut, dès l'enfance, un goût prononcé pour la chimie, et qu'il employait la plus grande partie de ses loisirs à faire des expériences qui, presque toutes, tendaient vers un but unique, l'art de convertir en or les métaux communs. Au bout de quelques années, Böttgher prétendit avoir découvert le fluide ou la teinture tant et si vainement cherchée par les alchimistes, et avoir par ce moyen réussi à faire de l'or. Il donna devant son patron, l'apothicaire Zörn, une représentation de sa prétendue puissance, et, par on ne sait quelle supercherie, parvint à lui faire croire, ainsi qu'à plusieurs autres témoins, qu'il avait réellement changé du cuivre en or.

La nouvelle que l'apprenti de l'apothicaire venait de découvrir le grand secret ne tarda pas à se répandre, et la boutique se vit bientôt encombrée d'une foule avide de contempler, ne fût-ce qu'une fois, le jeune et prodigieux « cuisinier de l'or » ! Frédéric Ier lui-même exprima le désir de le voir et de lui parler; et celui-ci, lui ayant offert un petit morceau de l'or qu'il prétendait avoir fait avec du cuivre, le roi fut si émerveillé de l'idée de voir affluer dans ses coffres ce métal, dont la Prusse se trouvait justement avoir le plus grand besoin, qu'il résolut de s'assurer des services de

Böttgher et de l'employer à faire de l'or, en ayant soin, pour plus de sûreté, de l'envoyer travailler dans l'enceinte de la forteresse de Spandau. Le jeune apothicaire prit la fuite en toute hâte et réussit à passer la frontière de Saxe.

Le roi offrit, mais en vain, une récompense de mille thalers à celui qui l'arrêterait. Böttgher arriva à Wittenberg et se mit aussitôt sous la protection de l'électeur de Saxe Frédéric Auguste Ier, roi de Pologne, surnommé « le » Fort ». Frédéric se trouvait aussi, à cette époque, avoir grand besoin d'argent, et il fut ravi de la perspective de s'en procurer, à discrétion, par l'entremise du jeune alchimiste. Il le manda donc en secret à Dresde, et l'y fit conduire par une escorte royale.

Böttgher avait à peine quitté Wittenberg qu'un bataillon de soldats prussiens se présenta aux portes de la ville, demandant son extradition. Mais il était trop tard : Böttgher était déjà à Dresde, logé à la Maison-Dorée, et traité avec les plus grands égards, quoique strictement surveillé et tenu sous bonne garde.

L'Électeur, obligé de partir pour son royaume de Pologne, qui se trouvait alors dans un état de perturbation profonde, dut laisser Böttgher travailler seul pendant quelque temps. Mais son impatience d'avoir de l'or était telle, qu'il écrivit à Böttgher, de Varsovie, pour le presser de lui communiquer le secret, afin qu'il pût lui-même se mettre à pratiquer l'art de la transmutation des métaux. Le jeune « cuisinier de l'or », ainsi mis en demeure, envoya à Frédéric une petite fiole contenant un liquide rougeâtre qui, disait-il, versé sur n'importe quel métal en fusion, le changeait en or. Cette fiole précieuse fut confiée au prince Fürst von Fürstenburg qui, escorté par un régiment des gardes, s'empressa de partir pour Varsovie. A son arrivée, il fut décidé qu'on ferait immédiatement l'épreuve du procédé. Le roi et le prince s'enfermèrent dans une chambre secrète du palais,

ceignirent le tablier de cuir, et, en véritables « cuisiniers » de l'or », se mirent à l'œuvre. Ils firent fondre du cuivre dans un creuset, puis y versèrent le fluide rouge de Böttgher; mais le résultat fut loin de répondre à leur attente : car, quoi qu'ils pussent faire, le cuivre s'obstina à rester cuivre. Toutefois, en relisant les instructions de l'alchimiste, le roi s'aperçut que pour mener à bien l'entreprise, il fallait être, lorsqu'on se servait du fluide, « en » état de grâce »; et comme Sa Majesté avait conscience d'avoir passé la soirée en très-mauvaise compagnie, elle attribua à cette cause le peu de succès de l'expérience. Une seconde tentative n'aboutit pas à de meilleurs résultats que la première, et le roi alors entra dans une grande colère; car il s'était confessé et avait reçu l'absolution avant de tenter cette seconde épreuve.

Frédéric Auguste, ne sachant comment sortir des embarras pécuniaires qui le pressaient de toutes parts, résolut enfin d'arracher de force son précieux secret à Böttgher. L'alchimiste, en apprenant quelles étaient les intentions royales à son égard, chercha de nouveau son salut dans la fuite. Il réussit à échapper à ses gardiens, et, après trois jours de marche, il arriva à Ens à Autriche, où il se crut en sûreté. Cependant les agents de l'Électeur de Saxe étaient à sa poursuite. Ayant réussi à suivre ses traces jusqu'à l'auberge du « Cerf d'or », ils entourèrent la maison, saisirent Böttgher dans son lit, et, malgré sa résistance et ses appels à la protection des autorités autrichiennes, le ramenèrent de force à Dresde. Là, il fut surveillé plus strictement que jamais, et peu de temps après il fut transféré à la forteresse de Königstein, où on lui fit savoir que les coffres du roi étaient parfaitement vides; que l'on comptait sur son or pour payer l'arriéré de leur solde à dix régiments de Polonais qui menaçaient de se débander; et que s'il ne se mettait pas immédiatement à faire de l'or, il serait *pendu !*

Des années se passèrent sans que la moindre parcelle d'or fù produite. Cependant Böttgher ne fut pas pendu. Il lui était réservé de faire une découverte bien plus importante que celle de la transmutation du cuivre en or : c'était celle de la transformation de l'argile en porcelaine. Quelques rares spécimens de ce produit industriel avaient été rapportés de la Chine par les Portugais, et se vendaient leur pesant d'or, et plus. L'attention de Böttgher fut dirigée vers cet objet par Walter von Tschirnhaus, fabricant d'instruments d'optique, et alchimiste comme lui. Tschirnhaus était un homme bien élevé et distingué, et fort estimé du prince de Fürstenburg, aussi bien que de l'Électeur. Il dit avec beaucoup de raison à Böttgher, qui était encore sous l'empire de la crainte d'être pendu : « Si vous ne pouvez pas faire de l'or, essayez de » faire autre chose, de la vaisselle de terre, par exemple. »

L'alchimiste ne se le fit pas dire deux fois : il commença aussitôt ses essais, et avec une ardeur qui ne se ralentissait ni la nuit ni le jour. Malgré son assiduité au travail, ses investigations n'eurent pendant longtemps qu'un fort médiocre succès. A la longue cependant, une certaine argile rouge, dont il se servait pour ses creusets, frappa son attention et le mit dans la bonne voie. Il s'aperçut que cette argile, soumise à une haute température, se vitrifiait et conservait la forme qu'on lui avait donnée, et que son grain, couleur et opacité à part, ressemblait à celui de la porcelaine. Le fait est qu'il avait par hasard découvert la porcelaine rouge, qu'il se mit aussitôt à fabriquer et à vendre comme de vraie porcelaine.

Böttgher n'ignorait point toutefois que la couleur blanche était une propriété essentielle de la vraie porcelaine, et il continua ses expériences, espérant bien qu'à la longue il finirait par découvrir le secret désiré. Cependant plusieurs années s'étaient passées ainsi, sans que le moindre succès couronnât ses efforts, lorsque le hasard vint encore une

fois le servir à souhait, en lui faisant découvrir le secret de la porcelaine blanche. Un jour, c'était en 1707, Böttgher, trouvant que sa perruque était plus lourde que de coutume, demanda à son valet la raison de ce phénomène extraordinaire. Celui-ci lui dit que cela tenait à la poudre dont la perruque était couverte, et qui n'était autre chose qu'une espèce de terre dont on se servait alors comme de poudre à poudrer. La vive imagination de Böttgher s'emparant aussitôt de cette observation : « Ne serait-il pas » possible », se dit-il, « que cette terre blanche et poudroyante » fût la terre même que je cherche ? En tout cas, ne laissons » point échapper l'occasion de savoir exactement à quoi nous » en tenir ; » et il se mit à l'œuvre. Il fut bien récompensé de ses peines et de sa vigilance ; car il découvrit que le principal ingrédient de cette poudre était le kaolin ou terre à porcelaine, dont l'absence avait été dans toutes ses expériences une cause insurmontable d'insuccès.

La découverte, sous les mains intelligentes de Böttgher, arriva bientôt à maturité, et les événements prouvèrent que cette découverte était infiniment plus précieuse que ne l'eût été celle de la pierre philosophale. Au mois d'octobre 1707, il présenta le premier échantillon de sa porcelaine à l'Électeur, qui en fut enchanté, et qui se décida aussitôt à fournir à Böttgher les moyens de perfectionner son invention. Ayant fait venir de Delft un ouvrier expérimenté, il se mit, et avec beaucoup de succès, à tourner la porcelaine. A partir de cette époque, il abandonna définitivement l'alchimie pour la poterie, et, pour consacrer le souvenir de ce mémorable événement, il écrivit sur sa porte le distique que voici :

« *Es machte Gott, der grosse Schœpfer*
» *Aus einem Goldmacher einen Tœpfer.*

« Dieu tout-puissant, sublime artificier,
» D'un mauvais faiseur d'or fit un très-bon potier. »

Böttgher, toutefois, était toujours sous la haute surveillance de la police de l'Électeur, qui craignait qu'il ne lui échappât et n'allât communiquer son secret à d'autres. Les nouveaux ateliers et les fours à porcelaine qui venaient d'être construits étaient surveillés et gardés nuit et jour par un corps de troupes, et six officiers supérieurs étaient solidairement responsables de la sécurité personnelle de Böttgher.

Le succès ayant couronné les essais qu'il fit avec ses nouveaux fours, et la porcelaine qu'il fabriqua ayant créé une demande considérable et rapporté des prix élevés, il fut résolu que l'on établirait une manufacture royale de porcelaine. Tout le monde savait que la manufacture de faïence de Delft avait enrichi la Hollande: pourquoi la manufacture de porcelaine n'enrichirait-elle pas aussi bien l'Électeur? Un décret fut donc rendu, à la date du 23 janvier 1710, en vertu duquel « une grande manufacture de porcelaine » était établie au château d'Albrechstburg, à Meissen. Dans ce décret, qui fut traduit en latin, en français et en hollandais, et distribué par les ambassadeurs de l'Électeur et roi dans toutes les cours de l'Europe, Frédéric Auguste déclarait que pour développer le bien-être de la Saxe, qui avait beaucoup souffert de l'invasion suédoise, il avait « dirigé son attention » vers les richesses souterraines (*Unterirdischen Schätze*) » du pays, et qu'ayant confié cette étude à des personnes très-compétentes, on avait réussi à fabriquer « une sorte de » vaisselle rouge (*eine Art rother Gefässe*) bien supérieure à » la *terra sigillata* [1] de l'Inde », aussi bien que « des plats et » des faïences de couleur (*buntes Geschirr und Tafeln*) qui se » taillent, s'émoulent, se polissent, et de tous points égalent

[1] Le nom de porcelaine de l'Inde s'appliquait également autrefois à celle de la Chine et à celle du Japon : cela tenait sans doute à ce que les premiers spécimens connus en Europe y avaient été rapportés de l'Inde par les Portugais, après la découverte du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama.

» la vaisselle de l'Inde » ; enfin, « que l'on avait déjà obtenu » des spécimens de porcelaine blanche, et que tout faisait » espérer que l'on pourrait bientôt se livrer en grand à cette » fabrication ». Pour conclure, le décret royal invitait « les » artistes et les ouvriers étrangers » à venir en Saxe et à donner à la nouvelle fabrique l'avantage de leurs services, moyennant de bons salaires et sous le patronage spécial du roi. Rien ne peut mieux donner l'idée de l'état où en était à cette époque l'invention de Böttgher que l'édit royal que nous venons de citer.

On a affirmé, dans certaines publications allemandes, que Böttgher, en récompense des grands services qu'il avait rendus à l'Électeur et à la Saxe, avait été nommé directeur de la manufacture royale de porcelaine et promu à la dignité de baron. Il méritait cet honneur incontestablement ; mais il ne l'obtint point : au contraire, le traitement qu'il reçut fut sordide, barbare, inhumain. Deux employés supérieurs du gouvernement, nommés Mathieu et Nehmitz, furent placés au-dessus de lui comme *directeurs de la fabrique,* tandis que lui-même n'était regardé que comme le contre-maître des porcelainiers, et n'avait vis-à-vis du gouvernement d'autre position que celle de « prisonnier du roi ». A l'époque où la fabrique était en voie de construction, et où la présence et les conseils de Böttgher étaient indispensables, ce fut toujours par des soldats qu'il fut conduit de Dresde à Meissen et de Meissen à Dresde ; et, même après que ces travaux eurent été achevés, on prit la précaution de l'enfermer tous les soirs dans sa chambre. Tout cela le plongea dans un noir chagrin, et il essaya par des appels réitérés au roi d'obtenir quelque adoucissement à son sort. Quelques-unes de ses lettres sont vraiment touchantes. « Je me dévouerai » corps et âme », s'écrie-t-il, « à l'art de fabriquer la porcelaine. Je ferai plus qu'aucun inventeur n'a jamais fait ; » mais rendez-moi, de grâce, ma liberté, ma liberté ! »

A tous ces appels le roi resta inexorablement sourd. De l'argent et des faveurs, si Böttgher en voulait, oui; mais la liberté, non. Il considérait évidemment Böttgher comme son esclave. Sous l'empire de cette persécution, le malheureux Böttgher continua quelque temps encore à travailler; mais au bout d'un an ou deux il devint négligent. Dégoûté du monde et de lui-même, il s'abandonna à l'ivrognerie; et telle est la force de l'exemple, que l'on ne sut pas plutôt que Böttgher s'adonnait à ce vice, que le plus grand nombre des ouvriers de la fabrique de Meissen s'y adonnèrent aussi. Des querelles et des batteries sans cesse renaissantes en furent la conséquence, si bien que les troupes furent à diverses reprises obligées d'intervenir pour maintenir la paix parmi les « porcelainiers », comme on les avait surnommés. Au bout de quelque temps le désordre fut tel, que tous les ouvriers, au nombre de plus de trois cents, furent enfermés à la citadelle d'Albrechtsburg et traités comme prisonniers d'État.

Böttgher à la fin tomba sérieusement malade, et au mois de mai 1713 on s'attendait d'un moment à l'autre à le voir trépasser. Le roi, que l'idée de perdre un si précieux esclave alarmait enfin, lui donna alors la permission de prendre quelque exercice en voiture, sous la surveillance d'une escorte; et, un peu de mieux s'étant manifesté, on lui permit de temps à autre d'aller jusqu'à Dresde. Dans le courant du mois d'août, le roi lui-même lui avait écrit et lui avait promis pleine et entière liberté; mais il était trop tard. L'âme et le corps brisés, tantôt travaillant et tantôt s'enivrant, n'ayant plus que de rares lueurs d'intentions plus nobles, et souffrant constamment de la maladie que sa réclusion forcée avait amenée, Böttgher traîna quelques années encore une existence misérable, dont la mort le délivra le 13 mars 1719: il n'avait que trente-cinq ans. Il fut enterré *la nuit,* comme un chien que l'on jette à la voirie, dans le cimetière Saint-Jean, à Meissen. Tel fut le traitement, et telle fut la fin

malheureuse de l'un des plus grands bienfaiteurs de la Saxe.

La manufacture de la porcelaine devint à partir de cette époque une ressource importante de revenu, et enrichit si bien l'Électeur de Saxe, que la plupart des souverains de l'Europe ne tardèrent pas à suivre son exemple. Quoiqu'on eût fabriqué de la porcelaine douce à Saint-Cloud quatorze ans avant la découverte de Böttgher, la supériorité de la porcelaine dure ne tarda pas à être généralement reconnue. On commença à en fabriquer à Sèvres en 1770, et depuis on a cessé d'y en fabriquer d'autre. C'est aujourd'ui une des branches les plus importantes et les plus prospères de l'industrie française, et qui cependant se distingue encore plus par la qualité que par la quantité de ses produits.

La carrière de Josiah Wedgwood, à qui l'Angleterre doit l'établissement des manufactures de poterie du Staffordshire, offre un autre exemple frappant de l'importance qu'un pays doit attacher à la possession d'hommes capables de s'appliquer avec énergie à la culture des arts. L'Angleterre se trouvait encore, au milieu du siècle dernier, en arrière de toutes les nations européennes de premier ordre, en fait d'habileté industrielle. Sa position géographique l'excluait, pour ainsi dire, de toute participation régulière aux grands mouvements qui s'accomplissaient alors en Italie, en France et en Allemagne. Les deux premiers potiers qui s'établirent en Angleterre furent deux exilés hollandais qui, fuyant la persécution religieuse qui, pendant le seizième siècle, désola les Pays-Bas, vinrent se fixer à Norwich, où ils se mirent à fabriquer des briques à paver et des pots à onguents. Quelque temps après, en 1688, deux frères, nommés Elers, vinrent de Nuremberg et s'établirent dans le Staffordshire, où ils conduisirent leur fabrication dans le plus grand secret. Ils transportèrent plus tard leur établissement à Chelsea, près de Londres, et se bornèrent presque exclusivement à la

fabrication des poteries ornementales. Quant à la manufacture de la poterie usuelle, on peut à peine dire qu'elle existât alors en Angleterre. On en importait de grandes quantités de l'étranger, principalement de Delft en Hollande. Mais pour la porcelaine, c'est de la Chine surtout qu'on la tirait, et elle se vendait naturellement à des prix très-élevés. Aucune espèce de porcelaine dure n'avait encore été faite en Angleterre. Les poteries qui se fabriquaient dans le Staffordshire étaient de la plus grossière espèce. Elles étaient colportées par les ouvriers eux-mêmes, par leurs femmes et leurs enfants, ou par les marchands ambulants qui voyageaient portant sur leur dos toute leur maison de commerce.

Josiah Wedgwood changea tout cela, et, par son application, son habileté, et le dévouement d'une vie entière consacrée à cette œuvre, réussit à établir sur des fondements solides l'art céramique en Angleterre. Wedgwood était un de ces travailleurs infatigables qui de temps à autre sortent des rangs du bas peuple et, par l'énergie de leur caractère, non-seulement réussissent à inculquer à la classe ouvrière des habitudes industrieuses, mais, par l'exemple d'assiduité et de persévérance qu'ils donnent, exercent dans toutes les directions une influence considérable sur l'activité publique, et contribuent énormément à donner au caractère national son cachet distinctif.

Il était le plus jeune d'une famille de treize enfants. Son grand-père et son grand-oncle étaient l'un et l'autre potiers, aussi bien que son père, qui mourut laissant Josiah en bas âge. A onze ans il commença à travailler dans une fabrique qui était dirigée par son frère aîné. Il serait peut-être resté toute sa vie tourneur potier, s'il n'eût été arraché à son tour par une violente attaque de petite vérole, dont il ne se remit qu'à grand'peine. L'inflammation s'empara de sa jambe droite, et il dut souffrir l'amputation. Durant sa maladie il s'adonna à la lecture et à la réflexion, et

tourna et retourna dans son esprit les différentes manières dont il pourrait gagner sa vie comme potier, maintenant que l'absence d'une jambe ne lui permettait plus de travailler au tour. La santé revenue, il se mit à fabriquer, en terre cuite, une foule d'articles de fantaisie, manches de couteau, boîtes, et autres curieux petits articles d'usage domestique. Il s'associa successivement avec plusieurs ouvriers, mais ne fit comparativement que peu de progrès, jusqu'au moment où, en 1759, il s'établit à son compte, dans une petite chaumière, à Burslem. Là, il fabriqua ses manches de couteau, ses assiettes à côtes de melon et à feuilles vertes, et autres petits articles, s'occupant en même temps, durant ses heures de loisir, d'acquérir quelques connaissances pratiques de chimie, afin de pouvoir améliorer la qualité de ses produits, sous le rapport de la couleur, du poli et de la solidité.

Le succès couronna ses efforts, et peu à peu ses affaires prospérèrent. Chercheur minutieux et observateur exact, il remarqua qu'une certaine terre qui contenait de la silice et qui était noire avant d'être calcinée devenait blanche par l'effet de l'exposition à la chaleur du four. Cette observation et les réflexions qui en furent la suite lui donnèrent l'idée de mêler de la silice à la terre rouge des poteries, et lui firent découvrir que ce mélange devient blanc lorsqu'il est calciné; de sorte qu'il n'eut qu'à recouvrir cette poterie d'une vitrification d'émail transparent pour obtenir l'un des plus importants produits de l'art fictile, celui qui sous le nom de faïence anglaise devait en peu de temps acquérir la plus haute valeur commerciale et devenir un objet d'utilité universelle.

Wedgwood put bientôt étendre le cercle de ses opérations, engager des ouvriers habiles, et louer de nouveaux ateliers, où il se mit à fabriquer en grand de la faïence blanche d'abord, et puis certaine faïence café au lait qui acquit une grande célébrité. Le perfectionnement de l'art céramique

devint sa passion, et il s'y appliqua avec un zèle qui ne se ralentit jamais. Quoi qu'il entreprît, du reste, il y travaillait de toutes ses forces et avec la ferme résolution d'atteindre à l'excellence. Ses ressources croissant, il put bientôt n'épargner pas plus l'argent que la peine dans la poursuite de ses perfectionnements. Il rechercha la société des savants, des artistes et des érudits, et sut glaner dans la compagnie de chacun d'eux quelque précieux renseignement. Il obtint l'obligeante assistance de personnes haut placées et influentes; et il devait l'obtenir : car l'esprit vraiment désintéressé dans lequel il travaillait ne pouvait manquer de lui attirer la protection de tous les amis du progrès. Il fit pour la reine Charlotte le premier service de table royal qui soit sorti d'une manufacture anglaise, d'où le nom de *faïence de la reine* (*Queen's ware*) donné depuis à ce genre de poterie, et reçut à cette occasion le brevet de *Potier de la maison royale*, titre auquel il attachait plus de prix qu'il n'en eût attaché à celui de baron. De précieux services de porcelaine lui furent confiés pour qu'il les imitât, en quoi il réussit admirablement. Sir William Hamilton lui prêta des spécimens de l'art antique, tirés des ruines d'Herculanum, dont ses ouvriers firent des copies aussi belles que les originaux. La duchesse de Portland ayant obtenu contre lui aux enchères le célèbre vase de Barberini, dont elle donna 1,800 guinées (45,000 fr.), lorsqu'elle sut que c'était pour le copier que Wedgwood avait voulu l'acheter, le lui prêta généreusement. Il en fit cinquante copies, qui lui coûtèrent 2,500 livres (62,500 fr.), et la vente ne couvrit pas ses déboursés. Mais il s'inquiétait peu de cela; il avait atteint son but, qui était de prouver que, quoi qu'on eût pu faire ailleurs, l'habileté et l'énergie anglaises avaient le pouvoir et la volonté d'en faire autant.

Wedgwood appela à son aide le creuset du chimiste, le savoir de l'antiquaire et le talent de l'artiste. Ce fut lui qui

découvrit Flaxman, le sculpteur, alors enfant, et qui, tout en cultivant librement son génie, en obtint un nombre considérable de dessins splendides qu'il convertit, par ses procédés de manufacture, en œuvres d'art non moins que d'utilité, et dont il se servit pour répandre le goût du beau parmi le peuple. A force d'études et d'expériences délicates, il parvint à redécouvrir l'art de peindre sur porcelaine ou sur faïence à la manière des anciens Étrusques, art qui depuis le temps de Pline avait disparu. Obéissant toujours dans la pratique de son industrie aux principes les plus élevés, il n'hésita pas à déclarer « qu'il abandonnerait la » fabrication d'un article quel qu'il fût, plutôt que d'en faire » de mauvaises copies ».

L'auteur allemand Novalis, dans ses *Fragments d'esthétique et de littérature,* va jusqu'à comparer Wedgwood à Gœthe. « Celui-ci, » dit-il, « se montre dans ses œuvres ce » que l'Anglais est dans ses manufactures, tout à la fois sim- » ple, élégant, commode et durable. Celui-ci, en un mot, a » fait dans le monde de la littérature allemande ce que » Wedgwood a fait dans le monde de l'art anglais. »

Mais Wedgwood n'était pas seulement manufacturier; il se distingua aussi par ses travaux scientifiques, et son nom est encore aujourd'hui identifié avec le *pyromètre* qu'il inventa. C'était un patron infatigable de toutes les mesures d'utilité publique; et la construction du canal qui unit le Trent à la Mersey, et qui compléta la voie navigable entre la côte orientale et la côte occidentale de l'Angleterre, n'est pas moins due à l'énergie de ses efforts pour le bien public qu'à l'habileté de l'ingénieur Brindley. Les voies de communication de son district étant dans un état exécrable, il projeta et exécuta à travers les Poteries une grande route de dix milles de longueur. Enfin, il acquit une telle réputation que sa fabrique de Burslem, et plus tard celle qu'il éleva à Étrurie, village qu'il fonda et bâtit, devinrent un centre d'at-

traction pour les visiteurs distingués de toutes les parties de l'Europe.

Les travaux de Wedgwood eurent pour résultat de faire de la manufacture de la poterie, qui jusque-là était restée dans la plus misérable des conditions, l'une des plus importantes de l'Angleterre. A partir de cette époque, au lieu d'importer de l'étranger les poteries dont elle avait besoin pour son propre usage, l'Angleterre commença à en exporter de grandes quantités, et cela en dépit même des droits prohibitifs qui frappaient les produits des manufactures anglaises. En 1785, c'est-à-dire au bout d'une période de trente ans à peine à dater de ses premières opérations, Wedgwood fut appelé à donner son témoignage, devant une commission parlementaire, sur l'importance de ses manufactures; et de ce témoignage il résulta que la fabrication de la faïence, qui, avant Wedgwood, ne donnait qu'un travail précaire à un petit nombre d'ouvriers inhabiles et mal payés, avait fait de tels progrès qu'elle donnait directement et régulièrement de l'occupation à environ vingt mille personnes, sans compter le nombre toujours croissant de celles auxquelles elle donnait indirectement de l'occupation dans les mines de charbon, dans l'industrie des transports par eau et par terre, etc., et sans parler non plus du stimulant que, de diverses façons, elle offrait à l'activité générale sur plusieurs points du pays. Mais quelque importants que fussent les progrès faits de son temps, Wedgwood était d'avis que ce genre de manufacture était encore dans l'enfance, et que les progrès accomplis étaient bien peu de chose auprès de ceux que cet art était susceptible d'accomplir, grâce, d'un côté, à l'influence de la tradition industrielle et à l'intelligence croissante des manufacturiers, et de l'autre, aux ressources naturelles et aux avantages politiques dont jouissait la Grande-Bretagne. Il est à peine nécessaire d'ajouter que cette opinion s'est trouvée complétement justifiée par les

progrès qui depuis ont été réalisés dans cette importante branche de l'industrie nationale. En 1852, quatre-vingts millions au moins d'articles de poterie, sans parler de ce qui fut fabriqué pour le marché intérieur, furent exportés de l'Angleterre à l'étranger. Mais ce n'est pas seulement la quantité et la valeur des produits qu'il faut considérer, c'est aussi l'amélioration des conditions d'existence de toute la population employée dans cette branche de manufacture.

A l'époque où Wedgwood commença ses travaux, le district du Staffordshire n'était encore parvenu qu'à un état de demi-civilisation. La population était pauvre, ignorante, peu nombreuse. La manufacture de Wedgwood, une fois qu'elle fut solidement établie, donna de l'ouvrage et des salaires relativement élevés à trois fois autant de monde qu'auparavant; et les progrès moraux marchèrent du même pas que les progrès matériels. Lorsque John Wesley, pour la première fois, visita Burslem, en 1760, il fut très-mal reçu par les potiers, qui, lorsqu'il voulut leur adresser la parole, se moquèrent de lui, le huèrent, et lui jetèrent des pierres et de la boue. Vingt ans après, Wesley vint de nouveau visiter ce district, et voici ce qu'il put en dire : « Je suis revenu » à Burslem. Quelle transformation surprenante ce pays a » subie! Les habitants y sont accourus de toutes parts, et » le désert sauvage a été littéralement transformé en un » champ fertile. Maisons, villages, villes se sont élevés; » et les perfectionnements qui se font remarquer dans la » physionomie générale du pays ne sont pas plus étonnants » que ceux qui se sont introduits dans les mœurs de la » population. »

Cette transformation, c'était à Wedgwood qu'elle était due. Certes de tels hommes ont bien le droit de prendre place parmi les héros industriels du monde civilisé et les bienfaiteurs du genre humain.

CHAPITRE TROISIÈME.

INVENTEURS ET PRODUCTEURS.

« Ce n'est pas en général des universités, mais des bouges de la misère, que sortent les grands inventeurs qui révolutionnent l'industrie; ils ne sont pas d'ordinaire vêtus de soie, mais de bure, et sont plus souvent noirs de poussière et de fumée que parés de décorations brillantes. »

(Isaac Taylor.)

« L'invention n'est-elle pas la poésie de la science?... Toutes les grandes découvertes portent avec elles la trace ineffaçable d'une pensée poétique. Il faut être poète pour créer. »

(E. M. Bataille.)

Ce sont les inventeurs qui ont mis en mouvement toutes les grandes industries du monde; c'est à eux que la société doit non-seulement le nécessaire, mais le confortable et le superflu; c'est grâce à leurs travaux et à leur génie que la vie de chaque jour devient sans cesse et sous tous les rapports plus facile et plus agréable. Notre nourriture, notre logement, l'ameublement de nos maisons, le verre qui, tout à la fois, ferme nos demeures au froid et les ouvre à la lumière, le gaz qui permet à la nuit de rivaliser avec le jour, les voitures et les navires qui sillonnent la terre et l'eau, les horloges et les montres qui arrêtent au passage les heures que le temps emporte, les instruments divers à l'aide desquels sont fabriqués tant d'objets de luxe ou de nécessité, tout cela est le résultat de l'ingénieux et patient labeur de cette phalange d'hommes d'élite que nous appelons les inventeurs; et l'humanité est d'autant plus heureuse

que leurs inventions dans les arts et dans les sciences se multiplient davantage, et que les fruits de leur travail viennent en plus grand nombre augmenter la somme du bien-être individuel et du contentement public.

La génération présente est l'héritière de tout ce qu'ont produit l'industrie et l'habileté des générations passées ; et la civilisation dont nous jouissons et dont nous nous glorifions n'est en définitive que la somme des effets utiles du travail accumulés pendant des siècles. Philarète Chasles a donc bien raison de dire que « le véritable inventeur, c'est » le genre humain ». Il semble que pour unir toutes les générations, et pour montrer que l'homme n'est puissant que par l'association, il ait été décrété que chaque inventeur n'interpréterait qu'un mot du problème qu'il se propose de résoudre, et que toute grande idée serait le résumé du passé, comme elle est le germe de l'avenir. Aussi arrive-t-il rarement qu'une invention de quelque importance soit faite par une seule personne. On voit au contraire les inventeurs se succéder, s'emparer tour à tour des fils de l'invention, faire, souvent sans résultat visible, quelque progrès dans la voie que leur ont tracée leurs prédécesseurs, et les choses aller ainsi, — quelquefois pendant des siècles, — jusqu'au jour où enfin arrive un homme, plus grand peut-être que ses confrères, qui, cherchant à satisfaire les besoins de son époque, réunit les fils restés épars jusqu'alors, forme un trésor de tous les gains partiels dus aux succès et aux insuccès passés, et, fort de tous les résultats antérieurement acquis, réussit enfin à atteindre le but glorieux de tant d'efforts divers. Ainsi Newton découvrit les lois de la gravitation ; ainsi James Watt inventa la machine à vapeur ; ainsi fut peu à peu conçue et perfectionnée la locomotive, dont Robert Stephenson a dit : « Ce n'est pas l'invention » d'un seul homme, mais de toute une race d'ingénieurs » mécaniciens. » Un autre inventeur, Joseph Bramah, fait,

dans l'introduction à la description qui accompagne le second brevet d'invention qu'il obtint pour sa serrure de sûreté, l'observation suivante : « Parmi les inventions qui » ont été brévetées, il en est comparativement très-peu que » l'on puisse regarder comme vraiment originales : c'est au » point qu'il est la plupart du temps difficile de dire où » s'arrête l'une et où commence l'autre. »

Les arts, il faut le reconnaître, ne s'élèvent que lentement, et rien n'est plus juste que cette observation de lord Bacon : « que nous sommes beaucoup trop enclins à ne pas » tenir compte des étapes par où il a fallu passer, et à accor- » der au dernier venu tout le mérite de la découverte. » Le fait est que bien souvent ce que l'on salue du nom d'invention originale n'est que le résultat d'un long et progressif enchaînement de travaux et d'expériences, dans lesquels on devrait bien plutôt reconnaître une succession ininterrompue de hauts faits de l'esprit humain qu'une conquête achevée par un seul individu. Il ne peut en être autrement : car il a fallu quelquefois des siècles d'expérience pour s'assurer de la valeur d'un seul fait considéré sous ses différents points de vue. Dans son enfance, l'expérience est, comme l'homme lui-même, faible et vacillante, et ce n'est qu'avec l'âge qu'elle acquiert force et maturité. Puis l'expérience ne meurt pas comme nous : elle s'accumule au contraire et fait à notre race un trésor inappréciable de puissance et de richesse. Elle survit aux générations qui passent, et sans cesse grandit, montrant ainsi tout à la fois la faiblesse et la puissance, la petitesse et la grandeur de notre commune humanité. Et non-seulement nous, qui vivons aujourd'hui, avons hérité de tous les résultats obtenus par les travaux de nos prédécesseurs, — œuvres scientifiques et artistiques, inventions et découvertes, outils et machines, routes, ponts, canaux, railways ; — mais nous avons hérité aussi des aptitudes innées qui nous ont été transmises avec notre sang et notre cer-

veau, de cette *éducabilité*, en un mot, qui, peu à peu conquise et développée par les travaux de toutes les générations précédentes, forme vraiment aujourd'hui la meilleure partie de notre héritage naturel.

Les noms d'une foule d'inventeurs de mérite sont tombés dans l'oubli. On ne conserve la mémoire que des plus distingués, de ceux qui ont fait époque dans l'histoire d'une invention, tels que les hommes illustres, par exemple, dont la gloire est liée au développement de cette puissance gigantesque, — la machine à vapeur. Cependant, des centaines d'ouvriers sans nom, mais non sans génie, ont de temps à autre apporté des perfectionnements substantiels à la construction de cette merveilleuse machine, et grandement contribué à en accroître la puissance et à en multiplier les applications pratiques. Il y a aussi une foule d'inventions de second ordre, et qui chacune ont leur importance, — la montre que nous portons dans notre poche, par exemple, — dont l'histoire est perdue pour nous en grande partie; de sorte que, quoique nous ayons hérité des trésors qu'ils nous ont légués, nous en sommes réduits à ne pas même savoir les noms de la plupart de nos bienfaiteurs.

L'origine du plus grand nombre des inventions remonte à une époque fort reculée. La première idée, conçue d'abord dans le cerveau d'un inconnu, passe bientôt dans une foule d'autres têtes, et vient enfin au jour, tout armée, après un enfantement qui peut-être a duré des siècles. L'un a émis l'idée, l'autre l'a développée, et ainsi de suite; si bien qu'à la fin elle s'est trouvée un beau jour complétement élaborée et mise en pratique. Mais, s'il était possible de faire exactement sa part à chacun, le premier n'aurait pas moins de droits que le dernier à une part dans le mérite de l'invention. Il arrive parfois qu'un grand et original esprit découvre une nouvelle source de puissance cachée, et donne aux facultés inventives de l'homme une impulsion dont la force se fait sentir pen-

dant des siècles. Plus fréquemment, toutefois, les inventions, loin d'être entièrement nouvelles, ne sont que des modifications de procédés déjà connus d'un petit nombre de personnes, mais dont l'usage n'est pas encore entré dans les habitudes générales. Si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la mécanique, nous voyons que quelquefois une invention, née viable en apparence, disparaît soudainement, et que pendant des siècles on n'en entend plus parler. Puis, un beau jour, elle est de nouveau reprise par quelque inventeur qui, stimulé par les besoins de son temps, et suivant les traces de ses devanciers, retrouve les vestiges de leurs travaux, poursuit l'œuvre à partir du point où ils l'avaient laissée, et est assez heureux pour l'achever.

Il y a aussi ce que l'on peut appeler des inventions nées avant leur temps. Ce phénomène est dû à ce que les esprits avancés d'une génération forment des projets qui ne se peuvent exécuter, faute de moyens adéquats. Mais, avec le temps, les ressources mécaniques arrivent à marcher de front avec l'idée qui, à la longue, est mise à exécution. C'est ce qui fait que les inventeurs modernes viennent à bout de tant de projets que leurs prédécesseurs tentèrent en vain d'accomplir. Comme Louis Napoléon l'a dit : « Les inventions nées avant leur temps doivent forcément rester » inutiles jusqu'à ce que l'intelligence générale se soit élevée » à leur niveau. » Et c'est pour cette raison que, quoique la gloire et le profit puissent embellir la carrière de leurs successeurs, l'infortune est souvent le partage des inventeurs venus avant leur temps. Du reste, le don sublime de l'invention a très-fréquemment pour conséquence une vie de douleur. La plupart des grands inventeurs n'ont recueilli que les mépris et l'ingratitude de leurs contemporains, et sont morts avant que leurs mérites pussent être reconnus et appréciés. Même alors qu'ils réussissent, il leur arrive d'ordinaire

d'avoir pour ennemis autant de personnes qu'il y en a d'intéressées au maintien des méthodes qu'ils proposent de remplacer. L'envie, la méchanceté, la calomnie, sous toutes leurs formes, s'attachent à eux; ils sont circonvenus par des gens riches et peu scrupuleux qui s'entendent pour leur arracher les bénéfices de leurs découvertes; et, pour comble d'infortune, il leur arrive souvent de voir méconnaître leurs titres à l'originalité et de s'entendre traiter de copistes et de plagiaires.

Quoique l'invention de la machine à vapeur, — la reine des machines, — appartienne, comparativement parlant, à notre époque, l'idée elle-même a pris naissance dans des temps déjà bien loin de nous. Comme une foule d'autres découvertes, cette invention s'est effectuée par degrés, un inventeur transmettant le résultat de ses travaux, inutile en apparence pour le temps où il vivait, à ses successeurs qui le reprenaient pour lui faire accomplir un nouveau progrès, et les sentinelles de la grande idée se répondant ainsi l'une à l'autre par-dessus les têtes de maintes générations.

Héron d'Alexandrie semble avoir bien compris la puissance de la vapeur. Cela ressort du moins de son curieux *Traité de pneumatique,* dont la publication, après la découverte de l'imprimerie, eut pour effet immédiat de rediriger l'attention des savants vers ce sujet. L'ardeur des recherches se ralluma d'abord en Italie, où un seul siècle vit publier huit traductions et éditions différentes du livre de Héron. Parmi les premiers investigateurs se firent remarquer Giambattista della Porta, Branca et Salomon de Caus. De Caus était né en Normandie, mais avait étudié sa profession d'architecte-ingénieur en Italie, où, très-probablement, les merveilles de la vapeur, telles qu'elles sont décrites dans le livre de Héron, lui furent révélées. Peu de temps après son retour en France, il passa en Angleterre, où il fut em-

ployé par le prince de Galles à dessiner des grottes, des fontaines et d'autres ornements hydrauliques destinés à l'embellissement des jardins du palais de Richmond. Il donna en outre des leçons de dessin à la princesse Élizabeth, et, lorsque celle-ci épousa l'Électeur Palatin, il l'accompagna en Allemagne, où il fut nommé conservateur du palais et des jardins d'Heidelberg. Ce fut là qu'il écrivit l'ouvrage intitulé *les Raisons des forces mouvantes,* ouvrage qui fut publié à Francfort, en 1615. Le système proposé par lui pour soulever l'eau à l'aide du feu reproduisait en partie les idées de Héron : il en différait en ceci, qu'il substituait comme moyen de se servir de la vapeur la pression sur un liquide à la réaction sur un tube.

L'idée de Héron, de Branca, de Salomon de Caus, ne fut pas perdue. Elle passa dans d'autres esprits et y fructifia. Un autre prisonnier illustre, le marquis de Worcester, ayant été envoyé à la Tour de Londres, sous prétexte d'une trahison supposée, tourna ses pensées vers la puissance de la vapeur qu'il étudia longtemps et patiemment; et lorsqu'il fut rendu à la liberté, il inventa et construisit une machine à vapeur à haute pression, dont on se servit pendant quelque temps pour pomper l'eau de la Tamise. Quelques défauts firent abandonner cette machine; mais trente ans plus tard le sujet fut de nouveau repris par Thomas Savery, qui inventa la première machine à condensation, machine dont le modèle fut exposé devant la Société royale de Londres, en l'année 1698. La *pompe à feu,* comme on appelait alors cette machine, avait été depuis plusieurs années un sujet de discussion à la Société royale, et un illustre exilé protestant français, le docteur Denis Papin, curateur de la Société, y avait illustré la puissance de la vapeur à l'aide de nombreux écrits et d'expériences non moins nombreuses.

Denis Papin était né à Blois, vers le milieu du dix-septième siècle, et avait été élevé pour la profession de

médecin. Après avoir pendant quelque temps exercé la médecine à Paris avec succès, il s'appliqua à l'étude de la physique et de la mécanique, qui suffit bientôt à occuper toute son attention, et, sous le célèbre Huyghens, il fit de rapides progrès. Vu l'incapacité légale dont les protestants de France étaient alors frappés, il résolut, en 1681, de dire adieu à son pays, et se réfugia, ainsi que des milliers de ses compatriotes, en Angleterre. Il fut admirablement reçu par les savants de ce pays, notamment par le célèbre Boyle, sous les auspices duquel il devint membre de la Société royale, dont il fut nommé curateur salarié. Cette position l'obligeait à produire quelque expérience nouvelle à chaque réunion de la Société, et ce fut là qu'il développa plusieurs de ses importantes inventions, entre autres son célèbre *digesteur*, qui excita un haut degré d'intérêt. Il donna même un soir aux membres de la Société un souper préparé à l'aide du *digesteur*, souper dont Evelyn a consigné dans son journal un compte rendu fort amusant. Papin lut aussi, sur la mécanique, la pneumatique et l'hydrostatique, des rapports remarquables qui sont conservés dans les *Transactions* de la Société.

Sa réputation s'étant étendue en Allemagne, Papin se vit offrir, en 1687, la chaire de mathématiques de l'Université de Marbourg, qu'il accepta. Là, il poursuivit ses expériences, et il en publia les résultats dans les journaux anglais et allemands de l'époque. Dans un *rapport* sur les différents usages de la poudre à canon, envoyé par lui à la Société royale, en 1687, il propose formellement, pour l'épuisement de l'eau des mines et pour d'autres usages, l'emploi de la vapeur comme force motrice. Dans son *digesteur*, il appliquait à la machine à vapeur le piston de la pompe aspirante ordinaire, et le faisait mouvoir dans un cylindre, se servant de la vapeur pour le soulever. L'énorme force requise par ses *digesteurs* et les moyens auxquels il fut obligé d'avoir

recours pour en maintenir les couvercles, durent lui révéler de bonne heure la puissance de l'agent dont il se servait; et c'est là sans doute ce qui le conduisit à poursuivre ses investigations et à leur donner pour but l'application pratique de cet agent comme force motrice.

Pendant son séjour en Angleterre, il avait été témoin d'une expérience très-satisfaisante faite sur la Tamise avec un bateau construit sur les dessins du prince palatin Robert, bateau qui marchait à l'aide de palettes ou aubes tournantes mues par des chevaux. Il fut aussi présent, durant une visite ultérieure qu'il fit à Londres, en 1698, à un autre essai fait sur la Tamise avec le bateau à roues à aubes de Savery, bateau dont les roues étaient mues par des hommes. Et enfin il fut présent vers la même époque (1698) à la réunion de la Société royale où Savery, pour la première fois, exposa le modèle de sa machine à vapeur. Ce fut alors que Papin conçut l'idée de combiner les deux systèmes, c'est-à-dire d'employer la vapeur pour faire tourner les roues à aubes, et d'assurer par ce moyen aux vaisseaux un mouvement indépendant des vents et des marées. Une fois établi à Marbourg comme professeur de mathématiques, il s'occupa activement de donner un corps à ses idées, c'est-à-dire de construire une machine; et une longue correspondance, précieusement conservée jusqu'à ce jour à la bibliothèque royale de Hanovre, eut lieu à ce sujet entre Leibnitz et lui. De cette correspondance il ressort que Papin se livra, pour résoudre le problème en question, à des études longues et laborieuses, dans lesquelles il rencontra bien des difficultés et essuya bien des échecs.

Au bout d'environ quinze ans d'application soutenue, Papin réussit enfin à construire et à ajuster à un bateau une machine modèle [1] qui marchait à sa satisfaction et

[1] Elle est ainsi décrite : « Une petite machine d'un vaisseau à roues. » Ce n'était probablement qu'un modèle ou patron en petit, sur lequel d'autres vaisseaux pouvaient être construits.

qu'il désirait beaucoup envoyer à Londres, pour qu'elle y fût mise à l'épreuve. « Il est important, » dit-il à Leibnitz (7 juillet 1707), « que ma nouvelle construction de » bateau soit mise à l'épreuve dans un port de mer comme » Londres, où on pourra lui donner assez de profondeur » pour y appliquer la nouvelle invention, qui, par le moyen » du feu, rendra un ou deux hommes capables de faire » plus d'effet que plusieurs centaines de rameurs. » Papin eut quelque difficulté à obtenir des autorités la permission requise pour que son bateau pût passer de la Fulde dans le Weser à Munden; mais, lorsqu'enfin le bateau arriva à Munden, il fut saisi et détruit par les bateliers. Le modèle de la machine fut cependant sauvé et envoyé à Cassel, où il fut malheureusement détruit aussi durant l'occupation de cette ville par les Français, en 1806 [1]. On dit cependant que les dessins originaux sont encore dans la bibliothèque du roi à Hanovre; mais ils n'ont jamais été examinés.

L'année qui suivit le malheur arrivé à son bateau modèle, à Munden, Papin écrivit à ses vieux amis de la Société royale de Londres, pour les prier de lui avancer l'argent nécessaire à la construction d'une autre machine assez puissante pour être employée « à mouvoir des vaisseaux ». Mais la Société, probablement à cause de la dépense, ne crut pas pouvoir donner à Papin l'aide qu'il demandait. Deux ans après, usé par l'anxiété, l'illustre exilé mourut, laissant à d'autres le soin d'appliquer et de réaliser les grandes idées qu'il avait conçues au sujet de la locomotion à la vapeur. Il faut néanmoins reconnaître que Papin, tout fertile qu'il était en conceptions, eut à lutter contre le sérieux désavantage de n'être pas lui-même ouvrier. Celui qui est obligé de se servir, pour faire exécuter ses inventions, des yeux et des mains d'autrui, doit de toute nécessité faire peu

[1] Le cylindre de la machine fut seul préservé. Il se trouve aujourd'hui entre les mains des MM. Henschell de Cassel.

de progrès dans la pratique. Il est bien rare que l'on puisse confier à des ouvriers qui ne travaillent que pour leur salaire l'exécution de machines d'un caractère nouveau et compliqué. Les yeux et les mains sont à peu près inutiles en pareil cas, à moins qu'ils ne soient inspirés par l'intelligence. Infiniment plus grandes sont les chances de succès quand l'esprit, les yeux et les mains ne font qu'un. De là le résultat, facile à prévoir, que la machine à vapeur n'acquit une grande valeur dans la pratique que lorsqu'elle sortit de l'état de théorie scientifique, et fut prise en main par des ouvriers de génie,. par des hommes comme Newcomen, le forgeron, Brindley, l'ajusteur, et par-dessus tout comme James Watt, le fabricant d'instruments de mathématiques.

Watt était un des hommes les plus industrieux qui aient jamais existé. Quel que fût le sujet que le courant de ses affaires portait à sa connaissance, il en faisait l'objet d'une étude particulière; et l'histoire de sa vie prouve, — ce que du reste l'expérience de tous les temps confirme, — que ce ne sont pas les hommes les plus remarquables par la vigueur de leur esprit et l'étendue de leurs capacités naturelles qui arrivent aux plus grands résultats, mais ceux qui apportent dans l'emploi de leurs facultés l'assiduité la plus persistante, et par-dessus tout cette habileté méthodique qui ne s'acquiert qu'à force de travail, d'application et d'expérience. Il y avait, à coup sûr, du temps de Watt, bien des gens qui en savaient plus que lui; mais aucun qui travaillât aussi assidûment à faire servir ce qu'il savait à des usages pratiques. Il se distinguait surtout par son ardeur persévérante à poursuivre et à constater les faits; et nul ne cultiva avec plus de soin que lui cette habitude d'intelligente attention, dont tous les hommes sensés reconnaissent que les plus hautes qualités de l'esprit dépendent en grande partie. M. Edgworth va même jusqu'à soutenir que la plupart des

grandes différences d'intelligence qui existent entre les hommes proviennent plutôt des soins que l'on apporte à cultiver dans la jeunesse cette *habitude d'attention* que d'une grande inégalité naturelle entre les facultés d'un individu et celles d'un autre.

Watt, enfant, trouva la science mêlée à ses jeux. Les quarts de cercle qui traînaient dans la boutique de charpentier de son père lui suggérèrent l'idée d'étudier l'optique et l'astronomie; sa mauvaise santé le conduisit à s'enquérir des secrets de la physiologie; et ses promenades solitaires dans la campagne firent naître en lui le désir d'apprendre la botanique, l'histoire et l'archéologie. Fabricant d'instruments de mathématiques, il reçut un jour la commande d'un orgue; et quoiqu'il n'eût point l'oreille musicale, il entreprit l'étude de l'harmonie, et réussit à construire l'instrument. De même, lorsque le petit modèle de la machine à vapeur de Newcomen, appartenant à l'Université de Glasgow, lui fut donné à réparer, il se mit sans retard à apprendre tout ce que l'on savait alors sur la chaleur, l'évaporation et la condensation; et, faisant, à force de travail, marcher de front cette étude et celle de la mécanique et de la construction, il arriva enfin à mettre le sceau à cette invention admirable..... la machine à vapeur à condensation.

Mais ce n'est pas tout que d'inventer. « Inventer, » comme le dit très-bien sir Marc Brunel, « est une chose, et faire » marcher l'invention en est une autre. » Lorsque Watt donc, après de longs travaux et de patientes études, eut complété sa machine, il se trouva en présence d'un obstacle qui avait arrêté bien d'autres inventeurs, qui souvent avait momentanément rendu impossible l'application de leurs découvertes, et qui même quelquefois les avait forcés d'en ajourner l'introduction ou d'y renoncer complétement. Cet obstacle consistait en ce que la machine projetée dépassait tellement les ressources mécaniques de l'époque que c'était

à peine si, tant bien que mal, elle pouvait être construite. Que de fois, du temps qu'il travaillait à son invention à Glasgow, Watt fut dérouté et, pour ainsi dire, désespéré par la maladresse et l'incapacité de ses ouvriers ! « Vous me demandez », écrivait-il au docteur Roebuck, « quel est le principal obstacle à la construction des machines? — c'est la main-d'œuvre, toujours la main-d'œuvre. » Son premier cylindre fut fabriqué par un blanchœuvrier avec des plaques de fer battu soudées ensemble; mais le blanchœuvrier s'étant servi de vif-argent pour rendre le cylindre imperméable à l'air, il se détacha des aspérités du cylindre des fragments de vif-argent qui tombèrent dans l'intérieur et « firent le diable à quatre avec la soudure ». Cependant, tout maladroit que fût son blanchœuvrier, Watt ne pouvait guère se passer de lui; et c'est pourquoi nous le voyons prendre un ton si lamentable lorsqu'il écrit au docteur Roebuck : « Mon vieux blanchœuvrier est mort! » On sent que, dans l'esprit de Watt, c'est une perte presque irréparable. Le cylindre qu'il employa ensuite fut un cylindre fondu et foré à Carron, mais si inégal, que ce fut à peine si l'on put s'en servir. On eut beau garnir le piston de papier, de liége, de mastic, de carton-pâte, de vieux feutre, jamais on ne put le rendre imperméable à la vapeur. Même après que Watt eut établi sa résidence à Birmingham, et que l'assistance des meilleurs ouvriers de Boulton lui fut acquise, Smeaton, lorsqu'il vit fonctionner la machine, exprima l'opinion que, malgré l'excellence de l'invention, elle ne deviendrait jamais d'un usage général, vu la difficulté que l'on éprouverait toujours à en ajuster les diverses parties avec une précision suffisante. Pendant longtemps, nous voyons Watt, dans ses lettres, se plaindre à son associé, et lui dire que si ses machines ne vont pas, cela tient à la main-d'œuvre qui est « horriblement mauvaise ». Il arriva même, dans certains cas, que les cylindres, une fois fondus, se

trouvèrent plus larges d'un huitième de pouce à une extrémité qu'à l'autre. Comment de telles machines auraient-elles pu fonctionner avec précision ? Il était impossible cependant d'obtenir rien de mieux. Il n'existait pas alors d'ouvriers mécaniciens de premier ordre : leur éducation se faisait; mais elle n'était pas faite. On était donc obligé de s'en tenir aux travaux à la main; et les outils en usage étaient, pour comble de malheur, d'une nature très-inférieure. Quelques tours à la mécanique, assez mal établis, quelques grossières machines à percer et à forer, constituaient les principales pièces d'un atelier. Longtemps après, lorsque Brunel inventa ses poulieries, un temps considérable s'écoula avant qu'il pût trouver des ouvriers capables de les construire, et lorsqu'elles furent enfin construites, il n'eut pas moins de peine à trouver des ouvriers capables de les diriger.

Dix ans durant, Watt poursuivit ses combinaisons et ses essais, n'ayant, en somme, que peu de raisons d'espérer, peu d'amis pour l'encourager, sans cesse aux prises avec des difficultés de toutes sortes, et ne gagnant sa vie que bien juste, en travaillant beaucoup. Même lorsqu'il fut arrivé à avoir une machine fonctionnant régulièrement, il sembla aussi loin que jamais de toucher au port; car il ne put trouver de capitaliste qui voulût s'associer avec lui et lui fournir les capitaux nécessaires pour mener à bien cette grande entreprise. Il continua donc, pour gagner le pain de sa famille, à faire des quarts de cercle, à vendre et raccommoder des violons, des flûtes et toute espèce d'instruments de musique, à toiser des ouvrages de maçonnerie, à inspecter des routes, à diriger des constructions de canaux, bref, à faire tout ce qui se présentait et lui offrait une perspective de gain honnête. A la longue pourtant, Watt trouva un partenaire digne de lui dans un autre éminent chef d'industrie, dont nous reparlerons bientôt, Matheu

Boulton, de Birmingham, homme énergique, habile, prévoyant, qui entreprit, avec la vigueur qu'il apportait à toutes choses, d'introduire dans la pratique générale l'usage de la machine à vapeur à condensation. Le succès des deux associés appartient aujourd'hui à l'histoire.

Depuis cette époque, une foule d'ouvriers éminents se sont succédé, et ont, tour à tour, ajouté tant de perfectionnements à la machine à vapeur, qu'ils l'ont rendue propre à toute espèce d'usages industriels, notamment à faire marcher d'autres machines, à donner l'impulsion aux navires, à moudre le grain, à imprimer les livres, à frapper les monnaies, à battre, raboter et tourner le fer, en un mot, à exécuter tous les travaux mécaniques qui requièrent une force considérable. Utile entre toutes ces modifications fut celle qui fut imaginée par un autre ouvrier, le mineur de Cornouailles Trevithick, et qui, perfectionnée plus tard par le mécanicien George Stephenson, est devenue cette machine admirable, — la locomotive de chemin de fer, — grâce à laquelle s'accomplissent de notre temps des changements sociaux d'une importance incalculable, et qui, par leur influence sur les progrès de la civilisation, dépassent de beaucoup tout ce que l'on pouvait espérer de la machine à condensation de Watt.

L'un des plus grands résultats de l'invention de Watt, celui par lequel une source de puissance presque illimitée fut placée à la disposition des classes industrielles, fut l'établissement des manufactures de coton. L'inventeur dont le nom s'identifie le plus intimement avec la fondation de cette grande branche d'industrie est incontestablement sir Richard Arkwright, homme plus remarquable encore peut-être par l'énergie et la sagacité qu'il déploya dans la pratique des affaires que par ses facultés inventives. Son originalité comme inventeur a été mise en question, comme celle de Watt, comme celle de Stephenson. Probablement, Arkwright

se trouva dans la même position vis-à-vis de la machine à filer que Watt vis-à-vis de la machine à vapeur et Stephenson vis-à-vis de la locomotive, c'est-à-dire qu'il réunit les fils épars de l'invention et en fit un tissu qui, dans ses mains et sur ses dessins, devint un modèle aussi nouveau qu'original. Quoique Paul Lewis, le fils d'un protestant français réfugié à Londres, eût, trente ans avant Arkwright, obtenu un brevet pour l'invention du filage au cylindre, les machines qu'il était parvenu à construire étaient si imparfaites dans leurs détails qu'on ne pouvait s'en servir avec avantage, et que l'invention n'eut pratiquement aucun succès. Un autre ouvrier obscur, fabricant de peignes à Leigh, nommé Thomas Highs, inventa, dit-on, un métier hydraulique et une *mull-jenny*, mais la même raison empêcha ces inventions de réussir.

C'est surtout lorsque l'industrie, pour satisfaire aux exigences du public, fait appel aux ressources des inventeurs, que l'on voit la même idée flotter au même moment dans une foule d'esprits : c'est ce que prouvent l'histoire de la machine à vapeur, celle de la lampe de sûreté, celle du télégraphe électrique et celle de bien d'autres découvertes. Il semble du reste que, sous l'empire de l'invention qui les travaille, une foule d'intelligences ingénieuses ne puissent jamais sortir des douleurs de l'enfantement. Il leur faut le secours de l'esprit supérieur, de l'homme non-seulement de science, mais d'expérience, qui arrive enfin, les délivre de leur idée, met celle-ci au jour, et lui donne la réalité, la vie, le succès. Alors, parmi les inventeurs distancés, s'élève une grande clameur, et l'on voit des hommes comme Watt, Stephenson et Arkwright, obligés de défendre leur réputation et leurs droits contre des concurrents envers lesquels ils ont eu l'impardonnable tort de réussir.

Richard Arkwright, comme la plupart des grands mécaniciens, sortit des rangs. Il était né à Preston, dans le Lan-

cashire, en 1732. Ses parents étaient très-pauvres, et il était le dernier de treize enfants. Jamais il ne fut envoyé à aucune école ; il n'eut d'autre éducation que celle qu'il se donna à lui-même ; et toujours il éprouva quelque difficulté à écrire. Il fut dans sa jeunesse apprenti barbier, et, ayant appris son état, il s'établit, en 1760, à Bolton, dans une cave qui ouvrait sur la rue, et au-dessus de laquelle il mit pour enseigne : « Au barbier souterrain ; — on rase » pour deux sous. » Les autres barbiers, s'apercevant que leurs pratiques les quittaient, abaissèrent leurs prix à son niveau ; mais Arkwright, déterminé à ne pas se laisser couper l'herbe sous le pied, prit une résolution énergique, qu'il annonça dans les termes suivants : « Un bon coup de rasoir » pour un sou. » Au bout de quelques années, il quitta le rasoir pour le commerce des cheveux. C'était le temps où l'on portait perruque, et cet article constituait une branche importante de *l'art* du coiffeur. Il se mit donc à voyager pour acheter des chevelures, et à courir les foires du Lancashire, où se louent les gens de service, pour y acheter les longues tresses des jeunes femmes qui s'y rendaient : on dit qu'il réussissait admirablement dans ces sortes de négociations. Il vendait aussi une teinture pour les cheveux, qu'il appliquait très-habilement, de sorte qu'il arriva à faire un commerce assez lucratif. Ayant du goût pour la mécanique, il consacrait la plus grande partie de ses loisirs à construire des modèles de machines, et, comme bien d'autres qui ont fait leur propre éducation et ont manifesté les mêmes tendances, il chercha à résoudre le problème du mouvement perpétuel. Cependant il poursuivit ses expériences avec une telle ardeur, qu'il négligea ses affaires, perdit le peu d'argent qu'il avait mis de côté et tomba dans la misère. Sa femme, — car il était marié, — ne pouvant souffrir patiemment ce qu'elle regardait comme une dépense de temps et d'argent faite en pure perte, se jeta, dans un mo-

ment de colère, sur ses modèles et les détruisit, espérant par là en finir avec la cause première des privations de la famille. Mais Arkwright, qui était aussi entêté qu'enthousiaste, fut irrité outre mesure de cette conduite de sa femme, à laquelle il ne pardonna jamais cette faute, et de laquelle il se sépara incontinent.

En courant le pays, il avait fait la connaissance d'un individu nommé Kay, horloger à Warrington, qui lui avait aidé à construire certaines pièces de sa machine à mouvement perpétuel. On suppose que ce fut Kay qui donna à Arkwright l'idée du filage à la mécanique. Cette idée, en tout cas, s'empara de son esprit, et il s'occupa activement de trouver un procédé pour la mettre à exécution, Kay ne pouvant d'ailleurs lui rien apprendre sur ce point. Arkwright abandonna dès lors son commerce de cheveux, et se consacra entièrement au perfectionnement de sa machine, dont il exposa un modèle, construit par Kay, sous sa direction, dans le parloir de l'école gratuite de Preston. Comme il était bourgeois de la ville, il vota à l'élection, vivement disputée, du général Burgoyne; mais sa pauvreté était telle, que ses habits tombaient en loques, et que quelques-uns de ses concitoyens durent ouvrir une souscription pour le mettre en état de se présenter au scrutin. L'exposition de sa machine dans une ville où tant d'ouvriers vivaient de l'exercice d'une profession manuelle ne laissait pas que d'être un essai dangereux. Des grondements de mauvais augure se faisaient de temps à autre entendre, et Arkwright, qui se rappelait le sort de la machine à filer de Hargreaves, laquelle, peu de temps auparavant, avait été mise en pièces par la populace de Blackburn, se détermina sagement à plier bagage, et à transporter ses pénates et son modèle dans une localité moins dangereuse. Il s'en alla à Nottingham, où il adressa une demande d'assistance pécuniaire à quelques banquiers de l'endroit, qui consentirent à lui

avancer une certaine somme d'argent, à condition de partager avec lui les bénéfices de son invention. Cependant la machine n'arrivant pas aussi vite qu'ils l'avaient espéré au degré de perfection voulu, ils recommandèrent à Arkwright de s'adresser à MM. Strutt et Need. Le premier de ces messieurs était l'inventeur ingénieux..... et breveté du métier à bas. Il comprit bien vite tout le mérite de l'invention d'Arkwright, et un acte de société fut conclu entre eux, grâce auquel Arkwright vit enfin s'ouvrir devant lui la route de la fortune. Le brevet fut pris en 1769, au nom de « Richard Arkwright, de Nottingham, horloger », et c'est un fait digne de remarque, que cette même date (1769) est celle du brevet que prit Watt pour sa machine à vapeur. Une filature de coton, servie par des chevaux, fut établie à Nottingham, et, peu de temps après, une seconde, mais sur une plus grande échelle, à Cromford, dans le Derbyshire. Dans cette dernière, le mouvement était donné aux machines par une roue hydraulique, d'où le nom de métier hydraulique (*water frame*) donné en anglais à la machine à filer.

Cependant les travaux d'Arkwright ne faisaient, à proprement parler, que de commencer. Tous les détails de sa machine exigeaient encore de grands perfectionnements; et il y apporta, en effet, tant de modifications et d'améliorations successives, qu'à la longue il en fit une machine dont il était aussi facile qu'avantageux de se servir. Toutefois ce ne fut que par un long et patient travail que le succès fut assuré. Pendant quelque temps même les spéculateurs auraient pu se montrer découragés et dégoûtés d'une affaire qui absorbait sans aucun résultat un capital considérable. L'entreprise arriva pourtant à la fin à donner des garanties de succès; mais alors les manufacturiers du Lancashire se liguèrent contre Arkwright pour le dépouiller de son brevet, comme les mineurs de Cornouailles s'étaient ligués contre Boulton et Watt pour les priver des avantages

de leur machine à vapeur. Arkwright fut même dénoncé comme un ennemi des ouvriers, et une usine qu'il avait fait bâtir près de Chorley fut, malgré la présence d'un fort détachement de soldats et de police, détruite par un rassemblement populaire. Les négociants du Lancashire refusèrent d'abord d'acheter ses produits, quoique, de l'aveu de tous, ils fussent supérieurs à tout ce qu'on avait fait jusque-là. Ils refusèrent ensuite d'acheter le privilége de se servir de ses machines, et se coalisèrent pour l'écraser devant les tribunaux. Au mépris du sentiment de tous les hommes justes, et à leur profond dégoût, le brevet d'Arkwright fut annulé; mais, quoique battu, celui-ci ne se rendit point. Il établit, au contraire, de grandes filatures dans d'autres districts du Lancashire, dans le Derbyshire, et à New-Lanark, en Écosse. La filature de Cromford passa aussi dans ses mains, à l'expiration du traité passé avec Strutt, et le nombre et l'excellence de ses articles étaient tels, qu'en peu de temps il obtint le contrôle complet de cette industrie, que les prix furent réglés par lui, et que les autres filateurs furent obligés de le suivre et de l'imiter dans leurs opérations principales.

Arkwright était un travailleur infatigable, un homme d'une énergie, d'une ardeur et d'une application aux affaires vraiment merveilleuses. A une certaine époque de sa vie, les travaux ardus et continuels que nécessitaient l'organisation et la direction de ses nombreuses usines, le tenaient occupé de quatre heures du matin à neuf heures du soir. A l'âge de cinquante ans, il se mit à apprendre la grammaire et à se perfectionner dans l'écriture et l'orthographe. Dès qu'il le put, il ne voyagea plus qu'en voiture à quatre chevaux, dans l'unique but d'aller vite et de ne pas perdre de temps. Arkwright fut en Angleterre, faut-il s'en féliciter ou s'en affliger? le fondateur du système des manufactures modernes, et il est incontestable que, pour les individus comme pour la nation, ce système a été la source d'immenses richesses.

Ce n'est pas le premier inventeur venu, quelque habile qu'il soit, qui peut se mettre à la tête de l'industrie comme Arkwright. Il n'y a, en effet, que trop d'inventeurs qui, comme administrateurs, se montrent peu capables, la pratique des affaires exigeant des qualités particulières : le talent d'organiser le travail d'un grand nombre d'hommes, la promptitude à agir dans les circonstances difficiles et imprévues, la sagacité dans le maniement des intérêts pratiques de la vie. Watt, par exemple, haïssait ce coudoiement perpétuel, ce contact incessant avec toute espèce de gens, auquel sont forcés de se plier tous ceux qui ont à conduire de grandes opérations industrielles. Il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il aimerait mieux monter à l'assaut d'une batterie que de régler un compte ou de conclure un marché, et il y a tout lieu de croire qu'il n'eût jamais retiré le moindre avantage pécuniaire de sa grande invention, et qu'il n'eût jamais pu la défendre contre les attaques réitérées des pirates industriels qui lui tombèrent dessus, en Cornouailles, à Londres et dans le Lancashire, s'il n'eût eu la bonne fortune d'avoir pour associé, dans cette grande crise de sa carrière, l'illustre Mathew Boulton, « le père de Birmingham ».

Boulton, avec des qualités tout aussi remarquables dans leur genre, différait essentiellement de Watt. Ses commencements furent très-humbles : il fut d'abord tout simplement fabricant de boutons à Birmingham. Chez lui, comme chez bien d'autres, ce ne fut pas la profession qui éleva l'homme, mais l'homme qui éleva la profession. Il avait reçu de la nature des dons précieux, et il s'appliqua de tout son pouvoir à les cultiver. Il avait au plus haut degré le génie des affaires, c'est-à-dire une intelligence vive, un jugement solide, et une promptitude merveilleuse à exécuter les mesures que son jugement approuvait. Aussi réussissait-il presque toujours, sinon toujours ; car, pour audacieuses qu'elles fussent, ses diverses entreprises étaient

uniformément guidées par la prudence. Ce n'est pas lui, certes, qui eût essayé d'enfoncer un coin par le gros bout. Il possédait un tact admirable, avivé par l'expérience, et qui lui permettait de décider à coup sûr quand et comment il fallait agir. Il conduisait rondement les affaires, mais ne se laissait jamais entraîner par elles ; et il apportait dans ses occupations de chaque jour une droiture et une intégrité personnelles qui, dans n'importe quelle position, lui eussent fait une réputation digne d'envie. Enfin, quoiqu'il prospérât et devînt très-riche, comme il le méritait, on put dire de lui, en toute vérité, que dans l'immense fortune qu'il avait gagnée, il n'y avait pas une pièce d'argent qui sentît mauvais.

Boulton n'était pas seulement un grand homme d'affaires ; c'était aussi un adepte éclairé des sciences, un patron généreux des arts, un fervent admirateur de la littérature. Mais le but principal de sa vie, son travail de prédilection fut de faire adopter la machine à vapeur de Watt, d'en faire, comme il en avait conçu l'idée, la grande force motrice de l'industrie anglaise. Quel naïf et noble orgueil que celui avec lequel il disait à Boswell : « Je vends ici, Monsieur, » ce que tout le monde désire avoir..... *de la force, de la* » *force.* » — « Il employait, » dit Boswell, « environ sept cents » ouvriers ; je contemplais en lui, pour ainsi dire, le chef » des hommes du fer ; et il semblait être le père de sa » tribu. » Madame Schimmel Penninck le représente comme un homme de manières nobles, ouvertes et cordiales, et d'une munificence princière. « Quand il passait au milieu de » ses ouvriers, » dit-elle, « il ressemblait à un monarque fai» sant largesse. » C'était un vrai noble, et un grand capitaine d'industrie. Chaque degré d'avancement dans sa carrière fut le prix d'un honnête labeur et d'un vaillant effort. Aussi nulle envie ne s'attache à un tel homme, mais la louange, les récompenses et les bénédictions. A sa mort, tous ses ouvriers, en corps, l'accompagnèrent au champ du repos, et

c'est à peine si parmi eux on eût pu en trouver un dont l'œil ne fût rempli de larmes.

L'histoire de Jacquard n'illustre pas d'une manière moins remarquable que toutes celles que nous venons de raconter, l'influence que, même dans la plus humble des conditions sociales, les hommes de génie peuvent exercer sur le développement de la production dans leur pays. Cet admirable artisan dut le jour à un couple laborieux de Lyon : son père était tisseur, et sa mère liseuse de dessins. Trop pauvres pour donner à leur fils autre chose que la plus élémentaire éducation, ils durent se contenter de lui faire apprendre à lire. Quand le temps arriva de lui choisir un métier, son père le mit en apprentissage chez un relieur. Un vieux comptable, qui aidait au maître de Jacquard à tenir ses livres, lui donna quelques leçons, et lui ouvrit ainsi une nouvelle perspective. L'enfant montra bientôt des dispositions remarquables pour les mathématiques, et quelques-unes de ses inventions émerveillèrent si fort le vieux comptable que celui-ci donna au père de Jacquard l'avis de choisir à son fils une profession dans laquelle ses talents naturels pussent trouver un champ plus libre. Il fut en conséquence mis en apprentissage chez un coutelier ; mais son nouveau maître le traita si mal que Jacquard le planta là, et se plaça chez un fondeur de caractères d'imprimerie.

A la mort de ses parents, Jacquard se trouva forcé de continuer les travaux de tissage de son père, et il s'occupa aussitôt de perfectionner ses métiers, mais se laissa tellement absorber par ses inventions qu'il en oublia sa besogne, et se trouva bientôt au bout de ses finances. Il vendit alors ses métiers pour payer ses dettes, et cela au moment même où il prenait femme et s'imposait le fardeau d'un ménage. Il devint naturellement plus pauvre encore, et, pour satisfaire ses créanciers, dut vendre sa maison. Il chercha longtemps de l'ouvrage sans en pouvoir trouver, regardé qu'il

était comme un fainéant, incapable d'autre chose que de rêvasser à des inventions impossibles. A la longue cependant, il obtint de l'emploi chez un fabricant de lignes à pêcher de la Bresse, et s'y rendit, laissant sa femme à Lyon, où celle-ci gagnait une vie précaire à faire des chapeaux de paille.

Quelques années s'écoulèrent, durant lesquelles on ne sait trop ce que devint Jacquard ; mais il paraît qu'il put travailler, durant ses heures de loisir, au perfectionnement qu'il voulait apporter au métier à tirer, pour le rendre propre à la fabrication de tissus brochés supérieurs à ce qui se faisait alors; car, en 1790, il produisit son appareil pour séparer les fils de chaîne, lequel, adapté au métier, remplaça les services du tireur de lacs. L'adoption de cette machine s'accomplit lentement, mais régulièrement, et dix ans après son introduction, il y en avait 4,000 à Lyon seulement. Les travaux de Jacquard furent violemment interrompus par la Révolution, et en 1793 nous le trouvons combattant dans les rangs des volontaires lyonnais contre l'armée de la Convention commandée par Dubois Crancé. La cité prise, Jacquard s'enfuit et alla s'engager dans l'armée du Rhin, où il obtint le grade de sergent. Il serait peut-être resté soldat; mais, son fils unique ayant été tué à ses côtés, il déserta et revint à Lyon pour tâcher d'y retrouver sa femme. Il la retrouva en effet, travaillant dans un grenier à son éternelle confection de chapeaux de paille. Pendant qu'il vivait caché près d'elle, son esprit se reporta naturellement vers les inventions sur lesquelles il avait médité si longtemps durant les années qui avaient précédé la Révolution. Il eût bien voulu se remettre à expérimenter; mais il manquait de tout, et il se vit même obligé bientôt de sortir de sa cachette pour chercher de l'ouvrage. Il eut le bonheur d'être engagé par un intelligent manufacturier, et, tout en travaillant le jour, il continua à inventer la nuit. Il avait

l'idée que de grands perfectionnements pouvaient être introduits dans les métiers à brocher, et il en parla un jour accidentellement à son patron, à qui il exprima en même temps le regret que ses ressources limitées ne lui permissent pas de mettre ses idées à exécution. Heureusement pour lui, celui-ci apprécia la valeur de ses suggestions et, avec une louable générosité, mit à sa disposition une somme d'argent suffisante pour qu'il pût, à ses heures de loisir, poursuivre les perfectionnements dont il avait l'idée.

En trois mois, Jacquard eut inventé un métier dont l'objet était de faire exécuter par une mécanique une grande partie du travail le plus ennuyeux et le plus fatigant de l'ouvrier. Ce métier, admis à l'exposition nationale de l'industrie, à Paris, en 1801, valut à Jacquard une médaille de bronze. Jacquard eut en outre l'honneur de recevoir à Lyon la visite du ministre Carnot, qui voulut le féliciter en personne du succès de son invention. L'année suivante, la Société des arts, de Londres, offrit un prix pour l'invention d'une machine à fabriquer les filets de pêche et les filets de bastingage. Jacquard en entendit parler, et, un jour, tout en se promenant dans les champs, comme il en avait l'habitude, il tourna et retourna si bien le sujet dans son esprit, qu'il réussit à élaborer le plan sur lequel la machine demandée pouvait être construite. Son ami le manufacturier lui fournit encore une fois les moyens de mettre ses idées à exécution, et au bout de trois mois Jacquard eut complété son invention.

Le bruit de cet exploit étant parvenu aux oreilles du préfet du département, ce fonctionnaire fit appeler Jacquard, et, sur l'explication que celui-ci lui donna des détails de sa machine, fit rédiger un rapport spécial qu'il envoya à l'Empereur. Jacquard, invité à se rendre à Paris avec sa machine, fut présenté à l'Empereur, qui reçut le grand artisan avec la considération qu'il s'empressait toujours de

témoigner au génie. L'entrevue dura deux heures, durant lesquelles Jacquard, mis à l'aise par l'affabilité de l'Empereur, entra dans tous les détails des perfectionnements ultérieurs qu'il se proposait d'apporter aux métiers à tisser; et le résultat de tout ceci fut que Jacquard, outre une pension suffisante pour le mettre au-dessus du besoin, se vit donner des appartements au Conservatoire des arts et métiers, dont les ateliers et les salles de modèles furent mis à sa disposition pour toute la durée de son séjour à Paris.

Installé au Conservatoire, Jacquard se mit vigoureusement à l'œuvre pour compléter les détails de son métier perfectionné. Il eut l'avantage de pouvoir examiner minutieusement les divers et merveilleux ouvrages de mécanique qui se trouvent dans cette grande collection des trésors du génie de l'homme. Parmi les machines qui attirèrent son attention et le mirent définitivement sur la voie qu'il devait suivre, se trouvait le *moulin à organsiner* du célèbre Vaucanson, le constructeur d'automates.

Vaucanson était un homme qui possédait au plus haut degré le génie de la construction. La faculté d'inventer était chez lui une passion puissante, et que rien ne pouvait contenir. Le dicton d'après lequel on naît poète s'applique avec une égale force à l'inventeur qui, bien qu'il puisse, ainsi que le poète, devoir beaucoup à l'éducation et aux circonstances favorables, n'en obéit pas moins, en ne cessant d'imaginer et de combiner de nouvelles constructions mécaniques, au besoin de satisfaire son propre instinct. Ce fut tout particulièrement le cas de Vaucanson, dont les travaux les plus compliqués ne se font pas tant remarquer par leur utilité que par leur curieux caractère d'ingénieuse imagination.

Il avait coutume, étant enfant, d'aller, presque tous les dimanches, avec sa mère, rendre visite à un vieil ami; et il s'amusait, pendant la conversation, à observer, à travers

une fente de la cloison, les rouages d'une pendule qui se trouvait dans l'appartement voisin. Il fit tous ses efforts pour en comprendre le mécanisme, et, à force de méditer sur ce sujet, il finit par découvrir le principe de l'échappement. Dès ce moment, la passion des inventions mécaniques prit complétement possession de lui. Sans autres instruments que quelques grossiers outils de son invention, il réussit à faire d'abord une pendule de bois qui marquait les heures avec une remarquable précision, et puis, pour une chapelle en miniature, des anges qui agitaient leurs ailes, et des prêtres qui exécutaient certains mouvements particuliers aux cérémonies religieuses. Pour arriver à construire quelques autres automates dont il avait conçu l'idée, il se mit à étudier l'anatomie, la musique et la mécanique, et ces études l'occupèrent pendant plusieurs années.

La vue de la statue du *joueur de flûte,* dans le jardin des Tuileries, lui inspira la résolution d'inventer une statue pareille, mais qui jouât; et au bout de quelques années consacrées, en dépit de sa mauvaise santé, à l'étude et au travail, il réussit à accomplir son projet. Il construisit après cela un *joueur de flageolet*, puis un *canard,* — la plus ingénieuse de ses inventions, — qui nageait, barbotait, buvait et nasillait comme un véritable canard. Il inventa ensuite un aspic, dont on fit usage dans la tragédie de *Cléopâtre*, et qui sifflait et s'élançait, comme un vrai serpent, au sein de l'actrice.

Parmi les inventions du même genre, appartenant à cette époque, se trouvaient aussi le *paon mécanique* de Degennes et le *magicien* de Maillardet. Ces singulières et ingénieuses constructions, quoiqu'elles eussent surtout pour but d'amuser et d'étonner les spectateurs, ne furent cependant pas aussi inutiles qu'elles le paraissaient. Elles eurent pour effet d'accoutumer les bons ouvriers à rechercher, dans l'exécution des parties les plus délicates de leurs travaux, une justesse

et une précision jusqu'alors inconnues. Les combinaisons mécaniques qui n'avaient servi d'abord qu'à faire barboter le canard ou à armer le magicien de sa baguette merveilleuse, ne tardèrent pas à être employées à l'exécution de desseins infiniment plus importants; et l'on vit bientôt reparaître dans le mécanisme prodigieux des tours automoteurs, des métiers à tisser et des machines à vapeur, ces mêmes roues et ces mêmes pignons qui dans les automates de Vaucanson déjouaient par leur délicatesse et leur exiguïté la finesse de nos sens.

Vaucanson, du reste, ne se borna pas à construire des automates. Le tour ingénieux de son esprit le fit choisir par le cardinal Fleury pour remplir le poste d'inspecteur des manufactures de soie; et il ne fut pas plutôt entré en fonctions, que, donnant cours à son irréprimable instinct, il s'occupa d'introduire des perfectionnements dans les machines qui servaient à travailler la soie. L'une des machines qu'il inventa fut le *moulin à organsiner*, qui, entre autres choses, excita une telle colère parmi les ouvriers de Lyon, qui craignaient que cette machine ne leur fît perdre leur emploi, qu'ils poursuivirent Vaucanson à coups de pierre et faillirent le tuer. Il n'en continua pas moins à inventer, et produisit peu de temps après un métier à tisser les soieries ouvragées, auquel il avait adapté une machine accessoire, au moyen de laquelle la soie était apprêtée de telle façon, que le fil de chaque bobine ou écheveau avait partout exactement la même épaisseur.

Lorsque, en 1782, Vaucanson mourut, après une longue maladie, il légua à la reine sa collection de machines. Mais celle-ci n'en fit pas grand cas apparemment, car la collection ne tarda pas à être dispersée. Heureusement, cette dernière machine pour tisser les soieries à fleurs fut précieusement conservée au Conservatoire des arts et métiers, où Jacquard la trouva parmi un grand nombre d'objets curieux et

intéressants que renferme cette collection. Elle lui fut de la plus grande utilité; car elle lui suggéra l'idée de la modification principale qu'il devait faire subir à son métier perfectionné.

L'une des parties les plus remarquables de la machine de Vaucanson était un cylindre à trous qui, selon les trous qu'il présentait en tournant, réglait le mouvement de certaines aiguilles et faisait dévier les fils de la chaîne de façon à produire un dessin donné, mais d'un caractère peu compliqué. Jacquard se saisit avec avidité de cette suggestion, et, en véritable inventeur de génie, entreprit de la perfectionner encore. Au bout d'un mois sa machine à tisser était achevée. Au cylindre de Vaucanson, il avait ajouté une bande sans fin, en carton, percée de trous à travers lesquels les fils de la chaîne étaient présentés au tisseur, pendant qu'une autre pièce du mécanisme lui indiquait la couleur de la navette qu'il devait faire courir. Ainsi se trouvaient supprimés tout à la fois et la liseuse de dessins et le tireur de lacs. Le premier usage que Jacquard fit de son métier fut de tisser quelques mètres d'une riche étoffe qu'il présenta à l'impératrice Joséphine. Napoléon, très-satisfait de ce résultat, fit faire, par les ouvriers les plus habiles, plusieurs métiers sur le modèle de celui de Jacquard, et les lui offrit, après quoi Jacquard retourna à Lyon.

Là, il éprouva le sort qui trop souvent est le partage des inventeurs. Il fut reçu comme un ennemi par les gens de sa ville natale, et traité par eux comme Kay, Hargreaves et Arkwright l'avaient été dans le Lancashire. Les ouvriers crurent que le nouveau métier allait mettre en danger leurs intérêts, et, pour tout dire, leur ôter le pain de la bouche. Dans un rassemblement tumultueux qui eut lieu sur la place des Terreaux, on résolut de détruire les machines de Jacquard, et on l'eût fait si la force armée ne fût intervenue.

Jacquard fut dénoncé comme un ennemi du peuple et pendu en effigie. Le conseil des prud'hommes, qui s'efforça, mais en vain, d'apaiser le mécontentement, fut lui-même dénoncé; et les prud'hommes, qui la plupart avaient été ouvriers et sympathisaient avec ceux-ci, emportés par le mouvement populaire, souffrirent qu'un des métiers de Jacquard fût enlevé et publiquement mis en pièces. D'autres émeutes suivirent, dans l'une desquelles Jacquard, traîné le long du quai par une foule furieuse qui voulait le noyer, ne fut sauvé qu'à grand'peine.

Cependant l'immense valeur du métier de Jacquard ne pouvait être mise en doute, et son succès n'était qu'une affaire de temps. Sur ces entrefaites, des fabricants anglais pressèrent Jacquard de passer le détroit et de s'établir en Angleterre; mais, malgré le dur et cruel traitement que lui avaient fait éprouver ses concitoyens, son patriotisme était trop ardent pour lui permettre d'accepter une pareille offre. Toutefois les fabricants anglais adoptèrent son métier, et ce fut alors.... seulement alors, que les Lyonnais, menacés de se voir enlever leur industrie avec l'invention de l'homme de génie qu'ils persécutaient, se hâtèrent de l'adopter. Au bout d'un temps relativement très-court, la machine de Jacquard se trouva employée pour presque toute espèce de tissage, et les résultats prouvèrent que les craintes des ouvriers étaient complétement chimériques. Le métier Jacquard, au lieu de diminuer le travail, le décupla. Le nombre des ouvriers occupés à la manufacture des soieries brochées, à Lyon, était, selon M. Léon Faucher, de soixante mille en 1833; et depuis lors ce nombre s'est considérablement accru.

Quant à Jacquard lui-même, il vécut à partir de cette époque assez tranquillement. Les ouvriers qui, dans leur ignorante fureur, l'avaient traîné le long du quai pour le jeter à l'eau, se montrèrent, dans leur reconnaissance,

également empressés de le porter en triomphe le long de la même route, pour célébrer le jour de sa naissance; mais Jacquard était trop modeste pour souffrir de pareilles démonstrations. Quelque temps après, le conseil municipal de Lyon, pour s'assurer les services d'un citoyen si utile, lui proposa de consacrer la plus grande partie de son temps à l'amélioration de sa machine, afin que la cité pût obtenir tous les avantages qui pouvaient en résulter; et il y consentit, en considération d'une modique pension, dont il fixa lui-même le chiffre. A soixante ans, il se retira à Oullins, lieu de naissance de son père, où il voulait finir ses jours. Ce fut là qu'il reçut, en 1820, la décoration de la Légion d'honneur, et ce fut là qu'il mourut et fut inhumé, en 1834. Une statue lui fut élevée par la ville de Lyon reconnaissante; mais ses parents furent oubliés et laissés dans la pauvreté, et, vingt ans après sa mort, ses deux nièces se virent réduites à la nécessité de vendre pour quelques misérables centaines de francs la médaille d'or qui avait été décernée à leur oncle par Louis XVIII.

Il serait aisé d'allonger ce martyrologe des inventeurs, et de citer ici les noms d'une foule d'hommes éminents qui ont puissamment contribué au progrès industriel de notre époque. Nous nous contenterons d'en nommer deux : Philippe de Girard, l'inventeur de la filature du lin, et Josué Heilmann, l'inventeur de la machine à peigner le coton. Arago, avec une admirable énergie de style, a représenté le premier comme un « *maréchal de l'industrie, mort sur la* » *brèche* ». Il naquit, en 1775, à Lourmarin, dans le département de Vaucluse. Sa famille, dit son biographe, M. Triqueti, était « la providence visible du village qu'elle habitait ». Son père, homme d'un excellent jugement, veillait avec le plus grand soin à l'éducation de ses fils, dont le plus jeune, Philippe, était doué d'une brillante intelligence et d'aptitudes si diverses, qu'il pouvait s'adonner un jour à

la mécanique, et le jour suivant à la poésie, à la peinture ou à toute autre chose. Il est même possible qu'il fût doué d'une trop grande variété d'aptitudes, et que la versatilité qui en fut la suite ait plus tard nui à ses succès dans le monde. Son plus grand plaisir était d'inventer ; et l'on dit qu'à l'âge de quatorze ans, étant à l'école à Montpellier, il fut si frappé du parti que l'on pourrait tirer du mouvement incessant des vagues de la mer, qu'il inventa une machine fort ingénieuse pour utiliser cet immense réservoir de force inemployée.

Pendant son séjour à Montpellier, il commença l'étude de la médecine, mais l'abandonna bientôt pour se livrer au dessin et à la sculpture. Quand la Révolution éclata, Philippe, pour éviter de servir comme soldat, passa, avec ses deux frères, à Mahon, dans l'île de Minorque, où ils restèrent quelque temps, vivant de leur travail. Le jeune Girard sut tirer bon parti de son habileté comme dessinateur, et peignit avec succès des portraits et des paysages. Au bout d'un certain temps, les frères Girard se rendirent à Livourne, où Philippe, ayant cette fois recours à ses connaissances chimiques, s'appliqua avec succès à la fabrication des savons. A partir de cette époque, on peut dire qu'il se dévoua sans relâche aux applications de la science à l'industrie. Mais sa versatilité ne lui permettait pas de s'adonner exclusivement à un travail, quel qu'il fût ; et, tout en s'occupant de la fabrication des savons, il inventa une machine pour réduire les statues et une autre pour tailler la pierre dure.

L'effervescence révolutionnaire s'étant un peu calmée, Girard revint en France et s'établit à Marseille, où il monta une fabrique de produits chimiques. Il n'avait alors que vingt ans. Toutefois de nouveaux troubles le forcèrent à quitter Marseille, et il se réfugia à Nice, où une chaire de professeur de chimie se trouvait justement vacante. Girard se mit sur les rangs comme candidat ; mais, quoique ses mé-

rites supérieurs fussent reconnus, il fut déclaré inéligible à cause de sa jeunesse. L'ordre social s'étant un peu raffermi sous le Consulat, Philippe retourna à Marseille, où il fit un cours de chimie qui eut le plus grand succès. Il se rendit ensuite à Paris, qui offrait un champ plus vaste à l'exercice de ses grands talents, et ce fut là qu'il fit les importantes inventions avec lesquelles son nom est identifié. Il produisit plusieurs de ces inventions à l'exposition de l'industrie française, en 1806, et, entre autres, une lunette d'approche où le *flintglass* était remplacé par un liquide, des tôles vernies et décorées par des procédés tout à fait nouveaux, et les lampes hydrostatiques, qui sont devenues depuis d'un usage si général. L'attention de Girard se porta aussi sur les améliorations à introduire dans la machine à vapeur, et ses succès dans cette voie furent tels, que, en 1809, la Société pour l'encouragement de l'industrie nationale lui accorda une médaille d'or pour une machine à feu qu'il avait construite en se conformant à certaines conditions prescrites d'avance. Mais quoique Girard gagnât le prix et se fît ainsi une certaine réputation, il était encore aussi loin que jamais de la fortune. Ce qu'il inventait, ce n'était pas lui, mais d'autres qui le mettaient en pratique; et quoique son génie fût reconnu, il restait toujours comparativement pauvre.

Au printemps de 1810, après six années de travail incessant, les frères Girard retournèrent à la maison paternelle, à Lourmarin, pour y jouir de quelque repos. Un matin, pendant qu'ils étaient à déjeuner, le père de Girard, en ouvrant le *Moniteur* du 12 mai 1810, y lut le décret impérial qui promettait « un million à l'inventeur, de quelque nation qu'il » pût être, d'une machine propre à filer le lin ». Le vieillard passa aussitôt le journal à son fils, en lui disant : « Philippe, voilà qui te regarde. » L'invitation ainsi adressée au génie inventif de la France et du monde fut pour Philippe un aiguillon sous la pression duquel il se mit aus-

sitôt à étudier le problème qui lui était présenté. Au bout d'un jour et d'une nuit passés à l'étude, il descendit le matin pour déjeuner, et, en embrassant son père, lui dit tranquillement : — « Mon père, le million est à nous ! »

L'invention d'une pareille machine était à cette époque de la plus grande importance pour la France. Le lin était une de ses principales productions ; et, comme on ne pouvait alors, à cause de la guerre avec l'Angleterre, se procurer du coton en quantité suffisante, Napoléon désirait vivement qu'on pût trouver le moyen de se servir pour la filature du lin de machines du même genre que celles que les Anglais employaient avec tant de succès pour la filature du coton. Philippe de Girard fut le seul qui répondit à l'appel de l'Empereur. Il n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour construire et perfectionner une machine modèle qui fût la représentation exacte de ses idées ; et le 18 juillet 1810 il prit son premier brevet. Les amis de Girard ont soutenu que sa machine remplissait toutes les conditions requises, qu'il avait inventé et perfectionné une méthode toute nouvelle de filer le lin, et qu'en conséquence il avait tous les droits possibles à la récompence offerte par l'Empereur. Quoi qu'il en soit, cette récompense ne lui fut point décernée.

Les frères Girard entreprirent alors de tirer eux-mêmes parti de l'invention, et en 1812 ils établirent à Paris, rue Meslay, la première filature de lin. Ils en établirent peu de temps après une seconde, rue de Charonne, et ces deux fabriques étaient en pleine activité lorsque les désastres de Napoléon, en 1814, entraînèrent soudainement la ruine presque complète des intérêts manufacturiers français. Philippe fut mis en prison pour dettes ; mais son invincible instinct d'inventeur n'avait rien perdu de sa force : car au moment même où les armées étrangères marchaient sur Paris, il s'occupait d'inventer des armes à vapeur capables

de décharger soixante balles par minute. Toutefois son invention vint trop tard; et il est même douteux, comme cela ressort de la tentative subséquente faite par Perkins en Angleterre, qu'une machine de ce genre eût pu avoir la moindre utilité pratique.

En 1815, Girard ajouta de nouveaux perfectionnements à sa machine à filer le lin, et il offrit une seconde fois son invention au gouvernement; mais son offre fut refusée. Invité par l'empereur d'Autriche à aller à Vienne fonder une filature (établissement impérial), il s'y rendit et porta ainsi à l'étranger l'invention dont son propre pays n'avait pas voulu. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'au moment même où le gouvernement autrichien reconnaissait le mérite de ses machines, une commission française les condamnait et les rejetait comme détériorant le lin et produisant un fil défectueux, et allait jusqu'à déclarer que les modèles de ces machines ne méritaient pas une place au Conservatoire des arts et métiers [1]. Pendant ce temps, Girard fondait le grand établissement de Hirtemberg, en Autriche; et, tout en surintendant les travaux de cette manufacture, il continuait à s'occuper de diverses inventions, dont la plus importante est la chaudière tubulaire, qui fut appliquée pour la première

[1] La machine à peigner le lin de Girard se trouve cependant aujourd'hui au musée du Conservatoire. M. Triqueti, dans l'intéressante notice qu'il a récemment publiée sur Girard dans *les Ouvriers selon Dieu et leurs œuvres* (Paris, 1864), accuse les manufacturiers d'Angleterre d'avoir dérobé son invention à Girard et d'avoir, par son emploi, fait des fortunes considérables. Mais c'est là une erreur : car avant 1810, date de l'invention de Girard, le lin se peignait et se filait à la mécanique en Angleterre, et ce sont les mêmes procédés, grandement améliorés, il est vrai, qui sont encore en usage. La machine à peigner le lin fut inventée par Mathew Murray, de Leeds, en 1809, et valut à son auteur, dans le courant de cette même année, la médaille d'or de la Société des arts. Si nous avançons ces faits, ce n'est pas que nous voulions porter la moindre atteinte aux mérites de Girard, dont l'invention semble avoir été complétement originale : mais il suffit d'examiner le modèle qui est déposé au musée du Conservatoire pour se convaincre qu'il n'y a pas entre l'invention de Girard et celle de Murray, qui fut la première en date, la moindre ressemblance.

fois à un bateau à vapeur, sur le Danube, et qui depuis, sous diverses formes et avec divers perfectionnements, a été universellement adoptée.

D'Autriche, Girard passa en Pologne, où il se mit pour dix ans au service de la Russie, comme ingénieur en chef des mines. Non content de remplir les devoirs de cette place importante, il établit, sur les instances du gouvernement, des manufactures de lin dans un lieu auquel on donna, pour perpétuer sa mémoire, le nom de *Girardow*. Cet honneur toutefois fut un honneur stérile; car, quoiqu'il ne cessât de travailler et d'inventer, il fut toujours pauvre. Partout le malheur sembla s'attacher à ses pas, en France aussi bien qu'en exil; et à la fin comme au commencement de sa laborieuse carrière, il se trouva n'avoir pour compagne que la pauvreté. Après vingt ans d'absence, vieux et fatigué, il revint en France pour y mourir, et en l'année 1845 il quitta tranquillement cette vie, à l'âge de soixante-dix ans, sans avoir eu, après tout, la consolation de recevoir de son pays la récompense à laquelle, jusqu'à la fin de sa vie, il persista à soutenir qu'il avait droit, pour son invention de la filature du lin à la mécanique.

Josué Heilmann, l'inventeur de la machine à peigner, naquit en 1796 à Mulhouse, centre principal des manufactures de coton de l'Alsace. Son père était employé dans cette industrie, et, lorsque le jeune homme eut quinze ans, il le fit entrer comme surnuméraire dans son propre bureau, où celui-ci travailla deux ans, consacrant d'ailleurs au dessin linéaire la plus grande partie du temps dont il pouvait disposer. Josué alla ensuite passer deux autres années à Paris, dans la maison de banque d'un oncle à lui, et là il employa ses soirées à étudier les mathématiques. Quelques-uns de ses parents ayant formé le projet de monter à Mulhouse une petite manufacture de coton, le jeune Heilmann fut placé chez MM. Tissot et Rey, à Paris, pour s'y mettre

au courant des affaires telles qu'elles étaient pratiquées dans cette maison de commerce. En même temps il se fit inscrire comme étudiant au Conservatoire des arts et métiers, suivit les cours, étudia les machines dans le musée, et apprit à travailler au tour chez un fabricant de jouets. Après avoir ainsi acquis des connaissances étendues et un degré considérable d'habileté comme mécanicien, il s'en retourna en Alsace, où il dirigea la construction des machines pour la manufacture de Vieux-Thann, dont les ateliers furent ouverts dans le courant de l'année 1819. Cependant les opérations de la manufacture furent sérieusement affectées par la crise commerciale qui se fit sentir vers cette époque, et la fabrique ayant passé dans d'autres mains, Heilmann alla retrouver sa famille à Mulhouse.

Il s'était, durant les intervalles de loisir que lui laissaient ses travaux, fortement occupé d'inventions, et plus particulièrement de celles qui se rapportent au tissage du coton et à sa préparation pour le filage. A son retour à Mulhouse, il se mit dans la tête d'inventer une machine à broder, dans laquelle vingt aiguilles à la fois devaient être employées au travail de la broderie; et, au bout d'environ six mois de travail, il réussit à accomplir son dessein. Cette invention, qu'il envoya à l'exposition de 1834, lui valut une médaille d'or et la décoration de la Légion d'honneur. Encouragé par ce succès, Heilmann se remit avec plus d'ardeur que jamais au travail et inventa successivement un métier perfectionné, une machine à mesurer et plier les étoffes, un perfectionnement du banc à broches des filateurs anglais, une machine à enrouler la trame, et divers autres perfectionnements des machines qui servent à préparer, filer et tisser la soie et le coton. L'une de ses plus ingénieuses inventions fut son métier pour tisser à la fois deux pièces de velours ou autre tissu pluché, unies par le poil commun aux deux, et qu'un appareil mobile, garni d'une lame, sépare lorsqu'elles sont

tissées. Mais de beaucoup la plus belle et la plus ingénieuse de ses inventions est la machine à peigner, de l'histoire de laquelle nous allons donner une courte notice.

Heilmann s'était, depuis quelques années, occupé de l'étude d'une machine pour peigner le coton à longue soie, — la machine à carder ordinaire laissant beaucoup à désirer dans la préparation du coton pour le filage, et plus spécialement des plus fines sortes de fil, sans parler du déchet considérable qu'elle causait. Frappés de ces imperfections, les filateurs de coton de l'Alsace avaient offert un prix de 5,000 fr. à celui qui inventerait une machine à peigner perfectionnée, et Heilmann se mit sur les rangs des compétiteurs. Ce n'est pas qu'il fût stimulé par l'appât du gain, — car il était relativement riche, sa femme lui ayant apporté une fortune considérable, — mais il était poussé par cet irréprimable instinct de l'inventeur, qui n'a pas plutôt un problème de mécanique devant les yeux qu'il brûle de le résoudre. Cette fois cependant le problème était beaucoup plus difficile que l'inventeur ne s'y était attendu. Il consacra plusieurs années à l'étude attentive du sujet, et s'engagea dans des dépenses si grandes que la fortune de sa femme y passa, et qu'il se vit réduit à la pauvreté avant d'avoir pu mener à bien son invention, et fut, à partir de cette époque, réduit à la triste nécessité d'attendre de ses amis les ressources dont il avait besoin pour continuer ses travaux.

Heilmann était ainsi aux prises avec la pauvreté et les difficultés de l'invention, lorsque sa femme mourut, croyant bien son mari irrévocablement ruiné; et peu de temps après celui-ci passa en Angleterre, et se fixa pour quelque temps à Manchester, où il continua à travailler à sa machine. Il en fit faire un modèle, expressément pour lui, par les habiles fabricants de machines, Sharpe, Roberts et Cie; mais ce modèle n'allait pas encore à son idée, et il en eut un chagrin touchant au désespoir. Il revint en France visiter sa fa-

mille, ne cessant jamais, en quelque endroit qu'il fût, de songer à la solution du problème qui le poursuivait comme une idée fixe. Assis, un soir, près de son foyer, et méditant sur la triste destinée des inventeurs et sur les malheurs qui si souvent accablent leurs familles, il se surprit à observer, presque sans en avoir conscience, mais très-attentivement, ses filles qui se peignaient et qui, d'une main légère et sans la moindre difficulté, faisaient glisser le peigne entre leurs longs cheveux. « Si je pouvais, » pensa-t-il, « imiter avec » succès dans une machine cette manière de tirer en avant » les cheveux longs et de refouler les courts par l'action » inverse du peigne, cela pourrait vraiment me tirer d'em- » barras [1]. »

Cette idée, sur laquelle Heilmann se mit à travailler, le conduisit à l'invention du procédé très-simple en apparence, mais en réalité très-compliqué, de la machine à peigner; et, après beaucoup de travail, il réussit enfin à rendre son invention aussi parfaite que possible. La beauté singulière du procédé de Heilmann ne peut être bien appréciée que par ceux qui ont vu la machine à l'œuvre, et qui seuls peuvent savoir quelle étonnante ressemblance il y a entre le mouvement qu'elle exécute et l'action féminine qui en suggéra l'invention. Cette machine a été représentée par M. Hawkshaw, président de la Société des ingénieurs civils d'Angleterre, comme « agissant avec une délicatesse de tou- » che presque comparable à celle des doigts humains » . Elle peigne la mèche de coton *aux deux bouts*, place les fibres dans une position où elles sont exactement parallèles, sépare les courtes des longues, rassemble celles-ci en un seul ruban, et celles-là en un seul autre; enfin, agit non-seulement avec la délicatesse de touche des doigts humains, mais en

[1] Cet incident de la vie de Heilmann a servi de sujet à M. Elmore, membre de l'Académie royale de peinture d'Angleterre, pour un charmant tableau qui fut admis à l'exposition de peinture de l'Académie, à Londres, en 1863.

apparence avec la délicatesse d'intelligence de l'esprit humain.

La grande valeur commerciale de cette invention consistait en ce qu'elle permettait d'employer dans la filature en fin des cotons de qualité inférieure. Les manufacturiers purent, grâce à elle, choisir les fibres les plus belles pour les étoffes de prix, et produire les fils les plus fins en beaucoup plus grandes quantités. Il devint possible, avec cette machine, de produire du fil assez fin pour qu'on en pût tirer plus de cinq cent mille mètres d'une livre pesant de coton dûment préparé; et cette livre de coton, dont la valeur première était peut-être d'un franc, put, ainsi filée, et employée à faire de la dentelle de première qualité, acquérir, avant de passer dans les mains du consommateur, une valeur de 8 à 10,000 francs.

La beauté et l'importance de l'invention de Heilmann furent bien et immédiatement appréciées par les filateurs anglais. Six maisons du Lancashire se réunirent pour acheter son brevet, pour l'Angleterre seulement, et lui en donnèrent 750,000 francs. Les filateurs de laine lui donnèrent la même somme pour le privilége d'appliquer le procédé à la filature de la laine; et messieurs Marshall, de Leeds, lui payèrent 500,000 francs le privilége de l'appliquer à la filature du lin. Heilmann, tout d'un coup, se trouva riche. Mais il ne vécut pas pour jouir de ses richesses. A peine eut-il vu le succès couronner ses longs travaux, qu'il mourut; et son fils, qui avait partagé ses travaux et ses privations, ne tarda pas à le suivre.

Voilà au prix de quelles existences s'accomplissent les merveilles de la civilisation.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PUISSANCE DE L'APPLICATION DANS LES SCIENCES ET DANS LES LETTRES.

> « L'occasion a encore quelques cheveux sur le devant de la tête; par derrière elle est complétement chauve. Saisissez-la par le toupet, vous pourrez encore la retenir; mais si vous la laissez échapper, Jupiter lui-même ne la rattraperait pas. »
>
> (*Traduit du latin.*)

> « Allez en avant, et la foi vous viendra! »
>
> (D'ALEMBERT.)

C'est par les moyens les plus simples et par l'exercice des qualités les plus ordinaires que s'obtiennent dans le monde les plus grands résultats. La vie commune, avec ses besoins, ses devoirs, ses soucis de chaque jour, offre à tous de nombreuses occasions d'acquérir l'expérience la plus précieuse; et, même dans les sentiers les plus fréquentés, l'homme vraiment laborieux trouve une carrière assez vaste pour bien des efforts et bien des progrès.

L'accroissement dont la prospérité humaine est susceptible ne se peut réaliser qu'en suivant la vieille grande route de l'application et de la bonne conduite; et ce sont toujours, dans cette voie, ceux qui font preuve de la plus grande persistance et de l'amour du travail le plus sincère qui obtiennent les plus grands succès.

Même dans les plus hautes branches de l'activité humaine, les qualités les plus ordinaires, telles que le sens commun, l'attention, l'application, la persévérance, sont invariable-

ment les plus utiles. On peut, à la rigueur, se passer de génie; mais le génie lui-même, quelque grand qu'il soit, ne peut négliger d'avoir recours à la coopération de ces qualités communes. Les grands hommes sont précisément ceux qui croient le moins à la puissance surnaturelle du génie et à la possibilité de se passer de cette sagesse vulgaire et de cette suite dans les idées, sans lesquelles, même dans les petites choses, il n'est pas de succès. Quelques-uns d'entre eux ont même défini le génie : « le bon sens porté à sa plus » haute puissance. » Un instituteur distingué, recteur d'un collége, disait que le génie n'était autre chose que le pouvoir de faire des efforts. John Foster n'y voyait que la faculté de se monter au diapason voulu. Enfin Buffon a dit que « le » génie.... c'est la patience ».

Newton, à coup sûr, était un esprit de premier ordre, et cependant, un jour qu'on lui demandait comment il était arrivé à faire ses extraordinaires découvertes, « En y pen- » sant toujours, » répondit-il modestement. Une autre fois il décrivait ainsi sa manière de travailler : « Je ne perds pas » de vue mon sujet, et j'attends que les premières lueurs, » grandissant peu à peu, se changent en une pleine et » éclatante lumière. » Ce ne fut, et il en a toujours été ainsi, qu'à force d'application et de persévérance que Newton atteignit à sa grande réputation. Sa seule récréation consistait à varier ses travaux, c'est-à dire à quitter momentanément un sujet pour s'occuper d'un autre. « Si j'ai pu » rendre quelques services, » dit-il un jour au docteur Bentley, « je ne le dois qu'à la patience et à la persévérance » que j'ai apportées dans mes recherches. » Un autre grand philosophe, Képler, disait aussi, en parlant de ses études et de ses progrès : « Je pourrais m'appliquer la description que » Virgile donne de la renommée, — *Fama mobilitate viget,* » *vires acquirit eundo ;* — car, chaque réflexion étant pour moi » l'occasion de réflexions nouvelles, j'arrive à la longue à

» m'appliquer à mon sujet avec toute l'énergie dont mon » esprit est capable. »

Tant de résultats extraordinaires ont été obtenus tout simplement à force d'application et de persévérance, que beaucoup d'esprits distingués en sont venus à douter que le génie soit un don aussi exceptionnel qu'on le suppose généralement. Voltaire, entre autres, tenait pour certain qu'il n'y a qu'une bien mince ligne de séparation entre l'homme de génie et l'homme d'une intelligence ordinaire. Beccaria allait plus loin : il était d'avis que tous les hommes pourraient être poètes et orateurs; et Reynolds, qu'ils pourraient tous être peintres ou sculpteurs. S'il en était réellement ainsi, il faudrait bien reconnaître qu'il n'était pas après tout si loin de la vérité, l'Anglais naïf qui, à la mort de Canova, demandait au frère de celui-ci « s'il n'avait pas » l'intention de continuer les affaires » . Locke, Helvétius et Diderot croyaient que tous les hommes peuvent également devenir des hommes de génie, et que tout ce que les uns accomplissent, sous l'influence des lois fondamentales qui règlent la marche de l'intelligence humaine, les autres aussi l'accompliraient, si, dans les mêmes circonstances, ils s'appliquaient de la même manière aux mêmes travaux. Cependant, tout en admettant pleinement la prodigieuse puissance du travail, et tout en reconnaissant le fait incontestable que les plus grands génies furent aussi les travailleurs les plus infatigables, il n'en reste pas moins évident que sans les heureuses dispositions dont la nature les avait doués, nul labeur, quelque bien dirigé qu'il eût pu être, n'eût produit un Shakespeare, un Newton, un Beethoven ou un Michel-Ange.

Un simple coup d'œil jeté en passant sur la biographie des grands hommes suffit pour nous convaincre de la vérité de ce fait, que les plus distingués parmi les inventeurs, les artistes, les penseurs, en un mot, les travailleurs de toute

sorte, ont dû en grande partie leurs succès à leur infatigable activité. Sous la main de ces hommes-là, tout se change en or..... même le temps. Disraëli l'aîné professait que tout le secret du succès est de bien posséder son sujet, ce qui, du reste, exige une étude et une application continuelles. Aussi voit-on que les hommes qui font le plus avancer le monde ne sont pas tant des hommes de génie, à proprement parler, que des hommes doués de fortes capacités ordinaires, des travailleurs dont rien ne peut fatiguer ni rebuter la persévérance et la confiance en eux-mêmes, des hommes qui ne brillent peut-être pas par des capacités naturelles transcendantes, mais qui s'appliquent à leur œuvre, quelle qu'elle soit, avec une ardeur qu'aucune difficulté ne peut décourager. « Hélas! » disait une pauvre veuve, en parlant de son brillant et volage fils, « il n'a pas le don de la persévérance. » En effet, ces natures inconstantes, qui ne s'attachent à rien avec suite et fermeté de propos, se voient distancées dans la carrière non-seulement par les natures diligentes, mais même par les natures lourdes. Le proverbe italien a bien raison: « *Che » va piano, va longano, e va lontano.* » Aussi est-ce déjà un grand point que de parvenir à bien discipliner notre aptitude au travail. Cela fait, la lutte est comparativement facile. Mais, nous ne saurions trop le répéter, la facilité vient avec l'habitude du travail; et, sans insister sur ce fait, que le plus simple des arts ne peut se cultiver sans travail, de quelles difficultés, avec son secours, n'arrive-t-on pas à se jouer! Ce fut grâce à une discipline précoce et à des exercices souvent répétés que le célèbre Robert Peel cultiva les talents remarquables, bien que naturellement médiocres, auxquels il dut de briller d'un si grand éclat dans le parlement anglais. Dès l'âge le plus tendre, il lui fallut, pour complaire aux désirs de son père, s'habituer à parler debout, à table et devant tout le monde, sans préparation

aucune. Son père lui fit aussi contracter de bonne heure l'habitude de répéter, chaque dimanche, tout ce qu'il avait pu retenir du sermon de ce jour-là. D'abord il ne réussit pas très-bien, comme on peut le croire; mais il acquit, par la persévérance et l'habitude, une telle force d'attention et de mémoire qu'à la longue il put répéter mot pour mot le sermon tout entier. Quand plus tard, au Parlement, on le vit déployer dans l'art de réfuter un à un les arguments de chacun de ses adversaires une habileté qui peut-être n'a jamais été égalée, on ne se doutait guère, à coup sûr, qu'il devait l'extraordinaire puissance de mémoire et de présence d'esprit dont il faisait preuve en de telles occasions au soin qu'autrefois, dans l'église paroissiale de Drayton, son père avait pris de cultiver et de discipliner en lui ces précieuses facultés.

Ce que l'application continuelle peut effectuer, même dans les choses les plus communes, tient vraiment du merveilleux. On est tellement habitué à entendre jouer du violon, que cela paraît une affaire assez simple; et cependant quelles longues et laborieuses études n'exige pas cet art! A un jeune homme qui lui demandait combien de temps il lui faudrait pour apprendre à jouer du violon, Giardini répondit: « Douze heures par jour pendant vingt » ans. » La pratique et la musique, dit-on, font danser même les ours. Et cela n'est pas seulement vrai des ours. Ne faut-il pas que la pauvre figurante consacre à sa tâche ingrate des années de labeur incessant, avant qu'il lui soit donné de briller sur la scène? Lorsque Taglioni se préparait pour sa représentation du soir, la leçon de deux heures qu'elle recevait de son père était si fatigante, qu'à la fin la jeune fille tombait complétement épuisée, et que c'était sans qu'elle en eût conscience qu'il fallait la déshabiller, l'éponger et, pour ainsi dire, la ressusciter. Voilà à quel prix elle acquérait l'agilité bondissante qui le soir arrachait

aux spectateurs tant d'applaudissements. Il y a dans l'énormité des études et des exercices préparatoires auxquels se soumettent ces *artistes* de quoi faire honte à ceux qui, engagés dans de plus nobles professions, n'ont pas encore secoué leur indolence et leur paresse. La moitié d'une telle application, convenablement dirigée, suffirait, dans n'importe quelle carrière, pour assurer le succès et conduire à la distinction.

Le progrès véritable ne s'accomplit néanmoins qu'avec lenteur; les grands résultats ne s'obtiennent pas tout d'un coup; et il faut nous contenter d'avancer dans la vie comme l'on marche, c'est-à-dire pas à pas. « *Savoir attendre*, » dit de Maistre, « *est le grand secret du succès.* » En effet, il faut semer pour récolter un jour, et souvent il faut attendre la moisson bien longtemps, et se contenter, en attendant, de vivre de patience et d'espérance : le fruit le plus désirable est celui qui mûrit le plus lentement. Mais, comme le dit le proverbe oriental, « avec le temps et la patience, la feuille » du mûrier se change en satin ».

Donner toute son attention à l'objet de ses efforts et ne pas plaindre sa peine sont les traits distinctifs du travailleur sérieux. Les plus grands hommes ne sont pas ceux qui négligent les détails, mais ceux au contraire qui y mettent, avec le plus de soin et d'attention, la dernière main. Michel-Ange, dans son atelier, expliquait un jour à un visiteur ce qu'il avait fait à une statue depuis la dernière visite de celui-ci. « J'ai retouché cette partie, poli celle-là, adouci » ce trait, donné du relief à ce muscle, accentué l'expression » de cette lèvre et fait ressortir la vigueur de ce membre. » — « Mais ce sont des détails, » fit remarquer le visiteur.— « En effet, » répliqua le sculpteur, « mais rappelez-vous » que les détails font la perfection, et que la perfetion elle-» même est loin d'être un détail. » On dit aussi du peintre Nicolas Poussin qu'il avait pour règle de conduite que « ce qui

» vaut la peine d'être fait, vaut la peine d'être bien fait », et que, sur ses vieux jours, son ami Vigneul de Marville lui demandant comment il était arrivé à la haute réputation dont il jouissait parmi les peintres en Italie, il répondit, en accentuant ses paroles: « En ne négligeant rien. »

Quoique certaines découvertes soient, dit-on, dues au hasard, on verra, si l'on se donne la peine d'aller au fond des choses, qu'en réalité le hasard n'y eut jamais que fort peu de part. En effet, ces prétendus hasards n'ont été le plus souvent que des occasions dont le génie a su tirer parti. La chute de la pomme de Newton a été souvent invoquée comme une preuve de ce caractère fortuit de certaines découvertes : mais qu'est-ce que cela prouve? Depuis des années Newton s'appliquait, avec toute la force dont son esprit était capable, à la patiente et laborieuse investigation du problème de la pesanteur, et la chute de cette pomme fut un fait dans lequel il vit ce que nul autre qu'un homme de génie comme lui ne pouvait voir : ce fut l'occasion, et non la cause, de la brillante découverte que ce fait, très-peu extraordinaire d'ailleurs, fit tout à coup resplendir à ses regards. Il en fut de même des bulles de savon qui suggérèrent au docteur Young sa belle théorie des *interférences*. Ces riens aux brillantes couleurs, dans lesquels on n'avait jusque-là vu qu'un jeu d'enfants, le conduisirent, lui, à la grande découverte qu'il fit sur la diffraction de la lumière. On le voit donc, quoique, selon l'opinion populaire, les grands hommes soient censés ne s'occuper que de grandes choses, ils savent mieux que personne tirer parti des petites, comme le prouve surabondamment l'exemple de Newton et de Young, qui découvrirent, ce que nul n'avait encore fait, le sens et la portée de faits aussi simples et aussi familiers que la chute d'une pomme et la coloration d'une bulle de savon.

La différence entre les hommes consiste donc, en grande

partie, dans l'intelligence de leurs observations. Le proverbe russe dit du mauvais observateur « qu'il est capable de » traverser une forêt sans y voir de bois à brûler » . — « Le » sage a ses yeux en sa tête, » dit Salomon, « mais le fou » marche dans les ténèbres. » — « Monsieur, » dit un jour Johnson à un fat qui revenait d'Italie, « il y a des gens qui » trouveront plus d'occasions de s'instruire en allant de Lon- » dres à Hampstead, que d'autres en faisant le tour de l'Eu- » rope[1]. » En effet, c'est l'esprit qui voit, tout autant que l'œil : où le spectateur inattentif n'observe rien, l'homme doué d'une vue intelligente pénètre jusqu'au cœur des phénomènes qui s'offrent à lui; il en note attentivement les diversités, les compare les uns avec les autres, et finit par découvrir leur raison d'être. Bien des gens, avant Galilée, avaient vu un poids suspendu osciller en mesure; mais Galilée fut le premier qui saisit la raison de ce fait. Un des porte-verge de la cathédrale de Pise ayant, après l'avoir remplie d'huile, laissé une lampe suspendue à la voûte se balancer de çà et de là, Galilée, qui à cette époque n'avait pas plus de dix-huit ans, se mit à observer ce fait avec attention et conçut l'idée de s'en servir pour mesurer le temps. Ce ne fut toutefois qu'au bout de cinquante années de travail et d'étude qu'il arriva à compléter l'invention de son pendule, invention dont, au point de vue de la mesure du temps et des calculs astronomiques, on peut à peine s'exagérer l'importance. De la même manière, ayant appris par hasard qu'un certain Lippershey, Hollandais et lunetier, avait offert au comte Maurice de Nassau un instrument au moyen duquel les objets éloignés semblaient se rapprocher pour le spectateur, Galilée s'appliqua à rechercher la cause de ce phénomène, et finit par inventer le télescope, qui depuis a rendu possibles une foule de découvertes astronomiques importantes. Jamais un observateur négligent ou un audi-

[1] Hampstead fait aujourd'hui partie de Londres.

teur tout simplement passif ne serait arrivé, quelque bien servi qu'il fût par le hasard, à faire de pareilles découvertes.

A l'époque où le capitaine Brown (devenu depuis sir Samuel) s'occupait d'étudier la construction des ponts pour en trouver un que l'on pût établir à peu de frais sur la Tweed, près de laquelle il habitait, il aperçut dans son jardin, en s'y promenant par une matinée d'automne, une toile d'araignée couverte de rosée, suspendue en travers du chemin. L'idée lui vint immédiatement que l'on pourrait de la même manière construire un pont en fils ou chaînes de fer, et le résultat de cette observation fut son invention du pont suspendu. La même chose arriva à James Watt qui, ayant été consulté sur le meilleur moyen de conduire de l'eau sous la Clyde, rivière dont le lit est très-inégal, vit un jour son attention éveillée par la coquille d'un homard qu'on lui servit à table, et sur-le-champ inventa, d'après ce modèle, un tube de fer qui, posé comme il devait l'être, répondit parfaitement au but qu'on s'était proposé. Ce fut du petit ver qui ronge le bois des vaisseaux (le *teredo navalis*) que sir Isambart Brunel reçut ses premières leçons dans l'art de percer les tunnels : il vit comment l'infime créature, de sa tête bien armée, perforait le bois, d'abord dans une direction, puis dans une autre, jusqu'à ce que le passage fût complet, puis enduisait la voûte et les côtés d'une espèce de vernis ; et ce fut en imitant ce procédé sur une grande échelle que Brunel parvint à accomplir ce prodige de l'art de l'ingénieur, le tunnel de la Tamise.

L'œil intelligent de l'observateur attentif donne une valeur incroyable aux phénomènes en apparence les plus insignifiants. La vue d'un varech flottant près de son navire suffit à Colomb pour réprimer l'émeute qui grondait parmi ses matelots, désespérés de la longueur d'une navigation qui n'aboutissait nulle part, et pour leur persuader qu'en effet le nouveau monde, objet de leurs désirs, n'était pas

loin. Il n'est point de petite chose dont il ne vaille la peine de se souvenir; il n'en est point, quelque indifférente qu'elle paraisse, dont on ne puisse, en l'interprétant avec soin, tirer quelque utilité. Qui eût jamais imaginé que les fameuses *falaises blanches d'Albion* ont été bâties par des insectes microscopiques du même ordre que ceux qui ont parsemé l'Océan d'îles de corail? Et qui, après avoir comparé ces résultats extraordinaires avec les opérations pour ainsi dire insensibles qui les ont produits, oserait mettre en doute la puissance des infiniment petits?

L'observation attentive des petites choses est vraiment, dans les affaires, dans les arts, dans les sciences, dans toutes les carrières en un mot, le secret du succès. La connaissance humaine n'est qu'une collection de petits faits, de petits bouts de savoir et d'expérience péniblement recueillis par les générations successives, et qui, s'accumulant et s'entassant les uns sur les autres pendant des siècles, ont formé à la longue une immense pyramide. Quoiqu'un grand nombre de ces faits et de ces observations aient semblé au premier abord n'avoir que bien peu d'importance, ils ont tous fini par trouver leur emploi et leur case dans l'échiquier des connaissances humaines. Une foule de spéculations, étrangères en apparence à tout intérêt actuel, ont servi de fondement à des méthodes ou à des procédés qui plus tard ont donné des résultats de la plus évidente utilité pratique. Dans le cas des sections coniques, découvertes par Apollonius de Perge, vingt siècles s'écoulèrent avant qu'elles fussent prises pour base de cette science, — l'astronomie, qui permet au navigateur moderne de se frayer un chemin à travers des mers inconnues, et qui lui trace dans le ciel la route sûre qui le conduit au port. Si les mathématiciens ne s'étaient pas donné tant de peine, — et, aux yeux d'observateurs peu instruits, une peine si peu utile en apparence, — pour découvrir les relations abstraites des lignes et des sur-

faces, il est plus que probable que la plupart de nos inventions mécaniques n'auraient jamais vu le jour.

Lorsque Franklin découvrit l'identité de la foudre et de l'électricité, on se moqua de sa découverte, et l'on demanda à quoi cela pouvait servir. Mais les railleurs avaient affaire à forte partie, et Franklin leur répliqua : « A quoi peut » servir un enfant ? — à devenir un homme apparem- » ment! » Qui se serait jamais douté, lorsque Galvani découvrit qu'une patte de grenouille se contractait au contact de lames de métaux dissemblables introduites entre un muscle et un nerf, qu'un fait si insignifiant en apparence conduisît jamais à des résultats importants? Il y avait là cependant le germe du télégraphe électrique, qui aujourd'hui relie les continents, établit entre eux des communications aussi promptes que certaines, et qui, probablement, avant qu'il soit longtemps aura entouré le globe de son réseau. De même des débris de roches et de fossiles extraits de la terre et intelligemment étudiés ont servi à créer, d'un côté, la science de la géologie, et de l'autre, l'industrie minérale qui emploie d'immenses capitaux et une multitude de bras.

L'art de saisir les occasions et de faire son profit même des accidents est un grand art, et un art qui la plupart du temps assure le succès. Ceux qui sont résolus à se tirer d'affaire trouvent toujours assez d'occasions; et si les occasions ne se présentent pas d'elles-mêmes, ils les font naître. Mais ce ne sont pas ceux qui ont eu l'avantage d'étudier dans les colléges, les musées et les galeries publiques, qui ont fait le plus pour la science et pour l'art; et ce n'est pas non plus des écoles d'adultes que sont sortis les artisans les plus remarquables et les plus grands inventeurs : la nécessité, plus souvent que l'aisance, a été la mère de l'invention; et l'école pratique par excellence est celle du malheur.

Quelques-uns des meilleurs ouvriers ont dû souvent tra-

vailler avec des outils d'une qualité fort inférieure; mais ce ne sont pas les outils qui font l'ouvrier : c'est l'habileté et la persévérance. Il est proverbial même que jamais mauvais ouvrier ne trouva outil à sa main. On demandait un jour à Opie quel merveilleux procédé il employait pour mêler ses couleurs : « Je les mêle avec mon cerveau, » répondit-il. Ainsi doit agir tout ouvrier qui veut exceller. Ferguson fit des choses merveilleuses, — entre autres une pendule de bois qui marquait exactement les heures, — avec un simple canif, instrument que tout le monde a sous la main. Il est vrai que tout le monde n'est pas Ferguson. Une terrine d'eau et deux thermomètres furent les instruments à l'aide desquels le chimiste Black découvrit la chaleur latente; et un prisme, une lentille et une feuille de carton suffirent à Newton pour révéler au monde la composition de la lumière et l'origine des couleurs. Un célèbre savant étranger étant allé voir le docteur Wollaston, et l'ayant prié de lui montrer le laboratoire dans lequel la science avait été enrichie de tant de précieuses découvertes, le docteur le conduisit dans un petit cabinet, et lui montrant, sur une table, un vieux plateau sur lequel se trouvaient quelques verres de montre, des papiers réactifs, une petite balance et un chalumeau : « Voici, » dit-il, « mon laboratoire; je » n'en ai jamais eu d'autre. »

Stothart apprit l'art de combiner les couleurs en étudiant minutieusement les ailes des papillons, et il avait coutume de dire que nul autre que lui ne pouvait savoir ce qu'il devait à ces petits insectes. Une porte de grange et un morceau de charbon de bois tinrent lieu à Wilkie de toile et de crayons. Bewick s'exerça d'abord à l'art du dessin sur les murs des chaumières de son village qu'il couvrit de ses esquisses à la craie; et Benjamin West fit, pour se procurer ses premiers pinceaux, un emprunt forcé à la queue du chat. D'un autre côté, ce fut en se couchant la nuit dans les

champs, enveloppé dans une couverture, que Ferguson, au moyen d'un fil garni de grains de chapelets et convenablement tendu entre son œil et les étoiles, parvint à dessiner une carte du ciel. Franklin, la première fois qu'il déroba la foudre aux nuages chargés d'électricité, se servit d'un cerf-volant fait avec un foulard tendu sur deux bâtons en croix. Watt fit le premier modèle de sa machine à vapeur à condensation avec une vieille seringue d'anatomiste dont l'usage ordinaire était d'injecter les artères avant la dissection. Gifford, alors apprenti cordonnier, fit les calculs nécessaires à la solution de son premier problème de mathématiques sur de petits bouts de cuir aplanis à coups de marteau; et Rittenhouse, l'astronome, calcula ses premières éclipses sur le manche de sa charrue.

Ainsi, pour celui qui veut se perfectionner, les occupations les plus ordinaires fourmillent d'occasions et de suggestions : mais il faut savoir en tirer parti. Le professeur Lee, par exemple, se sentit attiré vers l'étude de l'hébreu, en voyant, dans une synagogue où il avait été appelé comme ouvrier charpentier pour réparer des bancs, une Bible imprimée en langue hébraïque. Il fut pris d'un immense désir de lire le livre dans l'original, et, ayant acheté une grammaire d'occasion, il se mit au travail et réussit à apprendre seul cette langue. Comme le disait Edmond Stone au duc d'Argyle qui lui demandait un jour comment il avait fait, lui, pauvre aide-jardinier, pour arriver à lire les *Principia* de Newton en latin, « On n'a besoin que de » savoir les vingt-quatre lettres de l'alphabet.... et de vou- » loir, pour apprendre tout le reste. » En effet, si l'on est attentif et persévérant, et que l'on s'applique à tirer parti des occasions, il n'est rien à quoi l'on ne puisse arriver avec cela.

Walter Scott trouvait partout des occasions de s'instruire et tirait parti même des accidents. Ainsi, par exemple, ce

fut dans l'exercice de ses fonctions de commis greffier qu'il pénétra dans les Highlands, et forma, avec ceux des héros de 1745 qui survivaient, les liaisons qui lui servirent à jeter les fondements d'un grand nombre de ses plus intéressants ouvrages. Plus tard, étant quartier-maître de cavalerie légère à Édimbourg, il fut accidentellement réduit à l'inaction par un coup de pied de cheval et forcé de garder la chambre. Mais, en ennemi juré de la paresse, il se mit aussitôt à écrire, et en trois jours il composa le premier chant du *Lai du dernier ménestrel*, la première de ses grandes œuvres originales.

Le voisinage d'une brasserie fut la circonstance toute fortuite qui amena le savant Priestley à s'occuper de l'étude des gaz. Observateur attentif, il remarqua, en visitant la brasserie, les phénomènes particuliers qui, dans le gaz flottant à la surface de la liqueur en fermentation, accompagnent l'extinction d'un brandon allumé. Il avait quarante ans alors et ne savait rien en chimie. Il se procura des livres qui, toutefois, lui apprirent peu de chose, car sur ce point la science était à créer. Il commença donc à expérimenter, et se fit, à cet effet, un appareil qui n'était pas des plus parfaits. Les curieux résultats auxquels l'amenèrent ses premières expériences l'engagèrent à en faire d'autres qui, dans ses mains, donnèrent naissance à une science nouvelle, la chimie pneumatique. Vers la même époque, Scheele, qui, au fond d'un village écarté de la Suède, travaillait dans la même direction, découvrit plusieurs nouveaux gaz, sans avoir à son service d'autre appareil que quelques fioles de pharmacie et quelques vessies de porc.

Humphry Davy, jeune élève apothicaire, fit ses premières expériences avec des instruments de la plus élémentaire simplicité. Il les fabriquait lui-même la plupart du temps, se servant pour cela de tout ce qui lui tombait sous la main. Les poêlons et les casseroles de la cuisine, les

fioles et les pots de la pharmacie de son maître étaient sans remords mis en réquisition. Un navire français ayant fait naufrage au cap de Land's End, il arriva que le chirurgien du navire échappa, sauvant avec lui sa caisse d'instruments, dans laquelle se trouvait une vieille machine à donner des clystères. Ce chirurgien fit la connaissance de Davy, et lui offrit le précieux instrument, que celui-ci reçut avec une grande joie, et qu'il employa aussitôt comme pièce principale d'un appareil pneumatique qu'il venait d'imaginer : il s'en servit aussi plus tard comme d'une pompe à air, pour faire des expériences sur la nature et les sources de la chaleur.

Il y a du reste une grande ressemblance sur ce point entre l'histoire de Davy et celle de son successeur Faraday, qui fit ses premières expériences sur l'électricité avec une vieille bouteille. Il était alors ouvrier relieur, et c'est un fait curieux que sa vocation pour la chimie fut déterminée par un cours en quatre leçons fait sur ce sujet par Humphry Davy, à l'Institut royal de Londres. Un membre de cet institut, ayant affaire un jour dans la boutique où Faraday était occupé à son travail de reliure, s'aperçut que celui-ci parcourait à la hâte l'article *Électricité* dans une encyclopédie qui lui avait été donnée à relier. Ayant demandé des renseignements sur Faraday, il apprit que le jeune homme avait du goût pour ce genre d'études, et il lui donna une carte d'admission pour l'Institut, où celui-ci suivit le cours de Humphry Davy. Faraday prit des notes pendant les leçons, et en fit un résumé qu'il montra au professeur, lequel reconnut l'exactitude scientifique du résumé, et ne fut pas peu surpris en apprenant l'humble position de son auteur. Faraday exprima alors le désir qu'il avait de se dévouer entièrement à l'étude de la chimie, ce dont sir Humphry essaya de le dissuader; mais le jeune homme faisant preuve de persistance, on l'admit en qualité d'aide à l'*Institut royal*, et le

jour arriva enfin où le manteau du brillant élève apothicaire tomba sur les épaules, bien dignes de le recevoir, du non moins brillant apprenti relieur.

La note suivante, que Davy consigna dans son journal, lorsque, à l'âge d'environ vingt ans, il travaillait dans le laboratoire du Dr Beddoes, à Bristol, le caractérise parfaitement : « Je n'ai ni fortune, ni naissance, ni influence pour » me recommander; cependant, s'il m'est donné de vivre, » je compte bien n'être pas moins utile à l'humanité et à mes » amis que si j'étais né avec tous ces avantages. » Davy pouvait, — et cette faculté distingue aussi Faraday, — apporter une énorme concentration d'esprit à l'étude pratique et expérimentale d'un sujet quelconque sous tous ses points de vue; et il est rare qu'avec une pareille faculté, on n'arrive pas, ne fût-ce qu'à force de travail et de patiente réflexion, à des résultats de la plus haute importance. Coleridge disait de Davy : « Il a une vivacité et une élasticité d'esprit qui » lui permettent de saisir et d'analyser toutes les questions, » et d'en tirer toutes les conséquences légitimes. Chaque » sujet trouve dans son esprit un principe de vitalité. Les » pensées, comme un gazon, poussent toutes vives sous » ses pas. » Davy, de son côté, disait de Coleridge, dont il admirait fort les talents : « Avec un génie supérieur, des » vues larges, un esprit éclairé et un cœur sensible, il sera » toujours victime d'un certain manque d'ordre, de préci- » sion et de régularité. »

Le grand Cuvier était un observateur singulièrement exact, attentif et laborieux. Tout enfant, il fut attiré vers l'étude de l'histoire naturelle par la vue d'un volume de Buffon qui lui tomba par hasard sous la main. Il se mit à en copier les dessins et à les colorer d'après les descriptions données dans le texte. Plus tard, à l'école, un de ses maîtres lui fit cadeau du *Système de la nature*, de Linnée; et cet ouvrage, pendant plus de dix ans, constitua toute sa

bibliothèque d'histoire naturelle. À dix-huit ans il se vit offrir une place d'instituteur dans une famille qui résidait à Fécamp, en Normandie. Là, le voisinage de la mer le mit en présence des merveilles de la vie marine. Se promenant un jour sur la grève, il trouva une seiche échouée sur le sable. Cette bête curieuse excita son attention. Il l'emporta pour la disséquer, et commença ainsi l'étude des mollusques, à laquelle il dut plus tard une partie de sa grande réputation. Il n'avait d'autre livre à consulter que le grand livre de la nature, qui, il est vrai, était toujours ouvert devant lui ; et cette étude directe des objets toujours nouveaux, toujours divers, toujours intéressants qu'il contient, fit une impression infiniment plus profonde sur son esprit que n'eussent pu le faire toutes les descriptions et toutes les gravures du monde. Trois années s'écoulèrent ainsi, durant lesquelles il compara toutes les espèces vivantes d'animaux marins avec les fossiles du voisinage, disséqua tout ce qui lui tomba sous la main, et, par ses belles et nombreuses observations, prépara la voie à une réforme complète de la classification du règne animal. Vers cette époque, Cuvier trouva un digne appréciateur de ses travaux dans le savant abbé Tessier, qui fit un tel éloge de lui à Jussieu et à d'autres amis à Paris, que Cuvier fut prié d'envoyer quelques-uns de ses écrits à la Société d'histoire naturelle, et qu'il fut quelque temps après nommé suppléant de la chaire d'anatomie comparée au Muséum. Tessier disait dans la lettre qu'il écrivit à Jussieu pour appeler son attention sur les travaux du jeune naturaliste : « Vous vous souvenez que c'est moi qui ai donné De-
» lambre à l'Académie : dans un autre genre, ce sera aussi
» un Delambre. » Il est à peine nécessaire d'ajouter que la prédiction de Tessier fut plus que justifiée.

Hugh Miller, le tailleur de pierre et géologue de Cromarty, n'était pas à beaucoup près un homme aussi distingué, mais il ne s'appliqua pas à ses études scientifiques avec

moins d'ardeur et de dévouement que Cuvier. Il a lui-même raconté l'histoire de sa vie dans un livre intitulé « *My* » *Schools and Schoolmasters* » (Mes Écoles et mes Maîtres) : c'est l'histoire de la formation d'un caractère vraiment noble et indépendant chez un homme appartenant par sa naissance à la plus humble des conditions ; c'est un des meilleurs exemples de *self-help* et de *self-respect* que l'on puisse citer. Son père ayant trouvé la mort dans un naufrage, il se vit, tout petit enfant, laissé aux soins de la pauvre veuve sa mère. Il alla bien à quelque espèce d'école, mais ses meilleurs maîtres furent les enfants avec lesquels il joua, les hommes parmi lesquels il travailla, les parents et les amis au milieu desquels il vécut. Il lut beaucoup et de tout, et glana dans la compagnie des cultivateurs, charpentiers, pêcheurs, matelots, vieilles femmes, et même dans celle des vieux cailloux du rivage, les plus étranges bribes de savoir. Armé d'un gros marteau qui avait appartenu à son aïeul, un vieux boucanier, l'enfant s'en allait frappant les rochers, brisant les cailloux, et se faisant, dès l'âge le plus tendre, une collection d'échantillons de mica, de porphyre, de grenat et d'autres roches. Quelquefois aussi il dirigeait ses pas vers les bois, et là, comme près de la mer, il donnait son attention aux curiosités géologiques qu'il trouvait en son chemin. En le voyant ainsi occupé parmi les pierres et les rochers de la plage, les valets de ferme, qui venaient charger leurs tombereaux de varech, lui demandaient quelquefois, avec une naïve ironie, s'il trouvait de l'argent parmi les pierres ; et il n'eut jamais le bonheur de pouvoir répondre affirmativement à leur question. Ses oncles désiraient qu'il se fît prêtre : le rêve de bon nombre d'ambitieux pauvres en Écosse est de voir quelqu'un de leur famille en possession de la chaire. Ces excellents oncles voulaient même, quoiqu'ils n'eussent pour toute richesse que le travail de leurs mains, payer les frais de son éducation. Mais le jeune

homme ne se sentait pas de vocation pour le ministère, et ses oncles durent abandonner leur idée. Quand le temps fut venu de choisir un métier, Hugh, suivant son inclination, se fit tailleur de pierre; et ce fut dans une carrière donnant sur l'embouchure de la Cromarty qu'il commença à travailler. Cette carrière fut pour lui une excellente école. Les remarquables formations géologiques qu'elle révélait éveillèrent sa curiosité, et il ne manqua pas, lui qui trouvait matière à observation et à réflexion dans les sujets qui promettaient le moins, de remarquer dans cette carrière une couche inférieure de roche d'un rouge foncé et une couche supérieure d'argile d'un rouge pâle. Où les autres hommes ne voyaient rien, il découvrait des ressemblances, des différences, des particularités, des analogies qui lui donnaient fort à penser. Du reste, il n'eut qu'à tenir tout simplement ses yeux et son esprit ouverts, et à rester sobre, diligent et persévérant : ce fut là tout le secret de son développement intellectuel.

Sa curiosité fut excitée et entretenue par de curieux débris organiques de poissons, de fougères et d'ammonites, appartenant principalement à des espèces disparues que l'action des vagues sur la côte mettait à découvert, ou qui tombaient sous lés coups de son marteau de maçon. Jamais, du reste, il ne perdit de vue son sujet; jamais il ne cessa d'accumuler les observations et de comparer entre elles les diverses formations; de sorte qu'à la longue, lorsque, bien des années après, il eut cessé de travailler comme tailleur de pierre, il se trouva en possession de tous les matériaux nécessaires pour composer l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *The Old red Sandstone* (le Vieux grès rouge), ouvrage qui suffit pour lui faire la réputation d'un savant géologue. Mais ce livre fut le fruit de longues années de recherche et d'observation patiente, et il dit modestement dans son autobiographie : « Le seul mérite auquel je prétende est

» d'avoir fait preuve de patience et de persévérance dans
» mes recherches ; et qui le voudra fortement peut en cela
» rivaliser avec moi, et même me surpasser : du reste, cette
» humble faculté, la patience, peut, convenablement diri-
» gée, conduire à des développements d'idée plus extraordi-
» naires que ceux même dont le génie est la source. »

Ce n'est donc pas tant le hasard que la volonté et l'activité persévérante qui sont utiles dans ce monde. Ces qualités sont celles qui donnent à un homme la vivacité d'esprit nécessaire pour reconnaître les occasions favorables et pour les saisir au moment où elles se présentent. A celui qui n'a ni but, ni activité, ni ressort, les occasions les plus heureuses ne servent de rien : il passe à côté d'elles sans s'apercevoir même qu'elles existent. Mais si l'on est prompt à saisir et à mettre à profit les instants de répit, même les plus courts, on sera vraiment étonné de tout ce que l'on peut accomplir par ce moyen. Watt, quand il voulut apprendre la chimie et la mécanique, n'abandonna pas pour cela son métier de fabricant d'instruments de mathématiques : il se contenta d'employer utilement ses loisirs et de profiter de toutes les occasions qui s'offrirent à lui de s'instruire dans les langues, la littérature et les principes des sciences qu'il voulait apprendre. Ce fut pendant les instants de repos que lui laissait son service de nuit que Stephenson, alors ouvrier mécanicien, apprit l'arithmétique et la géométrie ; et ce fut pendant les heures de loisir qu'il pouvait passer chez lui qu'il étudia la mécanique, se préparant ainsi sans relâche pour la grande œuvre qu'il devait accomplir, — l'invention de la locomotive. L'assiduité au travail fut chez Dalton l'habitude de toute sa vie. Il commença de bonne heure, car à douze ans il tenait déjà une petite école de village, ceci durant l'hiver ; en été il travaillait à la ferme de son père. Quoique appartenant à la secte des quakers, il s'encourageait quelquefois à l'étude, aussi bien que ses

compagnons, par des paris, et il lui arriva une fois de gagner, par la solution satisfaisante d'un problème, assez d'argent pour acheter toute sa provision de chandelles pour l'hiver. D'une ardeur infatigable, il ne cessa ses observations météorologiques qu'un jour ou deux avant sa mort : il en avait durant sa vie enregistré plus de deux cent mille.

Avec un peu de persévérance, il n'est pas jusqu'aux plus courts instants qui ne puissent être employés de manière à produire des résultats de la plus grande valeur. Une heure par jour, arrachée aux occupations frivoles et bien employée, suffirait à une personne de capacité ordinaire pour apprendre n'importe quelle science : en dix ans, elle ferait un homme instruit d'un ignorant. Or, nous ne devons pas souffrir que le temps passe sans porter de fruits, et sans nous servir, soit à apprendre quelque chose d'utile ou de beau, soit à cultiver quelque bon principe, soit à fortifier quelque bonne habitude. Le docteur Mason Good traduisit Lucrèce en faisant ses visites et roulant en voiture, dans les rues bruyantes de Londres, de la maison d'un malade à celle d'un autre. Le docteur Darwin composa presque tous ses ouvrages de la même manière. Il avait toujours dans sa *désobligeante* une liasse de petits papiers sur lesquels il jetait ses pensées, pendant que la voiture roulait d'une maison à l'autre dans la campagne. Hale écrivit ses *Contemplations* durant les tournées qu'il avait à faire comme juge. Le savant Burney apprit le français et l'italien en allant, à cheval, donner ses leçons de musique. Kirke White employa à apprendre le grec le temps qu'il mettait chaque jour à aller au bureau d'un avoué et à en revenir, et nous connaissons personnellement un homme qui jouit aujourd'hui d'une fort belle position dans une des villes manufacturières du Nord, et qui a appris le latin et le français en faisant des courses comme garçon commissionnaire dans les rues de Manchester.

D'Aguesseau, l'un des plus grands parmi les grands chanceliers de France, savait si bien employer ses moments de loisir, qu'il écrivit un gros et beau livre durant les quelques instants qui s'écoulaient chaque jour entre le moment où l'on annonçait que le dîner était servi et celui où l'on se mettait à table. Madame de Genlis composa plusieurs de ses charmants ouvrages en attendant chaque jour la princesse à qui elle donnait des leçons. Jérémie Bentham disposait aussi ses heures de travail et celles de ses repas de manière à ne pas perdre un instant, et sa vie était réglée d'après ce principe, que la moindre perte de temps est une calamité. Il se montra dans sa vie et dans ses travaux constamment inspiré par cette conviction, que nos jours sont comptés et que la nuit est proche dans l'obscurité de laquelle il n'y a plus de travail possible.

Quelle admonition frappante et solennelle à la jeunesse que celle qui est inscrite sur le cadran du collége d'*All Souls* à Oxford, — « *Pereunt et imputantur,* » — *Les heures périssent, et il vous en sera demandé compte!* Le temps est comme la vie : on ne peut le rappeler. Aussi Mélanchthon tenait-il compte du temps qu'il perdait, afin de s'encourager à bien travailler et à n'en plus perdre. Un savant italien avait au-dessus de sa porte une inscription enjoignant à quiconque resterait quelque temps chez lui de prendre part à ses travaux. « Nous craignons de vous faire perdre votre » temps, » disaient un jour des visiteurs à Baxter. — « Certainement que vous me le faites perdre, » répondit brusquement le théologien dérangé. Le temps en effet est le terrain sur lequel, grâce à ces grands travailleurs et à tous les travailleurs du monde, s'élève sans cesse pour la postérité un riche héritage de faits et d'idées.

Le labeur, la peine qu'il en a coûté à certains hommes pour venir à bout de leurs entreprises est quelque chose d'extraordinaire : mais ils savaient aussi que cette peine était la con-

dition *sine quâ non* du succès. Addison n'amassa pas moins de trois in-folio de matériaux manuscrits avant de commencer la rédaction de son *Spectateur*. Newton écrivit quinze fois sa *Chronologie* avant d'en être satisfait, et Gibbon écrivit neuf fois ses *Mémoires*. Pendant bien des années, Hale consacra à l'étude seize heures par jour. Quand il était fatigué de l'étude des lois, il se mettait, pour se récréer, à étudier la philosophie ou les mathématiques. Hume, à l'époque où il travaillait à son *Histoire d'Angleterre*, écrivait treize heures par jour. Enfin, Montesquieu, parlant de quelqu'un de ses écrits, dit à un ami : « Vous lirez cet ouvrage » en quelques heures; mais je vous certifie qu'il m'a coûté » tant de travail que mes cheveux en ont blanchi. »

L'habitude de mettre par écrit ses pensées et ses observations, afin de savoir où les retrouver et de les empêcher de disparaître dans les obscures régions de l'oubli, a été d'une grande ressource à une foule d'hommes réfléchis et studieux. Lord Bacon laissa en mourant plusieurs manuscrits intitulés « Pensées soudaines mises par écrit pour être employées. » Erskine fit de copieux extraits de Burke; et Eldon copia deux fois de sa propre main les commentaires de Coke sur Littleton, de sorte que ce livre arriva à faire pour ainsi dire partie de son propre esprit. Feu le docteur Pye Smith, alors qu'il travaillait près de son père comme apprenti relieur, avait coutume de prendre des notes sur tout ce qu'il lisait. Il se distingua toute sa vie par son ardeur infatigable à réunir des matériaux, et son biographe le représente comme « toujours à l'ouvrage, toujours en avant, toujours amas» sant ». Ces cahiers de notes furent pour lui dans la suite, comme les *carrières* de Richter, le grenier d'abondance d'où il tira ses illustrations.

La même habitude caractérisait l'éminent John Hunter, qui l'adopta pour suppléer à son manque de mémoire, et qui avait coutume d'expliquer de la manière suivante les

avantages qu'il y a à mettre ses pensées par écrit. « Il en » est, » disait-il, « de cette habitude comme de l'inven- » taire des marchands, sans lequel on ne saurait jamais ni » ce que l'on a, ni ce que l'on n'a pas. » John Hunter, dont la finesse d'observation était telle qu'Abernethy avait coutume de lui attribuer *les yeux d'Argus,* nous fournit un illustre exemple de la puissance de l'amour du travail. Il ne reçut jusqu'à l'âge de vingt ans que peu ou point d'éducation, et ce ne fut pas sans peine qu'il apprit à lire et à écrire. Il travailla pendant quelques années comme compagnon charpentier à Glasgow, après quoi il rejoignit son frère William qui était établi à Londres comme professeur et démonstrateur d'anatomie. John entra à l'amphithéâtre de dissection en qualité de suppléant; mais, grâce à ses talents naturels, et plus encore à son infatigable activité et à son application au travail, il ne tarda pas à laisser son frère bien loin derrière lui. Il fut un des premiers qui, en Angleterre, se dévouèrent à l'étude de l'anatomie comparée, et il y apporta une telle ardeur qu'il ne fallut pas moins de dix ans à l'éminent professeur Owen pour classer tous les objets qu'il avait recueillis et disséqués. Cette collection contient environ vingt mille spécimens et forme le plus précieux trésor de ce genre qui ait jamais été accumulé par l'industrie d'un seul homme. Hunter se levait avec le soleil, travaillait jusqu'à huit heures dans son muséum, recevait ou visitait pendant le jour sa nombreuse clientèle, exerçait les fonctions laborieuses de chirurgien à l'hôpital Saint-George et de chirurgien général en second de l'armée, faisait des cours, dirigeait chez lui une école d'anatomie pratique, et avec tout cela trouvait encore le temps de faire des expériences compliquées sur l'économie animale et de composer plusieurs ouvrages d'une grande importance scientifique. Pour suffire à ces immenses travaux, il ne s'accordait que quatre heures de sommeil la nuit, et une heure le jour, après

le dîner ; et quelqu'un lui demandant quelle méthode il avait adoptée pour toujours réussir dans ses entreprises, il répondit : « J'ai pour règle d'examiner mûrement, avant de » commencer, si la chose est faisable. Si elle ne l'est pas, » je ne l'entreprends pas. Si elle l'est, je sais que je puis » l'exécuter en prenant la peine qu'il faut pour cela ; et une » fois que j'ai commencé, je ne m'arrête plus que la chose ne » soit faite. Voilà la règle à laquelle je dois tous mes succès. »

Hunter occupait une grande partie de son temps à recueillir des renseignements précis sur des sujets qui avant lui avaient été regardés comme n'ayant pas la moindre importance. Ce fut ainsi, par exemple, que beaucoup de ses contemporains jugèrent qu'il perdait son temps et sa peine à étudier, comme il le faisait, la croissance de la corne du cerf. Mais Hunter avait l'intime conviction qu'aucune connaissance exacte de faits scientifiques n'est sans valeur. Et le fait est que l'étude de la croissance de la corne du cerf lui apprit comment les artères s'accommodent aux circonstances et s'élargissent quand l'occasion le requiert ; que la connaissance de ce fait l'enhardit, dans un cas d'anévrisme d'un rameau artériel, à lier l'artère principale à un endroit où aucun chirurgien avant lui n'avait osé le faire; et que par cette opération il eut le bonheur de sauver la vie à son malade. Comme bon nombre d'hommes d'une tournure d'esprit originale, il travaillait pendant longtemps à creuser, pour ainsi dire, et à établir ses fondations. Génie solitaire et plein de confiance dans ses propres forces, il pouvait se passer des consolations que l'on trouve dans la sympathie et dans l'approbation d'autrui ; et il fut en cela très-heureux : car bien peu de ses contemporains étaient capables d'entrevoir le but auquel tendaient ses recherches. Mais il obtint, en définitive, la meilleure des récompenses que puisse envier un travailleur sincère, celle qui dépend moins des autres que de soi-même, l'approbation de la conscience qui, chez

l'homme juste, accompagne toujours le courageux accomplissement du devoir.

Harvey fut aussi, et dans le même champ scientifique que Hunter, un travailleur d'une grande persévérance. Il ne se décida qu'après huit longues années d'investigations et de recherches de toutes sortes à publier ses vues sur la circulation du sang. Maintes et maintes fois il répéta et vérifia ses expériences, prévoyant sans doute l'opposition qu'il aurait à rencontrer de la part des membres de sa profession, lorsqu'il publierait sa découverte. La brochure dans laquelle il annonça ses vues était très-modeste, mais simple, claire et concluante. Elle n'en fut pas moins tournée en ridicule et stigmatisée comme la production d'un imposteur et d'un fou. Pendant assez longtemps il ne parvint pas à faire une seule conversion, et il ne récolta que des outrages et des mépris. Il mettait en question, disait-on, l'autorité révérée des anciens; et l'on assurait même que ses vues ne tendaient à rien de moins qu'à subvertir l'autorité des saintes Écritures et à ébranler jusque dans leurs fondements la morale et la religion. Sa petite clientèle le quitta, et il se trouva, pour ainsi dire, sans un ami. Cela dura des années; mais la grande vérité à laquelle au milieu de tous ses malheurs il était resté fidèle, reçue par un certain nombre de bons esprits, mûrit peu à peu au soleil de l'observation, et, au bout d'environ vingt-cinq ans, fut généralement admise comme une vérité scientifique établie.

La biographie universelle offre peu d'exemples de la puissance de l'effort individuel plus illustres que celui d'Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne. Il naquit en 1509 à Laval, dans le Maine, où son père était barbier. Ses parents, chargés d'une nombreuse famille et trop pauvres pour lui faire donner la moindre éducation, le placèrent chez un ecclésiastique de l'endroit, dans l'espoir qu'il pourrait y glaner quelques bribes d'instruction. Mais l'ecclésias-

tique tint Paré si constamment occupé à soigner sa mule et à lui rendre d'autres services domestiques, que jamais il ne resta à celui-ci de temps pour étudier. Sur ces entrefaites, le célèbre lithotomiste Cotot vint à Laval opérer un des confrères de l'ecclésiastique. Paré assista à l'opération qui l'intéressa vivement, et ce fut, dit-on, cette circonstance qui l'engagea à former la résolution de se consacrer à l'étude de la chirurgie. Il quitta le service du prêtre et entra comme apprenti chez un chirurgien-barbier, nommé Vialot, qui lui apprit à saigner, à arracher les dents, et à faire les opérations les plus simples. Après quatre ans de service sous ce maître, Paré se rendit à Paris, où, grâce à son application, il tira un excellent parti des avantages qu'offre cette ville pour l'étude de l'anatomie et de la médecine. Il réussit à obtenir le poste d'aide-chirurgien à l'Hôtel-Dieu, où il se fit remarquer par une conduite si exemplaire et des progrès si brillants, qu'on lui confia le soin de suppléer auprès des malades le professeur Goupil, qui occupait alors la chaire de chirurgie au Collége de France.

Paré, après avoir suivi le cours ordinaire des études, fut reçu maître barbier-chirurgien, et peu de temps après il accompagna en Piémont l'armée française commandée par Montmorenci. Là il vit le champ de ses expériences s'élargir considérablement, et, profitant avec autant de soin que d'assiduité de sa position, il apporta dans sa pratique journalière les ressources hardies d'un esprit ardent et original. Il n'était pas homme à marcher servilement dans l'ornière tracée par ses prédécesseurs, et il cherchait avec tout le soin possible à se rendre compte à lui-même des causes des maladies et de leurs remèdes. Le but pratique de ses études était de trouver le meilleur moyen d'alléger efficacement la douleur et d'aider à l'action curative de la nature. Dans cette voie, il réussit à introduire plusieurs améliorations importantes non-seulement dans la pratique de la

chirurgie, mais aussi dans celle de la médecine; et son traitement des blessures faites par les armes à feu, traitement dans lequel il fit preuve d'autant de science que d'humanité, eut entre autres le plus grand succès.

Jusqu'au temps de Paré les soldats blessés avaient eu bien plus à souffrir de l'ignorance de leurs chirurgiens que de l'habileté de leurs ennemis. Pour arrêter l'hémorrhagie, dans les cas de blessures faites par des armes à feu, les chirurgiens avaient recours à l'expédient barbare de panser les blessures avec de l'huile bouillante, de les cautériser au fer rouge, et quand il fallait en venir à l'amputation, de la faire aussi avec un couteau rougi au feu. Paré tout d'abord ne put faire autrement que de traiter les blessures selon la méthode accoutumée; mais un jour, l'huile bouillante étant venue, fort heureusement, à manquer, il y substitua une application plus douce et plus émolliente. Toute la nuit il fut en proie à la crainte d'avoir mal fait; et l'on peut se figurer le soulagement qu'il éprouva, lorsque au matin il vit que les blessés qui avaient été ainsi traités étaient comparativement à l'aise et rafraîchis par le sommeil, tandis que ceux qu'on avait traités à l'huile bouillante étaient, comme de coutume, torturés par les plus cruelles souffrances. Telle fut l'origine accidentelle d'une des plus grandes améliorations introduites par Paré dans le traitement des blessures. Mais une amélioration plus importante et qui, celle-là, ne dut rien au hasard, fut l'emploi de l'aiguille et de la ligature, et la substitution de ce mode de lier les artères et d'empêcher l'hémorrhagie au fer rouge qui avait été employé jusque-là.

On ne manqua pas, naturellement, de regarder d'abord les nouvelles méthodes de Paré comme des innovations dangereuses, et les vieux chirurgiens se liguèrent pour en empêcher l'adoption. Ils reprochèrent à Paré son manque d'éducation et plus particulièrement son ignorance du grec

et du latin, et le poursuivirent de citations empruntées aux anciens auteurs, citations qu'il ne pouvait en effet ni vérifier ni réfuter. Mais sa meilleure réponse aux attaques de ses adversaires consistait dans l'humanité, l'habileté et le succès de sa pratique. A cor et à cri et de tous côtés les soldats blessés demandaient Paré, qui, du reste, était toujours à leur service et qui les traitait non-seulement avec soin, mais avec affection, leur disant d'ordinaire en les quittant: « *Je t'ai pansé, Dieu te guérisse!* »

Au bout de trois ans de service comme chirurgien militaire, il revint à Paris, précédé par une telle réputation qu'il fut aussitôt nommé chirurgien de Henri II. Mais après un court intervalle de repos, nous le trouvons de nouveau sur le chemin des camps. Tous les ans, au printemps, il partait avec l'armée et ne revenait à Paris qu'à la fin de la campagne. Quand Metz fut assiégée par Charles-Quint, la garnison eut à souffrir de cruelles pertes, et le nombre des blessés devint très-grand. Les chirurgiens, peu nombreux et incapables, tuaient, selon toute apparence, plus de soldats que les Espagnols. Le duc de Guise, qui commandait la garnison, écrivit au roi pour le supplier d'envoyer Paré à leur secours. Le brave chirurgien partit aussitôt, et bravant les plus grands dangers, entre autres, comme il le dit, « d'estre pendu, estranglé, ou mis en pièces », il réussit à passer les lignes de l'ennemi et à entrer dans Metz. Le duc, les généraux et les capitaines lui firent le plus affectueux accueil, lui disant « que désormais ils n'avaient » plus peur de mourir, s'il advenait qu'ils fussent blessés »; et les soldats, quand ils apprirent son arrivée, se mirent à crier: « Nous ne craignons plus de mourir de nos blessu- » res, notre ami est parmi nous. » L'année suivante, Paré se trouva avec les assiégés dans la ville de Hesdin, qui tomba au pouvoir du duc de Savoie, et il y fut fait prisonnier. Mais, ayant réussi à guérir d'une blessure grave un des

principaux officiers de l'ennemi, il fut mis en liberté sans rançon et retourna sain et sauf à Paris.

Il consacra le reste de sa vie à l'étude, à des exercices de piété et à de bonnes œuvres. Sur les instances de quelques-uns des plus savants de ses contemporains, il consigna les résultats de son expérience chirurgicale dans divers ouvrages qui furent publiés par lui à différentes époques et qui forment vingt-huit livres. Les plus importants sont intitulés *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses*, et *Tentatives pour arriver à la ligature immédiate des artères*. Ses écrits sont surtout précieux par la grande quantité de faits et de cas divers qu'ils contiennent, et par le soin avec lequel l'auteur évite de donner des directions qui ne reposeraient que sur des théories et ne s'appuieraient pas sur l'observation.

Paré continua, quoique protestant, à remplir les fonctions de chirurgien ordinaire du roi, et il ne dut la vie, lors du massacre de la Saint-Barthélemy, qu'à l'amitié personnelle de Charles IX, à qui, c'est lui-même qui nous l'apprend, il avait rendu l'important service de le guérir d'une blessure du nerf médian accidentellement attaqué dans une saignée. Brantôme raconte ainsi dans ses Mémoires comment à son tour le roi sauva la vie à Paré : « Il l'envoya querir et venir » le soir dans sa chambre et garde-robe, lui commandant » de n'en bouger, et disant qu'il n'était pas raisonnable qu'un » homme qui pouvait rendre la vie à *tout* un petit monde » fût ainsi massacré. » Voilà donc comment Paré échappa aux horreurs de cette horrible nuit, et put vivre encore de longues années et mourir, à Paris, chargé d'ans et d'honneurs, en 1590.

Les difficultés que le docteur Jenner eut à surmonter pour propager et faire triompher sa découverte de la vaccine, furent plus grandes encore que celles contre lesquelles Harvey avait eu à lutter. Bien des gens avant lui avaient

examiné la maladie particulière à laquelle la vache a donné son nom, et avaient eu connaissance du bruit qui déjà courait parmi les laitières du Gloucestershire, que quiconque avait eu la maladie des vaches était assuré contre la petite vérole. C'était, il est vrai, une rumeur vague, qui n'avait cours que dans le vulgaire, à laquelle on n'accordait aucune importance, et que nul, avant Jenner, n'avait jugée digne d'examen. Ce fut donc par hasard que cette rumeur vint à ses oreilles. Une fille de la campagne étant venue un jour consulter à Sodbury l'homme de l'art auprès duquel Jenner, jeune alors, étudiait, la fille des champs, sur la mention qui fut faite de la petite vérole, s'écria: « Je ne puis pas l'avoir, car j'ai eu la vaccine. » Cette observation fixa fortement l'attention de Jenner, et il se mit aussitôt à faire des recherches et des observations sur ce sujet. Ceux de ses collègues avec lesquels il était lié et auxquels il fit part de ses vues sur les vertus prophylactiques de la vaccine, se moquèrent de lui et le menacèrent même de l'expulser de leur société, s'il persistait à leur rompre la cervelle de cette folie. Mais à Londres il eut le bonheur d'étudier sous John Hunter, auquel il communiqua ses vues. L'avis du grand anatomiste est profondément caractéristique: « Ne pensez pas, *essayez;* surtout soyez » patient et exact. » Cet avis, résumé succinct de toute la méthode d'observation, rendit le courage à Jenner. Il s'en retourna à la campagne, et, tout en exerçant sa profession, poursuivit ses observations et ses expériences pendant une période de vingt années. Sa foi personnelle en sa découverte était si complète qu'il vaccina son propre fils en trois occasions différentes. Enfin, il exposa ses vues dans un in-quarto d'environ soixante-dix pages, où il donna les détails de vingt-trois cas dans lesquels la vaccination avait si parfaitement réussi qu'il avait été impossible après cela de communiquer, soit par contagion, soit par inoculation, la

petite vérole aux individus vaccinés. Ce ne fut qu'en 1798 que ce traité fut publié, quoique Jenner eût travaillé à développer ses idées depuis 1775, époque à laquelle elles commencèrent à prendre forme.

Mais comment fut reçue cette découverte? Avec indifférence d'abord, puis avec hostilité. S'étant rendu à Londres pour exposer au corps médical le procédé de la vaccination et ses heureux résultats, il ne put pas décider un seul docteur à en faire l'essai, et, après avoir passé dans une attente vaine près de trois mois, il dut s'en retourner chez lui. On ne manqua pas de faire des caricatures sur sa découverte et de le représenter comme aspirant à *bestialiser* ses semblables, en introduisant dans leur système des matières putrides empruntées au pis des vaches malades. La vaccine fut dénoncée du haut de la chaire comme *diabolique*. On alla jusqu'à assurer que les enfants vaccinés prenaient en grandissant une *face bovine*, que des abcès se déclaraient sur leur tête *indiquant la place des cornes*, et que toute *la physionomie se changeait peu à peu en une physionomie de vache, et la voix en un mugissement de taureau*. La vaccine cependant était une vérité, et, peu à peu, malgré la violence de l'opposition que la publication de sa découverte avait soulevée, on commença à y croire. Dans un village où un adepte de Jenner chercha à en introduire la pratique, les premières personnes qui se soumirent à cette opération furent poursuivies à coups de pierre et pendant quelque temps ne purent sortir de chez elles. Deux dames nobles, lady Ducie et la comtesse de Berkeley, eurent le courage, — cela soit dit à leur honneur, — de vacciner leurs propres enfants, et les préjugés de l'époque furent à leur tour foulés aux pieds. Le corps médical, peu à peu, fit aussi volte-face, et il y en eut même qui, lorsque l'immense importance de la vaccine vint à être reconnue, cherchèrent à dépouiller Jenner du mérite de sa découverte. La cause de Jenner

triompha cependant à la longue, et le jour vint où des récompenses et des honneurs publics lui furent décernés. Il ne se montra pas moins modeste dans la prospérité qu'il ne l'avait été dans les jours difficiles : invité à venir s'établir à Londres, où il pouvait, lui disait-on, avoir en peu de temps une magnifique clientèle et gagner au moins 10,000 liv. sterl. (250,000 francs) par an, il répondit : « Non ! Au » matin de la vie j'ai choisi les sentiers obscurs et peu fré- » quentés, la vallée et non la montagne ; maintenant que » le soir est venu, il ne me convient pas de me donner en » spectacle et d'emprunter les manières d'un courtisan de » la fortune et de la renommée. » Du vivant même de Jenner, la vaccine fut adoptée dans tous les pays civilisés, et quand il mourut ses droits au titre de bienfaiteur de l'humanité étaient déjà universellement reconnus. « La vaccine fût-elle » la seule découverte de l'époque, » a dit Cuvier, « elle » suffirait encore à rendre cette époque à jamais illustre. »

Sir Charles Bell ne se montra ni moins patient, ni moins résolu, ni moins persévérant dans la poursuite des belles découvertes qu'il fit sur le système nerveux. Jusqu'à lui les notions les plus confuses avaient prévalu sur tout ce qui concerne les fonctions des nerfs, et, à vrai dire, cette branche de la science n'était guère plus avancée de son temps qu'elle ne l'était du temps de Démocrite et d'Anaxagoras, c'est-à-dire il y a trois mille ans. Charles Bell, dans la précieuse série d'écrits dont il commença la publication en 1821, envisagea ce sujet sous un point de vue tout nouveau et très-original, qui lui fut suggéré par une longue suite d'expériences non moins remarquables par leur nombre que par l'exactitude et le soin avec lesquels elles furent faites. Traçant dans tous ses détails le développement du système nerveux, depuis les êtres informes qui grouillent au bas de l'échelle animale jusqu'au roi de la création, l'homme, il en fit, pour nous servir de ses propres expressions, « un

» exposé aussi clair que s'il s'était trouvé tout écrit dans notre » langue maternelle ». Sa grande découverte consistait dans l'observation de ce fait, que les nerfs spinaux sont doubles dans leur fonction, et que, prenant naissance par de doubles racines dans la moelle épinière, ceux des nerfs qui tiennent à une racine transmettent les volitions, tandis que ceux qui tiennent à l'autre transmettent les sensations. L'étude de ce sujet ne prit pas à Charles Bell moins de quarante ans, et ce ne fut qu'en 1840 qu'il présenta son dernier mémoire à la Société royale. Comme Harvey et Jenner, il eut le bonheur de vivre assez longtemps pour voir ses idées triompher du ridicule et de l'opposition qu'elles avaient d'abord rencontrés; mais, comme eux aussi, il se vit, lorsque la justesse de ses vues fut enfin reconnue, disputer la priorité de la découverte par de nombreux rivaux, tant en Angleterre qu'à l'étranger. Enfin, pour compléter la ressemblance de leurs destinées, la publication de ses précieux mémoires lui coûta, comme à eux, la perte d'une partie de sa clientèle, et lui-même il a soigneusement noté ce fait, qu'à châque nouveau progrès accompli dans la voie des découvertes, il eut à redoubler de travail pour conserver sa réputation comme praticien. A la longue, cependant, les grands mérites de Charles Bell furent pleinement reconnus; et, entre autres hommages qui lui furent rendus par ses contemporains, nous pouvons citer ce fait singulier, que Cuvier, sentant, sur son lit de mort, les muscles de sa propre face contournés et tirés de côté, fit remarquer à ceux qui l'entouraient à quel point cela confirmait l'exactitude de la théorie de Charles Bell.

Nous trouvons dans la vie de William Herschel un autre exemple bien remarquable du pouvoir de la patience et de la persévérance; mais il s'agit ici d'une autre branche de la science, l'astronomie. Le père d'Herschel, pauvre musicien allemand, avait quatre fils, musiciens comme lui. Wil-

liam, étant venu chercher fortune en Angleterre, s'engagea comme hautbois dans la musique de la milice de Durham ; et, le régiment se trouvant en garnison à Doncaster, le docteur Miller désira faire la connaissance d'Herschel, à qui il venait d'entendre jouer un admirable solo de violon. Le docteur entra donc en conversation avec le jeune homme, dont il fut si content, qu'il le pressa de quitter la musique du régiment et de venir passer quelque temps chez lui. Herschel accepta et profita de son séjour à Doncaster, non-seulement pour jouer du violon dans les concerts, mais pour étudier dans la bibliothèque du docteur Miller, durant ses heures de récréation. Un nouvel orgue ayant été construit pour l'église paroissiale d'Halifax, on fit savoir au public, par les journaux, qu'on avait besoin d'un organiste, sur quoi Herschel se présenta pour cet emploi et l'obtint. Tout en remplissant ses fonctions d'organiste et de professeur de musique à Halifax, il se mit, sans le secours d'aucun maître, à étudier les mathématiques. Bientôt après, la vie errante qu'il menait comme artiste le conduisit à Bath, où il joua dans l'orchestre de l'établissement des eaux, en même temps qu'il officiait comme organiste à la Chapelle Octogone. Quelques découvertes récentes en astronomie ayant fixé son attention et éveillé en lui un puissant esprit de curiosité, il réussit à emprunter à un ami un télescope de Gregory, de deux pieds. La science l'avait fasciné à un tel point, que, malgré sa pauvreté, il chercha à acheter un télescope ; mais l'opticien de Londres auquel il s'adressa lui en demanda un prix si alarmant, qu'il prit la résolution d'en construire un lui-même. Ceux qui savent ce que c'est qu'un télescope à réflexion, et l'habileté qu'il faut pour préparer le miroir métallique concave qui forme la pièce la plus importante de cet appareil, pourront se faire une idée de la difficulté de cette entreprise. Quoi qu'il en soit, après un long et pénible travail, Herschel réussit à compléter un

réflecteur de cinq pieds, avec lequel il eut la satisfaction d'observer l'anneau et les satellites de Saturne. Peu satisfait de ce triomphe, il se mit à fabriquer successivement des instruments de sept, de dix et même de vingt pieds. En travaillant à la construction de son réflecteur de sept pieds, il ne finit pas moins de deux cents miroirs, avant d'en produire un avec lequel il pût se servir des lentilles les plus grossissantes, ce qui peut donner une idée de la persévérance qu'il apportait au travail. Pendant qu'il se livrait à l'occupation sublime de l'exploration du ciel, il continuait à gagner modestement sa vie en jouant dans les concerts de l'établissement des eaux à Bath; mais sa passion pour les observations astronomiques était si grande qu'elle ne lui permettait pas d'attendre la fin du concert, et qu'il s'échappait durant les entr'actes pour aller à la hâte donner un coup d'œil à son télescope, après quoi, satisfait, il revenait à son hautbois. Tout en chassant ainsi deux lièvres à la fois, il découvrit, en dépit du proverbe, la planète Uranus. Il calcula avec soin son orbite et la vitesse de son mouvement, et, ayant envoyé le résultat de ses calculs à la Société royale, il vit tout d'un coup son nom jusque-là obscur briller du vif éclat de la renommée. Il fut peu de temps après élevé au poste d'astronome royal, et à dater de ce jour, il se trouva, grâce aux bontés de George III, complétement à l'abri du besoin. Il ne supporta pas la bonne fortune avec moins d'humilité et de douceur qu'il n'avait supporté l'obscurité, et l'on peut dire que, parmi ceux des adeptes de la science dont la biographie universelle a enregistré les noms, il ne s'en trouve peut-être pas un autre qui ait fait preuve tout à la fois de tant de douceur et de patience, de tant de bonheur et de génie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PUISSANCE DE L'APPLICATION DANS LES BEAUX-ARTS.

« Quant à ceux qui prétendent qu'on peut réussir en quelque chose sans travail et sans peine, ce sont des empoisonneurs. »
(BENJAMIN FRANKLIN.)

« Excelle, et tu vivras. »
(JOUBERT.)

Dans les beaux-arts, comme dans toute autre branche de l'activité humaine, une laborieuse ardeur peut seule conduire à la perfection. Il n'y a rien qui dépende moins du hasard que la peinture d'un beau tableau ou la sculpture d'une noble statue. Pour guidé qu'il soit par le génie, chaque coup de pinceau ou de ciseau de l'artiste n'en est pas moins le produit d'une étude constante. On peut avoir de temps en temps ce qu'on appelle *une heureuse inspiration;* mais la grande route de l'application et du travail est, toute vieille et vulgaire qu'elle paraisse, la seule où l'artiste puisse en toute sûreté s'aventurer.

On raconte du peintre de paysage Wilson qu'il peignait d'abord ses tableaux dans un style pâle, mais correct, et que, lorsqu'il en avait ainsi achevé un, il se reculait de quelques pas, et, armé d'un pinceau emmanché d'une longue baguette, restait pendant quelques instants absorbé dans la contemplation de son œuvre, puis, tout à coup, d'une main rapide et d'une touche hardie, lui donnait en quelques traits un fini admirable. Toutefois cela ne prouve pas, bien loin de là, que pour produire un bel effet il ne

s'agisse que de jeter sa brosse contre la toile et d'espérer qu'il en résultera un chef-d'œuvre. C'est toute la vie d'un homme qu'il faut pour arriver à ce degré d'habileté qui permet à un artiste de jeter, au moyen de quelques retouches, la lumière et la vie dans un tableau; mais il est infiniment probable que celui qui ne s'y est pas d'avance exercé par une longue et patiente étude n'arrivera, en voulant d'un trait produire un grand effet, qu'à produire une affreuse tache.

Sir Joshua Reynolds avait une telle foi dans la puissance du travail, qu'il croyait que la perfection dans l'art, « qu'on » l'appelle génie, goût ou don du ciel, peut s'acquérir ». Il écrivait un jour à Barry : « Celui qui a résolu d'atteindre à » l'excellence dans la peinture ou dans n'importe quel art » doit, du moment où il se lève jusqu'à celui où il se » couche, ne pas penser à autre chose. » Une autre fois il disait : « Ceux qui veulent atteindre à la perfection doivent » constamment travailler, le matin, à midi, le soir, tou- » jours, et sans s'inquiéter de savoir s'ils sont bien ou mal » disposés : ils s'apercevront bientôt que ce n'est pas un » jeu, mais un travail, et des plus rudes. » Cependant, quoique l'application soutenue soit sans aucun doute absolument nécessaire à l'acquisition de la plus haute distinction dans les arts, il est également vrai que sans les facultés innées tous les efforts du monde, quelque bien dirigés qu'ils fussent, ne feraient pas un artiste. Le don vient de la nature, mais il est perfectionné par l'éducation que l'artiste se donne à lui-même, éducation qui est bien autrement importante que celle que l'on reçoit dans les écoles.

Quelques-uns des plus grands artistes ont eu, pour réussir, à lutter contre la misère et à se forcer un passage à travers toutes sortes de difficultés. Il est probablement impossible de mentionner ce fait sans qu'une foule d'exemples illustres se présentent aussitôt à l'esprit du lecteur. Claude

Lorrain, le pâtissier; le Tintoret, dont le nom même indique la profession première, celle de teinturier; les deux Carrache, dont l'un fut broyeur de couleurs et l'autre aide-maçon au Vatican; Inigo Jones, le tisserand; Salvator Rosa, qui pendant quelque temps vécut dans la compagnie des bandits; Giotto, le berger; Zingarelli, le bohémien; Cavedone, que son père abandonna à la mendicité; Canova, le tailleur de pierre; Jackson, le tailleur d'habits; Turner, le garçon perruquier; tous ces artistes, et bien d'autres qui ne sont pas moins célèbres, ne réussirent à se distinguer qu'à force d'étude et de travail et en dépit des circonstances les plus défavorables. Quelques-uns arrivèrent à la fortune; mais chez aucun, que nous sachions, la fortune ne fut le principal mobile. Les commencements de la carrière artistique exigent vraiment tant de sacrifices et d'application que jamais le seul amour du lucre ne suffirait à de pareils efforts. Les jouissances que l'art procure à l'artiste ont toujours été pour celui-ci la plus précieuse des récompenses; la fortune vient après, et n'est qu'un détail. Un grand nombre d'artistes ont même noblement préféré suivre la pente de leur génie que de subir les marchandages du public. Spagnoletto réalisa dans sa vie la belle fiction de Xénophon, et, après avoir acquis de quoi vivre au sein du luxe, il jugea préférable de se soustraire à l'influence des richesses et revint volontairement à la pauvreté et au travail. Michel-Ange, comme on lui demandait son avis sur un tableau de l'exposition duquel certain peintre s'était donné beaucoup de mal pour tirer profit, répondit : « Je ne crois » pas que cet homme, tant qu'il se montrera si avide de » richesses, parvienne à être autre chose qu'un pauvre » homme. »

Comme sir Joshua Reynolds, Michel-Ange croyait fermement à la puissance du travail, et il soutenait qu'il n'y a rien qui, une fois conçu par l'imagination, ne puisse s'exé-

cuter en marbre, si la main a été vigoureusement exercée à obéir à l'esprit. Il était lui-même un des travailleurs les plus infatigables, et il attribuait à la frugalité avec laquelle il vivait le pouvoir qu'il avait de consacrer à l'étude plus de temps que la plupart de ses contemporains. Quand il travaillait, il passait la plus grande partie de la journée sans prendre autre chose qu'un peu de pain et de vin, et il lui arrivait fréquemment de se lever au milieu de la nuit pour travailler. En pareille occasion, il avait coutume de fixer sur le devant d'un bonnet de papier qui lui servait de coiffure la chandelle à la lueur de laquelle il sculptait. Quelquefois, quand il était par trop fatigué, il se couchait sans se déshabiller, afin d'être tout prêt à se remettre à l'ouvrage, lorsque le sommeil l'aurait un peu rafraîchi. Il avait un emblème favori qui représentait un vieillard dans un chariot, avec un sablier placé devant lui et cette inscription : *Ancora imparo! — J'apprends encore.*

Le Titien était aussi un rude piocheur. Il travailla huit ans à son célèbre *Martyre de saint Pierre* et sept à son tableau de la *Cène*. Dans sa lettre à Charles-Quint il disait : « J'envoie *la Cène* à Votre Majesté ; j'y ai travaillé » presque continuellement depuis sept ans, — *dopo sette* » *anni lavorandovi quasi continuamente.* » Bien peu de personnes réfléchissent à ce que les grandes œuvres d'art exigent de patience, de travail, de préparations longues et coûteuses. Elles semblent venir facilement et vite sous les mains de l'artiste ; mais que de peines il a fallu prendre pour acquérir cette facilité ! « Vous me demandez cinquante » sequins, » disait à un sculpteur un noble vénitien, « d'un » buste qui ne vous a coûté que dix jours de travail. » — « Il est vrai ! » dit l'artiste, « mais vous oubliez qu'il m'a fallu » trente ans pour apprendre à faire ce buste en dix jours. » Comme on blâmait le Dominiquin de sa lenteur à finir un tableau qui lui avait été commandé, « Hé ! » s'écria-t-il,

» je ne cesse point d'y travailler intérieurement. » Rien ne peut mieux faire ressortir le caractère laborieux de feu sir Augustus Callcott que ce fait, qu'il ne fit pas moins de quarante esquisses différentes de son fameux *Rochester*. Cette constante répétition, dans l'art comme dans la vie elle-même, est une des conditions essentielles du succès.

Il ne faut rien de moins que l'infatigable ardeur dont il était animé pour expliquer le succès de Claude, le plus grand des paysagistes. Les circonstances au milieu desquelles le sort le fit naître étaient bien peu favorables au développement du génie artistique. Né à Château de Chamagne, en Lorraine, de parents fort pauvres, il fut, dit-on, mis de très-bonne heure en apprentissage chez un pâtissier. Ayant eu, peu de temps après, le malheur de perdre ses parents, il alla vivre avec son frère, qui était sculpteur sur bois. Là, ses goûts artistiques commencèrent bientôt à se montrer, et un voyageur de commerce persuada à son frère de permettre au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Rome. Claude partit, et, après bien des vicissitudes, nous le retrouvons remplissant les humbles fonctions de rapin chez Agastino Tassi, peintre de paysage bien connu. Ce fut là qu'il commença à acquérir des connaissances artistiques sérieuses. S'étant fait quelque réputation, il fit son tour d'Italie, de France et d'Allemagne, s'arrêtant en divers lieux pour peindre des tableaux et regarnir son escarcelle. De retour à Rome, il trouva ses œuvres plus recherchées que jamais, et, à partir de cette époque, il se consacra tout entier et pour toujours à la peinture du paysage. Ne se lassant jamais d'étudier la nature sous tous ses aspects, il passait une grande partie de son temps à copier minutieusement des bâtiments, des champs, des arbres, des feuilles et autres objets de ce genre qu'il finissait dans tous leurs détails, et qu'il gardait par devers lui

comme un approvisionnement où il puisait ensuite à pleines mains pour les besoins de ses grands paysages. Il donnait aussi une grande attention à l'étude du ciel, dans la contemplation duquel il passait des journées entières, notant avec soin les divers changements que, de l'aube à la nuit, produisaient la croissance et la décroissance du jour. Par cette assiduité à l'étude, il acquit, lentement il est vrai, si l'on s'en rapporte à la tradition, mais sûrement, cette habileté de main et cette justesse de coup d'œil qui lui valurent plus tard d'être absolument le premier parmi les peintres de paysage.

Turner, que l'on a surnommé *le Claude anglais*, n'eut pas une existence moins laborieuse. Destiné d'abord à l'état de barbier, qui était celui de son père, il travailla dans la boutique paternelle, à Londres, jusqu'au jour où l'esquisse d'un écusson d'armoiries qu'il avait faite sur un plateau d'argent ayant attiré l'attention d'un monsieur que son père était en train de raser, celui-ci engagea vivement le père à permettre à son fils de suivre sa vocation. Le père Turner se fit tirer l'oreille, mais finit par consentir à ce que son fils quittât la profession d'artiste en cheveux pour celle d'artiste peintre.

Comme tous ceux de son âge qui se dévouent aux beaux-arts, Turner eut des difficultés d'autant plus grandes à surmonter qu'il se trouvait dans une position de fortune plus précaire. Heureusement il était de bonne composition, ne plaignait pas sa peine, et ne dédaignait aucun travail, quelque modeste qu'il fût. Il accepta, sans se faire prier, d'aller, à tant par soirée, laver des ciels à l'encre de Chine, se trouva très-heureux d'avoir à souper par-dessus le marché, et amassa par ce moyen un peu d'argent, tout en s'exerçant et gagnant lui-même en habileté. Il se mit ensuite à faire des dessins pour des guides, des almanachs et toutes sortes de livres illustrés à bon marché. « Qu'au-

» rais-je pu faire de mieux? » disait-il longtemps après, « c'était un excellent exercice. » A tout il travaillait avec soin et consciencieusement, ne passant jamais légèrement sur son ouvrage sous le prétexte qu'il était mal payé. Il était désireux d'apprendre autant que de gagner sa vie, faisait toujours de son mieux, et ne laissait jamais un dessin sans avoir ajouté quelque chose aux progrès réalisés dans la composition précédente. Un homme qui travaillait ainsi ne pouvait manquer de parvenir; et la croissance de son génie en puissance et en étendue fut, pour nous servir de l'expression de Ruskin, « aussi constante » et aussi régulière que celle de la lumière du soleil à son » lever ».

L'art, quelques facultés artistiques que l'on ait reçues de la nature, n'est vraiment pas un jeu. Dans bien des cas cette vérité n'a pas attendu longtemps pour se manifester, et les exemples d'une précocité apparente ne manquent point dans la vie d'une foule de grands artistes. On connaît ce détail anecdotique de la vie de West : veillant un jour, à l'âge de sept ans, près du berceau de l'enfant de sa sœur aînée, il fut si vivement frappé de la beauté de l'enfant endormi, qu'il courut chercher du papier et se mit aussitôt à faire, à l'encre rouge et à l'encre noire, le portrait de l'enfant au berceau. Ce petit incident révéla l'artiste en lui, et l'on put voir dès lors qu'il serait impossible de le détourner de son penchant. S'il n'eût pas été gâté par de trop précoces succès, West eût pu être un bien plus grand peintre qu'il ne le fut; mais malheureusement il ne dut pas sa réputation à l'étude, aux épreuves et aux difficultés vaincues, et si sa renommée fut grande, en revanche, elle ne fut pas de longue durée.

Richard Wilson, lorsqu'il était enfant, s'amusait à tracer avec un bâton brûlé des figures d'hommes et d'animaux sur les murs de la maison de son père. Il s'adonna d'abord à la peinture du portrait; mais étant en Italie, il lui

arriva, un jour qu'il rendait visite à Zucarelli, d'avoir à attendre celui-ci. Pour tromper l'ennui de l'attente, il se mit à peindre la vue sur laquelle donnait la fenêtre de la chambre de son ami; et Zucarelli, arrivant sur ces entrefaites, fut si charmé de ce tableau, qu'il demanda à Wilson s'il n'avait pas étudié le paysage, à quoi celui-ci répondit que non. « Eh bien, » dit l'autre, « je vous conseille » de vous y mettre, car vous pouvez être sûr d'avance » d'un grand succès. » Wilson suivit le conseil, étudia et travailla de son mieux, et devint le premier grand peintre de paysage de l'école anglaise.

Sir Joshua Reynolds, étant enfant, négligeait ses leçons et ne faisait que dessiner, ce dont son père avait coutume de le reprendre. L'enfant était destiné par ses parents à la profession médicale; mais l'instinct qui l'attirait vers les beaux-arts était trop fort pour être réprimé, et il devint peintre. Gainsborough, écolier, s'en allait esquisser dans les bois de Sudbury, et à douze ans c'était un artiste consommé, si fin observateur et si rude piocheur, qu'aucune vue pittoresque, n'eût-il eu qu'une seule fois l'occasion d'en admirer l'effet, n'échappait à l'activité de son crayon.

William Blake, fils, lui, d'un bonnetier, ne trouvait rien de mieux que de dessiner des croquis sur le dos des factures de son père et de couvrir le comptoir d'esquisses. Edward Bird, n'ayant pas plus de trois ou quatre ans, grimpait sur les chaises pour dessiner sur les murs des figures qu'il disait être des soldats anglais et français. On lui acheta une boîte de couleurs, et son père, voulant faire servir à quelque chose son amour de l'art, le mit en apprentissage chez un fabricant de cabarets. Ce fut là le point de départ d'où il s'éleva, à force d'étude et de travail, au rang de membre de l'Académie royale de peinture.

Hogarth, qui d'ailleurs faisait un écolier très-borné, prenait plaisir à illustrer les lettres de l'alphabet, et ses cahiers

étaient plus remarquables par les dessins dont il les embellissait que par la manière dont ses devoirs eux-mêmes étaient faits. Sous ce rapport il était au-dessous de tous les bêtas de sa classe, mais pour les illustrations nul n'approchait de lui. Son père le mit en apprentissage chez un argentier, où il apprit à dessiner et à graver sur l'argenterie de table des armoiries et des chiffres. De la ciselure sur argent, il passa à la gravure sur cuivre, qu'il apprit seul. Il s'appliquait principalement à graver des griffons et autres monstres héraldiques, et ce fut en se livrant à cette étude qu'il se trouva pris du désir de reproduire les variétés du caractère humain. La perfection singulière à laquelle il s'éleva dans cet art fut le résultat de ses études patientes et de ses observations attentives. Il avait le don, qu'il cultiva avec le plus grand soin, de conserver si exactement le souvenir des traits principaux d'une figure remarquable quelconque, qu'il pouvait plus tard les reproduire sur le papier ; mais si quelque forme particulièrement fantastique ou exagérée s'offrait à ses regards, il en faisait aussitôt une esquisse sur l'ongle de son pouce, et de cette façon l'emportait chez lui pour l'y reproduire dans les proportions convenables. Tout ce qui était original et fantastique avait pour lui un charme puissant, et il errait souvent dans les lieux les moins fréquentés du monde, dans l'espoir d'y trouver des types originaux. Il enrichit ainsi son esprit d'un trésor immense qui lui permit plus tard de concentrer dans ses ouvrages une force incroyable de pensée et d'observation. C'est pour cela que les tableaux de Hogarth sont une peinture si fidèle des caractères, des mœurs et même des idées de son temps. La peinture, selon lui, ne se pouvait apprendre véritablement qu'à une école, celle de la nature. Toutefois, excepté dans sa propre spécialité artistique, ce n'était pas un homme d'une haute culture intellectuelle. Il n'avait guère appris à l'école que

l'écriture et l'orthographe : l'éducation qu'il se donna plus tard à lui-même fit le reste. Longtemps il végéta dans une situation des plus précaires, mais n'en travailla pas moins d'un cœur content. Tout pauvre qu'il était, il s'arrangeait pour que ses dépenses n'excédassent pas ses modiques revenus, et il se vantait, avec un légitime orgueil, d'être un payeur ponctuel. Plus tard, lorsqu'il eut surmonté tous les obstacles et eut acquis fortune et renommée, il aimait à revenir sur les travaux et les privations de sa jeunesse, et à livrer de nouveau par la pensée la bataille qu'il avait gagnée si honorablement comme homme et si glorieusement comme artiste. « Je me souviens », disait-il dans une certaine occasion, « du temps où j'allais me pro-» mener mélancoliquement par la ville, ayant à peine un » schelling dans la poche; mais aussitôt que j'avais reçu » dix guinées d'une planche, je retournais chez moi, cei-» gnais mon épée, et ressortais, plus fier qu'un homme qui » eût eu des milliers de livres à sa disposition. »

Visiter Rome, la capitale des beaux-arts, a toujours été l'ambition des jeunes artistes. Mais le voyage est coûteux, et l'artiste pauvre la plupart du temps. Cependant avec une grande force de volonté et la ferme résolution de surmonter tous les obstacles, il n'est pas impossible d'aller jusqu'à Rome. C'est ce que prouve bien l'exemple de François Perrier, un des plus anciens peintres de l'école française, qui, pour satisfaire l'ardent désir qu'il avait de visiter la Ville éternelle, consentit à servir de guide à un pauvre mendiant aveugle. Après bien des courses vagabondes, il arriva enfin jusqu'au Vatican, étudia, et devint célèbre. Jacques Callot ne fit pas preuve de moins d'ardeur dans sa résolution de visiter Rome. Quoique son père s'opposât à son désir d'être peintre de profession, il ne voulut pas se laisser détourner de son but. Sous l'empire de ses indomptables instincts, il s'enfuit de la maison paternelle

ne sachant comment il irait à Rome, mais déterminé à y aller. Étant parti de chez lui pour ainsi dire sans argent, il se trouva bientôt réduit à n'avoir pas même de quoi manger. Sur ces entrefaites, il fit la rencontre d'une troupe de bohémiens qui subvinrent à ses plus pressants besoins et le reçurent dans leur compagnie. On voyagea gaiement de foire en foire, revêtant maints costumes et jouant maints rôles divers. Ce fut, selon toute apparence, durant ce remarquable voyage que Callot acquit cette connaissance extraordinaire des figures, des traits et des caractères qu'il reproduisit dans la suite, et quelquefois avec tant d'exagération, dans ses admirables eaux-fortes.

Étant enfin arrivé à Florence, Callot fit la connaissance d'un gentilhomme qui, charmé de son ingénieuse ardeur, le plaça près d'un artiste pour étudier; mais rien que Rome elle-même ne pouvait satisfaire Callot, et pour y aller, il quitta bientôt Florence. A Rome, il fit la connaissance de Porigi et de Thomassin, qui, en voyant ses esquisses au crayon, lui prédirent une brillante carrière. Il en était là de ses escapades, lorsqu'un ami de sa famille le rencontra, et sut le forcer à reprendre le chemin de la maison paternelle. Il revint; mais il avait déjà contracté une telle passion pour la vie libre et vagabonde, qu'il lui était impossible de vivre en repos: il s'échappa une seconde fois, et une seconde fois fut ramené à la maison par son frère aîné qui l'avait retrouvé à Turin. A la fin, son père, voyant que toute résistance était vaine, consentit, à regret, qu'il allât étudier à Rome, où, cette fois, il passa plusieurs années à se perfectionner sous de bons maîtres dans le dessin et la gravure. Comme il revenait en France, il fut engagé par Côme II à rester à Florence, où il travailla encore pendant plusieurs années. A la mort de son protecteur, il revint dans sa famille, à Nancy, et là, grâce à son burin et à son poinçon, acquit en peu de temps fortune et re-

nommée. Lorsque, durant les guerres civiles, Nancy fut assiégée et prise, le duc de Richelieu commanda à Callot une gravure de cet événement; mais Callot n'était point disposé à commémorer le désastre qui était arrivé à sa ville natale, et il refusa tout net. Richelieu, ne pouvant ébranler la résolution de l'artiste, le fit mettre en prison. Là, par une singulière coïncidence, Callot trouva quelques-uns de ses anciens amis, les bohémiens, qui lui étaient venus en aide à l'époque de son premier voyage à Rome. Louis XIII, lorsqu'il apprit que Callot avait été mis en prison, ne se contenta pas de lui faire rendre la liberté; il promit en outre de lui accorder la faveur qu'il plairait à Callot de demander. Celui-ci s'empressa de requérir que ses vieux compagnons, les bohémiens, fussent mis en liberté, et que permission leur fût donnée de mendier librement dans Paris. Cette singulière requête lui fut accordée, à condition toutefois qu'il dessinerait et graverait les portraits de ses amis; et c'est à cet étrange concours de circonstances que nous devons le curieux *Cahier des Mendiants*. On dit que Louis offrit à Callot une pension de 3,000 livres s'il voulait s'engager à ne pas quitter Paris; mais l'artiste avait trop les goûts de la bohème, et estimait trop sa liberté de mouvement pour pouvoir accepter rien de pareil. Il retourna donc à Nancy, où il travailla jusqu'à sa mort. On peut juger de son activité par le nombre de ses gravures et de ses eaux-fortes, qui ne montent pas à moins de seize cents. Il avait un goût tout particulier pour les sujets grotesques, et il les traitait avec la plus grande habileté. Ses gravures à l'eau-forte, qu'il traçait d'abord d'une main libre et hardie et retouchait ensuite au burin, sont exécutées avec une délicatesse et une finesse de détails vraiment merveilleuses.

Plus romanesque et plus aventureuse encore fut la carrière de Benvenuto Cellini, l'étonnant orfèvre, peintre, sculpteur, graveur, ingénieur et littérateur. Sa vie, qu'il a

racontée lui-même, est l'une des plus extraordinaires qu'il soit possible de trouver dans tout le domaine de l'autobiographie. Giovanni Cellini, son père, était un des musiciens de la cour de Laurent de Médicis, à Florence; et la plus haute ambition qu'il eût pour son fils Benvenuto, était de le voir devenir un habile joueur de flûte. Mais Giovanni, ayant perdu sa place, fut forcé de faire apprendre un métier à son fils, et le fit entrer comme apprenti chez un orfèvre. L'enfant, qui n'avait pas attendu jusque-là pour montrer combien il avait de goût pour le dessin, s'appliqua diligemment à sa nouvelle occupation, et devint en peu de temps un habile ouvrier. Ayant été impliqué dans une querelle, il fut banni pour six mois, et alla passer quelque temps chez un autre patron, à Sienne, où il se perfectionna encore dans le travail de la bijouterie et de l'orfèvrerie.

Cependant, comme son père persistait à vouloir faire de lui un joueur de flûte accompli, il continua à étudier cet instrument, quoique au fond il le détestât. L'art du dessin était celui qu'il préférait, et il le cultivait avec enthousiasme. De retour à Florence, il étudia avec soin les œuvres de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et, pour se perfectionner dans l'art de travailler l'or, il fit le voyage de Rome à pied, non sans avoir sur la route toute espèce d'aventures. Il ne fut pas longtemps absent de Florence, et quand il y revint, ce fut pour y jouir de la réputation de l'homme le plus habile du monde à travailler les métaux précieux : aussi ses œuvres étaient-elles énormément recherchées. Mais, d'un tempérament irascible, il se faisait toujours de mauvaises affaires et se voyait souvent obligé de chercher son salut dans la fuite : ce fut ainsi qu'il se sauva de Florence sous l'habit d'un moine et se réfugia de nouveau à Sienne, d'où plus tard il passa à Rome.

A Rome, Cellini trouva de puissants protecteurs, et il entra au service du pape avec la double qualité d'orfèvre et

de musicien. Il étudiait constamment et se perfectionnait en se familiarisant avec les œuvres des plus grands maîtres. Il montait des bijoux, retouchait des émaux, gravait des sceaux, dessinait et exécutait toutes sortes d'ouvrages en or, en argent, en bronze, et tout cela d'un style qu'aucun autre artiste ne pouvait égaler. S'il entendait parler d'un orfévre devenu fameux dans quelque branche particulière de son art, il n'avait pas de repos qu'il ne l'eût surpassé. Ce fut ainsi qu'il parvint à rivaliser avec l'un pour les médailles, avec l'autre pour les émaux, avec un troisième pour les bijoux; si bien qu'on peut dire qu'il n'y avait pas une branche de sa profession dans laquelle il ne se crût tenu d'exceller.

Animé d'un tel esprit, il n'y avait rien de bien étonnant, après tout, que Cellini arrivât à accomplir tant de choses. C'était un homme d'une dévorante activité. Il voyageait beaucoup. Tantôt nous le trouvons à Florence, tantôt à Rome, tantôt à Mantoue, puis à Rome encore, à Naples, et de nouveau à Florence, d'où il va à Venise et de là en France. Faisant tous ces longs voyages à cheval, il ne pouvait pas emporter avec lui beaucoup de bagages; aussi, partout où il allait, il commençait par fabriquer ses propres outils. Non-seulement il dessinait ses modèles, mais il les exécutait : les forgeant, les sculptant, les coulant et les façonnant de ses propres mains. En vérité, ses œuvres sont si visiblement frappées au sceau du génie, qu'elles n'auraient jamais pu être dessinées par une personne et exécutées par une autre. Le moindre article, — une boucle de ceinturon, un cachet, une médaille à mettre au chapeau, une simple bague, un bouton, — devenait dans ses mains une admirable œuvre d'art.

Il donna lui-même un remarquable exemple de son habileté comme ouvrier. Un chirurgien étant venu un jour chez l'orfévre Raffaello del Moro pour une opération, Cel-

lini, qui était présent, ayant jeté un coup d'œil sur les instruments du chirurgien, les trouva, comme ils l'étaient d'ordinaire à cette époque, lourds et grossiers. Il pria le chirurgien de suspendre son opération pour un quart d'heure, courut à son atelier, y prit une lame de l'acier le plus fin, et façonna en un rien de temps un couteau d'un fini admirable, à l'aide duquel l'opération se fit avec le plus grand succès.

Parmi les statues qu'exécuta Cellini, les plus importantes furent le *Jupiter,* en argent, qu'il fit à Paris pour François Ier, et le *Persée,* en bronze, qu'il exécuta pour le grand-duc Côme de Médicis, à Florence. Il fit aussi, en marbre, des statues d'*Apollon*, d'*Hyacinthe,* de *Narcisse* et de *Neptune*. Les incidents extraordinaires qui se produisirent durant la fonte du *Persée* peuvent mieux que toute autre chose donner une idée du caractère remarquable de l'artiste.

Le grand-duc ayant exprimé l'opinion arrêtée que l'on ne pourrait jamais couler en bronze le modèle qui lui avait été montré en cire, Cellini, que cette prédiction piquait au vif, entreprit aussitôt, non-seulement de le tenter, mais d'y réussir. Ayant fait d'abord un modèle d'argile, il le fit cuire et le recouvrit ensuite de cire qu'il modela de façon à lui donner le fini d'une statue parfaite. Recouvrant à son tour la couche de cire d'une sorte de terre glaise, il fit cuire le tout une seconde fois, et la cire, ayant fondu sous l'influence de la chaleur, s'écoula, laissant entre les deux couches d'argile un grand espace libre pour la réception du métal. En prévision des dérangements qui auraient pu survenir, l'opération de la coulée se fit dans une fosse creusée immédiatement au-dessous du haut fourneau d'où le métal en fusion devait être, à l'aide de tuyaux et d'ouvertures, introduit dans le moule.

Cellini, pour ne pas se trouver pris au dépourvu dans l'opération qui allait commencer, avait fait une grande pro-

vision de bois de pin; et le fourneau ayant été rempli de morceaux de cuivre et de bronze, le feu fut allumé. Mais ce bois résineux devint bientôt la proie d'un si furieux embrasement, que le feu prit à la boutique et détruisit une partie du toit, pendant que, d'un autre côté, le vent violent qui soufflait et la pluie qui tombait à torrents sur le fourneau empêchaient la chaleur de se développer et les métaux de fondre.

Durant de longues heures, Cellini, jetant continuellement du bois dans le feu, s'efforça d'entretenir la chaleur voulue. A la longue, cependant, il se sentit si épuisé et si malade qu'il craignit vraiment de mourir avant que la statue fût coulée. Il fut obligé de se mettre au lit et de laisser à ses aides le soin de verser le métal dans le moule; mais au moment où ceux qui l'entouraient cherchaient à le consoler dans son malheur, un ouvrier se précipita dans la chambre, et, d'une voix lamentable, annonça « que tout était » perdu; que le mal était sans remède ». Cellini, en entendant cela, s'élança hors du lit et courut à l'atelier, où il trouva en effet le feu si bas, que le métal commençait à se solidifier.

Ayant obtenu d'un voisin une provision de jeune chêne qui depuis plus d'un an était à sécher, il vit bientôt le feu flamboyer de nouveau, et le métal reluire et étinceler dans la fournaise. Cependant, le vent continuant à souffler avec furie, et la pluie à ruisseler, il se fit, à l'aide de tables, de morceaux de tapisseries et de vieux habits, un échafaudage, à l'abri duquel il continua à jeter sans relâche du bois dans la fournaise. Il fit ajouter de l'étain aux autres métaux, et en agitant le tout, tantôt avec des barres de fer et tantôt avec de longues perches de bois, il finit par obtenir la fusion complète de cette masse. Sur ces entrefaites, et comme le moment critique approchait, un bruit pareil à un coup de tonnerre se fit entendre, et un éclair effroyable

passa devant les yeux de Cellini : c'était le dessus du fourneau qui venait de se fendre et d'éclater : le métal coulait, et ne coulait pas assez vite. Cellini se précipita dans la cuisine, y prit tous les ustensiles de cuivre ou d'étain qu'elle contenait, quelque chose comme deux cents bassins, chaudrons et casseroles de diverses espèces, et jeta le tout sur le métal en fusion. Grâce à ce sacrifice, le métal coula enfin assez abondamment, et Cellini put fondre sa magnifique statue du Persée.

La divine fureur de génie qui, dans cette circonstance, s'empara de Cellini et le poussa à dépouiller sa cuisine de tous les ustensiles qu'elle contenait pour les jeter dans la fournaise, rappellera au lecteur un acte analogue de Palissy, qui, lui, brisa son mobilier et jusqu'aux planchers de sa maison pour alimenter le feu destiné à cuire ses poteries. Toutefois, s'ils se ressemblaient par leur enthousiasme, ces deux hommes ne se ressemblaient guère par autre chose; car il n'est pas possible d'être de caractères plus différents que ne l'étaient Palissy et Cellini. Ce dernier était, de son propre aveu, un Ismaël contre lequel la main de tout homme était levée. Mais en ce qui concerne son habileté extraordinaire comme ouvrier et la grandeur de son génie artistique, il ne saurait y avoir deux opinions.

Infiniment moins agitée fut la carrière de Nicolas Poussin, qui fit preuve d'autant de pureté et d'élévation dans ses idées que dans sa conduite, et qui se distingua également par la vigueur de son intelligence, la rectitude de son caractère et la noble simplicité de ses mœurs. Il naquit dans une très-humble position sociale, aux Andelys, près de Rouen, où son père tenait une petite école. L'enfant eut l'avantage de l'instruction telle quelle que son père pouvait lui donner; mais on rapporte que sur ce point il se montra tant soit peu négligent, et qu'il passait la plus grande partie de son temps à couvrir ses cahiers et son ardoise de dessins qui, pour

incorrects qu'ils fussent, n'en fournissaient pas moins des indications assez claires de sa vocation artistique. Un peintre de province, nommé Varin, enchanté de ses esquisses, supplia ses parents de ne pas le contrarier dans ses goûts ; et il fut arrangé que Varin lui-même donnerait à Poussin des leçons de peinture. L'enfant sacrifia tout le reste à cette étude, et fit de tels progrès, que bientôt son maître n'eut plus rien à lui enseigner. Alors il devint inquiet, agité, et, ne pouvant résister au désir d'apprendre, il résolut, à l'âge de dix-huit ans, d'aller à Paris. Il partit en effet, et l'on suppose que ce fut à l'insu de ses parents et sans leur consentement.

Étant parvenu au but de ses désirs, Poussin vit s'ouvrir devant lui un nouveau monde artistique plein de merveilles qui excitaient son étonnement et stimulaient son émulation. Il travailla assidûment dans plusieurs ateliers, copiant et peignant des tableaux, pour gagner sa vie probablement, quoique à cette époque il eût trouvé, dit-on, un protecteur qui prenait, au moins en partie, soin de son entretien. Ce protecteur, jeune gentilhomme poitevin, ayant été rappelé chez lui, invita Poussin à l'accompagner, à quoi celui-ci consentit. Arrivé à la maison de campagne de son ami, Poussin fut employé à exécuter des travaux de décoration très-ordinaires, et qui n'avaient pas le moindre rapport avec les beaux-arts. Traité en outre, à peu de chose près, comme un domestique, il se sentit si irrité, si humilié, si profondément offensé, en un mot, qu'à la longue il se révolta, et résolut, quoiqu'il fût à peu près sans ressources, de retourner à Paris. Il fit le voyage à pied, s'arrêtant souvent pour travailler, afin de gagner un peu d'argent pour continuer sa route; et on dit qu'il lui arriva fréquemment de se procurer un repas ou un lit en peignant des enseignes pour des cabarets de village. De cette façon, il mit plusieurs mois à revenir à Paris, et lorsque enfin il y arriva, il était

dans un tel état d'épuisement, qu'il tomba malade, et qu'il dut aller passer quelque temps chez ses parents, aux Andelys, pour rétablir sa santé. Il y resta un an, et revint à Paris, avec l'intention de se rendre de là à Rome. Mais il ne réussit pas à aller plus loin que Florence, et revint de nouveau à Paris. Une seconde tentative ne lui réussit pas mieux; car cette fois il n'alla que jusqu'à Lyon. Du reste, il ne laissait échapper aucune occasion de se perfectionner dans son art, et il continuait à étudier et à travailler aussi assidûment que jamais.

Douze années se passèrent ainsi, années d'obscurité et de labeur, années d'insuccès et de désappointements, et probablement aussi de privations. A la longue, cependant, Poussin réussit à se rendre à Rome et à forcer l'entrée de la carrière glorieuse qui lui était réservée. Il étudia avec soin les vieux maîtres, et tout particulièrement les anciennes statues dont la perfection admirable l'impressionna vivement. Il vécut pendant quelque temps avec le sculpteur Duquesnoi, qui n'était pas plus riche que lui, et à qui il aida à modeler des figures d'après l'antique. Avec lui, il mesura quelques-unes des statues les plus célèbres qui se trouvent à Rome, et notamment celle de l'*Antinoüs;* et l'on suppose que cette habitude exerça ultérieurement une grande influence sur la formation de son style. Il étudiait en même temps l'anatomie, dessinait d'après nature, faisait une grande collection d'esquisses représentant dans des postures et attitudes diverses les gens qu'il rencontrait, et, tout en se livrant à ces travaux, lisait avec soin, autant qu'il pouvait se les procurer, les livres qui font autorité en matière d'art.

Durant cette période de son existence, il continua d'être très-pauvre, « se contentant », dit Félibien, « de peu de » chose pour sa nourriture et pour son entretien ». Il était heureux alors de céder ses tableaux pour le prix qu'on voulait bien lui en offrir. Il en donna un, représentant un

Prophète, pour huit livres, et il en vendit un autre, *la Peste des Philistins*, soixante écus, lequel plus tard en coûta mille au cardinal de Richelieu. Pour comble de malheur, il fut frappé d'une cruelle maladie. Dans une lettre écrite au chevalier del Pozzo, qui lui vint en aide durant les premiers temps de son séjour à Rome, il disait : » Je m'enhardis à » vous écrire la présente, ne pouvant point venir vous sa- » luer à cause d'une infirmité qui m'est survenue, pour » vous supplier humblement de m'aider en quelque chose. » Je suis malade la plupart du temps, et n'ai aucun autre » revenu pour vivre que le travail de mes mains. » Ce fut pour del Pozzo qu'il finit son *Repos dans le désert*, beau tableau qui couvrit bien, et au delà, les avances qui lui avaient été faites durant le temps de sa détresse.

Malgré ses souffrances, il continua bravement à travailler et à s'instruire. Visant à de plus grands succès, il alla à Florence et à Venise, pour y fortifier et y épurer son goût par des études plus variées et plus étendues; et les fruits de ce long et consciencieux travail se montrèrent enfin dans la série de grands tableaux qu'il commença alors à produire, et parmi lesquels nous citerons la *Mort de Germanicus*, l'*Extrême Onction*, le *Testament d'Eudamidas,* la *Manne* et l'*Enlèvement des Sabines*. Ce fut en regardant ce dernier tableau que Marini dit au cardinal Barberini : « *Vedete un giovane che a una furia di diavolo.* » — (*Voilà un jeune homme qui a une furie du diable.*) Cependant la réputation de Poussin ne grandit que lentement. Il était d'un caractère réservé et fuyait la société. On le regardait généralement comme un penseur bien plutôt que comme un peintre. Quand il ne peignait pas, il faisait dans la campagne de longues promenades solitaires, pendant lesquelles il méditait sur la composition des tableaux dont il projetait l'exécution. Un de ses rares amis, à Rome, fut Claude Lorrain, avec qui il passa bien des longues heures, sur la

terrasse de la Trinité-du-Mont, à s'entretenir d'art et d'antiquités. La monotonie et la tranquillité de Rome convenaient parfaitement à ses goûts, et, pourvu que ses pinceaux lui rapportassent de quoi vivre modestement, il n'avait aucune envie de changer de place.

Mais sa renommée avait fini par s'étendre bien au delà de Rome, et des invitations réitérées de revenir à Paris lui furent adressées. On lui offrit la place de premier peintre du roi. Il hésita d'abord, cita le proverbe italien *chi sta bene non si muove,* dit qu'il avait passé quinze ans à Rome, s'y était marié, y avait vécu dans l'idée d'y mourir et d'y être enterré. Pressé de nouveau, il consentit et revint à Paris; mais sa présence éveilla de grandes jalousies parmi les peintres de la capitale, et il ne tarda pas à regretter d'avoir quitté Rome. A Paris, il peignit quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, un *Saint Xavier,* le *Baptême* et la *Cène.* On le surchargeait de travail. D'abord il fit tout ce qu'on lui demanda, des frontispices pour les livres de la bibliothèque du roi, notamment pour une Bible et pour un Virgile, des cartons pour le Louvre, et des dessins pour tapisseries; mais à la fin il fallut bien se plaindre.

« Il m'est impossible, » écrivait-il à M. de Chantelou, « de travailler en même temps à des frontispices de livres, à » une Vierge, au tableau de la congrégation de Saint-Louis, » à tous les dessins de la galerie, enfin à des tableaux pour » des tapisseries royales. Je n'ai qu'une main et une débile » tête, et ne peux être secondé de personne ni soulagé. »

Harassé par les ennemis que son succès lui avait suscités et qu'il lui était impossible de se concilier, il se décida, au bout d'environ deux ans, à quitter Paris pour retourner à Rome. Avant de partir, il peignit le dernier tableau qu'il ait fait en France, — *le Temps emportant la Vérité pour la soustraire à l'envie et à la calomnie.* Établi de nouveau à Rome, dans son humble demeure du mont Pincio, il y

vécut entièrement absorbé par la pratique de son art, et sans que rien, jusqu'à l'heure de sa mort, vînt troubler la vie de solitude et de stricte simplicité qu'il lui avait plu d'adopter. « Je vous assure, monsieur, » écrivait-il à son ami Chantelou, « que, dans la commodité de ma petite » maison et dans l'état de repos qu'il a plu à Dieu de m'oc- » troyer, je n'ai pu éviter un certain regret qui m'a percé le » cœur jusqu'au vif, en sorte que je me suis trouvé ne pou- » voir reposer ni jour ni nuit; mais à la fin, quoi qu'il » m'arrive, je me résous de prendre le bien et de supporter » le mal. Ce nous est une chose si commune que les mi- » sères et les disgrâces, que je m'émerveille que les hommes » sensés s'en fâchent et ne s'en rient plutôt que d'en soupi- » rer. Nous n'avons rien en propre, mais tout à louage. » Voilà avec quel calme et quelle patience Poussin supporta les épreuves et les chagrins qui lui échurent en partage. En proie à de vives souffrances, il ne cherchait de soulagement que dans le travail, et aspirait toujours à une plus haute excellence. « En vieillissant, » dit-il, « je me sens toujours » plus enflammé du désir de me surpasser et d'atteindre la » plus haute perfection. » Néanmoins, tout en visant à plus de largeur et de puissance, il soignait minutieusement jusqu'aux moindres détails de ses œuvres. « J'ai souvent ad- » miré, » dit Bonaventure d'Argonne, « le soin qu'il pre- » nait pour la perfection de son art. A l'âge où il était, je » l'ai rencontré parmi les débris de l'ancienne Rome et » quelquefois dans la campagne et sur les bords du Tibre, des- » sinant ce qu'il remarquait de plus à son goût. Je l'ai vu aussi » ramassant des cailloux, de la mousse, des fleurs et d'au- » tres objets semblables, qu'il voulait peindre exactement » d'après nature. » Ce fut au milieu de ces travaux, de ces luttes, de ces souffrances noblement supportées que s'écoulèrent les dernières années de Poussin. Il n'avait pas d'enfants; sa femme mourut avant lui, et tous ses amis l'avaient

aussi précédé ; de sorte qu'il se trouva dans sa vieillesse absolument seul, au milieu de cette Rome si pleine de tombeaux. Il y mourut en 1665, léguant à ses parents, aux Andelys, ses économies, qui pouvaient bien s'élever à dix mille écus, et laissant derrière lui, comme un legs précieux fait au genre humain, les chefs-d'œuvre de son génie.

Ary Scheffer, parmi les peintres modernes, nous fournit un exemple également remarquable de magnanime dévouement à l'art. Né à Dordrecht, en Hollande, et fils d'un artiste allemand, il manifesta de bonne heure pour le dessin et la peinture une aptitude que ses parents prirent soin d'encourager. Il était encore enfant quand son père mourut, et sa mère résolut alors, quoique ses ressources fussent des plus minces, de venir s'établir avec sa jeune famille à Paris, afin qu'Ary pût profiter pour son instruction artistique des avantages qu'offre cette ville. Mais, comme il lui fallait quelque temps pour réaliser le peu qu'elle possédait, elle plaça provisoirement Ary dans une école, à Lille. Durant le séjour qu'il y fit, elle lui écrivit une foule de lettres, dans lesquelles les conseils les plus sérieux et les plus judicieux se mêlent aux expressions de tendresse maternelle les plus touchantes et les plus vives. « Si tu pouvais me voir, » lui dit-elle dans une de ces lettres, « embrassant ton portrait, » le quittant pour le reprendre encore, et les larmes aux » yeux t'appeler mon cher cœur ! mon fils chéri ! tu senti» rais alors combien il m'en coûte de prendre quelquefois » un ton de sévérité, et de te causer quelques instants de cha» grin. Je nourris toujours l'espoir de te voir un jour un » des premiers peintres de notre siècle, et même de tous les » temps..... Sois assidu au travail, sois modeste surtout, et » lorsque tu pourras dire que tu surpasses les autres, com» pare alors tes travaux à la nature et à l'idéal que tu t'es » formé, et cette comparaison t'empêchera de te livrer à » l'orgueil et à la présomption. » Les espérances de la mère

touchant la grandeur future de ses fils ne furent pas déçues; mais cela tint sans doute, en grande partie, à la mère elle-même et au noble exemple de force, de tendresse et de pureté de caractère qu'elle leur donna. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet exemple fut pour Ary l'inspiration de toute sa vie.

A Paris, Scheffer étudia sous Guérin; mais les ressources de sa mère étaient trop précaires pour lui permettre de se consacrer entièrement à l'étude, et, dès l'âge de dix-huit ans, il lui fallut peindre pour les marchands de tableaux.

Sa mère, qui s'était défait des quelques bijoux qu'elle possédait, se refusait toute espèce de douceurs, pour subvenir à l'instruction de ses autres enfants. Dans de telles circonstances, il était bien naturel qu'Ary cherchât à lui venir en aide; et c'est pourquoi il se mit à peindre une foule de petits tableaux, représentant la plupart des sujets aimables, et qui, à des prix modérés, ne manquèrent point d'acheteurs. Il s'appliqua aussi au portrait, et acquit ainsi de l'expérience, en même temps qu'il gagnait sa vie honnêtement. Il fit de grands progrès en dessin, en coloris, en composition. *Le Baptême* marqua une nouvelle époque dans sa carrière, et fut le point de départ d'où il s'éleva jusqu'au faîte où le placèrent ses tableaux de *Faust et Marguerite*, sa *Françoise de Rimini*, son *Christ consolateur*, ses *Saintes Femmes* et une foule d'autres œuvres grandioses.

« La force de pensée, de travail, d'attention, » dit Mistress Grote, « que Scheffer apporta à la production de sa » *Françoise de Rimini*, a dû être énorme. Son éducation » artistique était restée si imparfaite, que dans la route » ardue qu'il suivait, il lui fallait tout tirer de son propre » fonds, et que ni la main ni l'esprit ne cessaient chez lui » de travailler. Il eut à faire l'essai de diverses manières » de traiter ses sujets, à expérimenter sur les couleurs, » à peindre et à repeindre avec une incessante et fatigante

» assiduité. Mais heureusement la nature l'avait doué de » qualités qui compensèrent en quelque façon les défauts » de son éducation professionnelle. La noblesse de son » caractère et sa profonde sensibilité lui fournirent les » moyens d'agir par la peinture sur les sentiments des » autres. Comme il le dit lui-même, ' Pour être artiste, » ' il faut avoir en soi un sentiment élevé, ou une conviction » ' puissante, dignes d'être exprimés par une langue qui » ' peut être indifféremment la prose, la poésie, la musi- » ' que, la sculpture ou la peinture[1]. , »

L'un des artistes que Scheffer admirait le plus était Flaxman, et il lui arriva un jour de dire à un ami : « Si » par inadvertance j'ai fait un emprunt quelconque pour » mon tableau de Françoise de Rimini, ce ne peut être » que de quelque chose que j'aurai vu parmi les dessins de » Flaxman. »

Flaxman était fils d'un humble marchand de statuettes de plâtre établi à Londres. Il eut une enfance si maladive, qu'il dut passer la plus grande partie de son temps assis sur des coussins derrière le comptoir de son père, où il s'amusait à lire et à dessiner. Un ecclésiastique bienveillant, nommé Matthews, étant venu un jour à la boutique, trouva l'enfant qui faisait de vains efforts pour déchiffrer un livre, et, lui ayant demandé le titre de l'ouvrage, il apprit que c'était un Cornelius Nepos, que le père s'était procuré pour quelques sous chez un bouquiniste. L'ecclésiastique, après avoir causé avec l'enfant, dit que ce livre n'était point ce qu'il lui fallait, mais que le lendemain il lui en apporterait un qui lui conviendrait; et le brave homme tint parole : il apporta plusieurs livres à l'enfant, et entre autres Homère et Don Quichotte, à la lecture desquels Flaxman prit un immense plaisir, et qui depuis furent toujours au nombre de ses livres favoris. Son esprit fut bientôt plein de l'héroïsme qui

[1] *Mrs Grote's Memoir of the life of Ary Scheffer*, p. 67.

respirait dans les pages du premier de ces livres; et, au milieu des Ajax et des Achilles de plâtre qui le regardaient du haut des rayons de la boutique, il se sentit de bonne heure pris de la noble ambition de dessiner lui aussi et de revêtir de formes poétiques ces majestueux héros. L'enfant enthousiaste saisit son crayon, et, en proie à une fureur divine, entreprit de reproduire sous une forme visible les hauts faits des Grecs et des Troyens.

Comme tout ce qui émane des efforts de l'adolescence, ses premiers dessins manquaient de correction. Le père, qui cependant en était tout fier, les montra un jour au sculpteur Roubilliac, qui les repoussa avec un dédaigneux « Bah! » Mais le fond était bon chez l'enfant, qui, industrieux et patient, continua à travailler sans relâche à ses dessins. Il s'essaya ensuite à modeler des figures en plâtre, en cire et en argile. On conserve encore quelques-unes de ces œuvres précoces, non pas tant à cause de leur mérite intrinsèque que parce qu'elles offrent un intérêt considérable comme échantillons des premiers efforts d'un génie patient et vigoureux. L'enfant fut longtemps sans pouvoir marcher : il commença par se traîner clopin-clopant sur des béquilles, et ce ne fut qu'à la longue que sa santé se fortifia assez pour qu'il pût les jeter de côté. L'excellent M. Matthews et sa femme l'invitèrent à venir chez eux; celle-ci lui expliqua Homère et Milton, et tous deux l'aidèrent à faire sa propre éducation, et lui donnèrent même des leçons de grec et de latin. A force de persévérance et de travail, il fit de tels progrès dans son art, qu'il obtint d'une dame une commande de six dessins originaux dont les sujets devaient être pris dans Homère. La première commande!... Quel événement dans la vie d'un artiste! La première consultation d'un docteur, la première cause d'un avocat, le premier discours d'un député, le premier début d'un chanteur, le premier livre d'un auteur, n'ont pas pour chacun

d'eux un plus absorbant intérêt que celui que la première commande a pour l'artiste. Le jeune homme exécuta ces dessins avec tout le soin qu'on attendait de lui, et se vit, pour sa peine, bien payé et grandement complimenté.

A quinze ans, Flaxman entra comme élève à l'Académie royale, où, malgré son caractère réservé, il fut bientôt connu parmi ses condisciples comme un jeune homme dont on devait attendre de grandes choses. Ces prévisions ne furent point déçues : au bout de l'année il gagna la médaille d'argent, et l'année suivante il se mit sur les rangs pour la médaille d'or. Chacun prédisait qu'il remporterait le prix, car nul ne le surpassait en habileté ni en persévérance : cependant il échoua, et la médaille d'or fut accordée à un élève dont on n'a jamais entendu parler depuis. Cet échec fut au fond un bien pour Flaxman, car les défaites, loin de décourager pour longtemps celui qu'anime le feu sacré, ne servent qu'à l'exciter à montrer au monde tout ce dont il est capable. « Encore un peu de temps, » dit-il à son père, « et » soyez sûr que je produirai des ouvrages que l'Académie » sera fière de reconnaître. » Il redoubla d'efforts, n'épargna aucune peine, dessina et modela sans relâche, et si ses progrès ne furent pas rapides, ils furent du moins réguliers et incessants. Mais, en attendant, la pauvreté menaçait d'envahir le foyer paternel; la vente des statuettes de plâtre donnait à peine aux Flaxman de quoi vivre; et le jeune homme, d'un cœur plein de résolution et de dévouement, abrégea les heures qu'il consacrait à l'étude pour aider son père dans les humbles détails de son commerce. Il mit Homère de côté pour prendre la truelle, et se montra prêt à remplir les plus modestes fonctions dans l'atelier de son père, tant que cela serait nécessaire pour faire vivre décemment la famille et tenir la misère à distance. Il eut à travailler longtemps pour se faire la main à ce gros ouvrage de l'art; mais cela eut pour effet de l'habituer au travail

régulier et de développer en lui l'esprit de patience. Ce fut une rude discipline, mais salutaire en fin de compte.

Heureusement pour le jeune Flaxman, M. Wedgwood, qui avait entendu parler de son habileté comme dessinateur, s'enquit de lui, et lui commanda des dessins d'un genre tout nouveau, qu'il voulait appliquer, dans sa manufacture, à l'ornementation des faïences et des porcelaines. Ce genre de travail peut sembler fort peu relevé en fait d'art; mais en réalité il l'est infiniment. Un artiste, en effet, peut très-bien rester fidèle à sa vocation tout en dessinant des théières, des aiguières et d'autres articles d'usage domestique, qui, précisément parce qu'ils sont d'usage domestique et se trouvent à chaque repas sous les yeux des gens, sont éminemment propres à servir de véhicule aux notions élémentaires de l'art et à développer chez tous un goût pur et élevé. L'artiste le plus ambitieux peut, par ce moyen, conférer à ses concitoyens des avantages plus grands et plus réels que s'il exécutait quelque œuvre de longue haleine qui lui rapporterait peut-être des milliers de livres, mais qui irait s'enfouir dans la galerie de tableaux de quelque Crésus, où elle resterait complétement et pour toujours soustraite aux regards du public. Jusqu'au temps de Wedgwood, les décors qui ornaient les porcelaines et les faïences anglaises furent, sous le rapport du dessin comme sous celui de l'exécution, vraiment hideux. Wedgwood résolut de changer tout cela. Il alla trouver Flaxman, et lui dit: « Voici de » quoi il s'agit : j'ai entendu dire que vous êtes un bon des» sinateur, et que vous vous entendez à la composition. » Moi, je suis fabricant de poteries. Je m'appelle Wedg» wood. Or, j'ai besoin que vous dessiniez pour moi quel» ques modèles.... rien de fantastique, quelque chose d'un » style simple, correct et de bon goût. Je vous payerai bien. » Vous ne trouvez pas ce travail au-dessous de vous? » — « Non, vraiment, monsieur, » répondit Flaxman, « ce tra-

» vail, au contraire, me va parfaitement. Donnez-moi quel-
» ques jours, et revenez : vous verrez alors ce dont je suis
» capable. »

Flaxman fit de son mieux; et lorsque Wedgwood revint, il avait déjà une nombreuse série de modèles destinés à l'ornementation de diverses pièces de faïence. Ces modèles consistaient principalement en petits groupes d'un très-bas relief, dont les sujets étaient pris à la poésie et à l'histoire ancienne. Il en existe encore plusieurs, et quelques-uns sont égaux en beauté et en simplicité aux dessins pour marbre qu'il fit plus tard. Les célèbres vases étrusques, dont on pouvait admirer quelques spécimens dans les musées publics et les cabinets des amateurs, lui fournirent d'irréprochables modèles de forme qu'il sut encore embellir à l'aide de ses élégantes compositions. Le bel ouvrage que Stuart venait de publier sous le titre d'*Antiquités d'Athènes* lui fournit des spécimens d'ustensiles grecs de la forme la plus pure. Il choisit les plus beaux et les modifia de manière à en faire de nouveaux modèles d'élégance et de beauté. Il comprit très-bien qu'il travaillait à une grande œuvre, — le développement de l'éducation artistique du peuple, — et c'était avec fierté que, plus tard, il faisait allusion à ces premiers travaux, par lesquels il avait pu cultiver à la fois son amour de l'art, répandre dans le peuple le goût du beau et regarnir son escarcelle, tout en travaillant à consolider la prospérité de son ami et bienfaiteur.

En 1782, Flaxman, alors âgé de vingt-sept ans, quitta le toit paternel, loua, dans Wardour Street, Soho, une petite maison avec atelier, et, ce qui est bien une autre affaire, se maria. Anne Denman était le nom de sa fiancée, et il serait difficile d'imaginer un caractère plus noble, plus pur et plus heureux que celui de cette femme. Flaxman pensait qu'une fois marié il pourrait travailler avec plus d'entrain et de vigueur, car, ainsi que lui, Anne Denman avait du

goût pour les beaux-arts, et était en outre une admiratrice enthousiaste de son génie. Cependant, Flaxman, peu de temps après son mariage, rencontra sir Joshua Reynolds, qui ne se mariait point lui, et qui lui dit : « Eh bien, » Flaxman, on dit que vous êtes marié ; s'il en est ainsi, » vous êtes perdu pour l'art, monsieur. » Flaxman s'en fut tout droit chez lui, s'assit près de sa femme, lui prit la main dans les siennes, et lui dit : « Anne, je suis perdu » pour l'art. » — « Comment ça, John? Comment cela » est-il arrivé? et qui en est la cause? » — « Cela est arrivé » à l'église, » répliqua-t-il, « et c'est Anne Denman qui en » est la cause. » Il lui raconta alors l'observation de sir Joshua, dont l'opinion était bien connue, car il avait souvent déclaré, d'une part, que ceux qui voulaient exceller ne pouvaient le faire qu'à la condition d'appliquer sans réserve à leur art toutes les facultés de leur esprit et tous les instants de leur vie, et, d'autre part, que nul ne pouvait être un grand artiste, à moins d'avoir étudié à Rome et à Florence les chefs-d'œuvre de Raphaël, Michel-Ange et autres grands maîtres. « Et moi, » dit Flaxman, se redressant de toute la hauteur de sa petite taille, « je voudrais » être un grand artiste. » — « Et un grand artiste tu seras, » reprit sa femme, « et Rome tu visiteras, s'il le faut » absolument. » — « Mais comment? » — « *Travaille et* » *économise,* » répondit la vaillante femme ; « je ne souffrirai pas qu'il soit dit qu'Anne Denman a été la cause » de la perte de John Flaxman. » Il fut donc résolu qu'on irait à Rome aussitôt que les fonds le permettraient. « Oui, » s'écria Flaxman, « j'irai à Rome, et je montrerai » au président [1] que le mariage, même pour un artiste, est » une bonne chose ; et toi, Anne, tu m'accompagneras. »

Patiemment et joyeusement, durant cinq ans, ce couple affectionné travailla de tout son cœur, dans l'humble petite

[1] Sir Reynolds était président de l'Académie royale des beaux-arts.

maison de Wardour Street. Flaxman et sa femme avaient toujours devant les yeux le voyage de Rome : ils ne le perdaient jamais de vue, et, pour économiser la somme nécessaire, ne se permettaient pas de dépenser un sou inutilement. Ils ne se dirent plus un seul mot touchant leur projet; ils ne sollicitèrent aucun secours de l'Académie; ils ne s'en rapportèrent qu'à leur patient travail, et à leur amour, du soin de mener à bien leur entreprise. Flaxman, pendant ces cinq ans, n'exposa qu'un très-petit nombre d'ouvrages. Il ne pouvait se permettre le marbre pour ses essais de dessins originaux; mais il obtint, pour des monuments, de fréquentes commandes qui lui donnèrent les moyens de vivre honorablement. Il continua à travailler pour MM. Wedgwood, qui le payaient très-bien. Au bout du compte, il était prospère, heureux et plein d'espérance. Il était grandement respecté de ses voisins, et ceux qui le connaissaient avaient en haute estime sa sincérité, son honnêteté et sa piété sans ostentation. La respectabilité dont il jouissait parmi les habitants du voisinage était telle, qu'elle lui valut des fonctions et des honneurs dont probablement il se serait bien passé. Ce fut ainsi, par exemple, que, dans une certaine occasion, il fut chargé par les contribuables de la perception de la taxe pour la police municipale dans la paroisse de Sainte-Anne, et qu'on put le voir, une écritoire à la boutonnière, allant de maison en maison recevoir l'argent des imposés.

Enfin Flaxman et sa femme, ayant, à force d'économie, réalisé la somme nécessaire à leur voyage, partirent pour Rome. Là, Flaxman s'appliqua avec assiduité à l'étude, gagnant sa vie pendant ce temps, comme bien d'autres artistes pauvres, à faire des copies de l'antique. Les touristes anglais recherchaient son atelier et lui donnaient des commandes, et ce fut là qu'il exécuta ses belles illustrations d'Homère, d'Eschyle et de Dante. Le prix qu'il en

obtint était plus que modéré, quinze schellings (18 fr. 75 c.) par dessin; mais Flaxman ne travaillait pas seulement pour l'argent, il travaillait aussi pour l'art; et la beauté de ses dessins lui valut de nouveaux amis et de nouveaux patrons. Il exécuta *Cupidon et Aurore* pour le généreux Thomas Hope, et les *Fureurs d'Athanas* pour le comte de Bristol. Après avoir ainsi fortifié et perfectionné son talent par les études les plus sérieuses, il se prépara à retourner en Angleterre; mais avant son départ il fut, en reconnaissance de ses mérites, élu membre des Académies de Florence et de Carrare.

La renommée l'avait précédé en Angleterre, où ses travaux se trouvèrent bientôt fort recherchés. Du temps qu'il était à Rome, il avait reçu la commande du beau monument que l'on voulait élever à la mémoire de lord Mansfield, et qui fut en effet érigé, peu de temps après son retour en Angleterre, dans le transept du nord de l'abbaye de Westminster, où il repose dans sa majestueuse grandeur, monument du génie de Flaxman lui-même, calme, simple et sévère. Qui s'étonnerait que Banks, le sculpteur, alors à l'apogée de sa gloire, se soit écrié en le voyant : « Vraiment ce petit homme nous surpasse tous! »

Quand les membres de l'Académie royale des beaux-arts apprirent le retour de Flaxman, et surtout quand ils eurent l'occasion de voir et d'admirer sa statue de Mansfield, ils manifestèrent le désir de l'enrôler parmi eux. L'Académie a toujours eu l'art de courir au secours des forts; et toutes les fois qu'un artiste a prouvé qu'il pouvait atteindre à la renommée sans le secours de l'Académie, c'est alors que celle-ci s'est montrée le plus empressée de le *patroner*. Flaxman consentit que son nom fût mis sur la liste des candidats, et il fut aussitôt élu. A partir de ce moment, les progrès de sa fortune furent rapides; il eut plus de commandes qu'il n'en pouvait faire, et marcha de triomphe en triom-

phe : mais ces triomphes, il les devait uniquement à la persévérance et à l'étude qui avaient mûri son génie et fait de lui le grand artiste qu'il était. Il lui restait cependant à paraître dans un nouveau rôle : l'enfant qui avait, comme nous l'avons vu, commencé ses études derrière le comptoir du marchand de statuettes de plâtre de New Street, Covent Garden, maintenant qu'il était devenu un homme d'une haute intelligence et d'une supériorité artistique reconnue, allait, à son tour, instruire la jeunesse, comme professeur de sculpture à l'Académie royale; et nul ne méritait plus que lui de remplir ces éminentes fonctions; car nul n'est plus capable d'instruire les autres que celui qui seul, et sans aide, pour ainsi dire, a appris à lutter contre toutes sortes de difficultés et à les surmonter.

Après une longue, paisible et heureuse existence, Flaxman s'aperçut enfin qu'il devenait vieux. La douleur que lui causa la mort de sa bien-aimée Anne fut pour lui un rude choc. Il lui survécut cependant plusieurs années, durant lesquelles il exécuta ses deux plus belles œuvres peut-être, le *Bouclier d'Achille* et l'*Archange Michel terrassant Satan.*

Chantrey était, lui, un homme robuste, de manières tant soit peu rudes mais cordiales, fier de ses succès dans la lutte que, dès l'enfance la plus tendre, il avait eu à soutenir contre les difficultés qui l'environnaient, et par-dessus tout, fier de son indépendance. Il était né de parents pauvres, à Norton, près de Sheffield. Il perdit de très-bonne heure son père, et sa mère se remaria. Sa première occupation fut de conduire à la ville voisine un âne chargé de pots remplis de lait, et de distribuer ce lait aux pratiques de sa mère. Tel fut l'humble commencement de sa carrière industrielle; et ce fut à ses propres forces qu'il dut de sortir de cette situation et d'atteindre à la plus haute éminence comme artiste. L'enfant ne paraissant pas pouvoir prendre son beau-père en affection, on décida de le mettre

en apprentissage, et on le plaça d'abord chez un épicier de Sheffield. Mais il avait la plus grande répugnance pour l'état d'épicier, et, comme il passait un jour devant la boutique d'un marchand d'objets sculptés, il s'arrêta pour admirer les belles choses qui s'y trouvaient en montre, et se sentit pris d'un si vif désir d'être sculpteur, qu'à partir de ce jour il ne cessa de supplier qu'on voulût bien lui permettre de quitter l'épicerie pour ce nouvel état. On y consentit, et il fut mis, pour sept ans, en apprentissage chez un sculpteur et doreur sur bois. Son nouveau maître n'était pas seulement sculpteur et doreur, il était aussi marchand de gravures et de modèles de plâtre; et Chantrey se mit à copier les unes et les autres et à travailler avec un grand courage et une grande application. Il consacrait tous ses loisirs à dessiner, à modeler, à s'instruire autant qu'il pouvait, et il travaillait souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit. A vingt et un ans, déterminé à être artiste, il paya à son maître, le temps de son apprentissage n'étant pas écoulé, une somme de 50 livres sterling,—c'était tout ce qu'il possédait,—pour obtenir la résiliation de son engagement. Il fit si bien après cela qu'il parvint à se rendre à Londres, où, avec un bon sens parfaitement caractéristique, il commença par chercher de l'ouvrage comme ouvrier sculpteur, et ne consacra que ses heures de loisir à l'étude de la peinture et du modelage. Parmi les travaux auxquels, à cette époque, il lui arriva d'être employé comme ouvrier à la tâche, se trouvait la décoration de la salle à manger de M. Rogers, le poète, salle à manger où plus tard il fut très-souvent le bienvenu comme invité, et où habituellement il prenait plaisir, en pareille circonstance, à faire remarquer aux convives qu'il rencontrait à la table de son ami les parties de la décoration auxquelles, jeune ouvrier, il avait mis la main.

Étant allé revoir Sheffield, notre artiste se fit annoncer dans les journaux de la localité comme peintre de portraits

au crayon, à l'huile et en miniature. Le premier portrait qu'il fit, — pour un coutelier, — lui rapporta une guinée, et certes la guinée était bien gagnée. Il fit ensuite, pour un confiseur, un portrait à l'huile, dont celui-ci lui donna cinq livres sterling et une paire de bottes à retroussis. Chantrey revint bientôt à Londres, pour étudier à l'Académie royale; et lorsque, pour la seconde fois, il retourna à Sheffield, il se fit annoncer comme également capable de modeler en plâtre les bustes de ses concitoyens ou de peindre leurs portraits. Il fut même, dès cette époque, choisi pour dessiner un monument qu'on voulait élever à un ministre du culte qui venait de mourir, et il exécuta cette commande à la satisfaction générale. A Londres, il avait pour atelier une grande chambre au-dessus d'une écurie, et ce fut là qu'il modela la première œuvre originale qu'il ait destinée à l'exposition, — une gigantesque tête de Satan. Dans les derniers jours de la vie de Chantrey, un ami, traversant son atelier, fut frappé par l'aspect de ce modèle qui gisait dans un coin. « Cette tête, » dit le sculpteur, « est la première de celles » que je fis lorsque j'arrivai à Londres. J'y travaillai dans » un grenier. J'avais alors pour coiffure un bonnet de pa- » pier, et comme je ne pouvais me permettre de brûler » qu'une chandelle à la fois, je la fixais à mon bonnet, afin » qu'elle se mût avec moi, et m'éclairât de quelque côté » que je me tournasse. » Flaxman vit et admira cette tête à l'exposition de l'Académie, et recommanda Chantrey pour l'exécution des bustes de quatre amiraux, qui devaient être placés dans l'hospice des invalides de la marine à Greenwich. Cette commande en amena d'autres, et Chantrey renonça à la peinture; mais pendant les huit années précédentes il n'avait pas gagné cinq livres sterling par ses travaux de modelage. Sa fameuse tête de Horne Tooke eut un tel succès, que, selon son propre récit, elle lui fit avoir pour 12,000 livres (300,000 fr.) de commandes.

Chantrey avait enfin réussi à se faire connaître; mais il avait rudement travaillé, et il méritait bien sa bonne fortune. Il fut choisi, parmi seize compétiteurs, pour exécuter, pour la cité de Londres, la statue de George III. Quelques années plus tard, il produisit le ravissant monument des *Enfants endormis*, qui se trouve aujourd'hui dans la cathédrale de Lichfield, et qui se fait remarquer par une grande tendresse de sentiment et par une exquise beauté poétique. A dater de ce moment, sa carrière ne fit que croître en honneur, en renommée et en prospérité. Sa patience, son application, sa persévérance infatigable étaient les piliers sur lesquels il avait élevé l'édifice de sa grandeur. La nature lui avait donné le génie, et son grand bon sens lui avait fait comprendre quelle bénédiction ce pouvait être que ce don précieux, s'il savait en tirer parti. Il était prudent et fin comme les hommes du Yorkshire, parmi lesquels il était né : dans le portefeuille qui lui servit pendant son voyage en Italie, on pouvait voir, mêlées ensemble, des notes sur l'art, des mémoires de ses dépenses journalières, et des prix courants des diverses sortes de marbre. Ses goûts étaient simples, et les beaux sujets qu'il traitait, il les faisait grands à force de simplicité. Sa statue de Watt, dans l'église de Handsworth, nous semble véritablement le dernier mot de l'art, et cependant, elle est parfaitement simple et..... sans art. Sa générosité envers ses confrères malheureux était splendide, mais sans bruit et sans ostentation. En mourant, il légua tout ce qu'il possédait à l'Académie, afin que la fortune qu'il avait amassée pendant sa vie de rude labeur servît encore, après sa mort, à l'encouragement des beaux-arts en Angleterre.

David Wilkie mérite aussi une place distinguée parmi les artistes qui se sont fait remarquer par leur honnête et persistante application. Fils d'un pauvre prêtre écossais, il donna de bonne heure des indices de son inclination artis-

tique; car, pour négligent et inhabile qu'il fût dans ses autres études, il se montra, comme écolier, dessinateur infatigable. Enfant silencieux, il donnait déjà des preuves de cette énergie tranquille et concentrée qui fut toujours un des traits caractéristiques de sa nature. Il ne perdait jamais une occasion de dessiner, et les murs du presbytère, la surface unie du sable au bord de l'eau ne lui semblaient pas faits pour autre chose que pour être couverts de dessins. Peu difficile sur le choix des instruments, il se faisait, comme Giotto, un crayon d'un bout de bois brûlé, un canevas de n'importe quelle pierre suffisamment unie, un sujet de tableau du premier mendiant déguenillé qu'il rencontrait. Quand il allait voir quelqu'un, il était rare qu'il sortît de la maison sans laisser sur les murs quelque trace de sa présence, ce qui était loin de cadrer toujours avec les idées d'ordre et de propreté des bonnes ménagères. Enfin, malgré l'aversion de son père, le ministre, pour une carrière *grosse de péché,* Wilkie, qui ne voulait pas se laisser détourner de sa voie, se fit artiste, et se fraya vaillamment un passage à travers toutes les difficultés qui barrent la route du succès. Sa première demande d'admission comme élève à l'Académie d'Édimbourg ayant été rejetée, à cause du peu d'exactitude et de fini des dessins qu'il avait présentés, il s'appliqua avec tant de persévérance à mieux faire, qu'à la fin il fut admis. Ses progrès furent lents. Il s'exerçait au dessin de la figure humaine, non-seulement avec ardeur, mais avec la ténacité d'un homme qui est déterminé à réussir, et qui a pleine et entière confiance dans le résultat de ses efforts. Il ne donnait aucun signe de cette humeur excentrique et de cette application désordonnée dans lesquelles se complaisent tant de jeunes gens qui se croient des génies : il allait au contraire son petit train ; mais avec une application si soutenue, que lui-même plus tard avait coutume d'attribuer ses succès bien plus à cette

opiniâtre persévérance qu'à aucune faculté supérieure dont la nature l'eût doué. « Tous mes progrès dans la peinture, » disait-il lui-même, « sont dus à une seule chose..... ma » persévérante application. » A Édimbourg, il remporta plusieurs prix, et il eut l'idée, en vue de la rémunération plus élevée et plus sûre qui s'attache à cette branche de l'art, de s'adonner à la peinture du portrait; mais il n'hésita pas longtemps, et, s'élançant audacieusement dans la voie où il devait bientôt devenir célèbre, il peignit sa *Foire de Pitlessie.* Ce qui était bien autrement audacieux, il se détermina à aller à Londres, où il espérait trouver un champ plus vaste pour ses études et ses travaux; et le pauvre jeune Écossais arriva bientôt dans la grande ville, où, dans un humble garni à dix-huit schellings par semaine, il peignit un de ses chefs-d'œuvre, les *Politiques de village.*

En dépit du succès qu'eut ce tableau et des commandes qu'il amena, Wilkie resta longtemps pauvre. Les prix de vente de ses œuvres furent, pendant bien des années, moins avantageux pour lui qu'ils ne l'eussent été pour d'autres; car il donnait tant de temps et de travail à tout ce qu'il faisait, que cela, au bout du compte, diminuait fort ses bénéfices. Chacun de ses tableaux était soigneusement étudié et élaboré à l'avance; il y travaillait pendant des années, ne se fiait jamais à l'ardeur du moment, mais, au contraire, touchait, retouchait, et, tant qu'un tableau restait entre ses mains, ne cessait de le corriger. « Travaillez! travaillez! travaillez! » était son refrain, aussi bien que celui de Reynolds; et, comme Reynolds, il n'aimait pas les artistes bavards. Les parleurs sèment, mais les silencieux récoltent. « Faisons donc quelque » chose, » disait-il : c'était sa manière indirecte de réprimander les flâneurs et d'admonester les paresseux. Il lui arriva de raconter un jour à son ami Constable que, lorsqu'il étudiait à l'Académie d'Édimbourg, Graham, son maître, avait coutume de dire à ses élèves, en imitant

Reynolds : « Si vous avez du génie, l'application le développera; si vous n'en avez pas, l'application en tiendra lieu. » — « Aussi, » continua Wilkie, « j'étais bien résolu à être très-appliqué, car je savais bien que je n'avais pas de génie. » Il raconta aussi à Constable que lorsque Linnell et Burnett, ses camarades d'atelier, à Londres, causaient d'art, il s'arrangeait toujours pour se rapprocher d'eux autant qu'il pouvait, afin d'entendre leur conversation : « car, » disait-il, « ils savaient beaucoup, et moi très-peu. » Et ceci était dit en toute sincérité, la modestie chez Wilkie étant une habitude. La première chose qu'il fit avec les trente livres sterling qu'il reçut de lord Mansfield pour ses *Politiques de village,* fut d'acheter des robes, des châles et des chapeaux, et de les envoyer en présents à sa mère et à sa sœur : il n'était guère en état cependant de se passer ce luxe de générosité. Sa pauvreté première lui avait fait contracter des habitudes de stricte économie, auxquelles néanmoins il sut allier une noble libéralité, comme le prouvent certains passages de l'*Autobiographie* d'Abraham Raimbach, le graveur.

Nous mentionnerons encore ici un artiste dont la vie offre aussi un exemple frappant de laborieuse énergie et d'indomptable persévérance, William Etty. Son père était fabricant de pain d'épice à York, et sa mère, — femme d'une grande force et d'une grande originalité de caractère, — était fille d'un cordier. L'enfant manifesta de bonne heure un goût très-vif pour le dessin. Il couvrait les murs, les planchers, les tables, d'échantillons de son talent. Son premier crayon fut un crayon d'un liard, qui, bien vite usé, fut remplacé par un morceau de charbon de bois. Sa mère, qui n'avait pas la moindre idée en fait d'art, voulut faire apprendre un métier à son fils, et le plaça chez un imprimeur. Mais, durant ses heures de loisir, il continua à dessiner, et, quand le temps de son apprentissage fut terminé, il se montra

énergiquement résolu à suivre son inclination, c'est-à-dire à être peintre ou rien. Heureusement, son oncle et son frère aîné pouvaient et voulaient bien le pousser dans sa nouvelle carrière, et ils lui procurèrent les moyens d'entrer comme élève à l'Académie royale. Nous voyons dans l'*Autobiographie de Leslie* qu'Etty était regardé par ses camarades comme un digne garçon, piocheur, mais borné, et qui ne se distinguerait jamais. Toutefois il avait en lui cette faculté divine,—l'amour du travail, et, à force de patience et d'assiduité, il parvint à se faire une position éminente dans les plus hautes régions de l'art.

Beaucoup d'artistes ont eu, avant de réussir, à endurer des privations qui ont mis à la plus rude épreuve leur patience et leur courage; quant à ceux qui ont sombré dans cette mer orageuse, on n'en saura jamais le nombre. Martin eut, dans sa carrière, à lutter contre des difficultés telles que bien peu de gens peuvent s'en faire une idée. Plus d'une fois il se vit, à l'époque où il travaillait à son premier grand tableau, sur le point de mourir de faim. On raconte qu'un jour il se trouva réduit à son dernier schelling, un schelling d'une blancheur éclatante, qu'il avait gardé à cause de cela, mais qu'il fallut bien à la fin changer contre un morceau de pain. Il entra chez un boulanger, acheta un pain, et allait l'emporter, lorsque le boulanger, le lui arrachant vivement, rejeta son schelling au pauvre artiste affamé : le brillant schelling l'avait trahi à l'heure du besoin,..,.. c'était une pièce fausse. De retour chez lui, il mit son appartement sens dessus dessous pour y trouver une vieille croûte de pain avec laquelle il pût non pas satisfaire, mais tromper sa faim. Soutenu à travers toutes ces misères par la victorieuse puissance de l'enthousiasme, il poursuivit ses projets avec une énergie indomptable. Il eut le courage d'attendre, et, en attendant, de travailler; et, quelques jours après, ayant trouvé l'occasion d'exposer son tableau, il se

vit tout d'un coup au rang des hommes fameux. Comme celle d'une foule d'autres grands artistes, sa vie prouve qu'en dépit des circonstances extérieures, le génie, allié au travail, se suffit à lui-même, et que la renommée, quoiqu'elle puisse se faire attendre, ne refuse jamais, en fin de compte, ses faveurs au mérite réel.

Cette application laborieuse que nous avons reconnue comme indispensable pour arriver à l'excellence dans la peinture et dans la sculpture, n'est pas moins nécessaire à ceux qui cultivent la poésie des sons qu'à ceux qui cultivent la poésie de la forme et de la couleur. Handel était un travailleur persévérant et infatigable : jamais la défaite ne l'abattait, et son énergie semblait croître en raison même des coups dont l'adversité l'accablait. Il eut la mortification d'être poursuivi comme débiteur insolvable ; mais en dépit du chagrin qu'il en eut, il ne s'abandonna pas un seul instant au découragement, et dans l'espace d'une année il composa *Saül, Israël,* la musique de l'*Ode de Dryden,* ses *Douze grands concertos* et l'opéra de *Jupiter à Argos,* qui sont parmi ses plus belles œuvres. Comme le dit son biographe : « D'une vaillance incomparable, il faisait, à lui tout » seul, le travail de douze hommes. »

Haydn, parlant de son art, disait : « Il consiste à choisir » un sujet et à le poursuivre jusqu'au bout. » — « Le tra- » vail, » disait Mozart, « est mon plus grand plaisir. » Beethoven avait pour maxime favorite que « les barrières » ne sont pas élevées qui peuvent dire au génie qui prend » son essor : *Tu n'iras pas plus loin.* » Quand Moschelès lui soumit sa partition de *Fidelio* pour piano, Beethoven vit au bas de la dernière page ces mots : « *Finis,* avec l'aide » de Dieu ». Aussitôt Beethoven écrivit au-dessous ; « O » homme ! aide-toi toi-même ! » Telle était la devise de ce grand artiste. Sébastien Bach disait de lui-même : « J'ai été » laborieux, quiconque le sera également sera également

» sûr de réussir. » Mais il n'y a pas le moindre doute que Bach était né avec une passion pour la musique qui fut la source de son énergie et le secret véritable de son succès. Il n'était encore qu'un adolescent lorsque son frère aîné, qui voulait détourner ses talents naturels dans une autre direction, détruisit une collection d'études que le jeune Sébastien, à qui on refusait de la lumière, avait écrites au clair de la lune, prouvant ainsi combien était forte l'inclination naturelle de son génie. De Meyerbeer, Bayle écrivait de Milan, en 1820 : « C'est un homme de quelque » talent, mais sans génie; il vit comme un solitaire, et tra» vaille quinze heures par jour à la musique. » Les années s'écoulèrent, et les quinze heures de travail par jour montrèrent bien, à la fin, si l'auteur de *Robert le Diable,* des *Huguenots,* du *Prophète,* et d'autres ouvrages qui, de l'aveu de tous, sont parmi les plus beaux opéras qu'aient produits les temps modernes, avait ou non du génie.

CHAPITRE SIXIÈME.

ÉNERGIE ET COURAGE.

Le monde est aux vaillants.
(*Proverbe allemand.*)

A cœur vaillant rien d'impossible.
(*Devise de* Jacques Coeur.)

C'est à un vieux guerrier du Nord que la renommée attribue ce mot fameux, qui caractérise si profondément la race teutonne : « Je ne crois ni aux idoles ni aux dé-» mons, c'est dans ma seule force de corps et d'âme que je » place toute ma confiance. » L'ancien cimier portant une pioche avec cette devise : « Ou je trouverai un chemin, ou » je m'en ferai un, » nous offre une expression, non moins énergique que la première, de cette vigoureuse indépendance qui jusqu'à ce jour a distingué les descendants des hommes du Nord. En vérité, rien n'est plus caractéristique de la mythologie scandinave que d'avoir armé son dieu d'un marteau. Il ne faut pas grand'chose pour dévoiler le caractère d'un homme, et l'on peut jusqu'à un certain point, quelque insignifiante que puisse paraître cette épreuve, juger de son énergie par la manière dont il frappe sur l'enclume. Il n'en fallut pas davantage à un éminent Français pour faire, en quelques mots, ressortir le trait caractéristique des habitants d'une certaine province, dans laquelle un de ses amis manifestait l'intention de s'établir et d'acheter des terres. « Gardez-vous-en bien, » lui dit-il, « je connais les gens » de ce département : les élèves qu'il nous envoie, à l'école

» vétérinaire de Paris, *frappent mollement sur l'enclume;* ils » manquent d'énergie; et vous n'obtiendrez jamais rien de » satisfaisant du capital que vous placerez là. » Belle et juste appréciation de caractère, qui ne pouvait émaner que d'un observateur exact et profond, et qui fait admirablement ressortir ce fait, que c'est l'énergie des individus qui fait la force de l'État et qui donne sa valeur au sol même qu'ils cultivent. Comme le dit le proverbe français : « *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* »

La culture de cette qualité est de la plus grande importance; car la fermeté de propos, mise au service d'une noble ambition, est le fondement de toute véritable grandeur de caractère. Une bonne dose d'énergie rend un homme capable de s'occuper des détails les plus secs et des travaux les plus fatigants, et finit par le pousser au premier rang, quelle que soit la condition sociale dans laquelle le ciel l'a fait naître. L'énergie, au demeurant, fait plus de choses que le génie, et expose à moitié moins de dangers et de désappointements. Ce n'est pas tant l'éminence des talents que la fermeté de propos, ce n'est pas tant la puissance de triompher des difficultés que la volonté de travailler avec énergie et persévérance, qui nous offrent en toutes choses de sûres garanties de succès; d'où il suit que dans le caractère humain l'énergie est véritablement la puissance pivotale, en un mot, l'homme lui-même. C'est elle seule qui donne l'impulsion à ses actes, l'âme à ses efforts. Elle offre un point d'appui à toute espérance légitime; et c'est l'espérance qui, à son tour, donne à la vie son vrai parfum. Parmi les reliques de Battle Abbey [1] se trouve un casque brisé portant cette devise : « *L'espoir est ma force,* » qui pourrait être vraiment notre devise à tous. « *Malheur au lâche!* » dit le fils de Sirach; et il n'y a pas en effet de bénédiction qui

[1] C'est l'abbaye qui fut élevée par Guillaume le Conquérant sur le lieu de la bataille dite d'Hastings.

vaille la possession d'un cœur vaillant. Alors même qu'un homme succombe dans ses efforts, ce lui est une grande satisfaction que de pouvoir se dire qu'il a fait tout ce qu'il pouvait. Dans la vie de chaque jour, rien n'est plus encourageant et plus beau que de voir un homme opposer la patience à la douleur, triompher par la seule force de son caractère, et, quand ses pieds saignent et que ses genoux fléchissent, marcher encore, soutenu par son courage.

Les vagues désirs et les aspirations sans but ne sont que trop propres à engendrer une sorte de chlorose dans les jeunes esprits; il faut donc que ces désirs se traduisent promptement en faits et en actes. Il ne suffit pas d'attendre, comme tant de gens le font, que Blücher arrive; il faut, en attendant, combattre et persévérer comme le fit Wellington. Il faut, lorsqu'on a formé une bonne résolution, l'exécuter avec ardeur et sans se laisser détourner de son but. Dans bien des branches de l'activité sociale, on doit endurer gaiement le travail et la peine et n'y voir qu'une discipline nécessaire. « Dans la vie, » dit Ary Scheffer, « rien ne porte » fruit que ce qui coûte une peine de cœur ou le labeur des » mains..... Lutter et toujours lutter — c'est la vie, et de » ce côté la mienne a été de tout temps complète; mais j'ose » dire avec un juste orgueil que rien n'a jamais abattu mon » courage..... Avec une âme forte, et une noble intention, » on peut tout ce qu'on veut, moralement. »

Charles IX de Suède croyait fermement à la puissance de la volonté, même chez les très-jeunes gens. Plaçant un jour sa main sur la tête de son plus jeune fils, qui se trouvait en présence d'une tâche difficile, « Il le fera! » s'écria-t-il, « Il le fera! » Comme toute autre habitude, celle de s'appliquer au travail avec zèle et continuité devient avec le temps comparativement facile. C'est ainsi que même les personnes qui n'ont qu'une intelligence des plus ordinaires et de très-minces talents finissent par accomplir beaucoup si

elles s'appliquent entièrement et infatigablement à une seule chose à la fois. Les gens en qui Fowell Buxton plaçait sa confiance étaient, disait-il, ceux qui à des moyens ordinaires joignaient une extraordinaire application, et qui mettaient en pratique cette injonction des saintes Écritures : « Quoi que tu fasses, fais-le de ton mieux. » Lui-même il attribuait ses remarquables succès dans la vie à l'habitude qu'il avait contractée *de se donner toujours tout entier à une seule chose à la fois.*

Rien de ce qui est réellement méritoire ne se peut accomplir si l'on ne travaille avec amour. L'homme doit principalement sa croissance intellectuelle à cette énergie active de la volonté, à cette lutte avec les difficultés, que nous appelons effort; et il est étonnant de voir combien il arrive souvent d'obtenir ainsi des résultats que l'on avait d'abord jugés impossibles. Il suffit quelquefois d'une intense aspiration pour transformer la possibilité en réalité, nos désirs n'étant bien souvent que les avant-coureurs des desseins que nous avons la puissance d'exécuter. Au contraire, les esprits timides et vacillants trouvent tout impossible, principalement parce que tout leur semble être ainsi. On rapporte d'un jeune officier français qu'il se promenait souvent dans sa chambre en criant : « Je serai un grand général et je deviendrai maréchal de France! » Cet ardent désir fut chez lui le pressentiment du succès; car il fut en effet un général distingué et mourut maréchal de France.

M. Walker, auteur de l'*Original* [1], avait une foi si grande dans la puissance de la volonté qu'il *résolut* un jour, dit-il, de se bien porter, et qu'il se porta bien. Cela peut réussir une fois; mais quoique ce genre de traitement offre moins de dangers que la plupart des ordonnances des médecins, il ne faudrait pas trop s'y fier. Le pouvoir que l'esprit a sur le corps est grand sans doute, mais il peut aussi être tendu

[1] Série d'Essais, publiée à Londres.

jusqu'à prostration complète des forces physiques. On raconte de Muley Moluc, chef maroquin, qu'il était alité, en proie à une maladie incurable, lorsqu'une bataille eut lieu entre ses troupes et les Portugais. Apprenant, au moment décisif de la bataille, que ses soldats lâchaient pied, il se jeta hors de sa litière, les rallia, les conduisit à la victoire, et, aussitôt après, tomba épuisé et rendit le dernier soupir.

C'est la force de résolution, — la *volonté,* qui donne à un homme le pouvoir de faire ou d'être tout ce qu'il s'est mis dans l'esprit qu'il ferait ou serait. Un homme remarquable par sa piété avait coutume de dire que « tout dans notre » vie dépend de nous-mêmes; et que telle est la force de » notre volonté, jointe à la grâce divine, que tout ce que » nous voulons fermement et sérieusement devenir, nous le » devenons, nul ne désirant avec ardeur être humble, patient, » modeste ou libéral, qui ne finisse par devenir tout cela. » On raconte d'un ouvrier charpentier une histoire qui vaut la peine d'être rapportée. On remarqua un jour qu'il rabotait avec un soin tout particulier certain siége de magistrat, dont la réparation lui avait été confiée; et, comme on lui demandait la raison de ce zèle extraordinaire, « C'est, » dit-il, « pour trouver ce siége plus commode lorsque je viendrai » m'y asseoir. » Or, ce qu'il y a de singulier, c'est que ce charpentier prospéra si bien, qu'il finit en effet par venir s'asseoir sur ce siége, comme magistrat.

Quelles que soient les conclusions théoriques auxquelles les logiciens arrivent sur la question du libre arbitre, nous sentons tous parfaitement que nous sommes pratiquement libres de choisir entre le bien et le mal; que nous ne sommes point comme la bûche qui, jetée au torrent, ne peut qu'indiquer, en le suivant, le cours de l'eau; mais que nous avons en nous les ressources du nageur, et que nous pouvons choisir la direction qui nous convient, lutter contre les

vagues, et, en dépit du courant, aller à peu près où il nous plaît. Aucune contrainte absolue ne pèse sur notre volonté, et nous sentons et savons qu'en ce qui concerne nos actions, nous ne sommes enchaînés par aucune sorte de magie. Toutes nos aspirations vers le beau et le bien seraient paralysées, si nous pensions différemment. Toutes les affaires et toute la conduite de la vie, nos règlements domestiques, nos arrangements sociaux, nos institutions publiques, sont basés sur la notion pratique du libre arbitre. Où serait sans cela la responsabilité? et à quoi servirait-il d'enseigner, de conseiller, de prêcher, de réprimander et de punir? A quoi bon les lois, n'était la croyance universelle, comme c'est le fait universel, qu'il dépend des hommes et de leur détermination individuelle de s'y conformer ou non? A chaque instant de notre vie, notre conscience proclame que notre volonté est libre. C'est la seule chose qui soit complétement nôtre, et la direction, bonne ou mauvaise, que nous lui donnons, ne dépend en définitive que de nous. Nos habitudes et nos tentations ne sont pas nos maîtresses, mais nos servantes. Même lorsque nous cédons, notre conscience nous dit que nous pourrions résister, et que, pour l'emporter dans ce conflit, il ne faut pas une résolution plus forte que celle que nous nous savons parfaitement capables de prendre, si nous voulons faire acte de volonté.

« Vous êtes à l'âge où l'on se décide, » disait l'abbé de Lamennais à une âme malade ; « plus tard on subit le joug » de la destinée qu'on s'est faite, on gémit dans le tombeau » qu'on s'est creusé, sans pouvoir en soulever la pierre..... » Ce qui s'use le plus vite en nous, c'est la volonté. Sachez » donc vouloir une fois, vouloir fortement; fixez votre vie » flottante, et ne la laissez plus emporter à tous les souffles » comme le brin d'herbe séchée. »

Buxton était convaincu qu'un jeune homme pouvait de-

venir à peu près tout ce qu'il voulait, pourvu qu'il formât une forte résolution et s'y tînt. Il écrivait à un de ses fils : « Vous êtes arrivé à un âge où il faut prendre un parti. Si » vous ne montrez pas maintenant que vous avez des prin- » cipes, de la résolution, de la force d'esprit, vous ne tar- » derez pas à tomber dans la fainéantise, et à contracter les » habitudes et le caractère d'un jeune homme inutile et dés- » ordonné ; et, si une fois vous en arrivez là, soyez sûr que » ce ne sera pas une petite affaire que de vous relever. Je » tiens pour certain qu'un jeune homme peut devenir à peu » près tout ce qu'il lui plaira d'être. Pour moi il en a été » ainsi..... La plus grande partie de mon bonheur et tous » mes succès dans la vie ont été le résultat de la résolution » que je pris à l'âge où vous êtes. Si vous vous déterminez » sérieusement à agir en homme énergique et industrieux, » soyez sûr que toute votre vie vous aurez sujet de vous ré- » jouir d'avoir eu la sagesse de former une telle résolution » et de la suivre. » Comme la volonté, si on la considère sans avoir égard à la direction dans laquelle elle s'exerce, n'est tout simplement que constance, fermeté, persévérance, il est évident que tout dépend de la direction qu'on lui donne. Si elle ne tend qu'aux jouissances sensuelles, une forte volonté est un démon dont l'intelligence est l'ignoble esclave ; mais dirigée vers le bien, cette même volonté est une reine qui a pour ministres nos facultés intellectuelles, et qui, à leur tête, préside au développement le plus élevé dont la nature humaine soit capable.

Qu'*avec de la volonté on vient à bout de tout* est une maxime qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas moins vraie. Celui qui se met dans la tête de faire une chose, par cette résolution même, en amoindrit souvent les difficultés et en assure l'accomplissement. Se croire capable, c'est presque l'être ; se déterminer à accomplir un progrès quelconque, c'est fréquemment l'avoir accompli. Aussi est-ce pour cela que

la résolution et l'énergie semblent avoir en elles quelque chose de l'omnipotence.

La force de caractère de Souvarow résidait dans la puissance de sa volonté, et, comme la plupart des gens résolus, il érigeait cette puissance de la volonté en système. « Vous » ne voulez sans doute qu'à moitié! » disait-il à ceux qui échouaient dans leurs entreprises. Comme Richelieu et Napoléon, il aurait banni du dictionnaire le mot *impossible.* « Je ne sais pas, » « Je ne peux pas, » « Impossible, » étaient des mots qu'il détestait au delà de toute expression. « Ap- » prenez! faites! essayez! » s'écriait-il. Aussi son biographe a-t-il pu dire de lui qu'il présente un remarquable exemple de ce que peuvent accomplir le développement énergique et l'exercice soutenu de facultés dont le germe, au moins, se trouve dans le cœur de tout homme.

Une des maximes favorites de Napoléon était que « la plus » haute sagesse est une ferme résolution ». Sa vie, mieux que toute autre peut-être, nous montre, sous les plus vives couleurs, tout ce qu'une volonté puissante et que n'arrête aucun scrupule peut accomplir. Il jeta dans la balance où se pesaient ses destinées toute la force de corps et d'esprit dont il était capable. L'un après l'autre, les souverains imbéciles et les nations qu'ils gouvernaient tombèrent à ses pieds. Les Alpes, lui disait-on, barraient le chemin à ses armées. « Il n'y aura plus d'Alpes! » répondit-il, et la route du Simplon fut construite à travers un district autrefois presque inaccessible. « *Impossible*, » disait-il, « est un » mot qui ne se trouve que dans le dictionnaire des sots. » Il travaillait terriblement, et quelquefois donnait autant d'ouvrage qu'ils en pouvaient faire à quatre secrétaires écrivant en même temps sous sa dictée. Il n'épargnait la peine de personne, pas même la sienne. Il était le centre de l'intelligence, du génie et de la puissance de son siècle. Ingénieurs, savants, hommes d'État, tous venaient lui soumettre leurs

projets ; il adoptait les meilleurs, et les marquait du sceau de son génie. Les autres hommes, — à un petit nombre d'exceptions près, — se courbaient devant lui comme devant une des forces de la nature. Son influence inspirait les autres et les animait d'une nouvelle vie ; et il entraînait tout par la force, la concentration et la sûreté de direction de son activité. « La leçon qu'il nous donne, » dit Emerson, « et que nous donne uniformément l'exercice de la vigueur » corporelle ou intellectuelle, c'est qu'il y a toujours place » pour elle dans le monde. De quelles montagnes de lâches » incertitudes la vie de Napoléon n'est-elle pas la réfuta» tion! »

C'est par la décision et la promptitude que se signale l'énergie. « Quand serez-vous prêt à partir pour l'Afri» que? » demandait-on un jour au voyageur Ledyard, de la part de l'Association africaine. « Demain matin, » répondit-il aussitôt. La promptitude de Blücher lui avait valu dans l'armée prussienne le surnom de *Maréchal En-avant.* Lorsqu'on demanda à John Jervis, plus tard comte Saint-Vincent, quand il serait prêt à rejoindre son navire, « A » l'instant, » répondit-il. Et lorsqu'on voulut savoir de sir Colin Campbell, qui venait d'être nommé au commandement de l'armée de l'Inde, quand il serait prêt à partir, sa réponse, — gage de ses succès ultérieurs, — fut : « Demain. » C'est en effet cette rapidité de décision et cette promptitude d'action qui permettent de prendre instantanément avantage des fautes de l'ennemi, et qui décident bien souvent du sort des batailles. Napoléon a dit qu'une des raisons pour lesquelles il avait battu les Autrichiens était qu'ils ne connaissaient pas la valeur du temps : il profitait toujours, pour les accabler, du moment où ils croyaient n'avoir aucun besoin de se presser.

Feu sir Charles Napier, général de l'armée de l'Inde, était aussi un homme d'une grande énergie, comme le

prouve bien ce mot : « Ils ne feront que me forcer à m'enra-» ciner ici plus profondément, » par lequel, dans une de ses campagnes, il exprimait sa résolution bien arrêtée de surmonter toutes les difficultés qui l'entouraient. Sa bataille de Meeance est un des hauts faits les plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. Avec 2,000 hommes, dont 400 Européens seulement, il livra bataille à une armée de 35,000 Béloutchis, robustes et bien armés. C'était, en apparence, un acte de la dernière témérité; mais le général avait confiance en lui-même et en ses soldats. Il chargea le centre des Béloutchis, le long d'une berge escarpée qui formait leur ligne de retranchements, et durant trois mortelles heures sévit une bataille furieuse. Sous l'inspiration du chef, chaque soldat de cette petite armée devint pour le moment un héros. Les Béloutchis, quoique vingt contre un, furent repoussés; mais ils ne se retirèrent qu'en faisant face à l'ennemi. Voilà l'espèce de courage, de ténacité, de persévérance résolue, qui donne la victoire, non-seulement dans la guerre, mais dans toutes les luttes : c'est l'avance d'une longueur de tête qui gagne le prix et montre la race du coureur; la marche forcée qui finit la campagne; les cinq minutes de plus de courage obstiné qui gagnent la bataille. Vos forces sont peut-être inférieures à celles de votre adversaire; mais vous finirez par avoir raison de lui, si vous les concentrez davantage et continuez la lutte plus longtemps. Cette réponse d'un Spartiate à son fils qui se plaignait de ce que son épée était trop courte, « Allonge-la » d'un pas en avant, » s'applique à tout dans la vie.

Napier suivait la bonne méthode pour faire passer son esprit héroïque dans l'âme de ses soldats : il travaillait autant que n'importe lequel d'entre eux. « Le grand art de » commander, » disait-il « consiste à prendre pour soi une » juste part de la peine commune. L'homme qui conduit une » armée ne saurait réussir, s'il n'est tout entier à son affaire.

» Aux difficultés renaissantes, il doit opposer une persévé-» rance infatigable, aux dangers grandissants un courage » invincible, jusqu'à ce qu'enfin tous les obstacles soient » surmontés. » Un jeune officier qui l'accompagnait dans la campagne qu'il fit dans les montagnes du Béloutchistan, disait : « Quand je vois ce vieillard constamment en selle, » comment pourrais-je m'abandonner à la paresse, moi qui » suis jeune et fort ? je me jetterais, s'il m'en donnait l'or-» dre, sur la gueule d'un canon chargé à mitraille. » Et Napier, aux oreilles de qui ce discours revint, affirma que cette seule observation était pour lui une ample récompense de ses peines.

L'Inde a été, pendant le siècle qui vient de s'écouler, un vaste champ où l'énergie britannique a pu se déployer en toute liberté. De Clive à Havelock et à Clyde, se déroule une longue et honorable liste de noms distingués dans les guerres ou dans la législation de l'Inde. Tels sont Wellesley, Wellington, Metcalfe, Outram, Edwards et les Lawrence. Un autre nom, grand mais souillé, est celui de Warren Hastings, homme d'une volonté intrépide et d'une persévérance infatigable. Sa famille était ancienne et illustre; mais les vicissitudes de la fortune, et un dévouement des plus malheureux à la cause des Stuarts, amenèrent la ruine des Hastings; et l'héritage de la famille, situé à Daylesford, où ils avaient été, pendant des siècles, les seigneurs du manoir, finit par passer en d'autres mains. Le dernier des Hastings de Daylesford avait toutefois, antérieurement, donné à son second fils la cure de la paroisse; et ce fut dans la maison du presbytère que, bien des années plus tard, naquit son petit-fils, Warren Hastings. L'enfant apprit à lire, à l'école du village, sur le même banc que les petits paysans. Il joua avec eux, dans les champs que ses ancêtres avaient possédés, repassant dans son imagination enfantine tout ce qu'*avaient été* les braves et loyaux Hastings de

Daylesford. Sa jeune ambition prit feu, et, si nous en croyons la tradition, à l'âge de sept ans, étant venu, par un beau jour d'été, se reposer au bord de la rivière qui traverse le vieux domaine, il forma la résolution de rentrer quelque jour en possession des terres de la famille. Ce n'était alors que la vision romanesque d'un esprit d'enfant; mais Warren vécut assez pour en faire une réalité. Le rêve devint une passion, s'enracina dans son âme, et, de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la maturité, Warren poursuivit sa détermination avec cette calme et indomptable force de volonté qui formait le trait le plus saillant de son caractère. Le pauvre orphelin, devenu l'un des hommes les plus puissants de son temps, releva la fortune de sa race, racheta l'antique patrimoine, et rebâtit la maison seigneuriale. « Lorsque, sous » un soleil tropical, » dit Macaulay, « il gouvernait cinquante » millions d'Asiatiques, ses espérances, au milieu des soucis » de la guerre, des finances, de la législation, le ramenaient » à Daylesford; et lorsqu'il vit sa longue carrière publique, » si singulièrement mélangée de bien et de mal, de gloire » et d'opprobre, arriver enfin à son terme, ce fut à Daylesford qu'il voulut se retirer et mourir. »

La même énergie et le même courage ont été déployés dans bien des carrières qui, pour n'être pas aussi brillantes peut-être que celle des armes, n'en sont pas moins utiles; et de cette vérité, toutes les branches de la science, de l'art et de l'industrie nous fournissent des exemples frappants. Un des plus intéressants peut-être est celui qui se rattache à la découverte des marbres de Ninive, et à celle des inscriptions en caractères cunéiformes ou à tête de flèche, espèce d'écriture qui, depuis la conquête de la Perse par les Macédoniens, était perdue.

Un intelligent cadet de la Compagnie des Indes orientales, nommé Rawlinson, étant stationné à Kermanshah, en Perse, avait remarqué les curieuses inscriptions cunéiformes qui cou-

vrent les vieux monuments du voisinage, — monuments si vieux que toute trace historique les concernant était depuis longtemps perdue, — et parmi les inscriptions qu'il copia se trouvait celle du célèbre rocher de Behistun, qui s'élève perpendiculairement à 1,700 pieds au-dessus de la plaine, et dont la partie inférieure porte, sur un espace d'environ 300 pieds, des inscriptions en trois langues, — persan, scythe et assyrien. Par une comparaison attentive du langage qui a survécu avec celui qui s'est perdu, ce cadet parvint à acquérir une certaine connaissance des combinaisons du caractère cunéiforme et même à former un alphabet. M. Rawlinson (plus tard sir Henri) envoya ses copies d'inscriptions en Angleterre, pour qu'elles y fussent examinées. Il n'y avait pas alors un seul collége dont les professeurs eussent une idée quelconque des caractères cunéiformes; mais il se trouva un ci-devant clerc de la Compagnie des Indes, modeste inconnu du nom de Morris, qui avait fait une étude particulière de ce sujet peu compris, et auquel on put soumettre les copies de Rawlinson. Or, tel était le savoir de ce Morris, que, quoiqu'il n'eût jamais vu le rocher de Behistun, il déclara que Rawlinson n'avait pas copié avec une exactitude parfaite l'embarrassante inscription. Rawlinson, qui se trouvait encore dans le voisinage de Behistun, compara sa copie avec l'original, trouva que Morris avait raison; et ce fut ainsi, qu'à force de comparaisons et d'études attentives, la connaissance de l'écriture cunéiforme fut amenée à un point où elle pouvait faire de grands progrès.

Mais pour tirer parti de la science acquise par ces deux fils de leurs œuvres, il fallait qu'un troisième compagnon vînt leur fournir les matériaux nécessaires à l'exercice de leur habileté. Ce collaborateur se présenta dans la personne d'Austin Layard, originairement clerc dans une étude d'avoué à Londres. Qui se serait jamais attendu à voir ces trois

hommes, un cadet, un commis de bureau de la Compagnie des Indes et un clerc d'avoué, découvrir une langue oubliée et remettre en lumière l'histoire de Babylone? Et cependant il en fut ainsi. Layard n'avait que vingt-deux ans, lorsque, voyageant en Orient, il se sentit pris du désir de pénétrer dans les régions qui se trouvent au delà de l'Euphrate. N'ayant qu'un seul compagnon, et ne se fiant pour sa sûreté personnelle qu'à ses armes, et, ce qui valait encore mieux, à son heureux caractère, à sa politesse et à ses manières chevaleresques, il passa sain et sauf au milieu de tribus en guerre mortelle les unes avec les autres; et, malgré la pauvreté relative de ses ressources, à force de travail, de persévérance, de résolution, de fermeté de propos, et grâce surtout à sa passion enthousiaste pour les recherches et les découvertes et à une patience presque sublime, il réussit, au bout de quelques années, à découvrir et à mettre au jour des trésors historiques tels qu'il n'a probablement jamais été donné à un homme seul d'en réunir de pareils. Plus de trois kilomètres de bas-reliefs furent ramenés à la lumière par M. Layard; et, ce qui est du plus haut intérêt, c'est que ces antiquités précieuses, dont la collection est aujourd'hui au British Museum, se trouvèrent corroborer d'une façon si curieuse la version que l'Écriture sainte nous donne d'événements accomplis il y a environ trois mille ans, que le monde en fut frappé comme d'une nouvelle révélation. En outre, l'histoire des fouilles qui nous remirent en possession de ces monuments remarquables, telle que M. Layard lui-même l'a racontée dans ses *Monuments de Ninive*, sera toujours une des plus naturelles et des plus charmantes relations que l'industrie, l'entreprise et l'énergie individuelles aient jamais données de leurs efforts et de leurs succès.

Parmi les fondateurs de pairies anglaises on peut citer, en particulier, ceux des familles Foley et Normanby comme illustrant à un degré remarquable les qualités morales dont

nous parlons. Le fondateur de la première de ces familles fut Richard Foley, dont le père, petit propriétaire, vivait, sous le règne de Charles Ier, dans le voisinage de Stourbridge. Là se trouvaient les principales manufactures de fer des districts du Centre, et Richard fut élevé comme ouvrier dans une des branches de cette industrie, — celle de la fabrique des clous. Ce qui le frappa surtout fut l'énorme perte de temps et de travail qu'entraînait le procédé grossier dont on se servait pour diviser les tiges de fer destinées à cette manufacture. Il paraît que les cloutiers de Stourbridge se trouvaient alors dans l'impossibilité, ou à peu près, de lutter contre la Suède, qui travaillait à meilleur marché qu'eux, et d'où l'on importait en Angleterre une quantité considérable de clous. On vint à savoir que ce qui permettait aux Suédois de livrer les clous à si bas prix était l'usage de machines à fendre le fer qui avaient complétement remplacé le rude et laborieux procédé que l'on suivait encore en Angleterre pour la préparation des tiges de fer destinées à ce genre de manufacture.

Richard Foley, s'étant assuré que tel était bien le cas, résolut de se rendre maître du nouveau procédé. Il disparut tout à coup du voisinage de Stourbridge, et pendant plusieurs années on n'entendit plus parler de lui. Personne ne savait ce qu'il était devenu, pas même sa famille; car il n'avait fait part à personne de ses projets, tant il craignait de ne pas réussir. Il n'avait que peu ou point d'argent, mais il parvint cependant à se rendre à Hull, où il trouva moyen de s'engager à bord d'un vaisseau en partance pour un port suédois. Le seul objet de valeur qu'il possédât était son violon; et, arrivé en Suède, il parvint, en jouant du violon et demandant l'aumône, à se rendre aux mines de Dannemora, près d'Upsala. Excellent musicien aussi bien qu'agréable compagnon, il ne tarda pas à s'insinuer dans les bonnes grâces des forgerons. Reçu partout, admis à

être témoin de tous les travaux, il eut d'amples occasions de recueillir toutes sortes d'observations, et de se rendre maître, du moins le croyait-il, du nouveau procédé de la fenderie du fer. Après un séjour assez prolongé pour qu'il pût se croire sûr de son fait, il disparut un beau jour de Dannemora, comme il avait disparu précédemment de Stourbridge, sans que personne sût où il était allé.

Revenu en Angleterre, il communiqua les résultats de son voyage à quelques personnes de Stourbridge, qui eurent assez de confiance en lui pour lui avancer les fonds nécessaires à l'érection d'une usine et à la construction des nouvelles machines à fendre le fer. Mais lorsque tout fut prêt et que le moment fut venu de mettre ces machines en mouvement, il se trouva, au grand déplaisir et au grand désappointement de tous, et particulièrement de Richard Foley, qu'elles ne marchaient pas, ou que du moins elles ne fendaient pas le fer. Foley disparut de nouveau. On crut que la honte et la mortification qu'avait dû lui faire éprouver l'avortement de ses projets lui avaient fait quitter le pays pour toujours. Il n'en était rien. Foley, qui s'était tout simplement mis dans la tête qu'il s'emparerait du secret de la fenderie du fer, et qui n'en voulait pas démordre, était reparti pour la Suède, armé comme devant de son violon, et s'était une seconde fois acheminé vers les forges de Dannemora, où il avait été accueilli avec de grandes démonstrations de joie par les mineurs qui, pour mieux s'assurer de leur violonneux, le logèrent cette fois dans la fenderie même. Il y avait, du reste, en lui une telle absence apparente d'intelligence, excepté lorsqu'il jouait du violon, que les forgerons n'avaient pas l'ombre d'un soupçon touchant les projets de leur menétrier, auquel ils fournirent ainsi eux-mêmes les moyens d'atteindre à ce qui avait fait le but et l'espoir de toute sa vie. Il examina avec soin, cette fois, tous les détails de l'usine, et ne tarda pas à découvrir la cause de son in-

succès. Il fit, aussi bien qu'il put, — l'art du dessin lui étant étranger, — des tracés ou esquisses des machines, et, après un séjour assez long pour vérifier à loisir ses observations et se faire une idée lucide et complète de tous les arrangements mécaniques de l'usine, il planta là de nouveau les forgerons, gagna un port suédois, et s'embarqua pour l'Angleterre. Il était impossible qu'un homme qui portait à un tel point la force de résolution ne réussît pas. De retour parmi ses amis, qui ne furent pas peu étonnés de le revoir, il compléta ses arrangements, et le succès, cette fois, couronna ses efforts. Grâce à son énergie et à son habileté, il jeta bientôt les fondements d'une grande fortune, et eut le bonheur de raviver en même temps l'industrie d'un district fort étendu.

William Phipps, le fondateur de la famille Mulgrave ou Normanby, fut, dans son genre, un homme tout aussi remarquable que Richard Foley. Son père était armurier à Woolwich, dans l'État du Maine, qui faisait alors partie des colonies anglaises d'Amérique. William naquit en 1651. Ils étaient dans sa famille vingt-six enfants, dont vingt et un garçons, et ils n'avaient pour toute fortune que la force de leurs bras et la vaillance de leurs cœurs. William, qui semble avoir eu dans les veines une forte dose du sang des pirates danois, ne se plaisait point à la vie tranquille des bergers, qu'il lui fallut cependant mener durant sa première jeunesse. Aventureux et hardi par nature, il brûlait d'envie de se faire marin et de courir le monde. Il chercha à s'engager comme matelot; mais, n'ayant pu réussir, il se plaça comme apprenti chez un constructeur de navires, où il apprit à fond son état, tout en acquérant, pendant ses heures de loisir, l'art de lire et d'écrire. Ayant terminé son apprentissage, il alla habiter Boston, et là il demanda et obtint la main d'une veuve qui avait quelque fortune, après quoi il monta à son propre compte un petit chantier de construc-

tion, bâtit un navire, l'équipa, mit à la voile, et s'engagea dans le commerce des bois qu'il poursuivit péniblement et laborieusement pendant une dizaine d'années.

Il lui arriva un jour, comme il passait à travers les rues tortueuses du vieux Boston, d'entendre par hasard des matelots qui parlaient entre eux d'un navire espagnol qui venait de faire naufrage à la hauteur des îles Bahamas, et que l'on supposait avoir eu à son bord une grande quantité d'argent. Son esprit entreprenant s'enflamma à cette idée, et, ayant au plus vite réuni un équipage tel qu'il le fallait pour une expédition de ce genre, il partit. Le navire naufragé ayant été jeté à la côte, il le trouva facilement, et réussit à recouvrer une grande partie de la cargaison, mais très-peu d'argent; de sorte qu'en définitive il couvrit tout juste ses dépenses. Son succès toutefois avait été assez grand pour stimuler son esprit aventureux, et lorsqu'il entendit parler d'un autre vaisseau bien plus richement chargé, qui, plus d'un demi-siècle auparavant, avait fait naufrage près de Port de la Plata, il forma aussitôt la résolution de repêcher, sinon tous les débris du naufrage, au moins le trésor.

Trop pauvre pour entreprendre, sans aucun secours étranger, une tâche si difficile, il se rendit en Angleterre, pour y chercher l'assistance dont il avait besoin. La renommée du succès qu'il avait obtenu en recouvrant les débris du navire naufragé près des Bahamas l'y avait précédé. Il s'adressa directement au gouvernement, et se montra si pressant et si enthousiaste, qu'à la fin il réussit à vaincre l'inertie qui partout est propre aux esprits officiels, et que Charles II mit à sa disposition la *Rose Algier*, navire de dix-huit canons et de quatre-vingt-quinze hommes d'équipage, dont le commandement en chef lui fut donné.

Phipps partit à la recherche du navire espagnol et des trésors qu'il contenait. Il atteignit sans accident la côte d'Haïti; mais la grande difficulté était de savoir où se trouvait

le navire perdu. Il y avait déjà plus de cinquante ans que le naufrage avait eu lieu, et Phipps n'avait pour guide que les vagues rumeurs de la tradition. Il se trouvait en présence d'une longue côte à explorer et de l'immensité de l'Océan sur lequel nulle trace de la galère perdue dans les abîmes n'était visible. Mais il avait pour lui son courage et l'espérance. Il mit ses matelots à draguer la côte, et des semaines s'écoulèrent pendant lesquelles on ne pêcha que des varechs, des galets et des fragments de roche. Rien de plus désagréable pour des marins que cette occupation; aussi commencèrent-ils à murmurer et à se dire les uns aux autres que leur commandant les avait embarqués dans une entreprise insensée.

A la longue, les plaintes éclatèrent, et les matelots se mirent ouvertement en révolte. Un jour même ils se précipitèrent en force sur le gaillard d'arrière, demandant qu'on abandonnât l'entreprise. Mais Phipps n'était pas homme à se laisser intimider : il saisit les meneurs, et fit rentrer les autres dans le devoir. Le navire ayant besoin de réparations, il fallut venir au mouillage tout près d'une petite île où, pour alléger le navire, on débarqua la plus grande partie des vivres et des munitions. Le mécontentement ne faisait qu'augmenter parmi l'équipage, et un nouveau complot fut formé parmi les gens qui étaient descendus à terre, pour s'emparer du navire, jeter Phipps par-dessus le bord, et faire la course contre les Espagnols dans les mers du Sud. Mais il était nécessaire, pour que la chose pût réussir, de s'assurer de la coopération du maître charpentier, qu'il fallut, par conséquent, mettre au courant du complot. Or, il se trouva que l'homme était fidèle, et qu'il s'empressa d'avertir Phipps du danger qui le menaçait. Celui-ci, ayant réuni tous ceux sur lesquels il pouvait compter, fit charger les canons qui commandaient la plage, fit lever le pont qui servait de communication entre la terre et le

vaisseau, et, quand les rebelles firent leur apparition, les héla et leur déclara qu'il ferait feu sur eux s'ils avaient le malheur d'approcher des provisions qui se trouvaient encore à terre. Ceux-ci se retirèrent; et Phipps fit aussitôt embarquer tout son matériel, sous le couvert de ses canons. Les révoltés, craignant d'être abandonnés sur une plage déserte, mirent bas les armes et implorèrent la permission de revenir à leurs devoirs, permission qu'on leur accorda, tout en prenant contre eux les précautions que justifiait leur conduite antérieure. Phipps saisit la première occasion qui se présenta de congédier les mutins de son équipage, et d'engager à leur place des hommes plus sûrs; mais, juste au moment où il aurait pu procéder avec une nouvelle activité à ses opérations, il reconnut qu'il était absolument nécessaire de retourner en Angleterre, pour y faire réparer son vaisseau. Toutefois, il avait fini par obtenir des renseignements plus précis sur le lieu où la galiote espagnole avait péri, et, quoique jusqu'ici désappointé, il avait plus de confiance que jamais dans le succès ultérieur de son entreprise.

De retour à Londres, Phipps fit sur les résultats de son voyage un rapport à l'amirauté, qui feignit d'être satisfaite de ses efforts; mais, en fin de compte, il revenait sans avoir réussi, et l'amirauté ne se sentait pas fondée à lui confier un autre navire de la marine royale. Jacques II régnait alors, et le gouvernement avait des ennuis de plus d'une sorte: ce fut donc en vain que Phipps essaya d'appeler l'attention du roi sur son brillant projet. Il essaya alors de réunir les fonds nécessaires au moyen d'une souscription publique. D'abord on lui rit au nez; mais ses incessantes importunités finirent par l'emporter, et pendant quatre ans, qu'il passa, du reste, dans la plus grande pauvreté, il corna si infatigablement son projet aux oreilles des grands, qu'à la longue il réussit. Une compagnie fut formée sous les auspices du duc d'Albemarle, fils du général Monk, qui lui-même prit la plus

grande partie des actions de la société, et fournit ainsi à Phipps les moyens de poursuivre son entreprise.

Comme Foley, Phipps fut plus heureux la seconde fois que la première. Il arriva sans accident à Port de la Plata, dans le voisinage de la ligne de récifs que l'on supposait avoir été la scène du naufrage. Son premier soin fut de construire un bateau solide, à huit ou dix rames, à la construction duquel il ne dédaigna pas de mettre lui-même la main. On dit aussi qu'il construisit, pour explorer le fond de la mer, une machine dans le genre de celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de cloche à plongeur. Déjà il est fait mention d'une machine de cette espèce dans les livres du temps ; mais Phipps ne lisait guère, et il y a lieu de croire qu'il imagina lui-même l'appareil dont il avait besoin. Il prit aussi à son service des plongeurs indiens, dont l'habileté à pêcher les perles et à exécuter toute espèce d'opérations sous-marines était depuis longtemps reconnue. Ces préparatifs terminés, on gagna les récifs avec le bateau et le bâtiment de servitude, et l'on se mit au travail. A l'aide de la cloche à plongeur et de tous les moyens en usage alors pour draguer le fond de la mer, on explora sans relâche, pendant plusieurs semaines, la ligne de récifs, mais sans la moindre apparence de succès. Phipps, toutefois, tenait bon, persistant dans son espoir, malgré la destruction successive de chacune de ses espérances. Un jour, un matelot, regardant, du bord du bateau sur lequel il était penché, au fond de l'eau, claire et tranquille en ce moment-là, aperçut une curieuse plante marine qui croissait dans un endroit qui lui fit l'effet d'une fente de rocher; il appela un plongeur indien et l'envoya chercher cette plante. Le plongeur, en la rapportant, dit qu'il y avait dans le même endroit des canons de vaisseau. Ce renseignement ne fut reçu d'abord qu'avec incrédulité; mais de nouvelles investigations prouvèrent que l'Indien avait raison. On recommença les re-

cherches, et bientôt un plongeur reparut, portant entre ses bras une barre d'argent massif. « Rendons grâces à » Dieu ! » s'écria Phipps, « enfin, notre fortune à tous est » faite ! » Cloche et plongeurs, à qui mieux mieux, se mirent à l'œuvre, et en quelques jours on eut repêché un trésor s'élevant à environ 7,500,000 francs, avec lequel Phipps fit voile pour l'Angleterre. À son arrivée, on chercha à persuader au roi de saisir le navire et sa cargaison, sous le prétexte que Phipps, lorsqu'il avait sollicité la permission de Sa Majesté, n'avait pas fourni des renseignements exacts sur cette affaire. Mais le roi répondit qu'il savait que Phipps était un honnête homme et que le trésor tout entier, quelle que fût sa valeur, serait divisé entre lui et ses gens. Phipps eut 500,000 francs pour sa part; et le roi, pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de l'énergie et de l'honnêteté qu'il avait déployées dans cette entreprise, le fit chevalier. Il fut aussi nommé grand prévôt de la Nouvelle-Angleterre, et, durant le temps qu'il remplit ces fonctions, il rendit de grands services à la mère patrie et aux colons, par la vaillance dont il fit preuve contre les Français, dans ses expéditions de Port-Royal et de Québec. Il remplit aussi le poste de gouverneur du Massachussetts; après quoi il revint en Angleterre et mourut à Londres, en 1695.

Phipps n'eut jamais honte d'avouer la bassesse de son origine. Dans la seconde moitié de sa carrière, il se plaisait même à rappeler avec une honnête fierté comment, de simple charpentier de navire, il s'était élevé aux honneurs de la chevalerie et au gouvernement d'une province; et lorsque, par hasard, quelque affaire publique l'embarrassait : « Ah ! » disait-il bien haut, « combien il me serait plus facile de re- » prendre ma bonne hache ! » Il laissa, en mourant, une réputation de probité, d'honnêteté, de patriotisme et de courage, qui n'est certainement pas le moins noble héritage des Normanby.

Bien différents dans leur vie et dans leur caractère, quoique animés d'un zèle non moins ardent, se sont montrés ces grands apôtres et missionnaires qui, poussant jusqu'à ses dernières limites l'esprit de sacrifice, sont allés à travers le monde chercher et sauver leurs frères déchus. Soutenus par une énergie infatigable, supérieurs aux privations, supérieurs aux dangers, supérieurs aux contagions, ils ont enduré toute espèce de travaux et de fatigues, se réjouissant de leurs souffrances mêmes, et mettant leur gloire à mériter la couronne du martyre. Tels furent, entre mille, Ignace de Loyola et François Xavier.

Loyola, qui appartenait par sa naissance à la noblesse espagnole, joignait à la bravoure du soldat toutes les grâces et toute la dissipation du courtisan. Au siége de Pampelune, il eut une jambe fracturée par un boulet de canon. Sa blessure ayant été mal soignée, il se vit pendant longtemps aux portes de la mort. Durant sa convalescence, qui fut longue, après avoir lu et relu tous les livres de chevalerie errante qu'il put se procurer, il tomba, par hasard, sur une Vie des Saints où il trouva des récits de victoires remportées non sur les autres, mais sur soi-même, et des exemples de récompenses bien autrement nobles qu'aucune de celles dont il était question dans les livres de chevalerie. Cette lecture exerça une influence déterminante sur le cours de ses idées, et, suspendant son épée de chevalier à un pilier de l'église de Notre-Dame de Montserrat, il résolut, après avoir dit adieu à sa lame bien-aimée, de suivre l'exemple des saints dont il venait de lire la vie.

Sa vie, à lui, a été si bien racontée par le père Bouhours qu'il est inutile d'en donner ici une nouvelle narration, et que nous nous contenterons, en conséquence, d'en citer quelques traits, pour montrer de quelle énergie extraordinaire Loyola était doué : le fait est que jamais peut-être nul n'en posséda une aussi forte dose. Il avait une telle puis-

sance de volonté, une telle résolution, et avec tout cela une telle patience, que tous ceux à qui il arrivait d'être habituellement en contact avec lui finissaient tôt ou tard par subir son ascendant. Quoique d'un caractère naturellement violent et emporté, il exerçait sur lui-même une surveillance et un contrôle si rigides et si incessants, que ses médecins eux-mêmes crurent et déclarèrent qu'il était d'un tempérament flegmatique. Mais, quelle que fût l'influence qu'il exerçait par la force de sa volonté, il en exerçait une bien plus grande encore par l'amour et la vénération qu'il inspirait. Saint François Xavier, le grand apôtre des Indes, s'agenouillait toujours lorsque, du fond de l'Orient, il écrivait à Ignace. Et ce n'étaient pas seulement ses amis et ses compagnons qui éprouvaient pour lui de tels sentiments : le matin du jour où il rendit son âme à Dieu, les gens s'arrêtaient dans les rues, sur les places publiques, dans les antichambres, dans les hôpitaux, et jusque dans les lazarets, pour se communiquer cette fatale nouvelle : « Le saint est mort! »

Parmi ceux qui se sentirent attirés par le caractère non moins que par les enseignements de Loyola, François Xavier fut un des plus purs et des plus dévoués. Comme Loyola, il appartenait à une ancienne et illustre famille. De manières comme de sentiments, c'était un gentilhomme accompli : brave, honorable, généreux, facile à entraîner, et lui-même très-capable d'entraîner les autres; facile à persuader, et lui-même extrêmement persuasif; du reste, plein d'énergie, de patience et de résolution. A l'âge de vingt-deux ans, il occupait le poste honorable de professeur de philosophie à l'université de Paris. Ce fut là qu'il fit la connaissance de Loyola. Il devint bientôt son intime ami et compagnon; et, peu de temps après, il partit, à la tête de la première compagnie de prosélytes que celui-ci ait envoyée en pèlerinage à Rome.

Quand Jean III, de Portugal, résolut de planter le drapeau

de la foi chrétienne dans les Indes portugaises, Bobadilla fut mis à la tête de cette croisade pacifique; mais, celui-ci étant tombé malade, il fallut procéder à une autre élection, et le choix tomba sur Xavier. Vêtu d'une soutane rapiécée et n'ayant pour tout bagage que son bréviaire, le missionnaire dévoué partit pour Lisbonne, où il devait s'embarquer pour l'Orient. Il fit le voyage de Goa sur un navire qui portait le gouverneur et mille hommes de troupes destinées à renforcer la garnison de la place. Lorsque le vaisseau déploya ses voiles et commença à descendre le Tage, on remarqua que l'instant du départ, qui à plus d'un arrachait des larmes, fit rayonner d'une joie indicible la physionomie de Xavier. Il allait convertir des nations dont il ne savait, il est vrai, ni le langage ni le nom; mais il n'éprouvait ni hésitation ni crainte. Quoiqu'on eût mis une cabine à sa disposition, il dormit sur le pont, se faisant un oreiller d'un rouleau de cordes, partageant l'ordinaire des simples matelots, veillant à leurs besoins, inventant des jeux innocents pour les distraire et, quand ils étaient malades, les soignant avec tant de patience et de bonté, qu'il devint pour eux l'objet d'une vénération touchant à l'idolâtrie.

En arrivant à Goa, Xavier fut épouvanté de la dépravation des habitants, colons et indigènes. Ceux-là, en effet, avaient importé tous les vices de la civilisation sans aucune de ses contraintes, et ceux-ci ne s'étaient montrés que trop disposés à suivre le mauvais exemple. Il se mit à parcourir les rues, en agitant une petite sonnette pour attirer les gens, et demanda, comme une grâce, qu'on voulût bien lui envoyer les enfants, pour qu'il leur donnât quelque instruction. Une foule de pauvres petits furent bientôt confiés à ses soins; et il les instruisit diligemment, les renvoyant régulièrement chez eux, fortifiés de jour en jour par les leçons de sagesse et de piété qu'il leur donnait. En même temps, il visitait les malades, les lépreux, les misérables de toute espèce, vivant

dans les hôpitaux, et ne craignant même pas de pénétrer dans les repaires de la débauche. Jamais cri de souffrance humaine ne frappa vainement ses oreilles. Ayant entendu parler de la dégradation et de la misère des pêcheurs de perles de Mandar, il partit pour les visiter, et bientôt sa clochette sonna pour eux son miséricordieux appel. Il baptisait et enseignait; mais comme il ne pouvait accomplir cette dernière œuvre qu'avec le secours d'interprètes, on peut dire que son enseignement le plus éloquent consistait dans le dévouement qu'il apportait à servir les misérables dans leurs besoins, dans leurs souffrances et dans leurs maladies.

Poursuivant sa mission, il s'en alla le long de la côte de Comorin, faisant retentir sa clochette dans les villes et dans les villages, au seuil des temples et des bazars, et invitant les indigènes à se réunir autour de lui pour écouter ses leçons. Il avait fait faire des traductions du catéchisme, du Credo, des Commandements, du Pater et de quelques exercices de dévotion du formulaire de l'Église. Les ayant apprises lui-même, il les récitait aux enfants jusqu'à ce qu'ils les sussent par cœur; et quand ils étaient parfaitement au fait de leurs leçons, il les envoyait enseigner eux-mêmes à leurs parents et à leurs voisins ce qu'ils avaient appris. Il établit, près du cap Comorin, trente prédicateurs qui devinrent, sous sa surveillance, les pasteurs de trente églises chrétiennes. L'église, il est vrai, ne consistait souvent qu'en une hutte surmontée d'un crucifix; mais qu'importe! Il passa de là à Travancore, où il continua à faire sonner sa clochette de village en village, à baptiser jusqu'à ce que les bras lui tombassent de fatigue, et à répéter ses formules dévotes jusqu'à ce que la voix lui manquât. Il a lui-même affirmé que le succès de sa mission surpassa toutes ses espérances. Sa pure et belle vie, son enthousiasme, l'irrésistible éloquence de ses bonnes actions faisaient des conversions partout où il allait; et, par la seule force de la

sympathie, ses auditeurs, en l'écoutant, se laissaient gagner à son ardeur.

Poursuivi par la pensée que « le nombre des moisson-» neurs est bien petit pour l'immensité du champ à mois-» sonner », Xavier alla ensuite à Malacca et au Japon, où il se trouva en présence de nouvelles races et de nouvelles langues. Là, tout ce qu'il put faire fut de pleurer et prier, de veiller près des malades, d'adoucir leurs peines, et quelquefois, manquant de tout, de tremper dans l'eau la manche de son surplis pour en extraire quelques gouttes à l'aide desquelles il pût baptiser les mourants. Espérant tout et ne craignant rien, ce vaillant soldat de la foi marchait, poussé en avant par son indomptable résolution. « Quelle » que soit la mort ou la torture qui m'attend, » disait-il, « je suis prêt à la souffrir mille fois pour le salut d'une » seule âme. » Il eut à endurer la faim, la soif, la nudité, les violences meurtrières; mais il n'en poursuivit pas moins sa mission de charité, sans s'arrêter, sans se fatiguer jamais. Enfin, après douze ans d'un labeur surhumain, au moment où il s'efforçait de pénétrer en Chine, ce grand et excellent homme fut atteint de la fièvre, dans l'île de Sanchian, et reçut la couronne de gloire qu'il ambitionnait. Jamais probablement héros plus pur, plus noble, plus désintéressé, plus courageux, ne foula cette terre mortelle.

Le nombre de ceux qui suivirent les traces de Xavier est immense. Dans l'Inde se firent remarquer Schwartz, Carey, Marshman; en Chine, Gutzlaff, Morison, et bien d'autres. Carey fut un des plus courageux et des plus infatigables. Ce lui était une chose assez ordinaire, dans l'Inde, que de fatiguer, le même jour, trois pundits qui lui servaient de secrétaires, tandis que lui-même ne se reposait qu'en variant ses travaux. Carey, qui était lui-même fils d'un cordonnier, avait pour compagnon de ses travaux Ward, fils d'un charpentier, et Marshman, fils d'un tisserand. Par

leurs soins, un magnifique collége fut élevé à Sérampore, seize missions florissantes furent établies, la Bible fut traduite en seize langues, et la semence de la plus bienfaisante des révolutions fut jetée sur le sol indien. Carey n'eut jamais honte de la bassesse de son origine. Se trouvant un jour à la table du gouverneur général, il entendit un officier, qui se trouvait en face de lui, demander à un autre si Carey n'avait pas été cordonnier. « Non, monsieur, » s'écria aussitôt Carey, « rien que savetier. » Qu'est-ce qui pourrait mieux montrer de quelle persévérance il fut capable dès son enfance, que l'anecdote éminemment caractéristique que voici. Comme il grimpait un jour à un arbre, le pied lui glissa : il tomba et se cassa la jambe; et il lui fallut garder le lit pendant plusieurs semaines; mais aussitôt que la force lui fut revenue et qu'il put marcher sans appui, la première chose qu'il fit fut d'aller regrimper à ce même arbre. C'est là le genre de courage dont Carey avait besoin pour accomplir noblement et résolûment, comme il le fit, les grands travaux de sa vie de missionnaire.

John Williams, le martyr d'Erromanga, déploya la même énergie et le même dévouement. Quoiqu'il passât pour un imbécile, il était adroit dans son métier, et possédait une excellente constitution. Il fut placé comme apprenti chez un quincaillier de Londres, et, pendant quelque temps, se montra plus disposé à suivre la compagnie des jeunes libertins de son âge qu'à s'occuper de pensées sérieuses. Il cultiva toutefois son habileté manuelle, et il arriva si souvent à son maître de le trouver, durant ses heures de récréation, occupé à la forge, que celui-ci finit par lui confier tous les travaux qui requéraient une habileté ou une délicatesse particulière. Il avait aussi un goût très-vif pour toutes les occupations qui l'appelaient hors de la boutique. Un sermon qu'il entendit par hasard donna à son esprit un tour plus sérieux, et il devint instituteur dans une école du diman-

che. Son attention ayant, à l'une des réunions de la société dont il faisait partie, été appelée sur la cause des missions, il résolut de se dévouer tout entier à cette œuvre, et la Société des Missions de Londres ayant accepté ses services, son maître lui permit de quitter la quincaillerie avant l'expiration de son engagement. Les îles de l'Océan Pacifique, et plus particulièrement Huahine et Raiatea parmi les îles de la Société, et Rarotonga parmi les îles Harvey, furent la scène de ses premiers travaux. Comme les apôtres, il travaillait de ses mains, forgeait, jardinait, construisait des vaisseaux, et s'efforçait d'apprendre aux insulaires les arts de la vie civilisée, en même temps qu'il les instruisait dans les vérités de la religion. Ce fut dans le cours de ces incessants travaux qu'il fut massacré par des sauvages, sur la côte d'Erromanga. Nul plus que lui ne mérita jamais de ceindre la couronne du martyre.

Non moins intéressante est la carrière du docteur Livingstone, qui, de nos jours, a exploré l'Afrique comme voyageur et missionnaire. Il a écrit lui-même l'histoire de sa vie, dans un style modeste et sans prétention qui est parfaitement caractéristique de l'homme lui-même. Ses ancêtres étaient de pauvres et honnêtes montagnards; et l'on raconte de l'un d'eux, qui jouissait dans son voisinage d'une grande réputation de sagesse et de prudence, que lorsqu'il fut près de mourir, il fit venir autour de lui ses enfants et leur donna cet avis, le seul bien qu'il pût leur laisser : « Je me suis » enquis avec beaucoup de soin, durant ma vie, des tradi- » tions de notre famille, et je n'ai jamais pu découvrir qu'il » y eût eu un malhonnête homme parmi nos ancêtres. Si » donc quelqu'un de vous ou des vôtres venait à tourner » mal, ce ne serait point que l'improbité soit dans votre » sang, au contraire. Je livre ce précepte à vos médita- » tions : *Soyez honnêtes.* » A dix ans, Livingstone alla travailler, comme ouvrier aux pièces, dans une filature de

coton près de Glasgow. Ayant pris sur son salaire de la première semaine de quoi acheter une grammaire latine, il se mit à apprendre cette langue, dont il poursuivit l'étude, pendant plusieurs années, à une école du soir. Il serait resté volontiers jusqu'à minuit, et plus tard même, à étudier ses leçons, si sa mère ne l'eût envoyé au lit; mais celle-ci n'y manquait guère, car il fallait qu'il se levât assez tôt pour être à la fabrique tous les matins à six heures. De cette façon il parvint, non sans peine, à lire Virgile et Horace; mais il ne s'en tenait pas là, et, à l'exception des romans, il lisait tous les livres qu'il pouvait se procurer, et plus particulièrement les ouvrages scientifiques et les récits de voyages. Il s'occupait aussi de botanique, et passait les rares moments de loisir dont il pouvait disposer à parcourir le voisinage pour faire des collections de plantes. A l'atelier même, il poursuivait ses lectures, en dépit du bruit des machines, plaçant son livre sur la mull-jenny à laquelle il travaillait, de manière à saisir au passage les phrases l'une après l'autre. Ainsi, à force de persévérance, le jeune ouvrier acquit une foule de connaissances utiles, et avec l'âge il sentit grandir en lui le désir d'être envoyé comme missionnaire parmi les païens. Pour se rendre plus propre à cette entreprise, il résolut d'obtenir une éducation médicale. A cet effet, il se mit à économiser sur son salaire, et il parvint à mettre de côté assez d'argent pour passer plusieurs hivers à Glasgow, à suivre des cours de grec, de médecine et de théologie. Le reste de l'année, il travaillait comme ouvrier dans une filature de coton; et ce fut ainsi que, sans jamais recevoir un sou de personne, il prit sur son modique salaire d'ouvrier filateur de quoi subvenir aux frais de ses études. « En jetant un regard en arrière sur cette vie » laborieuse, » dit cet excellent homme, « je ne puis m'em- » pêcher de remercier le ciel de m'avoir donné une telle exis- » tence; et si cela était possible, j'aimerais à recommencer

» la vie dans les mêmes circonstances, et à passer de nou-
» veau par les différentes étapes de cette rude et fortifiante
» éducation. » A la longue, il finit ses études médicales, écrivit sa thèse latine, passa ses examens, et fut admis au degré de licencié de la faculté de médecine et de chirurgie. Il pensa d'abord à aller en Chine; mais la guerre qui désolait alors ce pays l'empêcha de suivre cette idée, et ayant offert ses services à la Société des Missions de Londres, il fut envoyé par elle en Afrique, où il arriva en 1840. Il avait eu le projet de se rendre en Chine à ses frais; et la seule douleur qu'il éprouvât en allant en Afrique aux frais de la Société des Missions « provenait, » disait-il, « de ce qu'il n'était pas
» agréable, pour un homme qui avait l'habitude de se
» tirer d'affaire tout seul, de se trouver en quoi que ce soit
» sous la dépendance d'autrui » . Arrivé en Afrique, il se mit vigoureusement à l'œuvre. Il ne pouvait supporter l'idée de prendre simplement part aux travaux des autres, et il résolut de se créer comme missionnaire une sphère indépendante, pour laquelle il se prépara, en entreprenant, outre ses travaux de prédication, toutes sortes d'ouvrages manuels. « Cette multiplicité d'entreprises, » dit-il, « m'épuisait et
» me rendait plus incapable d'étudier le soir que je ne l'a-
» vais jamais été à l'époque où je travaillais comme ouvrier
» filateur. » Pendant son séjour chez les Béchuanas, il creusa des canaux, bâtit des maisons, mit des champs en culture, éleva des bestiaux et instruisit les indigènes, tout en travaillant avec eux. Dans les commencements, ayant entrepris, avec un certain nombre d'entre eux, un long voyage à pied, il surprit, au moment du départ, quelques-unes de leurs observations sur sa faiblesse physique. « Il n'est pas fort, » disaient-ils, « il est tout grêle, et ne paraît robuste que parce
» qu'il se met dans ces *sacs* (c'est ainsi qu'ils nommaient ses
» pantalons); il n'ira pas loin. » Ces remarques firent bouillir dans ses veines son sang de montagnard et lui donnèrent la

force de mépriser la fatigue et de faire marcher ses compagnons d'un tel train, pendant des journées entières, qu'il leur fallut bien à la fin se faire une opinion plus juste de ce dont il était capable comme marcheur. Si l'on veut savoir ce qu'il fit en Afrique et comment il le fit, il faut lire ses *Voyages d'un missionnaire,* l'un des plus intéressants ouvrages de cette espèce qui aient jamais été publiés. Une des dernières actions qui y sont rapportées est on ne peut plus caractéristique. La chaloupe à vapeur *Birkenhead,* qu'il avait emmenée avec lui en Afrique, n'ayant pas répondu à ses espérances, il envoya des ordres en Angleterre pour qu'on en construisît une autre, dont il estimait le prix de revient à environ 2,000 livres qu'il se proposait de prendre sur l'argent que lui avaient rapporté ses voyages, et qu'il avait mis de côté pour ses enfants. « C'est maintenant » à eux à gagner cet argent, » fut l'expression même dont il se servit, lorsqu'il envoya l'ordre par lequel il en disposait ainsi.

Parmi les hommes distingués qui ont consacré leur vie à de grandes œuvres de philanthropie, et qui, dans leur patrie même, ont rempli le rôle de missionnaires, saint Vincent de Paul (né en 1576, mort en 1660) a droit à une des premières places. Fils d'un petit fermier de Rauquines, près de Pouy, dans le département des Landes, il dut, pendant sa première jeunesse, se consacrer au travail de la ferme; car les ressources insuffisantes de sa famille semblaient le destiner à une vie de laborieuse obscurité. Toutefois, les remarquables indices qu'il donna de la vivacité de son intelligence et de la sensibilité de son caractère engagèrent ses parents à faire tous leurs efforts pour lui procurer une éducation libérale, et ils réussirent à le faire entrer comme élève au couvent des cordeliers, à Dax. Là, il étudia avec tant de succès, qu'à seize ans on le jugea capable de remplir les fonctions de précepteur dans la famille du magistrat du

village. Il continua ses travaux pour se préparer au ministère, prit la tonsure, et, quelque temps après, alla poursuivre l'étude de la théologie à l'université de Toulouse, où, pendant ce temps, il gagna sa vie à donner des leçons. A vingt-quatre ans, il fut consacré prêtre, et quatre ans plus tard il obtint le degré de bachelier ès lettres et la permission d'ouvrir un cours.

Un legs de quinze cents livres lui ayant été laissé par un ami qu'il avait à Marseille, il se vit dans la nécessité de visiter cette ville; et, en revenant par mer, le vaisseau dans lequel il se trouvait fut attaqué par des corsaires tunisiens. Dans le conflit auquel cette rencontre donna lieu, Vincent fut blessé, puis envoyé à Tunis, et, plus tard, à Alger. Durant sa captivité, il fut successivement esclave de trois maîtres, dont le dernier était un renégat italien qu'il convertit à sa foi première, et auquel il persuada de s'enfuir avec lui en France, où ils réussirent à arriver. Après une visite faite au pape, à Rome, Vincent se rendit à Paris. Durant sa captivité en Afrique, son cœur s'était ému des souffrances des pauvres, des malades et des affligés, et il avait résolu de dévouer à leur service le reste de sa vie. Il alla donc demeurer prè de l'hôpital de la Charité, qu'il visita chaque jour. Vers cette époque, il se vit en butte à une accusation de vol, portée contre lui par un des locataires de la maison qu'il habitait. Fort de son innocence, que cependant il lui était impossible de prouver, il supporta avec patience et résignation cette grande injustice pendant six ans; mais enfin le véritable coupable fut découvert, et l'honnêteté de Vincent mieux établie que jamais.

Ce fut à Tolleville, dans le diocèse d'Amiens, que Vincent commença son célèbre système de missions domestiques. Ces missions eurent tant de succès et produisirent des résultats si salutaires, que plus tard il prit l'habitude d'en célébrer tous les ans l'institution avec une pieuse gratitude.

Lorsqu'il alla s'établir à Châtillon, comme curé de la paroisse, il agrandit son plan et organisa une association pour secourir les besoins temporels aussi bien que les besoins spirituels des pauvres et des malades. Cette association, qu'il nomma la *Confrérie de Charité,* servit bientôt de modèle à une foule d'institutions semblables, en France et en divers autres pays. Il travailla lui-même avec une persévérance infatigable à étendre la sphère d'action de l'association, et il obtint un grand succès, particulièrement dans les districts où son influence personnelle se faisait sentir; tels, par exemple, que les diocèses de Beauvais, de Soissons et de Sens.

Une visite qu'il fit à Marseille, en compagnie du comte de Joigny, commandant des galères royales, lui révéla accidentellement l'extrême misère qu'avaient à endurer les pauvres diables qui expiaient leurs crimes sur les galères. Il les trouva dans un état de dénûment, de dégradation et d'abrutissement indescriptible, et résolut, si cela était possible, d'apporter quelque soulagement à leur sort. Il se présenta comme leur ami et leur bienfaiteur; mais d'abord ils ne firent que le railler et se moquer de lui. Il n'était pas homme à se laisser ainsi décourager; et il persévéra patiemment, jusqu'à ce qu'enfin, par la simple persistance de sa douceur, il en ramena à lui d'abord un, puis deux, puis un plus grand nombre, et enfin les gagna tous. Ayant obtenu leur confiance, il les détermina à le seconder dans les efforts qu'il faisait pour leur bien-être; et des succès aussi grands qu'inattendus suivirent les réformes qu'il introduisit. Le comte de Joigny fit un rapport au roi sur l'amélioration extraordinaire que cet excellent prêtre avait effectuée dans le caractère des criminels, même de ceux de la pire espèce; et Louis XIII, rendant à ses services la considération qu'ils méritaient, le nomma aumônier général des galères de France.

Une organisation pour secourir et relever une classe quelconque de misérables n'était pas plutôt mise en train, que Vincent s'occupait immédiatement d'en organiser une autre. La vie est courte, et il y a tant à faire! Association pour l'instruction et le soulagement des pauvres cultivateurs, Association pour fournir aux provinces des instituteurs capables, Association pour secourir et assister les femmes pauvres, telles furent quelques-unes des institutions successivement établies par lui. Plusieurs de ces institutions furent universellement adoptées. L'ordre des Lazaristes, par exemple, ne tarda pas à étendre son influence charitable sur toute l'Europe. Mais l'institution par laquelle saint Vincent de Paul est le mieux connu, et celle qui probablement a produit les résultats les plus importants, est l'ordre des *Sœurs de la Charité,* qui fut établi par lui en 1634. Une des branches de la société, connue sous le nom de *Dames de la Croix*, fut spécialement attachée au service de l'Hôtel-Dieu, à Paris. Aujourd'hui encore, c'est au zèle pur et dévoué de saint Vincent de Paul que Paris doit quelques-unes de ses plus nobles institutions. Parmi celles que son activité charitable contribua principalement à fonder, sont : la Pitié, Bicêtre, la Salpêtrière et les Enfants-Trouvés. Avant l'établissement de cette dernière institution, une foule d'enfants étaient exposés dans les rues, et abandonnés à une mort à peu près certaine. Ému de pitié pour ces innocents, ce prêtre dévoué imagina une organisation destinée à les recueillir et à leur venir en aide. Il gagna plusieurs dames à sa cause, et, les ayant réunies, il leur exposa avec tant d'énergie le motif et le but de l'association, qu'il les détermina à prendre sous leur protection immédiate tous les enfants abandonnés que l'on arriverait à découvrir. Mais le nombre en fut si grand que les ressources pécuniaires de l'association, malgré une contribution annuelle de douze mille livres, due à la charité de la reine Anne d'Autriche,

ne purent y suffire, et que les dames charitables qui avaient embrassé cette cause furent, de désespoir, sur le point de l'abandonner. Pour éviter une issue si fâcheuse, Vincent convoqua une seconde assemblée plus nombreuse que la première, devant laquelle il plaida les intérêts de ces innocents parias avec une éloquence si passionnée, qu'une nouvelle impulsion fut donnée au mouvement, que les fonds affluèrent, et que l'on put, quelque temps après, convertir deux grands édifices en hôpitaux pour les enfants trouvés [1].

Saint Vincent de Paul était infatigable dans ses efforts pour améliorer le sort de ses semblables. Parmi les nombreuses œuvres de bienfaisance dont on lui est redevable, nous pouvons mentionner l'hôpital de Jésus, qu'il institua à Paris pour l'entretien de quarante pauvres devenus par leur grand âge incapables de travailler, et l'hôpital de Saint-René à Autun, pour les pauvres et les malades qui venaient en pèlerinage visiter la châsse de ce martyr. A l'époque où les habitants de la Lorraine eurent à souffrir du triple fléau de la guerre, de la peste et de la famine, il recueillit de fortes sommes d'argent à Paris pour les secourir, et, par ce moyen, réussit à sauver la vie d'un grand nombre d'entre eux. On peut dire que sa vie tout entière fut consacrée à des œuvres de charité et de miséricorde; et, lorsqu'il mourut, sa dépouille fut accompagnée au cimetière par une foule de pauvres et de besoigneux qui allèrent verser sur sa tombe des larmes de reconnaissance et d'affection. « Bienheureux sont les miséricordieux ; car miséricorde leur » sera faite ; bienheureux sont ceux qui sont nets de cœur, » car ils verront Dieu. »

L'abbé de Saint-Pierre fut un philanthrope d'une tournure d'esprit moins pratique que saint Vincent; mais il ne

[1] J. S. Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, dit que la péroraison de ce discours est un des plus beaux morceaux d'éloquence qui existent dans la langue française.

fut pas moins pur et moins enthousiaste que lui dans ses inspirations vers le bien. Le cardinal Dubois avait coutume de dire, en parlant de lui, que ses projets étaient les rêves d'un honnête homme. Il faut ajouter cependant que l'on a reconnu depuis que quelques-uns de ces projets étaient parfaitement réalisables. Dès ses premières années, il se fit remarquer par sa simplicité de cœur et par son ardent amour pour la vérité et la justice. Les rêves dont il se berça furent de beaux rêves, rêves de progrès et d'amélioration générale. A Paris, où il vivait avec son ami Varignon, à qui il faisait, sur un revenu annuel de treize cents livres, une pension de trois cents, il s'occupa d'étudier la condition morale et politique de l'homme, et d'imaginer de nombreux plans d'amélioration. Parmi ses plus grands projets, s'en trouvait un pour l'abolition de la guerre et l'établissement sur la terre du règne de la paix et de la fraternité. Il recherchait la société de ceux qui étaient à la tête des affaires, pour les engager à adopter ses plans; mais ceux-ci faisaient la plupart du temps la sourde oreille, et le regardaient comme un rêveur, dupe de ses illusions et de ses chimères. Et cependant qu'aurait-il pu faire de mieux pour montrer sa fidélité à l'esprit du maître qu'il servait et qui était venu au monde pour y apporter un Évangile de paix? Ayant accompagné l'abbé de Polignac au congrès d'Utrecht, Saint-Pierre se sentit plus que jamais animé de la conviction que l'un des plus grands bienfaits qu'il fût possible de conférer à l'humanité serait l'abolition de la guerre, et, plein de cette idée, il la formula dans l'ouvrage qu'il publia en 1713, sous le titre de *Projet de paix perpétuelle*. Il y proposait la formation d'une Diète ou Sénat européen, à la composition de laquelle toutes les nations de l'Europe prendraient part, et à laquelle les princes seraient tenus de soumettre leurs querelles et de demander réparation de leurs griefs.

Un autre projet, dans lequel l'abbé de Saint-Pierre était aussi fort en avant de son temps, était celui de fonder, pour les enfants pauvres, des écoles industrielles où ils pussent apprendre quelque métier ou profession utile. Lui-même, ne se contentant pas d'être bienfaisant en théorie, mettait ses idées en pratique, et payait leur apprentissage à un certain nombre d'orphelins, à qui il faisait enseigner divers métiers, dans lesquels, une fois parvenus à l'âge d'homme, ils pouvaient gagner leur vie honnêtement. Sa grande crainte était que l'Angleterre ne devançât la France dans l'adoption de ses plans, et ne ravît ainsi à son pays la gloire qui s'attacherait à leur réalisation. Anticipant sur les modernes faiseurs de projets, il promulgua un système phonétique, par lequel il se proposait d'introduire dans l'écriture les changements qui de temps à autre se produisent dans la prononciation, et de faire de l'orthographe la représentation exacte de la parole. Il adopta ce système dans ses propres ouvrages, ce qui peut-être eut pour effet d'empêcher qu'ils fussent généralement lus. Il formait des projets à n'en plus finir, les uns d'une espèce, les autres d'une autre; et c'était, pour tout dire, un homme à projets universel : il proposa une méthode pour diminuer le nombre des procès; il en proposa une autre pour l'assiette, plus juste et plus équitable, des impôts; il mit en avant un plan pour l'extinction de la mendicité, et montra comment, par ce moyen, le commerce intérieur pouvait être étendu; il fit ressortir la nécessité de reviser tout le code des lois, idée adoptée plus tard par les assemblées issues de la révolution française, et à laquelle Napoléon voulut attacher son nom; il esquissa un plan d'éducation nationale que la France a depuis adopté; il écrivit contre le luxe, contre le duel, contre le jeu : il débordait de projets pour l'élévation sociale et morale du peuple, et l'on ne peut lire ses livres sans remarquer avec surprise combien d'améliorations, qui ont été introduites dans les

temps modernes, avaient été prévues par lui, et combien d'autres il avait prévues aussi, à la réalisation desquelles nous aspirons encore. Il n'était pas seulement philanthrope en théorie; il l'était aussi en pratique : il dépensait tout son revenu en actes de charité, et non-seulement faisait largement l'aumône, mais enseignait aux pauvres gens à s'aider eux-mêmes. Il avait toujours pour but de faire un bien permanent à ceux qu'il secourait. Il leur faisait apprendre des métiers, leur trouvait de l'emploi, et les mettait à même de se suffire par leur propre travail. Ce fut lui qui le premier rendit le mot de *bienfaisance* populaire, et qui donna à ce mot, par les applications qu'il en fit, une signification pratique que n'avait point eue jusque-là cette belle parole. Il avait une ardente espérance dans l'avenir de l'humanité, qui, croyait-il fermement, était gros des plus magnifiques promesses. « Sa vie tout entière fut glorifiée par l'esprit de » ce principe, qu'il ne manqua jamais de prêcher, que l'es- » sence de toute religion, la base de toute moralité, le cou- » ronnement de toute vertu, consistent *à donner et à par-* » *donner*. C'est ce principe qu'il avait l'habitude de présenter » sous une forme plus poétique, en affirmant, dans sa con- » versation aussi bien que dans ses écrits, *que le paradis* » *appartient aux charitables et aux miséricordieux*[1]. »

Son intelligence resta claire et intacte jusqu'au dernier moment, et les années de son déclin furent extraordinairement exemptes des infirmités de la vieillesse. Un ou deux jours avant sa mort, comme quelqu'un l'exhortait à adresser quelques paroles à ceux qui l'entouraient, « Un mourant, » répondit-il, « a bien peu de chose à dire, à moins qu'il ne » parle par vanité ou par faiblesse. »

Voltaire rapporte qu'ayant demandé à Saint-Pierre, sur son lit de mort, ce qu'il éprouvait touchant sa fin prochaine, « Ce qu'on éprouve à la veille d'un voyage à la campagne, »

[1] M. Hartwell, dans le *Gentleman's Magazine*. Décembre 1850.

répondit-il. Il mourut à Paris, en 1763, et sur sa tombe on écrivit cette épitaphe, aussi vraie qu'éloquente : « IL AIMA » BEAUCOUP. »

D'un caractère aussi élevé, mais plus pratiques et mieux brisés aux affaires, furent les chefs du grand mouvement anglais pour l'abolition de l'esclavage et de la traite des noirs; et c'est à une courte notice de leurs travaux que nous nous proposons de consacrer le reste de ce chapitre. Le premier et le plus éminent, peut-être même le plus grand en fait d'énergie, d'intrépidité et de persévérance, fut Granville Sharp. Il entra dans la vie comme commis chez un marchand de nouveautés, à Tower-Hill, mais quitta ce commerce, aussitôt que son apprentissage fut fini, pour entrer comme employé au bureau de l'artillerie; et ce fut dans l'exercice de ces humbles fonctions qu'il poursuivit, durant ses heures de loisir, l'œuvre de l'émancipation des noirs. Il s'était toujours montré, même comme apprenti, prêt à entreprendre volontairement toute espèce de travail dont l'utilité lui était démontrée. Ainsi, par exemple, à l'époque où il apprenait le commerce des nouveautés, il se laissa souvent entraîner par un autre commis qui logeait dans la même maison et était unitairien à discuter des questions religieuses. Le jeune unitairien soutenait que l'interprétation trinitaire que Granville donnait de l'Écriture tenait uniquement à ce qu'il ne savait pas le grec; sur quoi celui-ci se mit immédiatement au travail, et fit si bien, que, en y consacrant ses soirées, il réussit en peu de temps à apprendre cette langue. Une controverse du même genre, qui s'éleva, au sujet de l'interprétation des prophéties, entre lui et un autre apprenti appartenant à la communion israélite, le détermina à entreprendre l'étude de l'hébreu, dont il parvint aussi à surmonter toutes les difficultés.

Mais la circonstance qui donna une impulsion et une direction définitive à sa vie et à ses travaux dut son origine

à sa générosité de cœur. Son frère William, qui était établi comme chirurgien dans Mincing Lane, à Londres, donnait aux pauvres des consultations gratuites, et parmi les nombreux infortunés qui venaient de temps à autre implorer ses secours, se trouvait un pauvre Africain, nommé Jonathan Strong. Il paraît que ce malheureux nègre avait été très-brutalement traité par son maître, homme de loi de la Barbade, qui l'avait amené à Londres, et qu'il était devenu, par suite de ces mauvais traitements, boiteux, aveugle ou à peu près, et, en fin de compte, incapable de travailler; sur quoi son maître, le regardant comme un cheptel désormais inutile et sans valeur, l'avait cruellement jeté sur le pavé de Londres. Ce pauvre homme, masse vivante de maux, n'avait vécu pendant quelque temps qu'en mendiant son pain, lorsque enfin il arriva à la porte de William Sharp qui lui donna quelques remèdes, et le fit admettre à l'hôpital de Saint-Barthélemi, où il guérit. A sa sortie de l'hôpital, les deux frères lui vinrent en aide pour l'arracher à la mendicité; mais ils ne se doutaient pas alors le moins du monde que qui que ce fût eût des droits sur sa personne. Ils réussirent à le placer chez un apothicaire, au service duquel il resta deux ans; et ce fut pendant qu'il accompagnait sa maîtresse, monté derrière un carrosse de louage, que son premier maître, l'homme de loi de la Barbade, le reconnut, et résolut de rentrer en possession de l'esclave auquel le rétablissement de sa santé avait rendu son prix. L'homme de loi fit saisir Strong par deux officiers du lord maire et le fit enfermer dans le *Comptoir* [1], jusqu'à ce qu'il pût l'expédier aux Antilles. Le nègre, se souvenant, dans sa captivité, des généreux services que Granville Sharp lui avait rendus dans la grande détresse où il s'était trouvé quelques années auparavant, lui fit parvenir une lettre par laquelle il implorait son secours. Sharp avait oublié le nom

[1] C'était une prison.

de Strong; mais il envoya aux informations un messager qui lui rapporta que les gardiens soutenaient qu'ils n'avaient sous les verrous aucune personne de ce nom. Cela éveilla les soupçons de Sharp qui se rendit aussitôt à la prison et insista pour être mis en présence de Jonathan Strong. Il fallut bien l'admettre, et il reconnut le pauvre diable que l'on gardait là comme nègre marron. M. Sharp déclara au gardien de la prison que s'il remettait Strong à qui que ce fût, avant que celui-ci eût été amené devant le lord maire, ce serait à ses propres risques et périls; puis il se rendit auprès de ce magistrat, et obtint une assignation à comparaître contre ceux qui avaient fait saisir et emprisonner Strong sans mandat d'arrêt. Les parties comparurent devant le lord maire; et il résulta des débats que le premier maître de Strong avait déjà vendu celui-ci à un individu qui produisit la lettre de vente et réclama le nègre comme sa propriété. Comme Strong n'était accusé d'aucun délit, et que le lord maire était incompétent pour juger la question légale de l'état civil de Strong, l'esclave fut mis en liberté et suivit son bienfaiteur hors de la cour de justice sans que personne osât mettre la main sur lui. Le ci-devant maître de Strong fit immédiatement signifier à Sharp une notification de l'action qu'il se proposait d'intenter contre lui pour rentrer en possession de l'esclave que, disait-il, on lui avait volé.

Vers cette époque (1767), la liberté personnelle, quoique chère aux Anglais, en théorie, était sujette à de graves infractions et violée presque chaque jour. La *presse* pour le service maritime était régulièrement pratiquée, et, outre les bandes de la *presse*, il y avait dans Londres et dans toutes les grandes villes du royaume des troupes d'*enleveurs* dont l'emploi consistait à prendre de force, pour le service de la Compagnie des Indes orientales, des hommes qui, si la Compagnie n'en avait pas besoin, étaient expédiés comme esclaves aux planteurs des colonies américaines. Quant aux

ventes d'esclaves noirs, elles étaient ouvertement annoncées dans les journaux de Londres et de Liverpool, aussi bien que les offres de récompenses faites à ceux qui retrouveraient et arrêteraient les esclaves fugitifs, et les conduiraient à certains navires dont le mouillage dans la rivière était désigné.

Légalement, la position de l'homme réputé esclave en Angleterre était incertaine et douteuse. Les jugements rendus par les tribunaux étaient divers et contradictoires, ne reposant sur aucuns principes reconnus. Quoique ce fût la croyance populaire que l'esclave qui mettait le pied sur la terre d'Angleterre devenait libre, nombre de jurisconsultes très-éminents étaient d'un avis absolument contraire. Les hommes de loi que M. Sharp consulta, en vue de sa défense dans l'action qui lui était intentée à propos de Jonathan Strong, partageaient généralement cette opinion, et le ci-devant propriétaire de Jonathan Strong ne se faisait pas faute de dire que le lord chef-justice Mansfield et tous les avocats en renom étaient positivement d'avis que l'esclave qui venait en Angleterre ne devenait point libre, et qu'il pouvait être légalement contraint de retourner aux plantations. De tels renseignements auraient réduit au désespoir un esprit moins courageux et moins résolu que Granville Sharp; mais cela ne servit qu'à le confirmer dans sa détermination de lutter pour la liberté du nègre, au moins en Angleterre. « Abandonné, » dit-il, « par mes défenseurs » professionnels, je fus forcé, à défaut d'assistance légale » régulière, de faire une tentative désespérée pour me dé» fendre moi-même, quoique les lois et la jurisprudence » me fussent complétement étrangères, et que je n'eusse ja» mais ouvert un livre de droit (la Bible exceptée), jusqu'au » moment où je dus, bien à contre-cœur, entreprendre des » recherches dans les catalogues d'une bibliothèque que mon » libraire avait récemment achetée. »

Toutes ses journées étant prises par les affaires du département de l'artillerie, dans les bureaux duquel il remplissait le poste le plus laborieux, il lui fallait poursuivre ses nouvelles études le soir très-tard ou le matin de très-bonne heure; si bien qu'il était, — il ne pouvait s'empêcher de le reconnaître, — en train de devenir lui-même une sorte d'esclave. Écrivant à un ecclésiastique de ses amis, il lui disait, pour s'excuser d'avoir tardé à lui répondre : « Je me » confesse entièrement incapable de suffire à une correspon- » dance littéraire. Le peu de temps que je peux prendre sur » mon sommeil le soir ou le matin, je dois, de toute néces- » sité, l'employer à examiner divers points de droit; car cet » examen n'admet aucun délai et exige de ma part les re- » cherches les plus scrupuleuses et les plus diligentes. » Tous les instants de loisir dont il put disposer durant les deux années qui suivirent, il les consacra à l'étude attentive des lois qui régissent en Angleterre la liberté personnelle, se frayant, pour arriver à son but, une voie pénible à travers les flots nauséabonds de la plus sèche et de la plus repoussante des littératures, et faisant, au fur et à mesure de ses progrès, des extraits des actes les plus importants du parlement, des décisions des tribunaux et des opinions des jurisconsultes les plus distingués. Dans cette longue et insipide enquête, il n'eut ni guide, ni aide, ni conseil, et ne put même pas trouver un seul homme de loi dont l'opinion fût favorable à son entreprise. Cependant ses recherches aboutirent, à la longue, à un résultat aussi satisfaisant pour lui-même que surprenant pour les gens du barreau. « Dieu » soit loué ! » put-il écrire, « il n'y a pas un seul statut, pas » une seule loi anglaise, — autant du moins que j'ai pu m'en » convaincre, — où l'on puisse rien trouver qui justifie l'es- » clavage. » Se sentant désormais ferme sur ses pieds et ne doutant plus de rien, il résuma ses études dans un exposé clair, succinct et formel, intitulé : « *De l'injustice qu'il y a à*

» *tolérer l'esclavage en Angleterre;* » et de nombreuses copies, faites de sa propre main, furent répandues par lui parmi les jurisconsultes les plus éminents de l'époque. L'ex-propriétaire de Strong, voyant à quelle sorte d'homme il avait affaire, inventa divers prétextes pour ajourner son action contre Sharp, et, à la fin, fit des propositions d'arrangement, qui furent rejetées; et Granville fit si bien circuler les exemplaires manuscrits de son pamphlet parmi les hommes de loi, qu'à la longue ceux qui avaient été engagés par la partie adverse refusèrent d'aller plus loin, et que le plaignant, en dernier résultat, fut condamné à payer triples dépens pour n'avoir pas donné suite au procès. Ce fut alors, en 1769, que le pamphlet de Sharp fut imprimé.

Durant ce temps, il s'était présenté d'autres cas d'enlèvement de nègres dans les rues de Londres et d'embarquement desdits nègres pour les Antilles, où ils devaient être vendus. Toutes les fois qu'un de ces cas arrivait à la connaissance de Sharp, il s'empressait de prendre des mesures pour secourir ces malheureux. Ainsi, la femme d'un Africain, nommé Hylas, ayant été saisie et expédiée à la Barbade, Sharp, au nom d'Hylas, intenta une action à l'agresseur, obtint contre lui un jugement avec dommages-intérêts; et la femme d'Hylas fut ramenée en Angleterre et mise en liberté. En 1770, un autre nègre ayant été capturé de vive force et traité avec beaucoup de cruauté, Granville se mit immédiatement sur la trace des agresseurs. L'Africain, nommé Lewis, saisi, durant une sombre nuit, par deux bateliers employés par la personne qui réclamait le nègre comme sa propriété, avait été entraîné vers le fleuve et jeté, bâillonné et les pieds et les poings liés, dans un bateau; après quoi, ayant descendu la Tamise, on l'avait mis à bord d'un vaisseau en partance pour la Jamaïque, où, à son arrivée, il devait être vendu comme esclave. Cependant les cris du pauvre nègre avaient attiré l'attention de quelques voisins,

dont l'un se rendit aussitôt chez M. Granville Sharp, qui était déjà connu comme l'ami des nègres, pour lui faire part de l'outrage qui venait d'être commis. Sharp obtint immédiatement un mandat d'arrêt pour ramener Lewis, et partit aussitôt pour Gravesend, où il n'arriva que pour apprendre que le vaisseau avait mis à la voile pour les Dunes. Une ordonnance d'*habeas corpus* fut alors obtenue, envoyée à Spithead, et, avant que le vaisseau pût quitter les côtes de l'Angleterre, mise à exécution. On trouva l'esclave attaché au grand mât, baigné de larmes et tournant des regards désespérés vers la terre d'où il allait être arraché. Mis immédiatement en liberté, il fut reconduit à Londres, et un mandat d'amener fut lancé contre l'auteur de l'attentat. La promptitude d'esprit, de cœur et d'action déployée par M. Sharp dans cette affaire eût difficilement pu être surpassée; et cependant il s'accusait lui-même de lenteur. La cause fut portée devant lord Mansfield, dont l'opinion, on s'en souvient, était déjà connue comme décidément contraire à celle de Granville Sharp. Mais le juge, dans cette circonstance, évita de se prononcer sur le point en litige, et même d'exprimer une opinion sur la question du droit de l'esclave à la liberté personnelle : il mit tout simplement le nègre en liberté, se fondant sur ce que le défendeur ne fournissait aucune preuve que Lewis fût, même nominalement, sa propriété.

La question de la liberté personnelle des noirs n'était donc pas encore décidée; mais M. Sharp poursuivait assidûment sa généreuse croisade, et ajoutait, par ses efforts infatigables et sa promptitude d'action, une foule de noms à la liste de ceux qu'il avait déjà sauvés. Enfin se présenta la cause importante de James Somerset, laquelle, dit-on, fut choisie par le consentement mutuel de lord Mansfield et de M. Sharp pour amener à une issue légale et décisive la grande question qui était depuis si longtemps en litige. Le

maître de Somerset avait amené celui-ci en Angleterre et l'y avait abandonné. Il voulut plus tard le faire arrêter et l'envoyer à la Jamaïque, afin de l'y vendre. M. Sharp ayant, comme de coutume, pris en main la cause du nègre et choisi des avocats pour le défendre, lord Mansfield déclara que l'affaire était d'une importance si générale qu'il la soumettrait à la décision de tous les juges réunis. M. Sharp comprit alors qu'il allait avoir affaire aux forces combinées de tous ses adversaires; mais sa résolution n'en fut point ébranlée. Heureusement pour lui, ses efforts dans cette lutte ardente avaient déjà commencé à porter leurs fruits; le public s'intéressait de plus en plus à la question, et bon nombre de jurisconsultes éminents s'étaient ralliés à ses vues.

La cause de la liberté personnelle, alors en question, fut complétement et impartialement discutée devant lord Mansfield assisté de trois juges, et décidée conformément au large principe du droit à la liberté personnelle, droit essentiel et constitutionnel que tout homme possède en Angleterre, à moins qu'il n'en ait été privé par la loi. Il est inutile d'entrer ici dans les détails de ce grand procès, dont les débats se prolongèrent démesurément, et dont la décision fut successivement ajournée de session en session, jusqu'à ce qu'enfin le jugement fut prononcé par lord Mansfield, dans l'esprit vigoureux duquel un tel changement s'était graduellement produit, sous l'impression des arguments de la défense, empruntés principalement au pamphlet de Granville Sharp, qu'il déclara que l'opinion de la cour était si formelle et si unanime qu'il n'était pas le moins du monde nécessaire de déférer la cause aux douze juges. Il décida que les prétentions des maîtres d'esclaves ne reposaient sur rien; que le pouvoir réclamé par eux n'avait jamais existé en Angleterre, et n'avait jamais été reconnu par la loi; et que, par conséquent, James Somerset devait être mis en liberté. En ob-

tenant ce jugement, Granville Sharp abolit en réalité le commerce des esclaves, qui jusque-là avait été ouvertement pratiqué dans les rues de Liverpool et de Londres. Mais il fit plus ; il établit sur une base inébranlable l'axiome de droit d'après lequel un esclave, aussitôt qu'il pose le pied sur la terre d'Angleterre, est libre; et il est on ne peut plus certain que cette grande décision de lord Mansfield fut due surtout à la fermeté, à la résolution et à l'intrépidité que, du commencement jusqu'à la fin, M. Sharp apporta à poursuivre cette revendication de la liberté des noirs.

Il est inutile de suivre plus loin la carrière de Granville Sharp; et nous nous contenterons de dire qu'il continua à travailler avec un zèle infatigable à toutes sortes de bonnes œuvres; qu'il contribua à fonder la colonie de Sierra Leone, et à en faire un asile pour les nègres libérés; qu'il travailla à améliorer la condition des aborigènes dans les colonies américaines; qu'il prit part à l'agitation en faveur de la réforme et de l'extension des droits politiques en Angleterre; et qu'il s'efforça d'effectuer l'abolition de la presse des matelots. Granville soutenait que le matelot anglais, aussi bien que le nègre africain, avait droit à la protection des lois, et que le fait d'avoir choisi la vie de marin n'annulait point ses droits et priviléges d'Anglais, au premier rang desquels se trouvait la liberté personnelle. M. Sharp travailla aussi, mais inutilement, à rétablir l'amitié entre l'Angleterre et ses colonies d'Amérique; et quand la guerre fratricide de la révolution américaine éclata, il se montra imbu d'un sentiment si scrupuleux de justice, qu'il résolut de ne se mêler en rien de cette lutte contre nature, et donna sa démission de l'emploi qu'il occupait au bureau de l'artillerie. Bien des gens ne virent là qu'un acte de don quichottisme; mais cette conduite n'était que la conséquence forcée de ses principes.

Le grand objet de sa vie, celui auquel, jusqu'à la fin, il resta attaché, fut l'abolition de l'esclavage. Pour mener à

bien cette œuvre, et pour organiser les efforts des partisans de plus en plus nombreux de cette cause, la Société pour l'abolition de l'esclavage fut fondée, et de nouveaux hommes, inspirés par l'exemple et le zèle de Sharp, accoururent à son aide. Il leur communiqua son énergie ; et le zèle désintéressé avec lequel il avait si longtemps travaillé seul gagna à la longue la nation elle-même. Son manteau tomba sur les épaules de Clarkson, de Wilberforce, de Brougham, de Buxton, qui poursuivirent cette tâche avec une telle énergie et une telle fermeté de propos, qu'à la longue l'esclavage fut aboli dans toutes les possessions britanniques. Mais, quoiqu'on rattache plus fréquemment les noms que nous venons de citer au triomphe de cette grande cause, le mérite principal en revient incontestablement à Granville Sharp. Lorsqu'il entreprit cette œuvre, il n'eut pour encouragement aucun des applaudissements du monde ; il fut longtemps seul, ayant contre lui l'opinion des jurisconsultes les plus habiles et les préjugés de l'époque les mieux enracinés ; et, seul, il livra et gagna, par ses vaillants efforts et à ses propres dépens, la bataille la plus mémorable dont les temps modernes fassent mention, parmi celles qui ont concouru au triomphe des libertés anglaises. Ce qui suivit fut surtout le fruit de sa constance infatigable : il alluma la torche qui enflamma d'autres esprits, et qui se transmit de main en main jusqu'à ce que la lumière eut tout envahi.

Clarkson avait déjà, avant que Granville Sharp mourût, tourné son attention vers la question de l'esclavage des noirs : il l'avait même choisie, étant au collége, pour sujet d'une composition, et elle prit si complétement possession de son esprit, qu'il ne put plus se soustraire à son empire. On montre encore, près de Wadesmill, dans le Hertfordshire, le lieu où, étant un jour descendu de cheval, il s'assit, désolé, sur le gazon qui bordait la route, et, après de longues réflexions, forma la résolution de se dévouer entièrement à

cette œuvre. Il traduisit son *Essai* du latin en anglais, y ajouta de nouvelles illustrations, et le publia. Divers compagnons de travail se réunirent alors autour de lui. La Société pour l'abolition de la traite, société dont il ignorait l'existence, était déjà formée, et, quand il en entendit parler, il s'y joignit, et sacrifia toutes les belles espérances que la vie lui offrait, pour se consacrer entièrement à cette cause. Ce fut Wilberforce qui fut choisi pour pousser l'affaire au parlement; mais ce fut à Clarkson qu'incomba principalement le travail de réunir et d'arranger l'immense masse de témoignages qu'on avait à présenter en faveur de l'abolition. Nous pouvons mentionner un curieux exemple de l'espèce de persévérance de limier qui distinguait Clarkson. Les fauteurs de l'esclavage, dans le cours de la défense qu'ils présentaient en faveur de ce système, soutenaient qu'il n'y avait que les nègres faits prisonniers de guerre qui fussent vendus comme esclaves, et que, lorsqu'on ne les vendait pas, on leur réservait, dans leur propre pays, un sort infiniment plus affreux. Clarkson savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les chasses aux esclaves conduites par les négriers, mais il n'avait aucun témoin à faire entendre sur ce point. Où en trouver un? Par le plus grand des hasards, un monsieur, qu'il rencontra dans l'un de ses voyages, lui parla d'un jeune matelot, en compagnie duquel il s'était trouvé un an auparavant, et qui avait lui-même pris part à une de ces chasses. Ce monsieur ne savait point le nom du jeune homme, ne pouvait donner de sa personne qu'une description extrêmement vague, et du lieu où il pouvait être ne savait rien, sinon qu'il appartenait à un vaisseau de guerre à la basse paye; mais dans quel port se trouvait ce vaisseau, c'est ce qu'il ne pouvait dire. Sur cette simple lueur de renseignement, Clarkson résolut de trouver et de produire ce témoin. Il visita en personne tous les ports de mer où se trouvaient des navires à la basse paye, monta à

bord de chaque vaisseau, et poursuivit cet examen, sans succès, jusqu'à ce qu'enfin il arriva au dernier port et trouva celui qu'il cherchait dans le dernier vaisseau qu'il lui restât à visiter. Le témoignage de ce jeune homme fut un des plus précieux et des plus concluants. Pendant quelques années, Clarkson correspondit régulièrement avec plus de quatre cents personnes, et fit, durant le même temps, plus de cinquante-six mille kilomètres à la recherche de preuves et de témoignages. Il se vit, à la longue, réduit à l'impuissance par une maladie causée par l'excès de travail; mais il ne quitta pas le champ de bataille avant que son zèle eût pleinement donné l'éveil à l'esprit public et excité en faveur des esclaves la sympathie de tous les gens de bien. Après de longues années de lutte, la traite fut enfin abolie. Mais il restait encore un autre grand résultat à atteindre, c'était l'abolition de l'esclavage même dans les colonies anglaises; et ici encore l'énergie et la résolution remportèrent la victoire. Parmi les chefs de ce mouvement, nul ne fut plus remarquable que Fowell Buxton, qui prit la position précédemment occupée par Wilberforce dans la chambre des communes. Buxton ne s'était pas fait remarquer dans son enfance par des qualités précisément brillantes. Le trait distinctif de son caractère était une volonté opiniâtre, qui se manifesta d'abord par une obstination violente, impérieuse et entêtée. Son père mourut quand il n'était encore qu'un enfant; mais, heureusement pour lui, il avait une sage et excellente mère qui dirigea sa volonté avec grand soin, et lui apprit à obéir, tout en encourageant en lui l'habitude de se déterminer et d'agir par lui-même, dans toutes les affaires dont la décision pouvait sans danger lui être laissée. Cette mère croyait qu'une volonté ferme, mise au service d'une noble ambition et sagement dirigée, est une des plus précieuses qualités humaines; et lorsqu'on faisait devant elle des observations sur l'entêtement de l'enfant, elle se contentait de dire : « Ne vous en inquiétez pas;

» il est opiniâtre maintenant; mais vous verrez que cela » finira par tourner à bien. » Fowell apprit très-peu de chose à l'école, où il se montra même tant soit peu bête et paresseux. Il faisait faire ses devoirs par ses camarades, pendant que lui-même jouait et gaminait. Quand il retourna chez lui, à quinze ans, c'était un grand et gauche garçon, qui n'aimait que les bateaux, les chevaux, la chasse et les exercices violents, et qui passait la plus grande partie de son temps avec le garde-chasse, qui, heureusement, se trouva être un homme d'un bon naturel et, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire, intelligent observateur de la vie et de la nature. Cependant Buxton avait en lui une excellente étoffe, mais avec cela, le plus grand besoin de culture, d'éducation et de développement. Dans ces circonstances, et juste au moment où les habitudes dont le bonheur ou le malheur de sa vie devait dépendre allaient se former, il se trouva, heureusement pour lui, jeté dans la société de la famille Gurney, famille que distinguaient, entre toutes, d'excellentes qualités sociales, une haute culture intellectuelle et une généreuse philanthropie. Ses relations avec les Gurney eurent une grande influence sur sa vie : elles l'encouragèrent surtout dans les efforts qu'il fit pour perfectionner sa propre éducation; et lui-même a raconté que lorsque, à l'Université de Dublin, il travailla de façon à remporter les marques de distinction les plus honorables, ce fut surtout afin de satisfaire sa passion dominante, qui était alors de rapporter aux Gurney les prix qu'ils l'avaient engagé à mériter et qu'ils l'avaient rendu capable de gagner. Il épousa une des filles de cette famille, et fit son début dans le monde des affaires comme commis chez ses oncles Hanbury, brasseurs, à Londres. Sa force de volonté, qui, durant son enfance, l'avait rendu si difficile à diriger, devint alors la base de son caractère et fit de lui un des hommes les plus énergiques et les plus infatigables qui aient jamais existé. Il

se jeta de tout son poids dans la mêlée, et le grand géant, l'*éléphant Buxton*, comme on l'appelait (sa taille était de 1 mètre 93 centimètres), devint un des hommes les plus vigoureux et les plus capables en affaires. « Je pouvais, » ce sont ses propres paroles, « brasser une heure, faire des » mathématiques une heure, et chasser l'heure suivante, et » cela en me donnant successivement tout entier à chacune » de ces occupations. » Apportant à tout ce qu'il faisait une énergie et une détermination invincibles, il devint, lorsqu'il fut l'associé de ses oncles, le factotum de l'entreprise, et son influence se fit sentir jusque dans les moindres détails de ces vastes affaires qui, grâce à son administration, arrivèrent à un degré de prospérité sans précédent. D'un autre côté, il ne laissait point son esprit sans culture, mais passait ses soirées à étudier diligemment Blackstone, Montesquieu, et les meilleurs commentateurs qui aient écrit sur les lois anglaises. Les maximes qu'il suivait dans ses lectures étaient : « de ne jamais commencer un livre sans le finir ; » — « de ne jamais le considérer comme lu que lorsqu'il » s'en était rendu maître ; » — et « d'apporter à chaque » étude toute la force d'esprit dont il était capable. »

Buxton n'avait que trente-deux ans lorsqu'il entra au parlement, et il y prit aussitôt cette position influente à laquelle ne manque pas d'arriver tout homme honnête, instruit et résolu qui entre dans cette assemblée des premiers gentilshommes du monde. La principale question à laquelle il se dévoua fut l'émancipation complète des esclaves dans les colonies anglaises. Il attribuait lui-même le vif intérêt qu'il avait pris dès sa jeunesse à cette question à l'influence de Priscilla Gurney, femme qui à une belle intelligence et à un cœur aimant joignait la pratique des plus remarquables vertus. A son lit de mort, elle envoya à plusieurs reprises chercher Buxton et le supplia « de faire de la cause des es» claves le grand objet de sa vie ». Son dernier acte fut un

effort pour renouveler cette recommandation solennelle, effort au milieu duquel elle expira. Mais Buxton n'oublia jamais sa recommandation : il donna son nom à une de ses filles, et le jour du mariage de celle-ci, le 1er août 1834, — jour de la proclamation de l'émancipation des noirs, — après avoir béni sa Priscilla et l'avoir vue, libre de l'autorité paternelle, franchir le seuil de la maison au bras de son mari, il revint s'asseoir et écrivit à un de ses amis :

« La mariée est partie; tout s'est passé admirablement; » et..... *il n'y a plus d'esclaves dans les colonies anglaises!* »

Buxton n'était point un génie: ce n'était ni un chef grand par l'intelligence, ni un inventeur; c'était tout simplement un homme résolu, franc, sérieux et énergique. Rien ne saurait donner une idée plus exacte de son caractère que ces paroles de lui, que tout jeune homme devrait porter gravées dans son âme : « Plus je vis, et plus j'acquiers la certitude » que la grande différence entre les hommes, faibles ou » puissants, petits ou grands, c'est l'*énergie*..... c'est-à-dire » *une résolution bien arrêtée, une détermination invincible,* et » puis..... la mort ou la victoire! Avec cette qualité, on » accomplira tout ce qu'il est possible d'accomplir dans ce » monde; mais sans elle, il n'y a ni talents, ni position, ni » occasions favorables qui puissent faire un *homme* de la » créature à deux pattes que nous sommes. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

HOMMES D'AFFAIRES.

« As-tu vu un homme habile dans son travail? Il sera au service des rois. »

(*Proverbes de Salomon.*)

« Celui-là appartient véritablement à un monde inférieur qui n'a pas été élevé au maniement des hommes et des affaires. »

(OWEN FELTHAM.)

Hazlitt, dans un de ses spirituels essais, représente l'homme d'affaires comme une espèce d'individu sordide, attelé au chariot d'un métier ou d'une profession, et qui, dit-il, n'a rien à faire que de ne pas sortir des sentiers battus, et de laisser les choses suivre leur cours. « La principale condition requise pour l'administration prospère des affaires ordinaires, » ajoute-t-il, « est l'absence d'imagination, ou de toute idée autre que celles de l'usage et de l'intérêt envisagés sous le point de vue le plus étroit. » Mais rien n'est moins impartial, et, en fin de compte, moins vrai, qu'une telle définition. Il y a, sans aucun doute, des hommes d'affaires bornés, comme il y a des savants, des littérateurs et des législateurs bornés ; mais, parmi les hommes d'affaires, il y en a aussi qui sont parfaitement capables de concevoir et d'exécuter les plus grands desseins. C'est ce que Burke savait bien lorsqu'il disait, dans son discours sur le bill pour le gouvernement de l'Inde, qu'il connaissait des hommes d'État qui n'étaient que des épiciers, et des épiciers

qui déployaient dans la conduite de leurs affaires le génie qui devrait distinguer les hommes d'État.

Si nous tenons compte des qualités qui sont nécessaires au succès d'une entreprise importante quelconque, — spécialité d'aptitude, promptitude d'action dans les cas imprévus, talent d'organiser les travaux d'un grand nombre d'hommes, finesse de tact, connaissance profonde de la nature humaine, surveillance constante de soi-même, expérience de la vie, — il doit, ce nous semble, être évident que l'école des affaires est loin d'être une école aussi étroite que quelques écrivains voudraient nous le faire croire. M. Helps était certainement bien plus près de la vérité, lorsqu'il disait que les hommes d'affaires consommés étaient presque aussi rares que les grands poëtes, plus rares peut-être que les saints et les martyrs. Le fait est qu'il n'est aucune branche de l'activité humaine dont on puisse dire aussi justement que de celle-ci que « les affaires font les » hommes ».

C'est une double erreur, qui de tout temps a été chère aux niais, que les hommes de génie sont impropres aux affaires, et que le maniement des affaires rend les hommes impropres aux travaux qui exigent du génie. Le malheureux adolescent qui, il y a quelques années, mit fin à ses jours en maudissant le sort qui, *l'ayant fait naître homme, le condamnait à mourir épicier,* prouva, par cet acte même, qu'il était incapable de comprendre quelle dignité, même dans le commerce de l'épicerie, s'attache au travail. Ce n'est pas la profession qui honore ou déshonore l'homme, c'est l'homme qui honore ou déshonore la profession.

Les plus grands n'ont point dédaigné de gagner leur vie par un travail honnête et utile, sans toutefois cesser pour cela de poursuivre l'accomplissement de plus nobles desseins. Thalès, le premier des sept sages, Solon, le second fondateur d'Athènes, et Hyperatès, le mathématicien, furent

tous commerçants. Platon, qu'une sagesse incomparable fit surnommer *le divin*, défraya les dépenses de son voyage en Égypte en vendant de l'huile partout où il passait. Spinosa, tout en poursuivant avec ardeur ses investigations philosophiques, gagnait sa vie à polir des glaces. Linnée, le grand botaniste, menait de front l'étude des plantes et la confection des chaussures. Shakespeare fut un habile administrateur de théâtre, et peut-être se piquait-il plus de ses qualités d'organisateur que du génie dont il a fait preuve dans la composition de ses drames et de ses poèmes. Du moins Pope était-il d'avis que Shakespeare, en cultivant la littérature, avait eu principalement pour but de s'assurer une honnête indépendance. Le fait est que la réputation littéraire semble lui avoir été complétement indifférente : on n'a aucune preuve qu'il ait jamais surveillé la publication d'une seule de ses pièces de théâtre, ni même qu'il en ait jamais autorisé l'impression ; et la chronologie de ses écrits est encore aujourd'hui un mystère. Il est certain toutefois qu'il prospéra dans ses affaires et qu'il réalisa une somme suffisante pour se retirer et vivre de ses rentes dans sa ville natale de Strafford-sur-Avon.

Chaucer fut soldat dans sa jeunesse, puis commissaire de la douane et inspecteur des forêts et des terres de la couronne. Spenser fut secrétaire du lord-député d'Irlande, puis shériff de Cork, et l'on dit qu'il était très-expert et très-exact en affaires. Ben Johnson, fils d'un maçon, fut maçon lui-même. Milton, qui commença par être maître d'école, fut élevé, sous la République, au poste de secrétaire du conseil d'État ; et le livre des ordres du jour du conseil, qui existe encore, aussi bien qu'une foule de lettres de Milton, que l'on a conservées, fournit des preuves abondantes de son activité et de son utilité dans cet emploi. Isaac Newton montra de grandes capacités comme directeur de la Monnaie ; et les nouvelles pièces qui furent mises en circulation

en 1694 furent frappées sous sa surveillance immédiate et personnelle. Cowper se piquait d'être ponctuel en affaires, quoiqu'il avouât *qu'il n'avait jamais connu un poète, lui seul excepté, qui fût ponctuel en quoi que ce soit.* Mais à cette opinion nous pouvons opposer l'exemple de Wordsworth et de Scott qui furent, le premier, percepteur des droits du timbre, et le second, greffier de la cour des Sessions, et qui, tous les deux, quoique grands poètes, se montrèrent hommes d'affaires aussi habiles que ponctuels. David Ricardo, au milieu des affaires qu'il avait chaque jour à conduire comme agent de change à la Bourse de Londres, où il amassa une ample fortune, trouva moyen de concentrer toutes les forces de son esprit sur son sujet favori, l'économie politique, sur les principes de laquelle il parvint à jeter un grand jour, car il unissait en lui la sagacité du commerçant et la profondeur du philosophe. Baily, l'éminent astronome, fut aussi agent de change; et Allen, le chimiste, fabricant de soieries. Nous avons, de nos jours, des preuves abondantes que les plus hautes capacités intellectuelles ne sont point incompatibles avec le parfait accomplissement des devoirs d'une profession. Grote, le célèbre historien, fut banquier à Londres; et il n'y a pas longtemps que John Stuart Mill s'est retiré du conseil des auditeurs de la Compagnie des Indes orientales, emportant avec lui l'admiration et l'estime de ses collègues, qu'il devait non à la hauteur de ses vues philosophiques, mais à l'excellente organisation qu'il avait établie dans ses bureaux, et à la manière on ne peut plus satisfaisante dont il avait conduit les affaires de son département.

La route du succès en affaires est habituellement la route du sens commun. Quoiqu'on reproche bien souvent à la fortune d'être aveugle, le fait est qu'elle n'est point aussi aveugle que le sont les hommes eux-mêmes. Ceux qui voudront bien prendre la peine d'observer comment les choses

se passent réellement dans la vie trouveront que la fortune est très-fréquemment du côté des industrieux, comme les vents et les flots sont aussi très-souvent du côté des navigateurs expérimentés. Le succès court sur les traces des efforts bien dirigés; et, quoiqu'il soit possible de s'en exagérer la valeur et d'aller presque jusqu'à le déifier, comme cela s'est vu, cependant, toutes les fois qu'il est la récompense d'une noble ambition, il faut en reconnaître le mérite.

L'activité en affaires, sagement et vigoureusement dirigée, produit toujours son effet. Elle nous pousse en avant, met en relief notre caractère individuel et stimule l'activité des autres. Tous ne réussissent pas également; mais chacun, à tout prendre, réussit, ou peu s'en faut, selon ses mérites. « Quoique tous ne puissent pas, » dit le proverbe toscan, « avoir leur maison sur la grande place, chacun cepen- » dant peut s'y réchauffer au soleil. »

Il n'est point bon pour l'homme que la vie lui soit trop facile, et mieux vaut mille fois être dans la nécessité de travailler fort et de vivre pauvrement, que d'avoir toujours tous ses besoins satisfaits d'avance et un oreiller de duvet pour se reposer de fatigues que l'on n'a pas endurées. En vérité, débuter dans la vie avec des ressources relativement médiocres semble être pour l'homme un aiguillon si nécessaire, qu'on pourrait presque dire que c'est une des conditions essentielles du succès. Aussi un juge éminent, à qui on demandait par quels moyens on réussissait le mieux au barreau, répondit-il : « Les uns doivent leur succès à leurs » grands talents, les autres à des relations puissantes, et » quelques-uns à de vrais miracles; mais la grande majorité » doit son succès à ce qu'elle commence sans un sou vail- » lant. »

Ainsi envisagée, la nécessité de travailler n'est point un châtiment; c'est une bénédiction : c'est la racine même et la source de tout ce que nous appelons progrès et civilisation.

Aussi peut-on bien se demander s'il pourrait y avoir pour l'homme un malheur plus affreux que de pouvoir obtenir sans effort la satisfaction de tous ses désirs, de n'avoir rien à espérer, rien à désirer, rien à conquérir. Le sentiment de n'avoir dans la vie aucun motif, aucun besoin d'agir, doit être la plus cruelle, la plus insupportable de toutes les misères qui peuvent affliger un être raisonnable. Le marquis de Spinola demandant un jour à sir Horace Vere de quoi son frère était mort, — « De n'avoir rien à faire, » répondit celui-ci. — « Hélas ! » s'écria Spinola, « c'est bien assez pour tuer n'importe qui ! »

Ceux qui échouent dans leurs projets prennent volontiers le ton de l'innocence persécutée, et n'éprouvent généralement le besoin de se livrer à aucune enquête pour conclure que tout le monde, moins eux-mêmes, est coupable de leurs malheurs ; ou bien ils se figurent n'avoir pas de chance, et pensent que le monde entier, sans qu'il y ait aucunement de leur faute, est ligué contre eux. Un des plus remarquables spécimens de cette espèce dont nous ayons jamais entendu parler allait jusqu'à donner comme sa ferme conviction que s'il eût été chapelier les hommes lui eussent joué le tour de venir au monde sans tête.

D'un autre côté, si nous en croyons certain proverbe russe, *Le logis de l'infortune touche à celui de la stupidité ;* et l'on observe généralement que les gens que l'on entend sans cesse déplorer leur mauvaise chance ne font le plus souvent que recueillir les fruits de leur propre négligence, de leur désordre, de leur imprévoyance et de leur manque d'application. Le docteur Johnson, qui arriva à Londres avec *une* guinée dans sa poche, et qui s'est représenté lui-même très-exactement dans la signature d'une lettre qu'il adressa à un noble lord sous le nom d'*Impransus, — qui n'a pas dîné,* a sur ce point franchement exprimé son opinion. « Toutes les plaintes que l'on fait contre le monde, »

dit-il, « sont injustes : je n'ai jamais vu un seul homme de » mérite méconnu ; c'est généralement à soi-même que l'on » doit s'en prendre si l'on ne réussit pas. »

Washington Irving, l'auteur américain, était du même avis. « Quant à tout ce que l'on dit, » écrit-il, « au sujet » du mérite modeste négligé, ce n'est trop souvent qu'un » prétexte dont les gens indolents et irrésolus se servent » pour imputer au public leur manque de succès. Il faut » dire aussi que le mérite modeste n'est que trop souvent » enclin à la négligence, à l'inaction, ou n'est qu'un mérite » sans instruction. Mais le talent mûri par l'étude et bien » discipliné est toujours sûr de trouver un théâtre, pourvu » toutefois qu'il veuille s'en donner la peine ; car il ne faut » pas non plus qu'il s'affaisse dans son coin de feu et at- » tende qu'on vienne le chercher. Il y a, au fond, beaucoup » d'hypocrisie dans la façon dont on accuse sans cesse le » monde de tout pardonner aux audacieux qui se mettent » en avant et affichent leur succès, et de laisser dans l'oubli » le mérite qui se cache. Le fait est que ces audacieux sont » doués de qualités très-précieuses, telles que l'activité et la » promptitude, sans lesquelles le mérite n'est qu'une pro- » priété en jachère. Un chien qui aboie est, après tout, » plus utile qu'un lion qui dort. »

L'attention, l'application, l'exactitude, la méthode, la ponctualité, la promptitude, sont les principales qualités requises pour mener à bien les affaires de toute espèce. Ces qualités peuvent, à première vue, paraître assez indifférentes, mais elles sont en réalité de la dernière importance pour le succès, le bien-être et le bonheur de l'homme. Ce sont en elles-mêmes de petites choses ; mais c'est aussi de choses comparativement petites qu'est faite la vie humaine : c'est la répétition constante d'une foule de petites actions qui non-seulement constitue le caractère individuel, mais qui détermine le caractère des nations ; et toutes les fois que des

hommes ou des peuples ont dégénéré, on a pu remarquer que le mépris des petites choses est le rocher sur lequel ils sont venus se briser. Tout être humain a des devoirs à accomplir, et, que sa sphère d'action soit l'administration d'une famille, la conduite d'un métier ou d'une profession ou le gouvernement d'une nation, il a besoin de cultiver les facultés qui lui ont été données pour l'accomplissement de ces devoirs.

Les exemples que nous avons déjà cités de la puissance du travail dans les diverses branches de l'industrie, de l'art et de la science, rendent inutile d'insister davantage sur l'importance de l'application persévérante dans toutes les occupations de la vie. Il résulte de l'expérience de chaque jour que l'attention sérieuse aux affaires de détail est à la racine de tout progrès humain, et que la vigilance est la mère de la bonne fortune. L'exactitude est aussi de la plus grande importance : c'est le signe invariable d'une bonne éducation. Il faut en effet de l'exactitude dans les observations, de l'exactitude dans les discours, de l'exactitude dans les affaires. Mieux vaut ne pas s'en mêler que de ne pas faire les affaires comme elles doivent être faites ; mieux vaut aussi mille fois faire peu de chose et le faire parfaitement, que de faire beaucoup et de ne le faire qu'à moitié. Aussi était-ce un homme sage que celui qui avait coutume de dire à ceux avec qui il était en affaires : « Restez encore un peu, que » nous en finissions une bonne fois. »

On accorde généralement trop peu d'attention à cette importante qualité, l'exactitude. Un homme éminent dans l'application des sciences à l'industrie nous disait tout dernièrement : « Vous ne sauriez croire combien, dans le cours » de ma longue expérience, j'ai trouvé peu de gens qui » fussent capables de *définir un fait* exactement. » Et cependant, c'est bien souvent, dans les affaires, la manière dont on traite les questions de détail qui détermine les gens

à prendre parti pour ou contre vous. Quels que soient sous d'autres rapports les vertus, les talents, la bonne conduite d'une personne, si elle est habituellement inexacte, on ne peut se fier à elle ; il faut toujours refaire son ouvrage, et cela cause énormément d'ennui, de peine et de dépit. Jamais paroles plus sensées ne furent prononcées que celles que M. Dargan, entrepreneur de chemins de fer irlandais, prononça dans une réunion publique à Dublin. « J'ai beaucoup » entendu parler, » dit-il, « de l'indépendance que nous » devions obtenir par suite de cette mesure-ci, ou de celle- » là, ou de telle ou telle autre ; mais j'ai toujours été pro- » fondément convaincu que notre indépendance industrielle » ne dépend que de nous-mêmes. Il ne faut pour refaire » l'Irlande que de l'industrie et de l'exactitude. Nous avons, » il est vrai, fait un pas dans la bonne voie ; mais la persé- » vérance est absolument nécessaire à notre succès définitif. »

C'était une des qualités distinctives de Charles-James Fox que de ne jamais plaindre sa peine, quoi qu'il fît. Blessé, lorsqu'il fut nommé secrétaire d'État, par quelque observation faite sur sa vilaine écriture, il prit aussitôt un maître et se mit, comme un écolier, à copier des exemples, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la perfection désirable. Tout corpulent qu'il était, il montrait une agilité extraordinaire à relever la balle au jeu de paume, et quand on lui demandait le secret de cette agilité : « C'est tout bonnement, » répondait-il, « que » je ne plains pas ma peine. » S'il montrait de l'exactitude dans les petites choses, à plus forte raison en montrait-il dans les grandes ; aussi parvint-il à la célébrité, comme le peintre, *en ne négligeant rien.*

La méthode, voilà la chose essentielle, celle grâce à laquelle on peut faire relativement beaucoup d'ouvrage en peu de temps. « Il en est de la méthode, » disait le révérend Richard Cecil, « comme de l'emballage : un bon emballeur » mettra dans la même caisse deux fois autant de choses

» qu'un mauvais. » La promptitude avec laquelle Cecil dépêchait les affaires était extraordinaire, et cela grâce à cette maxime, que « le plus court chemin pour faire beaucoup de » choses est de n'en faire qu'une à la fois ». Aussi ne laissait-il jamais une chose inachevée, dans l'intention d'y revenir lorsque ses loisirs le lui permettraient. Si les affaires pressaient, il aimait mieux empiéter sur le temps des repas ou du sommeil que de laisser inachevée une partie quelconque de son ouvrage. La maxime de de Witt comme celle de Cecil était : « Une seule chose à la fois. » — « Si j'ai, » disait-il, « quelques dépêches qu'il soit nécessaire d'envoyer, » je ne pense point à autre chose qu'elles ne soient finies ; si » ce sont des affaires domestiques qui requièrent mon atten- » tion, je m'y donne tout entier, jusqu'à ce qu'elles soient » mises en ordre. » On demandait un jour à certain ministre français qui s'était fait remarquer tout à la fois par sa promptitude d'exécution dans les affaires et par sa présence assidue en divers lieux d'amusement, comment il parvenait à mener ainsi de front les affaires et les plaisirs ? — « Tout simplement, » répondit-il, « en ne remettant jamais au lendemain ce que je » puis faire le jour même. » Lord Brougham a dit de certain homme d'État qu'il avait interverti cet ordre et pris pour maxime de ne jamais faire le jour même ce qu'il pouvait remettre au lendemain. Malheureusement, cette habitude n'est pas seulement celle de ce ministre déjà presque oublié ; c'est l'habitude de tous les paresseux et de tous les gens malheureux en affaires. Une des faiblesses de ces derniers est de s'en rapporter à des agents, qui sont loin d'être toujours dignes de confiance. Or, c'est en personne qu'il faut veiller aux affaires importantes. « Voulez-vous voir vos affaires faites, » dit le proverbe, « allez et faites-les vous- » même ; ne le voulez-vous pas, envoyez quelqu'un les faire » pour vous. »

Un gentilhomme campagnard possédait une propriété d'en-

viron 12,500 francs de revenu. Étant très-indolent, il s'endetta et se vit obligé de vendre une moitié de sa propriété et de donner l'autre à bail, pour vingt ans, à un fermier industrieux. Au bout de ce temps, le fermier, étant venu payer la rente de la dernière année, demanda au propriétaire s'il voudrait lui vendre la ferme. — « Voudriez-vous l'acheter? » fit le propriétaire surpris. — « Oui, si nous pouvons convenir » du prix. » — « Voilà qui est bien étrange, » dit le gentilhomme; « mais, je vous en prie, dites-moi comment il se » fait que, tandis que je ne pouvais vivre sur une terre deux » fois plus étendue, pour laquelle je n'avais aucune rente à » payer, vous pouvez non-seulement me payer régulièrement » une rente de 5,000 francs, mais économiser en quelques » années de quoi acheter la ferme? » — « La raison en est » très-simple, » répondit le fermier: « vous restiez tranquille » et laissiez les choses aller à leur guise; je m'évertue et les » force d'aller à la mienne: vous faisiez la grasse matinée » et ne songiez qu'à jouir de votre propriété; je me lève » avec le jour et prends soin d'améliorer tout ce qui m'ap- » partient. »

Rien ne peut mieux faire sentir l'importance de la promptitude d'action qu'une juste considération de la valeur du temps. Certain philosophe italien avait coutume d'appeler le temps sa propriété; et c'est en effet une propriété, qui, il est vrai, ne produit rien de bon sans culture, mais qui, si l'on en sait tirer parti, ne manque jamais de récompenser les efforts du travailleur diligent; tandis que, laissée en friche, elle ne produit que de mauvaises herbes et des fruits empoisonnés. Un des avantages indirects du travail régulier est de détourner du mal celui qui s'y livre. Une cervelle oisive est l'atelier du diable, et l'homme paresseux est une des colonnes de l'enfer. La cervelle d'un homme occupé est semblable à une maison habitée par son propriétaire, et celle de l'oisif à une maison vide; et quand la tentation trouve les portes de l'ima-

gination ouvertes, elle entre, amenant à sa suite toute la troupe des mauvaises pensées. On a observé en mer que c'est toujours lorsqu'ils sont le moins occupés que les matelots sont le plus enclins aux murmures et à la mutinerie ; et c'est pour cela qu'un vieux capitaine, lorsqu'il n'y avait à bord rien de mieux à faire, donnait l'ordre de... *récurer l'ancre.*

Il est de mode parmi les hommes d'affaires de citer la maxime que *Le temps c'est de l'argent ;* mais c'est bien plus que cela en vérité, car si l'on sait en faire un bon usage, c'est la culture, l'amélioration de soi-même, la formation du caractère. Une heure que l'on abandonne chaque jour à l'indolence, ou à des riens pires que l'indolence, ferait en quelques années, si elle était consacrée au perfectionnement de soi-même, un sage d'un ignorant, et, employée à de bonnes œuvres, féconderait la vie d'un homme et ferait de son trépas une moisson d'actes méritoires. Un quart d'heure par jour consacré au perfectionnement de soi-même produirait dès la première année des résultats sensibles. Les bonnes pensées et les leçons de l'expérience ne tiennent aucune place, et sont pour nous des compagnons qui voyagent sans frais et ne causent aucun embarras. Le meilleur moyen de se faire des loisirs est de suivre dans l'emploi de son temps les principes d'une bonne économie : avec cela on est toujours en avant dans les affaires, sans cela on est toujours en arrière. D'un autre côté, une mauvaise distribution du temps nous jette dans une précipitation, dans une confusion, dans des difficultés perpétuelles, et fait de notre vie une course aux expédients qui n'aboutit habituellement qu'à la ruine. « Je dois tous mes succès dans la vie, » disait Nelson, « à ce que j'ai toujours et en toutes choses été en » avance d'un quart d'heure. »

Il y a des gens qui ne se doutent de la valeur de l'argent que lorsqu'ils ont vu filer le dernier de leurs écus, et beau-

coup font de même de leur temps. Ils laissent les heures s'écouler vides, désœuvrées, et lorsque la vie est près de s'éteindre, ils s'aperçoivent, mais trop tard, qu'ils auraient dû en faire un meilleur usage. Or, l'habitude de l'incurie et de la paresse est déjà enracinée chez eux au point qu'ils ne peuvent plus briser les entraves dans lesquelles ils se sont laissé enchaîner : ils n'ont plus que le temps d'apprendre qu'on peut remplacer la richesse perdue par l'industrie, le savoir perdu par l'étude, la santé perdue par la tempérance et les soins de l'art médical, mais que le temps perdu ne se remplace jamais.

Une juste appréciation de la valeur du temps a cela de bon aussi qu'elle inspire l'habitude de la ponctualité. « La » ponctualité, » disait Louis XIV, « est la politesse des rois. » C'est aussi le devoir des gens bien élevés, et la loi des hommes d'affaires. Rien n'est plus propre à faire naître la confiance que la pratique de cette vertu, et rien n'est plus propre à l'ébranler que son absence. Celui qui est exact au rendez-vous qu'il vous a donné et ne vous fait jamais attendre montre qu'il ne veut pas plus vous faire perdre votre temps qu'il ne veut perdre le sien. La ponctualité est donc une manière d'attester notre respect personnel pour ceux avec lesquels les affaires de la vie nous mettent en contact. C'est aussi jusqu'à un certain point un acte de conscience; car un rendez-vous est un contrat, exprès ou implicite, et celui qui ne s'y rend pas manque de parole, en même temps qu'il abuse déshonnêtement du temps des autres, et se fait, aussi inévitablement que justement, une mauvaise réputation. Nous arrivons donc naturellement à cette conclusion, que celui qui ne se soucie pas du temps ne se souciera pas davantage des affaires, et que ce n'est pas à lui qu'il faut confier le soin d'intérêts importants. Un secrétaire de Washington, à qui il arriva d'être en retard, cherchait à s'excuser en alléguant l'état de sa montre. « Il faut

» alors, » lui dit tranquillement celui-ci, « que vous vous » procuriez une autre montre, ou que je me procure un » autre secrétaire. »

L'homme inexact porte partout le désordre et ne fait que troubler la paix et la sérénité des autres. Il jette tour à tour tous ceux à qui il a affaire dans un état d'anxiété et de surexcitation ; il est toujours et systématiquement en retard, régulier seulement dans son irrégularité ; traînard par système, il arrive toujours au rendez-vous après l'heure, à la station du chemin de fer après que le train est parti, à la poste aux lettres après que la boîte est fermée ; il jette par sa conduite le désordre dans toutes les affaires dont il se mêle, et fait perdre patience à tous ceux qui, pour leur malheur, ont affaire à lui. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on ait généralement observé que les hommes qui ont l'habitude d'être en retard sur l'heure ont aussi celle d'être en retard sur le succès, et que le monde, lassé d'eux, finit par les jeter de côté et par les envoyer grossir les rangs de ceux qui ne savent que se plaindre de la fortune et maudire leur sort.

Outre les qualités pratiques ordinaires que nous venons d'énumérer, le véritable homme d'affaires doit encore faire preuve, et à un très-haut degré, de discrétion, de vivacité de perception, et de fermeté d'exécution. Parmi les qualités précieuses entre toutes pour un homme d'affaires, il faut aussi mentionner le tact, qui, bien qu'il soit en partie un don de la nature, peut, jusqu'à un certain point, être cultivé et développé par l'observation et l'expérience. Prompts à reconnaître et à prendre le meilleur parti, les hommes de tact réussissent généralement, par la décision avec laquelle ils agissent, à mener à bien leurs entreprises. Ces hommes sont de ceux qui donnent à l'industrie une vie nouvelle, mettent sur tout ce qu'ils touchent le sceau de leur caractère, et comptent en tout temps parmi les agents les plus puissants de la civilisation.

Un des meilleurs types du grand homme d'affaires, — car chez lui la faculté des affaires touchait au génie, — fut Pierre-Paul Riquet de Bonrepos, à qui la France doit la construction du grand canal du Languedoc. C'était un homme d'un esprit tout à la fois audacieux et sagace, et d'une intelligence vive autant que profonde; avec cela, organisateur admirable, et d'une activité merveilleuse.

L'union de la Méditerranée et de l'Atlantique, au moyen d'un canal navigable, avait été depuis longtemps l'objet de spéculations curieuses et intéressantes; mais les difficultés d'exécution semblaient si grandes, que, jusqu'au jour où enfin Riquet s'en mêla, aucune démarche sérieuse n'avait été faite pour amener un tel projet à réalisation. Quoique appartenant à une noble famille (les Arrighetti ou Riquetti de Florence, dont une autre branche donna à la France les marquis de Mirabeau), Pierre-Paul Riquet n'était qu'un simple receveur des gabelles. Il possédait cependant, de son chef, une propriété, au pied de la montagne Noire, en Languedoc.

La France est là au point le plus étroit de son territoire, et il devait naturellement venir à l'idée de ceux que ce sujet préoccupait, qu'il serait d'une immense importance pour le bien public, que la grande rivière navigable, la Garonne, qui se jette dans l'Océan atlantique, pût être unie, au moyen d'un canal, à la rivière plus petite, l'Aude, qui se jette dans la Méditerranée. L'une et l'autre avaient leur source dans les Pyrénées et se rapprochaient assez dans leurs cours pour ne laisser entre elles qu'une distance de quatorze lieues. L'idée de les unir était parfaitement simple; toute la difficulté consistait dans l'exécution, et tenait, en partie, à la différence de niveau entre les deux mers, et, en partie, au caractère rocheux, montagneux et impraticable du pays à traverser. Les députés du Languedoc aux états généraux de Paris avaient à diverses reprises signalé à l'attention du gouvernement l'importance du canal proposé, et des ingé-

nieurs avaient été envoyés pour inspecter les lieux et dire ce qu'ils pensaient de la possibilité d'exécution de ce projet; mais cela n'avait eu d'autre résultat que de confirmer l'opinion qui prévalait généralement, et d'après laquelle l'exécution d'un tel canal était regardée comme absolument impossible.

La situation de la propriété de Riquet, près de la montagne Noire, eut probablement pour effet de diriger son attention vers ce sujet, et fut sans doute ce qui l'engagea à étudier le cours des deux rivières, et à considérer le meilleur moyen de les unir par un canal navigable. Il paraît qu'il s'adonna longtemps à l'étude de ce sujet avant de soumettre ses plans au public. Il leva, et avec le plus grand soin, une foule de plans du pays, et dans ses jardins, à Bonrepos, fit plusieurs essais en petit de son entreprise, tels que *des conduites d'eau, des épanchoirs, et même une montagne percée*. Ses instruments et ses arrangements étaient des plus simples, mais suffisants pour ce qu'il avait en vue. Le chancelier d'Aguesseau, dans une notice sur son illustre père qui avait personnellement connu Riquet, dit : « Il n'avait pour » tout instrument, je l'ai entendu dire plusieurs fois à mon » père, qu'un méchant compas de fer; et ce fut avec aussi » peu d'instruction et de secours que, conduit seulement » par un instinct naturel qui réussit souvent mieux que la » science, il osa former le vaste projet d'unir l'Océan à la » Méditerranée [1]. »

Ce fut en l'année 1662 que Riquet, pour la première fois, présenta son plan au fameux ministre Colbert. Dans le mémoire qu'il lui adressa du village de Bonrepos, il disait : — « Vous vous étonnerez que j'entreprenne de parler d'une » chose qu'apparemment je ne connais pas, et qu'un homme » de gabelle se mêle de nivelage. Mais vous excuserez mon » entreprise lorsque vous saurez que c'est de l'ordre de Monseigneur de Toulouse que je vous écris. » Il déclarait en-

[1] *Œuvres de d'Aguesseau*, tome XIII.

suite qu'ayant fait une étude toute particulière du sujet, il était arrivé à former pour la mise à exécution du canal proposé des plans définis dont il envoyait la description, « mais » en assez mauvais ordre ; car n'entendant ni grec ni latin, » et à peine sachant parler français, il n'est pas possible que » je m'explique sans bégayer ». Après avoir signalé au ministre les grands avantages qu'offrait le canal proposé, le temps et l'argent qu'il épargnerait à la marine marchande, dont les navires ne seraient plus obligés d'aller passer par le détroit de Gibraltar, et les débouchés qu'il offrirait aux ressources des riches districts du Languedoc et de la Guyenne, désormais ouverts aux opérations du commerce, Riquet terminait en disant qu'aussitôt qu'il aurait le plaisir d'apprendre que le ministre approuvait la teneur générale de son projet, il s'empresserait de lui envoyer les détails de ses plans, le nombre d'écluses qu'il serait nécessaire d'établir, ses calculs sur le nombre exact de toises de canal qu'il faudrait construire, aussi bien que sur la longueur, la largeur et la profondeur à lui donner, etc., etc. [1].

Colbert était alors contrôleur général des finances, et il s'occupait d'ouvrir à la France de nouvelles sources de richesses. Le plan de Riquet attira immédiatement son attention et excita vivement son admiration et son intérêt ; et il ne perdit point de temps pour le porter à la connaissance de Louis XIV, dont l'esprit était facilement impressionné par toutes les entreprises qui portaient le caractère de la grandeur. Le roi vit très-bien que le projet de Riquet, s'il était mené à bonne fin, était de nature à ajouter à la gloire de son règne, et il résolut d'en favoriser l'exécution par tous les moyens en son pouvoir. Par son ordre, une commission royale fut nommée pour examiner le projet, étudier sur les lieux la direction du canal proposé, et consigner dans un rapport les résultats de l'enquête.

[1] *Histoire du canal du Languedoc*, par les descendants de Pierre-Paul Riquet de Bonrepos. Paris, 1805.

Pendant ce temps, Riquet, de son côté, ne chômait pas. Il parcourut mainte et mainte fois dans toute sa longueur la ligne du canal projeté, corrigeant, amendant, perfectionnant avec tout le soin possible les moindres détails de son plan. « J'ai passé partout, » dit-il à l'archevêque de Toulouse, « avec le niveau, le compas et la mesure, de sorte que j'en » sais parfaitement les passages, le nombre des toises et » des écluses, la disposition du terrain, s'il est pierreux ou » gras, les élévations et le nombre de moulins qui se trou- » vent sur les routes. En un mot, Monseigneur, je n'ignore » plus rien en cette affaire-là, et le plan que j'en porterai » sera juste, étant fait sur les lieux et avec grande connais- » sance[1]. » Ses études finies, Riquet se rendit à Paris, pour voir Colbert, à qui il fut présenté par l'archevêque de Toulouse; et, après maintes conférences, il retourna en Languedoc tout préparer pour les travaux de la commission qui prirent plus de deux mois, commençant à Toulouse et finissant à Béziers[2]. Le résultat de l'enquête fut favorable au plan de Riquet, qui fut déclaré exécutable, avec certaines modifications concernant en particulier la prise et la conduite des eaux destinées à alimenter le canal. Les commissaires recommandèrent aussi l'extension du canal proposé jusqu'à un port de mer que l'on devait construire à Cette.

A la suite de ce rapport, Riquet et Colbert eurent une longue correspondance touchant les détails de l'entreprise. Riquet dut contredire les conclusions des commissaires au sujet des prétendues difficultés que présentait la construction de la grande rigole qu'il proposait de creuser, près de Pierre de Maurouse, pour fournir de l'eau au canal; et, pour montrer quelle confiance il avait dans ses propres plans, il alla jusqu'à offrir de construire ces travaux à ses frais : « En

[1] *Histoire du canal du Languedoc.*

[2] Le procès-verbal des commissaires se trouve, avec tous les détails, à la Bibliothèque impériale, dans le manuscrit portant pour suscription : COLBERT, n° 202.

quoi, » dit-il, « je risque honneur et bien ; car si je manque » d'exécution, je passerai pour un visionnaire; et si j'aurai » perdu une grande somme du plus clair de mon bien. » Toutefois il y avait sur ce point une telle différence d'opinion entre les hommes de l'art qui alléguaient l'insuffisance des plans de Riquet, et Riquet lui-même qui soutenait que ses plans ne laissaient rien à désirer, que Colbert leur signifia que, jusqu'à ce que ce point fût décidé, aucune suite ne serait donnée aux démarches à faire pour obtenir que l'on commençât les travaux du canal proposé.

Toutefois, pour fournir à Riquet l'occasion de prouver son dire, et peut-être aussi celle de montrer qu'il était parfaitement capable d'exécuter ces immenses travaux d'excavation et de construction, on lui accorda des lettres patentes qui lui conféraient le droit « de faire travailler aux rigoles » nécessaires pour faire l'essai de la pente et de la con- » duite des eaux. » Riquet, avec son activité habituelle, se mit immédiatement à l'œuvre. La rapidité avec laquelle il procéda surprit tout le monde; et la rigole fut promptement achevée, à la satisfaction complète des inspecteurs nommés par le gouvernement. Ce travail valut à Riquet les plus grands éloges, et il fut acclamé par ses voisins comme « le Moïse du Languedoc ». Riquet ayant, à la grande satisfaction de Colbert, donné cette preuve de son habileté et démontré la possibilité de fournir à la partie la plus élevée du canal assez d'eau pour les besoins de la navigation, le roi résolut enfin d'autoriser Riquet à commencer les travaux du canal proprement dit.

Restait à considérer la question de savoir comment faire face aux frais de cette construction. Comme c'était en définitive la province du Languedoc qui devait retirer de la construction du canal les principaux avantages, on proposa à l'assemblée des états, en 1665, de décider que cette province défrayerait une partie des dépenses, le reste devant

être à la charge du trésor royal. Mais les états du Languedoc ne voulurent point délier les cordons de leur bourse ; et ils déclarèrent même, le 26 février 1666, que ni pour le présent ni pour l'avenir, ils ne contribueraient aux frais de cette construction. D'un autre côté, des guerres coûteuses avaient mis à sec le trésor royal, qui pouvait à peine supporter les frais d'une nouvelle entreprise quelconque. Il y avait donc lieu de craindre que Riquet n'eût démontré en vain la possibilité d'unir la Méditerranée à l'Océan. Mais il n'était pas homme à reculer après s'être avancé ainsi. Ayant eu la hardiesse de la conception, il eut aussi celle de l'exécution ; et, pressant de nouveau le gouvernement de permettre qu'on se mît à l'œuvre, il suggéra un moyen par lequel on pouvait, selon lui, se procurer les capitaux nécessaires, sans surcharger les finances de l'État. Il offrit de se charger, pour la somme de 3,630,000 livres, de la construction des travaux de la première division du canal, s'étendant de Toulouse à Trèbes, près de l'Aude. Il s'engageait à achever cette partie du canal en huit ans, et pour le payement de la somme susmentionnée, il proposait au roi « de lui accorder à lui seul » les fermes des gabelles de Languedoc, Roussillon, Conflans et Cerdagne pendant six ans, au même prix où elles » étaient alors tenues ; et l'assignation sur les offices des contrôleurs des tailles, des regrattiers et les droits sur les salines de Peccais. » Le conseil d'État accepta l'offre de Riquet. Les pouvoirs légaux dont il avait besoin lui furent accordés, et il commença aussitôt l'exécution des travaux.

Riquet se vit alors appelé à déployer son génie sous un nouvel aspect. Jusque-là il s'était fait remarquer surtout comme inventeur : il avait dessiné des plans, les avait fait connaître, les avait expliqués à autrui, et pour les faire adopter, avait joué le rôle de diplomate. Mais, quoique l'exécution de la rigole établie près de Pierre de Maurouse lui eût permis de donner des preuves satisfaisantes de son habileté

comme ingénieur, le travail que cette fois il allait entreprendre était bien autrement formidable, et exigeait l'exercice de qualités bien plus diverses et d'un ordre bien plus élevé. Il allait avoir à diriger les travaux d'un très-grand nombre d'hommes, à choisir les personnes les plus capables de présider à l'exécution d'opérations compliquées, et, en même temps, à donner continuellement la plus grande attention à ce qu'on suivît exactement des plans qui, comme c'est le cas dans toutes les grandes entreprises, devaient de temps en temps être modifiés, selon que l'exigeraient les circonstances qui se produiraient dans le cours de leur exécution.

« Jaloux de mettre dans ses travaux la plus grande activité, » dit l'historien du canal, « il les divisa en plusieurs » ateliers; chaque atelier avait un chef sous lequel étaient » cinq brigadiers; et chaque brigadier conduisait cinquante » travailleurs. Ces ateliers eux-mêmes furent distingués par » départements, dans chacun desquels un contrôleur géné- » ral était établi; sous lui, des contrôleurs ambulants rece- » vaient des brigadiers et des chefs d'ateliers, les états de » travailleurs, qui s'élevaient quelquefois jusqu'au nombre » de onze à douze mille hommes [1]. »

Le seul obstacle sérieux qui s'opposât au progrès des travaux était le manque d'argent. Le produit des gabelles et autres taxes cédées à Riquet n'était pas suffisant pour lui permettre de pousser les travaux avec vigueur; mais plutôt que d'en différer l'exécution, il contracta de fortes dettes et vendit ou hypothéqua, pour se procurer les fonds nécessaires, toutes les propriétés dont il pouvait disposer. Malgré la décision que, dès le commencement de l'affaire, les états du Languedoc avaient prise de ne contribuer en rien aux dépenses de la construction du canal, Riquet ne se lassa point de renouveler auprès d'eux ses demandes d'argent; mais pendant quelque temps ses démarches n'aboutirent à

[1] *Histoire du canal du Languedoc.*

rien. Plusieurs fois le trésor royal lui était venu en aide, et les sommes qu'il en avait obtenues lui avaient permis de continuer les travaux ; mais Louis XIV, s'étant de nouveau engagé dans une de ses guerres ruineuses, se trouva bientôt dans l'impossibilité de fournir des fonds ; et Riquet, arrivé au bout de ses propres ressources, commença à craindre sérieusement que les travaux du canal ne fussent forcément interrompus. « En vérité, il était dans un état de disette » d'argent inconcevable. »

Colbert continua à se montrer pour lui un ami et un soutien dévoué, et à prendre le plus vif intérêt à la poursuite de l'entreprise. Son nom était un talisman, et son influence valait à elle seule un capital considérable. Du reste, Riquet se servit le plus adroitement du monde de cette influence pour amener enfin les états du Languedoc à prendre part à l'entreprise. Pour les impressionner par la nature confidentielle de ses relations avec le grand ministre, il persuada, dit-on, à Colbert, de lui permettre d'essayer de la ruse suivante. Il demanda la permission d'entrer dans le cabinet particulier du ministre au moment où celui-ci serait occupé avec les fermiers généraux de la province à renouveler le bail des fermes. Colbert y consentit; et, un jour qu'il était occupé de la sorte, « Riquet tourna la clef » du cabinet, entra et s'assit dans un coin, sans parler à » personne et sans que personne lui parlât. » Les fermiers généraux regardèrent Riquet, puis le ministre, qui ne parut pas y faire attention, puis se regardèrent les uns les autres. Quelle chose étrange que Colbert eût assez de confiance en Riquet pour lui permettre d'entrer ainsi, sans se faire annoncer, dans son cabinet secret !

Une seconde réunion des fermiers généraux eut lieu chez le ministre, et, comme la première fois, Riquet entra sans se faire annoncer. La séance levée, les fermiers nouèrent conversation avec Riquet, lui demandèrent des nouvelles

de son canal, reconnurent de quelle utilité il serait probablement pour la province, et finirent par lui offrir 200,000 livres. Riquet reçut la proposition très-froidement, et se garda bien d'accepter : la somme était trop au-dessous de ses besoins. A la fin de la troisième séance, les fermiers jugèrent devoir lui faire de meilleures conditions, et lui offrirent 500,000 livres. Riquet répondit qu'il ne pouvait rien faire sans l'aveu du ministre ; et, rentrant aussitôt dans le cabinet de celui-ci, il lui raconta ce qui s'était passé. Le ministre se divertit fort de l'adresse de Riquet, et donna, sans se faire prier, sa sanction à l'emprunt proposé [1].

Cette avance d'argent fut le commencement d'une suite de prêts, ultérieurement très-considérables, faits à Riquet par les états du Languedoc. Quoiqu'ils eussent été lents à reconnaître la possibilité de l'entreprise, aussitôt qu'ils virent la première partie, s'étendant de Toulouse à Trèbes, achevée et livrée à la navigation, ils s'empressèrent de reconnaître les grands avantages de ce beau travail, et firent tous leurs efforts pour lever l'argent dont Riquet avait besoin pour en poursuivre l'achèvement.

Toutefois Riquet eut, dans le cours de son entreprise, bien d'autres difficultés à surmonter que celles qui provenaient du besoin d'argent. La continuation des travaux le tenait dans une anxiété continuelle, exigeait de lui un labeur incessant, et lui imposait en outre la tâche difficile de concilier les propriétaires des terrains à travers lesquels le canal devait passer, propriétaires qui, pour la plupart, étaient hostiles au projet, et craignaient qu'il ne causât un tort irréparable à leurs propriétés. « Si vous voulez écouter » la plupart des gens du pays, » dit M. de Froidour, « vous » n'en trouverez presque point qui ne vous soutiennent que » cette entreprise n'aura aucun succès. Car, outre les pré» jugés de l'ignorance, plusieurs en parlent par chagrin,

[1] Cette anecdote se trouve dans les *Mémoires du baron de Besenval.*

» peut-être parce que pour faire le canal on leur a pris » quelque morceau de terre, dont ils n'ont pas été dédommagés au double et au triple, selon qu'ils se l'étaient » proposé. Il y a d'ailleurs des esprits bourrus qui vous » diront la même chose, parce qu'ils sont accoutumés à » désapprouver et à décrier tout ce qui s'entreprend d'extraordinaire. Il s'en trouve même d'assez mal tournés » pour en parler mal, par l'envie et la jalousie qu'ils ont » contre le mérite et le bonheur du sieur Riquet[1]. »

Mais les prophètes de malheur eurent beau crier, ils eurent beau alléguer, ceux-ci l'inutilité du canal, ceux-là l'insuffisance des travaux, d'autres que, même si l'on arrivait par impossible à le finir, il ne rendrait jamais ce qu'il aurait coûté, Riquet ne se laissa abattre ni par les difficultés, ni par les désappointements, ni même par les souffrances physiques: jusqu'au bout il garda l'espérance et le courage. « Je connais le fort et le faible de mon ouvrage, » écrivait-il à Colbert, en avril 1667, « mieux que » je ne l'avais connu ; et je puis vous dire avec toute vérité » et certitude qu'il sera plus beau et plus utile qu'on ne » saurait se l'imaginer. Mon entreprise, » dit-il encore, « est le plus cher de mes enfants ; j'y regarde la gloire, votre » satisfaction et non pas le profit. Je souhaite de laisser de » l'honneur à mes enfants, et je n'affecte point de leur laisser de grands biens. »

Au commencement de 1670, après environ trois années de travail, une partie du canal, — celle qui s'étend de Toulouse à Dupérier, — fut ouverte, et l'on en fit usage pour le transport des matériaux. Cette partie du projet était d'une exécution relativement aisée ; mais Riquet désirait montrer le plus tôt possible l'utilité pratique du canal, non-seulement pour calmer l'opposition populaire, mais pour encourager le roi, Colbert et les états généraux, à lui fournir les

[1] *Histoire du canal du Languedoc.*

fonds nécessaires pour compléter la partie du canal qui restait à construire entre Trèbes et Cette. Deux ans plus tard une nouvelle portion du canal fut terminée et livrée au public : l'archevêque de Toulouse put s'embarquer à Naurouse et descendre le long de la nouvelle voie pour se rendre dans sa métropole ; quatre grandes barques montèrent de la Garonne à Naurouse, et s'en retournèrent chargées de provisions et de marchandises ; enfin, les marchands de Gaillac purent envoyer leurs vins à Bordeaux, ce qu'ils n'avaient pu faire jusque-là, et ils établirent sur le canal un paquebot qui, trois fois par semaine, fit régulièrement le service entre Naurouse et Toulouse.

Les autres parties du canal étaient d'ailleurs en pleine voie d'exécution. Jusqu'à Castelnaudary, les bassins, les rigoles, les écluses étaient fort avancés, et Riquet étreignait vigoureusement et parvenait à vaincre les énormes difficultés qu'offrait la construction des travaux entre cette ville et la Méditerranée. Parmi ses plus grands déboires, il ne faut pas oublier de mentionner les querelles qui s'élevaient constamment entre les deux intendants, nommés, l'un par le roi, l'autre par les états du Languedoc, pour surveiller l'exécution du projet. Chacun représentait des intérêts locaux particuliers, et tandis que l'un voulait que le canal passât au nord de l'Aude, l'autre voulait le diriger vers le sud et le faire passer par Narbonne. Au milieu de ces contentions, Riquet avait fort à faire pour maintenir sa barque dans le droit chemin. Ainsi, par exemple, lorsqu'on fut arrivé à Malpas, où il fallait faire passer le canal par un tunnel creusé sous la petite montagne d'Enserune, les deux intendants déclarèrent l'exécution de ce tunnel impossible, « parce que la montagne, » disaient-ils, « paraissait formée » d'un tuf sablonneux, perméable à l'eau, et sujet à s'ébou» ler ». Chacun de son côté, ils pressèrent Riquet d'adopter des tracés opposés : l'un voulait qu'il fit passer le canal au

nord par Maurcillan, l'autre qu'il le fît passer au sud par Nissau et Vendres. Le seul point sur lequel ils fussent d'accord était la complète impraticabilité des plans de Riquet, l'impossibilité absolue de leur exécution. Ils écrivirent dans ce sens à Colbert, et lui dirent « que la seconde entreprise » de Riquet avait échoué, parce qu'il avait la tête de son » ouvrage dans une montagne de sable, et à ses côtés deux » étangs de vingt-cinq à trente pieds plus bas que son ni- » veau ». En même temps, les intendants donnèrent à Riquet l'ordre de suspendre les travaux sur ce point de la ligne.

Riquet mit tranquillement les ordres dans sa poche, et résolut, coûte que coûte, de mettre ses propres plans à exécution. Pour donner le change sur ses intentions, il fit semblant d'abandonner la tranchée conduisant à la montagne, et envoya les ouvriers travailler à une autre partie du canal, entre Béziers et Agde. Pendant ce temps, il mit, en grand secret, un certain nombre de terrassiers à travailler au flanc même de la montagne, près de Malpas, et au bout de six jours il en eut fini avec « l'impossibilité », et eut ouvert à travers la montagne un passage pour son canal. Cela fait, il envoya prier le cardinal de Bonzy et les commissaires de venir et d'examiner sa tentative; et, ceux-ci s'étant rendus sur les lieux, il leur fit, à leur grande surprise, parcourir ce passage aux flambeaux : rien ne manqua à son triomphe.

Il n'était malheureusement pas aussi facile de surmonter les difficultés sans cesse renaissantes qu'occasionnait le manque d'argent. Les milliers d'ouvriers et d'ouvrières que Riquet employait (celles-ci au nombre d'environ six cents), ne pouvaient après tout travailler pour la gloire, et la nécessité de les payer régulièrement lui causait souvent les plus grands embarras. Nous le voyons, en 1675, presser, supplier Colbert d'obtenir du roi de nouvelles avances, « sans

» quoi, » dit-il, « il ne lui était plus possible de continuer » son entreprise, à moins de vouloir en même temps courir » à sa ruine totale. On pourra dire dans le monde, » ajoutait-il, « que j'ai fait un canal pour m'y noyer avec toute » ma famille[1]. » Cependant il ne désespérait point. Le canal était sa passion, et la seule crainte qu'il eût était de ne pas vivre assez pour l'achever : « Car, » disait-il, « le » temps échappe, et quand il est une fois perdu, il ne se » retrouve jamais. »

Il avait bien raison de craindre. Depuis quinze ans que les travaux étaient en progrès, il avait constamment vécu dans un tel état de surexcitation physique et intellectuelle, qu'il n'en pouvait plus, et que plusieurs fois, à l'époque dont nous parlons, il lui arriva de tomber sérieusement malade. Mais les travaux ne se ralentirent pas un instant. L'organisation qu'il avait établie était si parfaite, qu'une absence de quelques jours et même de quelques semaines de sa part se faisait à peine sentir; en outre, son fils aîné était depuis longtemps déjà capable de le remplacer comme surintendant.

On travaillait donc avec une ardeur infatigable à l'exécution de la troisième partie du projet, comprenant le port et l'embouchure du canal à Cette; et le canal tout entier, presque achevé, allait pouvoir être ouvert d'un bout à l'autre, c'est-à-dire sur une longueur de plus de quarante lieues, lorsque, épuisé de fatigue et de maladie, Riquet rendit le dernier soupir, sans avoir la satisfaction d'être témoin de la triomphante issue de sa glorieuse entreprise. Le canal, fini peu de temps après sous la surintendance de son fils, fut livré au public six mois seulement après la mort de Riquet. Sa construction avait coûté en tout environ dix-sept millions de livres. Riquet y avait englouti toute sa fortune; et, à sa mort, on trouva que ses dettes montaient à plus de deux

[1] Archives du canal, citées dans l'*Histoire du canal du Languedoc.*

millions de livres. Pour y faire face, les représentants de Riquet furent obligés de vendre la plus grande partie des droits qu'il avait sur le canal, et ce ne fut qu'en 1724, c'est-à-dire quarante ans après son ouverture, que cette belle œuvre commença à rapporter quelque chose aux héritiers de Riquet.

Telle fut la carrière, — que nous n'avons fait qu'esquisser, — d'un des ingénieurs les plus distingués qu'ait possédés la France, homme d'un génie vraiment original, d'une force de caractère peu commune, et d'une aptitude aux affaires réellement merveilleuse. On doit s'attendre à trouver les mêmes qualités, plus ou moins développées, chez tous ceux qui ont à organiser ou à diriger l'activité d'un grand nombre de leurs semblables. Pour être un grand général, par exemple, il ne suffit pas d'être un grand guerrier, il faut aussi être un grand administrateur : il faut posséder un tact presque infini, la connaissance des aptitudes, des tempéraments, des caractères divers de ceux que l'on a à conduire, et le talent non-seulement d'organiser les mouvements d'un grand nombre d'hommes agissant sur une grande étendue de terrain, mais celui de les nourrir, de les vêtir, et de leur fournir absolument tout ce qui leur est nécessaire pour tenir la campagne et se trouver en mesure de gagner des batailles. A tous ces points de vue, Napoléon était un superbe administrateur. Quoiqu'il fût possédé d'un immense amour des détails, il avait aussi, grâce à son ardente imagination, le pouvoir d'embrasser d'un seul coup d'œil les longues lignes du champ ouvert à son activité, et de voir que chaque détail fût bien à la place qui lui convenait; tandis qu'avec tout cela une discrète rapidité se faisait sentir dans toutes ses actions et dans tous les mouvements de sa pensée. Il avait aussi une profonde connaissance des hommes, ce qui lui permettait de mettre presque invariablement la main sur les meilleurs agents auxquels il pût confier

l'exécution de ses desseins ; mais dans les affaires les plus importantes, dans celles dont il attendait de grands résultats, il s'en rapportait aussi peu que possible à autrui. C'est ce qui ressort d'une façon très-remarquable de sa *Correspondance,* et particulièrement du quinzième volume [1], qui contient les lettres, les ordres et les dépêches qu'il écrivit de Finkenstein, petit château sur la frontière de Pologne, en l'année 1807. C'était peu de temps après la victoire d'Eylau ; l'armée française était campée le long de la Passarge, ayant les Russes devant elle, les Autrichiens sur son flanc droit, la Prusse conquise derrière elle ; et il fallait maintenir avec la France une longue ligne de communications passant à travers un pays ennemi. Or, Napoléon avait pourvu à tout avec un si grand soin et une telle prévoyance, que pas un seul de ses courriers ne manqua, dit-on, d'arriver. Son attention était incessamment occupée de mille soins. Mouvements des armées, renforts à faire venir des points les plus éloignés de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et de l'Espagne, ouverture de canaux, nivellement de routes : telles étaient quelques-unes des affaires dont il réglait jusqu'aux plus minutieux détails. Nous le voyons indiquer où l'on pourra se procurer des chevaux, et veiller à ce que la fourniture de selles soit égale aux besoins de la cavalerie. Il fait aussi les commandes de souliers pour l'armée, et spécifie le nombre de rations de pain, de biscuit et d'eau-de-vie qu'il faudra avoir au camp ou en magasin pour l'usage des troupes. En même temps, il écrit à Paris, donne des directions pour la réorganisation du collége de France, fait le plan d'un système d'éducation publique, dicte des bulletins et des articles pour le *Moniteur,* revoit les détails des budgets, donne des instructions aux architectes au sujet des altérations à faire au palais des Tuileries et à la Madeleine,

[1] *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de Napoléon III. Paris, 1864.

fait en passant quelques remarques sarcastiques contre madame de Staël et les journaux de Paris, intervient dans une querelle au grand Opéra, et conduit une correspondance avec le sultan de Turquie et le schah de Perse ; si bien que son corps seul semble être à Finkenstein, tandis que son esprit est occupé à la fois en cent lieux différents. Il écrit à Ney pour lui demander s'il a reçu les fusils qui ont dû lui être envoyés ; il donne des directions au prince Jérôme au sujet des chemises, capotes, habits, souliers, chapeaux et armes qui doivent être fournis aux régiments wurtembergeois ; et presse Cambacérès de lui envoyer un double approvisionnement de blé. « Les *mais* et les *si,* » dit-il, « ne » sont pas de saison, et il faut avant tout qu'il réussisse. » Il fait savoir à M. Daru que « l'armée va avoir besoin de che» mises ; il n'en arrive point » . Il écrit à Masséna : « Faites-moi » connaître si votre biscuit et votre pain commencent enfin à » s'organiser. » Au grand-duc de Berg, il donne des instructions relatives à l'accoutrement des cuirassiers. « On se » plaint que ces hommes manquent de sabres : envoyez un » officier en prendre à Posen. On se plaint qu'ils manquent » de casques : ordonnez qu'on en fasse à Elbing..... Ce n'est » pas en dormant que l'on fait quelque chose. » Le fait est qu'il ne négligeait aucun détail, et qu'il avait pour stimuler l'activité de tous un talent extraordinaire. Bien qu'un grand nombre de ses journées fussent consacrées à l'inspection de ses troupes (inspection qui le forçait quelquefois à faire à cheval de trente à quarante lieues par jour), à des revues, à des réceptions et à des affaires d'État, et qu'il n'eût que bien peu de temps à donner aux affaires administratives, il ne négligeait cependant rien, et, quand il le fallait, passait la plus grande partie de ses nuits à examiner des budgets, à dicter des dépêches et à veiller aux mille détails de l'administration impériale, dont le mécanisme était en grande partie concentré dans sa propre tête.

Inutile de nous appesantir sur un exemple si frappant et si bien connu : passons à un homme d'affaires d'une tout autre espèce, à un homme remarquable comme commerçant et manufacturier, à François Richard [1], dont la gloire est d'avoir introduit en France la manufacture des étoffes de coton. C'était un de ces hommes qui, quel que soit le degré de l'échelle sociale qu'ils occupent, ennoblissent la classe à laquelle ils appartiennent. Il naquit dans une situation très-humble, ses parents n'étant que de simples paysans, fermiers d'un petit domaine, à Trélat, dans le Calvados. Il donna des indications très-précoces de son goût pour le commerce; car, tout enfant encore, il se mit à élever des pigeons pour les vendre. Mais le seigneur du lieu ne trouvant pas bon que Richard se permît d'avoir un colombier, celui-ci fut obligé de vendre ses pigeons, dont il retira environ quarante-deux francs. Sur cet argent il prit de quoi s'acheter une paire de souliers ferrés, grand luxe pour un petit paysan qui n'avait jusqu'alors porté que des sabots! et avec le reste il se mit à élever des chiens pour en faire le commerce. Ayant de la sorte gagné quelque argent, il s'acheta des habits, et put dès lors passer pour un des mieux mis parmi les enfants qui fréquentaient l'école du village. Écolier diligent, il ne tarda pas à savoir lire et écrire, ce qui lui valut d'être choisi pour tenir le registre de la vente des bestiaux au marché de Villers-le-Bocage. Revenant un jour du marché avec son père qui s'y était enivré, il sauva la vie à celui-ci, en le retirant d'un ruisseau très-profond où il était tombé. « Cet exemple, » dit-il, « me préserva pour toujours de » l'ivrognerie. »

A dix-huit ans, Richard pria ses parents de lui permettre d'aller chercher fortune. Il avait économisé soixante francs, qu'il avait confiés à son père; mais celui-ci ne put lui en rendre que douze. Cependant Richard partit, et, sans autre

[1] Né en 1765, mort en 1839.

fortune que cette petite somme et un bon trousseau, il s'en alla chercher une place à Rouen. Là, il s'engagea, comme domestique pour tout faire, chez un marchand, mais ne fut pas longtemps content de son maître. Celui-ci lui ayant un jour demandé de remplir les fonctions de laquais et de monter derrière la voiture, Richard refusa carrément et quitta la place. Il servit après cela dans un café; et quand il eut économisé quelque argent, il se rendit à Paris, où il se plaça encore comme garçon : c'était au café de la Victoire, rue Saint-Denis, et il parvint à y économiser environ mille francs. Quittant alors le service pour le commerce, il se fit colporteur de basins anglais, et réussit si bien, qu'à l'âge de vingt-trois ans il était parvenu à se faire une somme de 25,000 francs. Mais, victime de la perfidie d'un individu avec lequel il avait fait des affaires, il fut emprisonné pour dettes à la Force. « J'aurais pu payer » les 15,000 francs qu'on me demandait, » dit-il dans ses mémoires, « mais, pour rien au monde, je n'aurais pu » me décider à me laisser duper. » Lorsqu'il fut mis en liberté, il lui fallut recommencer sur de nouveaux frais, et sans autres fonds que quelques écus. Mais il rétablit promptement son crédit, paya toutes ses dettes, et se vit bientôt à même de louer, rue Française, un vaste magasin où il fit de si beaux bénéfices, qu'en peu de temps il put acheter le beau domaine de Fayt, près Nemours.

Étendant successivement ses opérations à diverses branches de commerce, il se mit à acheter pour les revendre des diamants et autres objets de luxe à l'usage des privilégiés de la fortune, sans cesser pour cela le commerce des articles plus communs et plus généralement demandés. Parmi ces derniers se trouvaient des tissus cotonniers qu'il débita dans toute la France. A cette époque, l'Angleterre possédait le monopole presque absolu de la fabrication des étoffes de coton, monopole qu'elle devait en partie à son abondant

approvisionnement de matières premières, en partie à ses machines, et en partie à la puissance qu'avait conférée à ses manufacturiers l'application de la machine à vapeur aux travaux de l'industrie. Richard conçut le projet d'introduire en France la fabrication de ces tissus, et de faire ainsi participer son pays aux avantages dont cette production industrielle était la source pour l'Angleterre. Il remarqua un jour que dans une pièce d'étoffe vendue 80 francs, il n'entrait que pour 12 francs de coton. Quelle marge, pour un homme d'affaires entreprenant, qu'une différence de 68 francs à répartir entre les salaires des ouvriers et les profits du patron! Il forma aussitôt le dessein d'entreprendre lui-même la fabrication des tissus cotonniers, et, sans délai, il se mit à étudier le secret de leur production. Il fut en ceci admirablement secondé par son associé, M. Lenoir, qui, il est vrai, ne montra pas d'abord, vu les difficultés et les risques supposés de l'affaire, une grande confiance dans le succès de l'entreprise, mais qui, à la longue, se laissa gagner par l'enthousiasme de Richard et entra pleinement dans toutes ses vues.

Richard commença par acheter cent livres pesant de coton, et, avec l'aide de deux ouvriers anglais, nommés Brown et Gibson, il réussit parfaitement à faire de son coton du fil d'abord et puis du calicot. Mais ce n'était pas tout; il fallait encore former des ouvriers filateurs et tisseurs, ce dont il s'occupa; et il y réussit si bien qu'au bout d'environ trois mois il eut vingt mull-jennys montées et en mouvement. En très-peu de temps il se trouva en mesure d'élargir beaucoup le champ de ses opérations. Trop à l'étroit dans les deux guinguettes qu'il avait louées dans la rue Bellefond pour y monter sa fabrique, il ajouta à son établissement un vaste hôtel de la rue de Thorigny, au Marais; et ce local ne lui suffisant pas encore, il pria le gouvernement de lui céder le grand couvent de Bon-Secours, alors abandonné,

rue de Charonne. Cette autorisation se faisant attendre, il s'en alla hardiment, à la tête de ses ouvriers, prendre possession du vieux couvent, dont les voûtes silencieuses ne tardèrent pas à retentir du bruit de ses machines. Le ministre, en apprenant cette audacieuse invasion du couvent, donna l'ordre à un commissaire d'aller mettre Richard à la porte. Mais l'agent de l'autorité fut tellement frappé du spectacle d'industrieuse activité qui s'offrit à ses regards et de l'admirable organisation qu'il vit régner dans les ateliers, qu'il osa lui-même revenir sans avoir exécuté ses ordres. Le ministre fit un rapport de l'affaire à Napoléon, alors premier consul, qui s'empressa d'aller voir de ses propres yeux, et accompagné de madame Bonaparte, la manufacture de Bon-Secours; et, bien loin de chasser ou de punir les envahisseurs, non-seulement il leur garantit la possession du premier couvent, mais il leur en accorda encore un autre, celui de Grenelle, pour y fonder de nouveaux ateliers, et, à dater de ce jour, se montra, en toute occasion, disposé à encourager et à aider de tout son pouvoir les deux associés.

Ceux-ci continuèrent à étendre successivement leurs opérations, et, avec les profits considérables qu'ils firent sur les produits qu'ils avaient été les premiers à manufacturer dans le pays, ils établirent de nouvelles fabriques dans différentes parties de la France, et montèrent notamment 300 métiers à tisser en Picardie, 400 à Alençon et 200 à Saint-Martin, près Lusarches. A la première exposition de l'industrie, en 1805, la première chose que fit le premier consul fut d'inspecter les beaux produits de la maison Richard-Lenoir. Peu de temps après, la mort enleva à Richard son estimable ami et associé Lenoir; mais il n'en poursuivit pas sa tâche avec moins d'énergie qu'auparavant. Chaque entreprise conduisant à une autre, la manufacture des étoffes de coton se répandit rapidement en France. Il monta à Caen, à l'Aigle,

à Chantilly, de nouveaux établissements dans lesquels il n'employait pas moins de 20,000 ouvriers. Durant le blocus continental, il contribua de tout son pouvoir à introduire en Italie la plantation et la culture du coton. Des graines trouvées dans les ballots venus d'Amérique furent recueillies par lui et semées dans les environs de Naples; et, au bout de deux ans, il put importer d'Italie en France 50 milliers pesant de coton. Mais il n'y avait pas là, à beaucoup près, de quoi donner du travail à ses ouvriers, et il commença à sentir vivement les difficultés de la situation.

Les guerres sans cesse renaissantes de cette époque pesaient d'un poids de plus en plus lourd sur Richard et sur tous les autres manufacturiers français. D'un autre côté, l'union de la Hollande à la France fut pour lui un coup terrible; et la fortune, qui lui avait souri si longtemps, peu à peu se montra contraire à ses vastes entreprises. Napoléon lui avança bien une somme de quinze cent mille francs; mais ses embarras financiers ne faisaient que s'accroître, et il lui devenait de plus en plus impossible de s'en tirer. Ses ouvriers, que le manque de matières premières réduisait au chômage forcé, mouraient de faim, et ce fut en vain qu'il essaya de substituer le lin au coton. Les désastres de 1813 le mirent à deux doigts de sa ruine. Cependant il tenait encore tête à l'orage, espérant toujours que les affaires prendraient un tour meilleur. Lorsque, en 1814, les alliés menacèrent Paris, Richard, nommé chef de bataillon, se mit à la tête de sa légion pour défendre la capitale : mais Paris capitula; et le décret du 29 avril, en supprimant les droits sur les cotons, consomma sa ruine. A partir de ce jour, Richard, dépouillé de sa fortune, se retira dans l'obscurité, où il conserva toutefois ce qu'aucune vicissitude de la fortune ne pouvait lui enlever, l'estime de tous ceux qui l'avaient connu. Son entreprise, si elle ne lui profita pas, à lui, servit au moins d'exemple à d'autres. Peu à peu divers ma-

nufacturiers reprirent en sous-œuvre la branche d'industrie qu'il avait été le premier à introduire en France, et, favorisés par les circonstances, la poursuivirent avec succès.

Ce fut un acte des plus gracieux que celui par lequel l'empereur actuel, pour honorer la mémoire de ce grand artisan, donna son nom au boulevard dans le voisinage duquel étaient situés quelques-uns de ses principaux établissements. On avait proposé de donner au boulevard en question le nom de la reine Hortense; et l'Empereur, faisant allusion à cette circonstance, prononça à la cérémonie de l'inauguration les paroles suivantes : « L'honneur de voir son nom » gravé sur le marbre ne doit pas être le privilége exclusif » de ma famille. Je suis touché de l'élan tout spontané qui » a fait donner le nom de ma mère à une grande voie proche » de celle-ci, mais je ne puis accepter cette dénomination. » Le boulevard de la Reine-Hortense s'appellera boulevard » de Richard-Lenoir, qui, de simple ouvrier du faubourg » Saint-Antoine, devint un des premiers manufacturiers de » France. »

On a pu voir, par les diverses illustrations de ce fait que nous avons produites, que ce n'est pas seulement dans le commerce, comme on le suppose généralement, mais dans presque toutes les branches de l'activité humaine que les qualités de l'homme d'affaires peuvent se déployer. L'habile ménagère, par exemple, est nécessairement une femme d'affaires. Elle a à pourvoir aux cas imprévus et à ordonner et conduire son ménage de telle façon que tout marche régulièrement, agréablement et sans bruit. Tout cela exige de la prévoyance, du jugement et un certain talent d'organisation. L'artiste, le médecin, l'homme de lettres, ont aussi besoin pour réussir d'être véritablement hommes d'affaires : on ne peut, en effet, atteindre à l'excellence qu'en travaillant sans relâche à son propre développement, en économisant son temps avec le plus grand soin, et en mettant de l'ordre et de la mé-

thode dans toute sa manière de vivre. La carrière de Walter Scott nous en offre une preuve frappante. Ce fut dans une étude d'avoué, où pendant plusieurs années il n'eut à s'occuper que d'une routine insipide, à peine supérieure d'un degré aux fonctions d'un simple copiste, que son admirable aptitude au travail se forma et se développa. La sécheresse de sa besogne de tous les jours ne lui fit paraître que plus douce la liberté des soirées, qui, du moins, lui appartenaient ; et il les consacra généralement à la lecture et à l'étude. Il attribuait lui-même à la discipline prosaïque à laquelle il avait été soumis chez son avoué l'habitude de l'application sérieuse et soutenue qu'il avait contractée, et qui si souvent fait défaut à ceux qui ne sont qu'hommes de lettres. Comme copiste, il gagnait six sous par page de tant de mots ; et quelquefois, en faisant plus que sa journée, il parvenait à copier jusqu'à 120 pages en vingt-quatre heures, ce qui lui rapportait environ 36 francs, sur lesquels il prenait de temps en temps de quoi acheter quelque volume dépareillé, qui se fût trouvé sans cela fort au-dessus de ses moyens. Aussi plus tard avait-il coutume de se faire gloire d'être homme d'affaires, et d'affirmer, contrairement à ce qu'il appelait l'affectation des faiseurs de sonnets, qu'il n'y a aucune connexion nécessaire entre le génie et une aversion ou un mépris quelconque pour les devoirs ordinaires de la vie. Il soutenait même qu'au total il était bon pour le développement des plus hautes facultés de notre nature de consacrer une certaine partie de la journée à quelque occupation matérielle. Lorsque, plus tard, il eut à remplir les fonctions de greffier de la Cour des sessions à Édimbourg, ce fut principalement le matin, avant déjeuner, qu'il s'occupa de ses travaux littéraires. Ses journées, il les passait à la Cour, où il s'occupait des travaux ordinaires de sa profession, et notamment, de légaliser les contrats et autres écrits soumis à l'enregistrement. « En » somme, » dit Lockhart, son biographe, « c'est un des

» traits les plus caractéristiques de son histoire, que, durant
» la période la plus active de sa carrière littéraire, il dut
» consacrer une grande partie de son temps, et cela pendant
» au moins la moitié de l'année, à l'accomplissement con-
» sciencieux de quelque devoir professionnel. » Il s'était fait une loi de demander sa vie aux affaires et non à la littérature. « J'ai résolu, » disait-il, « que la littérature serait
» pour moi une canne et non une béquille, et que, quelque
» bienvenus qu'ils pussent être d'ailleurs, je ne compterais
» jamais, tant que je pourrais faire autrement, sur les
» profits de mes travaux littéraires pour faire face à mes
» dépenses usuelles. »

La ponctualité était une des habitudes qu'il cultivait avec le plus de soin ; et sans elle il ne lui eût jamais été possible de venir à bout des énormes travaux littéraires qu'il entreprit. Il se faisait un devoir, à moins qu'il ne fût nécessaire de prendre des informations ou de réfléchir longuement, de répondre le jour même à toutes les lettres qu'il recevait. Nulle autre chose n'aurait pu le tenir à flot au milieu du déluge de communications qui l'inondait et mettait à l'épreuve la plus rude la bonté de son caractère. Sa manière de vivre était celle-ci : il se levait à cinq heures, allumait lui-même son feu, se rasait et s'habillait, sans se presser, et à six heures se trouvait assis à son bureau, ayant tous ses papiers disposés devant lui dans l'ordre le plus parfait, et tous les livres dont il avait besoin rangés en ordre de bataille autour de lui sur le plancher, tandis qu'au delà de la ligne de livres, un chien favori, couché sur le tapis, épiait ses regards et suivait de l'œil tous ses mouvements. De cette façon, lorsque, entre neuf et dix heures, la famille s'assemblait pour déjeuner, il avait déjà — pour nous servir de ses propres paroles — *tordu le cou à la tâche du jour* (*he had done enough to break the neck of the day's work*). Cependant, avec ses soins diligents, son ardeur infatigable, son savoir immense,

résultat de nombreuses années de patient labeur, Scott, lorsqu'il lui arrivait de parler de lui-même et de ses propres facultés, le faisait toujours avec la plus grande modestie. « Il n'est dans ma carrière, » disait-il dans une certaine occasion, « aucune époque où je ne me sois senti gêné et » embarrassé par ma propre ignorance. »

C'est ainsi que doivent parler la vraie sagesse et la sincère humilité; car plus un homme a de savoir réel, et moins il a de suffisance. Il ne faut pas imiter certain étudiant du collége de la Trinité, à Oxford, qui, étant allé prendre congé de son professeur, lui dit « qu'ayant fini son éducation, il » allait partir » et se vit très-justement repris en ces termes : « Vraiment! vous avez fini votre éducation? moi, je » ne fais que de commencer la mienne. »

L'esprit superficiel qui sait un peu de tout, mais rien parfaitement, peut s'enorgueillir de ses talents; pour le sage, il confesse humblement que *tout ce qu'il sait, c'est qu'il ne sait rien,* ou il déclare avec Newton « qu'il n'a fait que ra- » masser quelques coquilles sur le rivage, et que le grand » océan de la vérité s'étend inexploré devant lui ».

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ARGENT. — SES US ET ABUS.

« J'estime que dans la famille, comme dans l'État, la meilleure source de richesse est l'économie. » (CICÉRON.)

« Il faut avoir l'argent dans la tête et non dans le cœur. » (DEAN SWIFT.)

La manière dont un homme se sert de l'argent, le gagne, l'économise et le dépense, est peut-être une des meilleures pierres de touche de la sagesse de sa conduite. Quoiqu'on doive se garder de considérer l'argent comme un but dans la vie, ce n'est pas non plus une chose indifférente ou qui souffre d'être traitée avec un mépris philosophique, représentant, comme elle le fait, et à un très-haut degré, les premiers éléments du confort physique et du bien-être social. Quelques-unes des plus belles qualités de la nature humaine sont intimement liées au bon usage que l'on peut faire de l'argent. Telles sont la générosité, l'honnêteté, la justice et le dévouement; telles sont aussi les vertus pratiques de l'économie et de la prévoyance. D'un autre côté, ces vertus ont leur contre-partie dans l'avarice, la fraude, l'injustice et l'égoïsme, que nous voyons déshonorer l'existence de ceux qui ont un amour immodéré du lucre, et dans la prodigalité et l'imprévoyance, dont font preuve ceux qui abusent des ressources dont ils ont la disposition. « De » sorte que, » selon l'observation très-sensée de Henri Taylor, dans ses *Notes from Life,* « une juste mesure dans la » manière d'acquérir, d'économiser, de dépenser, de don-

» ner, de recevoir, de prêter, d'emprunter et de disposer par » voie testamentaire, serait, à peu de chose près, l'indice » de la perfection humaine. »

L'aisance est un état auquel tout homme ici-bas a le droit de chercher à atteindre, par tous les moyens honnêtes. Cet état seul peut assurer à l'homme le bien-être physique, qui est indispensable au développement de la partie la plus élevée de sa nature, et lui permettre de pourvoir aux besoins de sa famille, condition *sans laquelle,* dit l'Apôtre, *un homme est pire qu'un infidèle.* Or, ce devoir devrait nous être d'autant moins indifférent, que le respect que nos concitoyens ont pour nous ne tient pas peu à la manière dont nous profitons des occasions qui peuvent se présenter à nous de travailler honorablement à notre avancement dans la vie. L'effort même qu'il faut faire pour atteindre à ce but ici-bas est à lui seul une éducation qui stimule chez l'homme le sentiment du respect de soi-même, qui met en relief ses qualités pratiques, et qui le discipline par l'exercice de la patience, de la persévérance et d'autres vertus analogues. L'homme prévoyant et soigneux doit être nécessairement un homme de réflexion; car il ne vit pas seulement pour le présent, mais, avec une sage prévoyance, prend ses dispositions pour l'avenir. Il doit être sobre aussi, et doit savoir pratiquer l'abnégation, qui, plus que toute autre vertu, est la preuve d'une grande force de caractère. John Sterling dit avec beaucoup de vérité que « la plus mauvaise éducation, si elle en- » seigne l'abnégation, vaut mieux que la meilleure de celles » qui enseignent tout le reste, mais qui n'enseignent pas » cela. » Les Romains employaient avec raison le même mot (*virtus*) pour désigner non-seulement la vertu, mais le courage, qui est dans un sens physique ce que l'abnégation est dans un sens moral, la plus haute entre toutes les vertus étant celle qui nous donne la victoire sur nous-mêmes.

Quelle est la qualité qui manque plus aux classes ouvrières

que l'abnégation, ou la force de sacrifier une petite satisfaction présente en vue d'un plus grand bien futur? On pourrait croire que les classes qui travaillent le plus sont celles qui connaissent le mieux la valeur de l'argent. Cependant la facilité avec laquelle tant d'ouvriers s'accoutument à dépenser au jour le jour tout ce qu'ils gagnent fait qu'ils sont la plupart absolument sans ressources et réduits à dépendre de ceux qui se sont fait une habitude de la frugalité. Il y a un grand nombre de personnes qui, quoiqu'elles jouissent de moyens suffisants pour se procurer le bien-être et l'indépendance, se trouvent souvent, quand une crise se produit, n'avoir qu'un jour d'avance sur le besoin, et c'est là une des plus grandes causes de souffrance et d'impuissance sociale. De toutes les grandes questions d'intérêt public, il n'en est peut-être pas de plus importante que celle-là; il n'en est pas où le besoin de propagandistes dévoués se fasse plus impérieusement sentir. Mais, il faut le reconnaître, *abnégation et perfectionnement individuel* feraient un pauvre cri de ralliement dans les luttes électorales, et il est fort à craindre que le patriotisme de nos jours ne se soucie que très-peu de choses aussi vulgaires que la prévoyance et l'économie individuelles, quoique, en définitive, ce ne soit que par la pratique de ces vertus que les classes ouvrières peuvent espérer d'arriver jamais à une véritable indépendance. Socrate disait : « Que celui qui veut » mouvoir le monde sache d'abord se mouvoir lui-même; » et nous répéterons avec une vieille chanson :

« If every one would see
To his own reformation
How very easily
You might reform a nation [1]! »

Mais on est généralement d'avis que c'est chose infiniment plus facile de réformer l'Église et l'État que de réformer la

[1] « Si chacun de nous voulait voir à sa propre réformation, qu'il serait aisé « de réformer la nation! »

moindre de ses mauvaises habitudes; et en pareille matière on trouve plus conforme à ses goûts, comme ce l'est très-certainement à l'habitude commune, de commencer par son prochain que de commencer par soi-même.

Toute classe d'hommes qui vit au jour le jour sera toujours une classe inférieure, ses membres restant nécessairement, sans force et sans défense, attachés aux flancs de la société comme des naufragés aux flancs d'un navire, triste jouet des temps et des saisons. N'ayant pas de respect pour eux-mêmes, ils n'en inspirent aucun à autrui. Qu'une crise commerciale arrive, ils sont inévitablement écrasés. Privés de cette accumulation de puissance que toute épargne, quelque petite qu'elle soit, donne invariablement, ils sont à la merci de tout le monde, et, s'ils ont de bons sentiments, ne peuvent contempler qu'avec crainte et en tremblant le sort possible que l'avenir réserve à leurs femmes et à leurs enfants. « Le monde, » disait dans une certaine occasion M. Cobden, s'adressant aux ouvriers de Huddersfield, « a toujours été » partagé en deux classes, ceux qui épargnent et ceux qui » dépensent, les économes et les prodigues. La construction » de toutes les maisons, de toutes les usines, de tous les » ponts, de tous les navires, aussi bien que l'achèvement de » tous les grands ouvrages qui ont contribué au bien-être et » à la civilisation, est l'œuvre de ceux qui savent économiser » et qui ont toujours eu pour esclaves ceux qui ne savent » que dissiper inutilement leurs ressources. Les lois de la » nature et de la Providence veulent qu'il en soit ainsi, et » je serais un imposteur si je faisais espérer aux membres » d'une classe quelconque qu'ils pourront améliorer leur sort » tout en restant imprévoyants, insouciants et paresseux. » Un avis du même genre, et non moins bon que le précédent, est celui que M. Bright donna, en 1847, à une assemblée d'ouvriers à Rochdale. Après avoir affirmé que l'honnêteté se trouve en proportions à peu près égales dans toutes les

classes de la société, il continua ainsi : « Il n'y a qu'une voie
» sûre, pour un homme ou pour une classe d'hommes quel-
» conque, de maintenir sa position présente, si elle est
» bonne, ou de s'en faire une meilleure, c'est la pratique du
» travail, la frugalité, l'honnêteté. Le seul moyen qu'aient les
» hommes de sortir d'une position dans laquelle ils ne trou-
» vent pour leurs besoins physiques ou intellectuels ni con-
» fort, ni satisfaction, est la pratique des vertus qui servent
» tous les jours à un si grand nombre d'entre eux à s'élever
» et à améliorer leur sort. »

Il n'y a pas la moindre raison pour que la condition de la moyenne des ouvriers ne soit pas tout à la fois utile, honorable, respectable et heureuse. La masse des classes ouvrières pourrait, à peu d'exceptions près, être aussi frugale, aussi vertueuse, aussi instruite, et jouir d'un aussi grand bien-être que ceux de la même classe qui sont parvenus à se procurer tous ces biens. Ce que quelques hommes sont, tous pourraient le devenir sans difficulté. Employez les mêmes moyens, et les mêmes résultats suivront. Que dans toute société il y ait une classe d'hommes vivant de leur travail de chaque jour, c'est l'ordonnance de Dieu, et c'est sans doute une ordonnance aussi juste que sage ; mais que cette classe vive dans un autre état que celui de la frugalité, du contentement, de l'intelligence et du bonheur, c'est ce qui n'est point dans les desseins de la Providence, mais provient uniquement de la faiblesse, de l'intempérance et de la perversité de l'homme lui-même. L'idée salutaire du développement individuel, si elle était une fois propagée chez les ouvriers, servirait plus que toute autre chose à les élever comme classe, et cela, non en abaissant les autres, mais en les élevant eux-mêmes progressivement à un état plus haut de religion, d'intelligence et de vertu.

Quand un homme jette ses regards sur l'avenir, il trouve que les trois principales éventualités temporelles contre les-

quelles il a à se préparer sont : le manque de travail, la maladie, la mort. Aux deux premières il peut échapper, mais la troisième est inévitable. Toutefois il est du devoir de l'homme prudent de vivre de telle façon et de s'arranger de telle manière, que le poids des souffrances, dans le cas où l'une ou l'autre de ces éventualités viendrait à se produire, soit allégé autant que possible, non-seulement pour lui-même, mais encore pour tous ceux qui attendent de lui leur confort et leur subsistance. Dans le cas du célibataire, le devoir peut paraître moins obligatoire que dans celui de l'homme marié, quoique cependant le premier soit lui-même tenu de ne pas outre-passer ses moyens et d'économiser quelque chose en vue des maladies, des chômages et de la vieillesse. Il n'y a guère de plus triste spectacle que celui d'un homme qui a beaucoup travaillé et reçu de bons gages, mais qui a tout dépensé au fur et à mesure qu'il le gagnait, réduit dans sa vieillesse à être un fardeau pour ses parents ou à demander sa subsistance aux taxes perçues sur la frugalité d'autrui. Une fois qu'un homme est marié et qu'il a pris sur lui les responsabilités du père de famille, il n'est pas seulement obligé moralement à faire de son mieux pour subvenir pendant sa vie aux besoins de sa femme et de ses enfants ; il doit encore, autant que possible, faire en sorte que sa mort, dans le cas où elle arriverait, ne les laisse pas dans le besoin ; et il ne saurait négliger ce devoir sans les exposer à la misère et sans s'exposer lui-même au mépris.

Considérés sous ce point de vue, le gain honnête et l'emploi bien entendu de l'argent sont de la plus grande importance. L'argent bien gagné est en effet la représentation de l'industrie patiente, de l'effort persévérant, de la tentation vaincue, de l'espérance récompensée, et l'argent bien employé est l'indice de la prudence, de la prévoyance et de l'abnégation, bases véritables d'un caractère viril. Quoique l'argent représente une foule d'objets qui n'ont aucune uti-

lité ou valeur réelle, il représente aussi bien des choses qui en ont une très-grande, la nourriture, le vêtement, le bien-être, et, ce qui n'est guère moins précieux, le respect de soi-même et l'indépendance personnelle. C'est ainsi qu'une épargne quelconque est pour l'ouvrier comme une barricade contre le besoin, laquelle lui assure un point d'appui et lui permet d'attendre, gaiement même et avec espoir, le retour de jours meilleurs. Il y a dans la seule tentative de se faire dans le monde une position plus solide une certaine dignité qui tend à rendre l'homme plus fort et meilleur. En tout cas, cela lui donne une plus grande liberté d'action et lui permet de ménager ses ressources en vue d'efforts ultérieurs.

Mais l'homme pour qui le besoin est un précipice toujours béant sous ses pas est vraiment dans un état bien peu éloigné de l'esclavage. Il n'est point son propre maître, car il est constamment en danger de tomber sous la domination d'autrui et d'avoir à accepter les termes tels quels qui lui seront dictés ; et il ne peut faire autrement que d'être jusqu'à un certain point servile, car il n'ose pas regarder le monde fièrement en face, sachant que dans l'adversité il faudra qu'il ait recours à l'aumône ou au bureau de bienfaisance. Enfin, si le travail vient à lui manquer entièrement, il n'a aucun moyen d'aller en chercher dans une autre localité : il est fixé à sa paroisse comme l'huître à son rocher, et ne peut pas plus voyager qu'il ne peut émigrer.

Or, pour acquérir l'indépendance, il n'est pas besoin d'autre chose que de la pratique de la plus simple économie; et l'économie ne requiert ni un courage supérieur ni des vertus éminentes : elle n'exige qu'une dose d'énergie assez ordinaire et des capacités moyennes. Au fond, l'économie n'est que l'esprit d'ordre appliqué à l'administration des affaires domestiques, c'est-à-dire un peu de conduite, de régularité, de prudence, et le soin d'éviter toute espèce de gaspil-

lage. L'esprit d'économie a été formulé en ces termes par notre divin maître : « Ramassez les morceaux qui sont restés, » afin que rien ne se perde[1]. » Son omnipotence ne dédaignait point les petits détails de la vie ; et dans le moment même où il révélait sa puissance infinie à la multitude, il lui enseignait la leçon féconde de l'économie, dont tous ont si grand besoin.

Mais ce n'est pas tout ; l'économie est aussi le pouvoir de se refuser une satisfaction présente pour s'assurer un plus grand bien futur, et, sous ce rapport, elle représente l'ascendant de la raison sur les instincts brutaux. C'est une chose fort différente de la parcimonie ; car c'est grâce à l'économie surtout que nous pouvons nous permettre d'être généreux. L'économie ne fait pas de l'argent une idole ; elle le regarde simplement comme un agent utile. Ainsi que Dean Swift le remarque, « Il faut avoir l'argent dans la tête » et non dans le cœur. » L'économie peut être regardée comme la fille de la prudence, la sœur de la tempérance et la mère de la liberté. Elle est éminemment conservatrice, — conservatrice de l'honnêteté du caractère, du bonheur domestique et du bien-être social. Elle apaise l'irritation et produit le contentement. Elle rend les hommes amis de l'ordre et de la sécurité publique. Elle enlève à l'agitateur, en guérissant les souffrances, les prétextes sur lesquels il spécule, et rend ses appels à la haine entre concitoyens comparativement inoffensifs. Quand les ouvriers, par leur industrie et leur frugalité, auront une fois conquis leur indépendance, ils cesseront de regarder le spectacle du bien-être d'autrui comme une injustice envers eux-mêmes, et il ne sera plus possible aux intrigants de convertir en capital politique leurs malheurs imaginaires.

Économiser pour le seul plaisir d'amasser de l'argent est une chose très-vile ; mais économiser en vue des résultats

[1] Saint Jean, VI, 11.

énumérés plus haut est un des indices les plus sûrs de la force du caractère ; et cette vertu, lorsque nous la cultivons dans le but de pourvoir aux besoins de ceux qui dépendent de nous, revêt un aspect tout à fait noble : c'est le déploiement de l'effort individuel sous l'une de ses meilleures formes. Lorsque Francis Horner fut sur le point de se lancer dans le monde, son père n'eut pas de meilleur avis à lui donner que celui-ci : « Tout en désirant que tu vives dans » l'aisance, je ne puis trop te recommander l'économie. » C'est une vertu nécessaire à tous ; et quelque mépris qu'af» fectent d'avoir pour elle les esprits superficiels, elle con» duit sûrement à l'indépendance, qui est un des grands ob» jets que tout homme de cœur doit avoir en vue. »

On devrait toujours régler sa dépense sur ses revenus : cette habitude constitue l'essence même de l'honnêteté. En effet, si l'on ne s'arrange pas pour vivre honnêtement du fruit de son travail, il faut de toute nécessité vivre déshonnêtement du fruit du travail d'autrui. Or, ceux qui sont insouciants en fait de dépense personnelle et qui ne considèrent que leur propre satisfaction, sans égard au confort des autres, n'arrivent généralement que trop tard à connaître la véritable utilité de l'argent. Quoique généreux par nature, ces prodigues sont souvent réduits à la fin à faire des choses très-mesquines : ils gaspillent leur argent comme leur temps, escomptent l'avenir, anticipent sur leurs revenus, et se voient ainsi dans la nécessité de traîner après eux un fardeau de dettes et d'obligations qui affectent sérieusement leur action d'hommes libres et indépendants.

La petite monnaie que bien des gens dépensent inutilement, sinon plus pernicieusement, pourrait souvent faire le point de départ d'une fortune et de l'indépendance qui en est la suite ; et les dissipateurs, quoiqu'ils se trouvent en général dans les rangs de ceux qui crient contre l'injustice du monde, n'ont pas de pires ennemis qu'eux-mêmes :

car si un homme ne veut pas être à lui-même son propre ami, comment peut-il espérer que d'autres le seront? Les hommes d'ordre, quelque modestes que soient leurs ressources, ont toujours par devers eux de quoi aider les autres, tandis que ces prodigues, qui, sans souci, dépensent tout, ne trouvent jamais l'occasion d'aider personne. C'est une triste économie, toutefois, que celle des gueux. La petitesse d'esprit dans la vie et dans les affaires est généralement myope et conduit à l'insuccès. *L'âme d'un sou,* dit un proverbe anglais, *n'arriva jamais à en valoir deux* [1]. La générosité et la libéralité sont donc, en définitive, comme la probité, la ligne de conduite la plus sage. Quoique Jenkinson, dans le *Vicaire de Wakefield,* s'y prît, de façon ou d'autre, de manière à tromper tous les ans Flamborough, « cela n'em» pêchait pas, » disait-il, « que Flamborough ne devînt con» tinuellement plus riche, tandis que moi, j'en étais arrivé » à la pauvreté et à la prison ». Et l'expérience de la vie nous montre assez combien de brillants résultats sont obtenus chaque jour par une ligne de conduite honnête et généreuse.

Un sac vide, dit le proverbe, *ne peut se tenir droit;* et il en est de même d'un homme endetté. Le crédit fait de tout une tentation; et il est fort difficile aussi à un homme endetté d'être véridique : d'où le proverbe, que *le mensonge voyage en croupe des dettes.* Le débiteur est en effet obligé de trouver des excuses, et probablement aussi d'inventer des mensonges, pour ajourner le payement de l'argent qu'il doit. Il est assez facile à un homme qui veut s'en tenir à une saine résolution d'éviter d'encourir la première obligation; mais la facilité avec laquelle celle-ci a été encourue devient souvent une tentation qui entraîne à une seconde, et bientôt le malheureux emprunteur se voit engagé dans de telles difficultés, qu'aucun effort tardif de son énergie ne peut

[1] *The penny soul never came to two pence.*

l'en tirer. Le premier pas dans les dettes est comme le premier pas dans le mensonge : il entraîne presque invariablement la nécessité de continuer, chaque dette étant suivie par une dette nouvelle, comme chaque mensonge par un mensonge nouveau. Haidon, le peintre, faisait dater sa décadence du jour où, pour la première fois, il avait emprunté de l'argent. Il était arrivé à comprendre la vérité du proverbe[1] : *Qui dette a, peine a;* et voici la remarque significative qu'il consigna dans son journal : « Ici commencent les dettes » et les engagements dont jamais de ma vie je n'ai pu ni ne » pourrai me débarrasser. » Son autobiographie ne montre que trop douloureusement comment les embarras d'argent jettent l'esprit dans un état de détresse poignante, rendent incapable d'aucun travail et exposent à de nombreuses et périodiques humiliations. Le conseil qu'il donna, par écrit, à un jeune homme qui allait entrer dans la marine, est celui-ci : « Ne vous permettez jamais aucun plaisir, si vous ne pou- » vez vous le procurer sans emprunter. N'empruntez jamais » d'argent; c'est dégradant. Je ne dis pas ne prêtez jamais; » je dis seulement ne prêtez jamais, si, en prêtant, vous » vous mettez dans l'impossibilité de payer ce que vous de- » vez; mais surtout n'empruntez dans aucune circonstance. »

Fichte, alors qu'il n'était qu'un pauvre étudiant, refusait jusqu'aux présents que ses parents, plus pauvres que lui, il est vrai, se faisaient un plaisir de lui envoyer.

Le docteur Johnson était d'avis que les dettes faites dans la jeunesse sont la ruine de l'âge mûr. Les paroles qu'il prononça à ce sujet ont du poids et sont dignes de mémoire. « Ne vous accoutumez pas, » disait-il, « à ne considérer les » dettes que comme un inconvénient; vous vous apercevrez » bien vite qu'elles sont une calamité. La pauvreté nous » prive de tant de moyens de faire le bien et produit une » telle impuissance de résister au mal, physique et moral,

[1] *Who goes a-borrowing, goes a-sorrowing.*

» que par tous les moyens honnêtes il faut l'éviter..... Que » votre premier soin soit donc de ne devoir jamais rien à » personne. Prenez la résolution de ne pas être pauvre; et » pour cela, quoi que vous ayez, dépensez moins. La pau» vreté est le grand ennemi du bonheur : elle détruit à coup » sûr la liberté, rend certaines vertus impraticables et d'autres » extrêmement difficiles. La frugalité n'est pas seulement la » base de la tranquillité, mais celle de la bienfaisance : nul » ne peut secourir les autres qui a lui-même besoin d'être » secouru; il faut avoir de quoi se suffire à soi-même avant » d'avoir de quoi épargner pour autrui. »

C'est le devoir exprès de tout homme de regarder en face ses affaires et de tenir un compte exact de ses recettes et de ses dépenses. Sous ce rapport, la pratique des principes les plus simples de l'arithmétique est de la plus haute importance. La prudence exige que le pied sur lequel nous vivons soit plutôt d'un degré au-dessous de nos moyens qu'exactement au même niveau; mais on ne peut arriver à cela qu'en exécutant fidèlement un plan de vie dans lequel on réussisse d'abord à joindre les deux bouts. Locke recommandait fortement cette méthode. « Rien, » disait-il, « n'est plus propre » à maintenir un homme dans de justes limites que d'avoir » constamment sous les yeux l'état régulièrement tenu de ses » affaires. » Le duc de Wellington tenait un compte exact et détaillé de tout l'argent qu'il dépensait ou recevait. « Je me » fais une loi, » disait-il à M. Gleig, « de payer moi-même » mes comptes, et je conseille à tout le monde d'en faire » autant. J'avais coutume autrefois de laisser ce soin à un » domestique de confiance; mais je fus guéri de cette folie » en recevant un matin, à ma grande surprise, des réclama» tions au sujet de notes vieilles d'un an ou deux. Le gail» lard avait spéculé avec mon argent et omis de solder mes » comptes. » A propos de dettes, il disait : « Les dettes font » d'un homme un véritable esclave. J'ai eu à apprendre à mes

» propres dépens ce que c'est que d'avoir besoin d'argent ; » mais je ne me suis jamais endetté. » Washington était sur ce point aussi scrupuleux que Wellington ; et c'est un fait remarquable qu'il ne regardait point comme au-dessous de lui d'examiner rigoureusement les plus petites dépenses de sa maison, résolu qu'il était à vivre honnêtement suivant ses moyens, même alors qu'il remplissait les hautes fonctions de président de l'Union américaine.

L'amiral Jervis, comte de Saint-Vincent, a raconté l'histoire des luttes de sa jeunesse, et, entre autres, celle de la résolution qu'il forma de rester libre de dettes. « Mon père » avait une très-nombreuse famille, » dit-il, « et peu de » fortune. Il me donna 500 francs pour commencer, et ce » fut tout ce que je reçus de lui. Après être resté longtemps » en mer, je tirai sur lui pour 500 francs de plus, mais le » billet me revint protesté. Je fus si mortifié par ce refus, » que je me promis à moi-même, et j'ai tenu cette promesse, » de ne jamais signer un billet sans avoir la certitude qu'il » serait payé. Je changeai immédiatement de façon de vivre, » quittai la table des officiers, vécus seul, et me mis à la » ration du navire, que je trouvai tout à fait suffisante. Je » lavai et raccommodai mes propres habits, me fis une paire » de pantalons avec la toile de mon lit, et ayant ainsi amassé » assez d'argent pour dégager ma parole, je payai mon billet ; » et depuis cette époque j'ai eu bien soin de ne jamais per- » mettre que ma dépense excédât mes revenus. » Pendant six ans Jervis se soumit donc aux plus dures privations ; mais il conserva son intégrité, étudia sa profession avec succès, et, par son mérite et sa bravoure, parvint, graduellement mais sûrement, au rang le plus élevé.

C'est pour les jeunes gens un grand point que de bien commencer ; car c'est dans la jeunesse que l'on doit adopter le système de conduite dont nous venons de parler, si l'on veut qu'il acquière la force de l'habitude. Une fois qu'on est

dans la bonne voie, il n'en coûte pas plus de bien faire que de mal faire. *Besogne bien entreprise est à moitié finie,* dit le proverbe; et bataille bien commencée est à moitié gagnée. Que de jeunes gens qui donnaient les plus belles espérances se sont fait un tort irréparable par un premier faux pas fait au commencement de leur carrière; tandis que d'autres, sur les talents desquels il y avait beaucoup moins lieu de compter, ont réussi, tout simplement parce qu'ayant bien commencé ils ont su poursuivre leur chemin! Un bon commencement est jusqu'à un certain point un engagement, une promesse de succès ultérieur. Que de pauvres hères dont l'existence est pour eux-mêmes une véritable calamité, et pour d'autres une source continuelle de chagrins, qui auraient porté la tête haute et prospéré, si, au lieu de se contenter de former de bonnes résolutions, ils avaient seulement voulu se mettre à l'ouvrage et commencer pour tout de bon!

Il y a malheureusement trop de gens qui n'ont pas la patience d'attendre le succès; qui ne sauraient se contenter de commencer comme firent leurs pères, mais veulent commencer comme ceux-ci finirent; qui croient pouvoir jouir des fruits de l'industrie, sans avoir jamais rien fait pour les acquérir; et qui, ne pouvant attendre les résultats du travail et de l'application, escomptent l'avenir pour se procurer de précoces satisfactions. Parmi les classes moyennes surtout, il y a une tendance manifeste à dépenser tout son revenu, sinon davantage, et à affecter un genre de vie dont les effets sont on ne peut plus nuisibles à la société en général. On vise à faire de ses enfants non pas tant des gens bien élevés que des gens du monde, et l'on n'arrive le plus souvent qu'à en faire des caricatures de gentilshommes. Ces malheureux prennent pour les beaux habillements, le luxe et les plaisirs, un goût qui, dans aucun cas, ne peut servir de base à un caractère noble ou viril; et le résultat de tout ceci, c'est que nous avons un nombre immense de jeunes

gentilshommes de papier mâché qui se trouvent, on ne sait comment, égarés dans le monde, et qui font l'effet de ces coques de navire abandonnées que l'on rencontre parfois voguant à la dérive et n'ayant plus à bord..... qu'un singe.

Le monde est vraiment en proie à une terrible rage de gentilhomanie. Il faut avant tout garder les apparences, même aux dépens de l'honnêteté; et si l'on n'est pas riche, il faut au moins le paraître. On veut être *respectable*, même si ce n'est que dans le sens le plus bas de ce mot, dans celui qui n'a trait qu'à la notion vulgaire de l'apparence extérieure. On n'a pas le courage d'avancer lentement et patiemment dans la condition sociale où l'on a été placé par Dieu; l'on veut absolument vivre dans la condition fashionable, où, insensible au ridicule, on trouve bon de se placer; et tout cela, pour sacrifier à la vanité de ce monde factice de la fashion, dont on veut à tout prix faire partie. On fait queue, on se presse, on se coudoie pour arriver aux premières places dans l'amphithéâtre social, et, dans cette bagarre, toute noble et généreuse résolution est foulée aux pieds, tandis qu'une foule de natures, et des plus belles, sont inexorablement étouffées. Quelles ruines, quelles misères, quelles banqueroutes, résultent de cette rage d'éblouir les autres sous l'éclat d'un faux succès, c'est ce qu'il est inutile de raconter. Les résultats funestes de tout ceci éclatent, de toutes parts et sous mille formes, dans les fraudes insignes commises par des hommes qui ont le courage d'être malhonnêtes, mais non celui d'être pauvres, et dans les courses à la fortune, courses désespérées où la pitié n'est pas tant pour ceux qui tombent que pour les centaines d'innocentes familles qui, presque toujours, sont impliquées dans leur ruine. Feu sir Charles Napier, lorsqu'il abandonna le commandement de l'armée anglaise aux Indes, fit un acte d'audace et d'honnêteté en publiant, dans son dernier ordre du jour général, une énergique protestation contre la vie de

dissipation que menaient tant de jeunes officiers de cette armée, vie qui les entraînait dans des obligations ignominieuses. Dans ce fameux document, sir Charles représentait avec force, « ce que l'on avait presque entièrement oublié, » — que l'honnêteté est inséparable du caractère d'un gen- » tilhomme accompli, et que boire du champagne que » l'on ne paye jamais, de la bière que l'on ne paye jamais » et monter des chevaux que l'on ne paye jamais, est le fait » d'un fourbe et non d'un gentilhomme. » En effet, des hommes qui dépensaient plus que leur revenu, et se laissaient assigner souvent par leurs propres domestiques, devant les tribunaux, en payement de dettes contractées pour satisfaire à un luxe extravagant, pouvaient être officiers en vertu de leurs brevets, mais n'étaient certainement pas de vrais gentilshommes. Le commandant en chef considérait que l'habitude d'être constamment endetté rendait les hommes indifférents aux sentiments qui doivent distinguer un homme bien élevé. Or, ce n'était pas assez qu'un officier pût combattre ; — un bouledogue quelconque peut en faire autant ; — gardait-il sa parole immaculée? payait-il ses dettes? tels étaient quelques-uns des points d'honneur qui, affirmait-il, devaient glorifier la carrière d'un vrai soldat gentilhomme.

Le jeune homme, en avançant dans la vie, passe à travers une longue et double file de démons tentateurs ; et s'il cède, sa dégradation plus ou moins complète est l'effet inévitable de sa faiblesse. Tout contact avec eux tend à lui soutirer insensiblement quelque portion de l'électricité divine dont sa nature est chargée ; et il n'y a qu'un moyen de leur résister, c'est de leur répondre, en parole et en action, par un *non* positif et absolu. Il faut se décider tout de suite et ne pas se laisser aller à peser le pour et le contre ; car la jeunesse, comme *la femme qui délibère, est perdue*. Beaucoup délibèrent sans rien décider ; mais *ne pas prendre de résolution, c'est en prendre une*. Il y a une parfaite connaissance de

l'homme dans cette prière : « Ne nous laissez pas succomber » à la tentation. » Cependant il faut que la tentation vienne mettre à l'épreuve les forces du jeune homme ; mais s'il y cède une fois, sa force de résistance devient de plus en plus faible : avoir cédé, c'est avoir perdu une partie de sa vertu ; avoir résisté courageusement, c'est avoir acquis par cette première décision une force qui durera toute la vie, et qui, répétée, deviendra une habitude. C'est dans les ouvrages avancés que forment, pour ainsi dire, les habitudes prises durant la jeunesse, que réside la force réelle de la défense ; car il a été sagement ordonné que le mécanisme de l'existence morale serait principalement mis en mouvement au moyen des habitudes, et cela, afin d'empêcher la détérioration des grands principes moteurs. Ce sont donc les bonnes habitudes qui, s'insinuant dans les mille actes indifférents de la vie, arrivent à constituer réellement la partie la plus grande, et de beaucoup, de la conduite morale de l'homme.

Hugh Miller a raconté comment, par un acte de détermination, il s'était, dans sa jeunesse, arraché à une de ces fortes tentations qui assiégent tout particulièrement ceux qui mènent une vie de travail. C'était l'habitude des ouvriers de la carrière où il travaillait de boire un coup de temps à autre, et un jour il eut pour sa part deux verres de whisky, qu'il avala. De retour chez lui, il trouva, en ouvrant son livre favori, — *les Essais de Bacon,* — que les lettres dansaient devant ses yeux, et qu'il ne pouvait suivre le sens de ce qu'il lisait. « L'état, » dit-il, « auquel je me » vis ainsi réduit par ma faute était, je le sentis, un état de » dégradation. Pour le moment, j'étais tombé, de mon propre » fait, à un degré d'intelligence bien au-dessous de celui » auquel il m'appartenait d'être placé ; et, quoique l'état » dans lequel je me trouvais ne fût pas très-favorable à la » formation de saines résolutions, je n'en résolus pas moins

» dès ce moment de ne plus jamais sacrifier à une coutume » d'ivrogne les facultés qui m'avaient été données pour ap- » précier les jouissances intellectuelles; et, avec l'aide de » Dieu, je restai fidèle à cette détermination. » De telles décisions sont, pour ainsi dire, les tournants de la route dans la vie de l'homme; car ce sont elles qui, pour l'avenir, déterminent le biais de son caractère et la direction de son activité. Et cet écueil, sur lequel Hugh Miller aurait pu faire naufrage, s'il n'avait pas au bon moment fait usage de toute sa force morale pour s'en éloigner, est un de ceux contre lesquels la jeunesse et même l'âge mûr ont le plus besoin d'être constamment en garde. C'est une des plus viles et des plus funestes, aussi bien que des plus extravagantes tentations auxquelles la jeunesse soit exposée.

Sir Walter Scott avait coutume de dire que, « de tous » les vices, l'ivrognerie est le plus incompatible avec la » grandeur ». Et ce n'est pas tout; car il est tout aussi incompatible avec l'économie, la décence, la santé et l'honnêteté.

Mais pour lutter avec vigueur et succès contre une vicieuse habitude, nous ne devons pas nous contenter de porter tout simplement le combat sur le terrain vulgaire de la prudence mondaine, quoique cela ait son utilité; nous devons prendre position sur une plus haute élévation morale. Les secours artificiels, tels que les serments, par exemple, peuvent être de quelque utilité; mais l'important est de donner à tous un idéal élevé, et de s'efforcer de fortifier et de purifier les principes aussi bien que de réformer les habitudes. Dans ce but, un jeune homme doit s'étudier lui-même, surveiller ses démarches, et comparer à cet idéal ses pensées et ses actions. Mieux il se connaîtra lui-même, et plus il sera modeste, et moins il aura de confiance dans ses propres forces. Mais l'expérience prouve que la discipline la plus précieuse est celle que l'on acquiert en se privant de petites

satisfactions actuelles pour s'en assurer dans l'avenir de plus grandes et de plus hautes. C'est là ce qu'il y a de plus noble dans l'éducation qu'on se donne à soi-même : car « la gloire » véritable provient de cette conquête silencieuse de soi- » même, sans laquelle le conquérant n'est que le premier » des esclaves ».

Nombre de livres pour le peuple ont été écrits dans le seul but de communiquer au public le grand secret de faire de l'argent. Mais ce secret n'en est point un, comme le prouvent abondamment les proverbes de toutes les nations. — *Prenez soin des petites sommes, les grosses prendront soin d'elles-mêmes ; — La vigilance est la mère du bonheur ; — Il n'y a pas de profit sans peine ; — Pas de labeur, pas de douceur ; — Travaille, et tu posséderas ; — Tout vient à point à qui sait attendre ; — Mieux vaut se coucher sans souper que se lever endetté :* tels sont quelques-uns des spécimens de cette philosophie proverbiale qui résume pour nous l'expérience des siècles sur les meilleurs moyens de faire fortune dans le monde. Ces proverbes avaient cours parmi le peuple longtemps avant que l'art d'écrire eût été inventé, et ils furent, avec les autres proverbes, les premiers codes de morale populaire. En outre, ils ont subi l'épreuve du temps, et l'expérience de chaque jour témoigne de leur exactitude, de leur force et de leur justesse. Pour tout ce qui tient à la puissance du travail et au bon ou au mauvais usage de l'argent, les proverbes de Salomon sont pleins de sagesse : — *Celui qui se relâche dans son ouvrage est frère de celui qui dissipe ce qu'il a. — Va, paresseux, vers la fourmi, regarde ses voies et deviens sage. — La pauvreté,* dit-il, *fondra sur le paresseux comme un passant, et la disette comme un homme armé;* mais de l'industrieux il dit : *La main des diligents enrichit. — L'avaleur de vin et le gourmand seront appauvris, et le long dormir fait qu'on porte des robes déchirées. — As-tu vu un homme habile dans son travail? il*

sera au service des rois. — Et enfin, *combien vaut-il mieux acquérir de la sagesse que de l'or fin? car la sagesse est plus précieuse que les perles, et toutes les choses désirables ne la valent pas.*

Le travail et l'économie suffiraient presque à eux seuls à faire à une personne de moyens ordinaires une position relativement indépendante. Un ouvrier même peut s'élever à cette position, s'il prend soin d'économiser ses ressources et de fermer les issues aux dépenses inutiles. Un sou est sans doute bien peu de chose; cependant le bien-être de milliers de familles dépend uniquement de la manière dont ce peu de chose se dépense ou s'économise : si un homme laisse les quelques sous qu'il a gagnés à la sueur de son front lui glisser entre les doigts, au cabaret ou ailleurs, il s'apercevra bientôt que sa vie est de bien peu supérieure à celle d'une simple bête de somme; mais, d'un autre côté, s'il prend soin de ces quelques sous, s'il les utilise semaine par semaine, soit en payant sa contribution à une société de secours ou d'assurances, soit en en mettant une partie à la caisse d'épargne et en confiant le reste à sa femme pour les besoins de la maison et l'éducation des enfants, il ne tardera pas à s'apercevoir que l'attention donnée aux petites choses l'indemnise et au delà de ses peines par l'augmentation des ressources qu'elle met à sa disposition, par l'accroissement de bien-être qu'elle procure à tous les siens, et par la liberté et la tranquillité d'esprit qu'elle lui donne en l'affranchissant de la crainte du lendemain. Si un ouvrier a une généreuse ambition et une vigoureuse intelligence, richesses infiniment plus précieuses que toutes les possessions matérielles, il peut non-seulement s'aider lui-même, mais être d'un grand secours à ceux qu'il rencontre en son chemin.

L'honneur, et non la honte, s'attache à tout travail honnête, que ce travail soit la culture du sol, la fabrication des outils, la manufacture des tissus ou la vente des produits

derrière un comptoir. Un jeune homme peut vivre le mètre à la main, occupé à mesurer du ruban, et il n'y a aucun déshonneur à cela, à moins que ce jeune homme ne permette pas à son esprit de s'élever au-dessus du mètre et du ruban, c'est-à-dire à moins qu'il n'ait l'esprit aussi court que l'un et aussi étroit que l'autre. « Que ceux-là rougissent, » disait Fuller, « qui n'ont aucun métier honnête, et non » point ceux qui en ont un. » Et l'évêque Hall disait aussi : « Heureuse la destinée de tous ceux qui travaillent, soit » de l'esprit, soit du corps! » Ceux qui sont sortis des derniers rangs devraient en effet être fiers plutôt que honteux des difficultés qu'ils ont eu à surmonter : manœuvre debout est plus grand que noble à genoux. Un président américain, à qui on demandait quelles étaient ses armoiries, se souvenant qu'il avait été bûcheron dans sa jeunesse, répondit : « Une paire de manches de chemise retroussées. » Lord Tenterden, grand chancelier d'Angleterre, était fier de pouvoir montrer à son fils la boutique dans laquelle son père avait fait la barbe pour deux sous. Un docteur français s'étant permis un jour de railler Fléchier, évêque de Nîmes, qui, dans sa jeunesse, avait été fabricant de chandelles, sur la bassesse de son origine, Fléchier répondit : « Il est » vrai, mais si vous étiez né dans la même condition que » moi, vous seriez encore fabricant de chandelles. »

Rien n'est plus commun que l'énergie employée à gagner de l'argent indépendamment de tout objet plus élevé que son accumulation même. Un homme qui se consacre corps et âme à cette poursuite ne peut guère manquer de devenir riche; peu de cervelle y suffit : dépensez tout simplement moins que vous ne gagnez, mettez sou sur sou, rognez et économisez, et peu à peu la pile d'écus s'élèvera. Le grand banquier parisien Osterwald fut longtemps pauvre. Il avait l'habitude de boire tous les soirs une pinte de bière à son souper, qu'il prenait à certaine taverne; et tous les

soirs il ramassait et empochait autant de bouchons qu'il pouvait en attraper. En huit ans il recueillit pour huit louis de bouchons; et ce fut avec cette somme qu'il jeta les fondements de la grande fortune qu'il fit à la bourse. A sa mort, il laissa trois millions de francs.

John Foster a cité[1] un exemple frappant de ce qu'une pareille résolution peut produire en fait d'accumulation de richesses. Un jeune homme qui avait follement dissipé son patrimoine se trouva à la longue réduit à la misère et au désespoir. Étant un jour sorti de chez lui dans l'intention de se donner la mort, il arriva sur une hauteur d'où il pouvait voir les terres qui autrefois lui avaient appartenu. Là il s'arrêta, s'assit, songea quelque temps, et se releva enfin avec la forte résolution de rentrer par son travail en possession de tous ces biens. Il revint à la ville, et, ayant vu devant une maison une charretée de charbon qu'on avait déchargée sur le trottoir, il offrit de la rentrer et fut employé. Cela lui valut quelques sous, auxquels sur sa demande on ajouta quelques rogatons qui lui permirent de mettre de côté ce qu'il avait gagné. En s'employant assidûment à des services domestiques de ce genre, il gagna quelque argent, le mit régulièrement de côté et finit par amasser une somme assez forte pour acheter des bestiaux, à la valeur desquels il se connaissait, et qu'il vendit avantageusement. A partir de ce moment, il poursuivit la fortune d'un pas aussi régulier et aussi tenace que celui du temps, et avec un appétit aussi formidable que celui de la mort; et, élargissant par degrés le cercle de ses opérations, il finit par devenir puissamment riche. Toutefois le résultat de ses efforts fut, il est vrai, qu'il rentra en possession des biens qu'il avait précédemment aliénés, mais qu'il mourut dans la peau d'un avare incarné. Quand on l'enterra, on ne fit que

[1] *Essay On decision of character.*

rendre un peu de fumier à la terre. Animée d'un esprit plus noble, la même détermination aurait pu faire de cet homme le bienfaiteur de ses semblables aussi bien que de lui-même : mais sa vie et sa mort furent également sordides.

L'épargne pour l'épargne elle-même est une chose fort méprisable, même alors que l'argent a été gagné honnêtement ; mais que dire de l'épargne qui se nourrit des sommes raflées sur les tapis verts des tables de jeu ou dans les eaux troubles de la spéculation ! Pourvoir au bien-être et à l'indépendance de notre vieillesse et de celle des nôtres est une chose honorable et digne d'être hautement recommandée ; mais thésauriser pour le seul plaisir d'être riche est le signe caractéristique d'une intelligence bornée et d'une âme vile. Le sage doit toujours être en garde contre les empiétements de cette habitude exagérée de l'épargne : autrement ce qui dans la jeunesse n'était que de l'économie se change dans la vieillesse en avarice, et ce qui dans le premier cas était un devoir difficile devient dans le second un vice hideux. C'est *l'amour* de l'argent et non l'argent lui-même qui est la *racine du mal ;* c'est cet amour qui rétrécit et contracte l'âme, et la ferme à toute aspiration et à toute action généreuses. Et c'est aussi ce qui fait dire à Walter Scott, par la bouche d'un de ses héros, que « l'argent a tué plus d'âmes que » le fer n'a tué de corps ». Un des plus grands défauts de la poursuite trop exclusive des affaires, c'est qu'elle tend à donner à la vie de l'homme un caractère trop machinal. L'homme d'affaires, une fois tombé dans l'ornière, ne voit souvent rien au delà, finit par ne vivre que pour lui-même, et par ne s'inquiéter des autres qu'autant qu'ils peuvent servir à ses desseins. Enlevez une feuille au grand-livre de ces hommes, et vous avez toute leur vie.

Le succès matériel mesuré par la quantité d'argent qu'on est parvenu à accumuler est sans doute une chose éblouissante et qui en impose à un monde où tous sont naturelle-

ment plus ou moins admirateurs de ce genre de succès. Mais, quoique les hommes pour qui la persévérance, la finesse, l'habileté et l'absence de scrupules sont des habitudes, et qui toujours sont à l'affût des occasions, puissent faire et fassent en effet leur chemin dans le monde, ils peuvent très-bien se montrer dépourvus de toute noblesse de caractère, et n'avoir même pas en eux un seul atome de grandeur réelle. Celui qui n'admet pas de plus haute logique que celle des écus peut devenir très-riche, mais n'en restera pas moins toute sa vie un pauvre homme : car les richesses ne sont pas le moins du monde une preuve de grandeur morale; et leur éclat, comme celui qui dans la luciole trahit le vers, ne sert le plus souvent qu'à attirer l'attention sur l'indignité de leur possesseur. Qu'un homme soit ce qu'il voudra, c'est l'esprit et le cœur qui le font riche ou pauvre, heureux ou misérable; et ces qualités sont toujours supérieures à la fortune : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

La manière dont tant de gens s'offrent eux-mêmes en holocauste à leur amour des richesses rappelle la cupidité du singe, cette caricature de notre espèce. En Algérie, les paysans kabyles ont coutume d'attacher à un arbre une gourde, bien assujettie, dans laquelle ils ont mis du riz. La gourde a une ouverture tout juste assez grande pour laisser passer la main du singe. Durant la nuit, celui-ci grimpe à l'arbre, insère, en l'allongeant, sa main dans la gourde, saisit une poignée de riz et veut se retirer; mais sa main fermée ne peut plus passer, et il n'a pas l'intelligence de l'ouvrir : il reste donc là jusqu'au matin, où il est pris, faisant, tout en ayant dans la main le butin qu'il convoitait, la plus sotte figure qu'il soit possible de voir. La morale de cette petite histoire est susceptible d'applications fort étendues.

Après tout, on attribue vraiment trop de pouvoir à l'argent. Les plus grandes choses, celles qui intéressent le plus

l'humanité tout entière, n'ont été accomplies ni par des hommes riches ni à l'aide de souscriptions, mais, au contraire, par des gens dont les moyens pécuniaires étaient généralement très-limités.

Le christianisme a été propagé dans le monde par des hommes de la classe la plus pauvre; et les penseurs, les explorateurs, les inventeurs et les artistes les plus renommés, ont de tout temps été des hommes sans fortune, et qui pour la plupart étaient même, comme position matérielle, peu au-dessus de ceux qui travaillent de leurs mains. Et il en sera toujours ainsi : car les richesses sont plus souvent un frein qu'un aiguillon, et dans bien des cas il serait difficile de dire si elles sont un malheur ou un bonheur. Le jeune homme qui hérite d'une fortune est sujet à trouver trop facile la vie qui lui est faite, et il en est bientôt rassasié, parce qu'il n'a rien à désirer. Comme il n'a à lutter pour la conquête d'aucun objet particulier, le temps lui est horriblement à charge : il reste donc moralement et intellectuellement endormi; et sa position dans la société n'est bien souvent que trop comparable à celle d'un polype battu par les vagues.

Cependant l'homme riche qu'anime un esprit juste méprisera toujours la paresse à l'égal de la lâcheté, et s'il réfléchit à la responsabilité qui s'attache à la possession des richesses, il se sentira encore plus impérieusement tenu de travailler que bien des hommes plus pauvres que lui. Il faut reconnaître cependant que ce n'est point là ce qui se voit d'ordinaire dans la vie. Le juste milieu qu'Agar demandait dans son admirable prière, « Ne me donnez ni pauvreté » ni richesse, donnez-moi la nourriture que vous jugerez » me convenir, » est peut-être le meilleur des lots, si nous avions la sagesse de le reconnaître. Feu Joseph Brotherton, membre du parlement anglais, laissa, pour qu'on l'inscrivît sur son monument, dans Peel Park, à Manchester, une

épitaphe d'autant plus belle que la déclaration qu'elle contient était, dans ce cas-là, parfaitement vraie : « Mes ri-
» chesses ne consistaient pas dans la grandeur de mes pos-
» sessions, mais dans la médiocrité de mes besoins. » Il s'était élevé de la plus humble des conditions, celle d'enfant de fabrique, à la position éminente qu'il occupait par le simple exercice de l'honnêteté, du travail et de l'abnégation. Jusqu'à la fin de sa vie, il officia, dans l'intervalle des sessions du parlement, comme ministre du culte dans une petite chapelle de Manchester à laquelle il était attaché; et en toutes choses il fit bien voir à ceux qui connaissaient sa vie privée que la gloire qu'il cherchait n'était pas celle qui attire les regards des hommes ou qui excite leurs louanges, mais celle qui consiste dans la conscience d'avoir rempli jusqu'aux plus humbles et aux moindres devoirs de l'existence de chaque jour dans un esprit d'honnêteté, d'amour et de justice.

La *respectabilité,* dans l'acception la meilleure de ce mot, est une bonne chose, l'homme respectable étant un homme vraiment digne de *re-spect,* c'est-à-dire, littéralement, digne qu'on se retourne pour le voir. Mais la respectabilité qui ne consiste qu'à garder les apparences n'est digne ni d'être gardée ni d'être regardée. Mille fois meilleur et plus respectable que le mauvais riche est l'homme pauvre et honnête; mille fois meilleur aussi que l'aimable et somptueux coquin qui a voiture et chevaux, l'homme modeste et silencieux qui passe sans faire retourner personne. Un esprit bien orné et bien équilibré, une vie pleine de desseins utiles, sont, dans quelque position sociale que ce soit, d'une importance bien supérieure à tout ce que le monde regarde d'ordinaire comme respectable. Pour nous, nous ne croyons pas qu'il y ait de plus grande affaire dans la vie que de se faire un caractère viril et d'arriver au plus haut développement possible du corps, de l'intelligence et de la conscience : c'est là le but,

et on ne devrait voir dans tout le reste que des moyens. La vie la mieux remplie n'est donc pas celle dans laquelle un homme se procure le plus de plaisir, le plus d'argent, le plus de pouvoir, d'honneurs ou de réputation; mais celle dans laquelle un homme devient le plus homme et accomplit la plus grande somme de travaux utiles et de devoirs humains. L'argent est une puissance à sa manière, il est vrai; mais l'intelligence, le dévouement à l'intérêt public et la moralité sont des puissances aussi, et de bien autrement nobles. « Que d'autres pétitionnent pour obtenir des pensions, » écrivait lord Collingwood à un ami, « je puis être riche sans ar- » gent, en m'efforçant de m'élever au-dessus de tout ce qui » est misérable. Je veux que les services que j'ai rendus à » mon pays soient autant que possible purs de tout motif » intéressé; et d'ailleurs le vieux Scott[1] et moi nous pou- » vons continuer à cultiver nos choux sans faire beaucoup » plus de dépense qu'autrefois. » Dans une autre occasion il s'exprimait ainsi : « Les motifs qui m'ont guidé dans ma » conduite sont tels que je ne les donnerais pas pour une » centaine de pensions. »

L'acquisition d'une fortune peut sans doute donner à certaines personnes les moyens de se faire recevoir dans la société; mais pour s'y faire estimer, il faut qu'elles possèdent, avec de bonnes manières, les qualités de l'esprit et du cœur, sans quoi ce ne sont que des gens riches, et rien de plus. Or, il y a, à l'heure qu'il est, dans la société, des gens aussi riches que Crésus, et qui pourtant ne sont parvenus à obtenir aucune considération et aucun respect. Et pourquoi en serait-il autrement? ce ne sont que des sacs d'écus, et ils n'ont d'autre pouvoir que celui de leur coffre-fort. Les

[1] Scott était son vieux jardinier, et l'amusement favori de Collingwood était de jardiner. Un amiral de ses collègues étant un jour venu le voir et l'ayant longtemps cherché dans le jardin, le découvrit enfin, avec le vieux Scott, au fond d'une tranchée profonde dans laquelle ils piochaient de tout leur cœur.

hommes marquants dans la société, ceux qui guident et gouvernent l'opinion, ceux dont le succès a couronné les utiles travaux, ne sont pas nécessairement des hommes riches; mais des hommes qui se distinguent par la pureté de leur caractère, la solidité de leur expérience et leur haute moralité. Le pauvre lui-même, quoiqu'il ne possède qu'une part infiniment petite des biens de ce monde, peut, s'il a conscience d'avoir cultivé de son mieux ses talents naturels, d'avoir usé et non abusé des occasions et d'avoir employé son temps aussi bien que possible, selon ses moyens et ses talents, abaisser ses regards sans le moindre sentiment d'envie sur celui qui ne se recommande que par ses succès matériels, l'homme aux hectares et aux écus.

Il faut reconnaître aussi que le commerce éprouve le caractère de l'homme plus sévèrement peut-être que toute autre occupation : car il met aux plus rudes épreuves son honnêteté, son abnégation, son amour de la justice et sa véracité; et les hommes d'affaires qui passent irréprochables par de telles épreuves sont dignes peut-être d'aussi grands honneurs que les soldats qui déploient leur courage au milieu du feu et des périls du combat. Or, ceci soit dit à l'honneur de la multitude de ceux qui sont engagés dans les différentes branches du commerce, il faut admettre qu'à tout prendre ils passent noblement à travers ces épreuves. Si nous réfléchissons un seul instant à l'immensité des richesses confiées chaque jour à des subordonnés qui probablement ne gagnent eux-mêmes que juste de quoi vivre, à l'argent qui passe sans cesse dans les mains des agents, des courtiers, des commis de magasin et des commis de banque, et si nous remarquons combien sont peu fréquents les abus de confiance qui se produisent au milieu de ces tentations continuelles, on admettra probablement, et non sans quelque fierté, que cette honnêteté régulière et persévérante dans la conduite est des plus honorables pour la nature hu-

maine. D'un autre côté, le degré de confiance qu'implique entre hommes d'affaires un système de crédit qui est basé principalement sur le principe de l'honneur, aurait de quoi surprendre, si ce n'était une chose si ordinaire dans la pratique des affaires que l'on a fini par s'y habituer. Le docteur Chalmers a très-bien dit que la confiance absolue que les marchands ont coutume de montrer à des agents éloignés, séparés d'eux peut-être par la moitié du globe, en consignant des richesses considérables à des personnes qui ne leur sont recommandées que par leur caractère, et que souvent ils n'ont jamais vues, est peut-être le plus bel hommage que les hommes se soient jamais rendu les uns aux autres.

La vérité de cette bonne vieille maxime que *la probité est la meilleure politique* est confirmée par l'expérience de chaque jour, qui nous montre que la droiture et l'intégrité conduisent au succès en affaires aussi bien qu'en toute autre chose. Comme le digne oncle de Hugh Miller avait coutume de le lui conseiller, « dans toutes vos transactions donnez à vos » chalands bonne mesure, mesure qui déborde, et vous » trouverez à la fin qu'on n'y perd rien ». L'honnêteté en paroles et en actions devrait être la pierre angulaire de toutes les affaires. Pour le négociant, le marchand et le manufacturier, l'honnêteté devrait être ce qu'est l'honneur pour le soldat, la charité pour le chrétien. Dans la plus humble des professions, il y a toujours place pour l'exercice de cette rectitude de caractère. Hugh Miller dit du maçon chez qui il fit son apprentissage, que *c'était un homme qui mettait un peu de sa conscience dans chacune des pierres qu'il posait.* Ainsi le bon ouvrier s'enorgueillit de la solidité et de la perfection de ses travaux, et l'entrepreneur libéral, de l'honnêteté avec laquelle son contrat est exécuté dans chacun de ses détails. Le manufacturier intègre trouve non-seulement honneur et bonne renommée, mais succès

substantiel dans la pureté des articles qu'il produit; et le marchand, dans la bonté de ceux qu'il vend, s'ils sont réellement ce qu'ils paraissent être.

Quoique le niveau de l'honnêteté tende tous les jours à s'élever, il n'y a malheureusement que trop d'exemples d'hommes d'affaires qui, pour devenir riches plus tôt, ont recours à la fourberie et à la fraude : commerçants qui falsifient leurs denrées, adjudicataires qui décampent, manufacturiers qui vendent de la bourre pour de la laine ou du coton, de la fonte pour du fer, des aiguilles sans yeux, des rasoirs qui ne sont faits pour rien moins que pour la barbe, et toutes sortes de produits volés. Il ne manque pas non plus de marchands de vin que l'appât de quelques francs trouve prêts à sacrifier la bonne réputation commerciale de leur pays, en diminuant artificieusement la capacité de leurs bouteilles et en vendant à leurs pratiques étrangères du vide au lieu de vin [1].

C'est à ces gens-là qu'il faudrait adresser les paroles emphatiques que le baron Dupin employait, il y a quarante ans, en parlant de la probité commerciale des marchands de Liverpool : « Les succès obtenus dans le gouvernement des arts, » disait-il, « sont pareils aux succès obtenus dans le gouver-
» nement des hommes. On peut y conquérir par la fraude,
» par la surprise et par la violence; on ne peut s'y soutenir
» que par des voies opposées. Ce n'est pas seulement le
» courage, et l'intelligence, et l'activité; c'est la sagesse, et

[1] Voyez la circulaire récente adressée par M. Béhic aux Chambres de commerce de toute la France, au sujet de la réduction de la capacité des bouteilles que les marchands de vin du Sud font spécialement fabriquer pour l'exportation, réduction par laquelle la quantité de vin contenue dans ces bouteilles se trouve diminuée de dix à vingt pour cent. Cette pratique déshonnête, fait remarquer le ministre du commerce, a pour résultat de faire regarder d'un œil de défiance à l'étranger l'exportation française, de diminuer le nombre des ventes, de faire au commerce des vins une mauvaise réputation et de nuire en définitive aux marchands cupides qui ont cru servir leurs propres intérêts en faisant fabriquer des bouteilles fausses

» l'économie, *et surtout la probité de l'homme industrieux,*
» qui maintiennent la supériorité des productions et du
» commerce de son pays. Si jamais, dans les îles Britanni-
» ques, l'utile citoyen perdait ces vertus, soyons certains que
» pour l'Angleterre (et pour la France?), comme pour
» toute autre contrée, malgré la protection des flottes mili-
» taires les plus formidables, malgré la prévoyance et les
» secours de la diplomatie la plus étendue et de la politique
» la plus profonde, bientôt, les navires d'un commerce
» dégénéré, repoussés de tous les rivages, disparaîtraient
» des mers qu'ils couvrent aujourd'hui des trésors de l'uni-
» vers, échangés contre les trésors de l'industrie des trois
» royaumes [1]. »

Il est possible que l'homme scrupuleusement honnête ne devienne pas riche aussi vite que celui qui n'a ni scrupules ni honnêteté ; mais le succès, pour être obtenu sans fraude ni injustice, n'en est que plus précieux ; et quand même le succès devrait se faire attendre, encore faut-il être honnête. Mieux vaut perdre tout le reste et sauver l'honneur : car l'honneur est à lui seul une fortune ; et si l'homme d'honneur poursuit courageusement sa voie, il peut être sûr que la plus haute des récompenses ne saurait lui échapper.

[1] *Force commerciale de la Grande-Bretagne,* par Charles Dupin. Paris, 1824.

CHAPITRE NEUVIÈME.

ÉDUCATION DE SOI-MÊME. — FACILITÉS ET DIFFICULTÉS QU'ELLE PRÉSENTE.

« Tout homme reçoit deux sortes d'éducation, l'une qui lui est donnée par les autres, et l'autre, beaucoup plus importante, qu'il se donne à lui-même. » (GIBBON.)

« C'est des difficultés que naissent les miracles. » (LABRUYÈRE.)

L'éducation que nous nous donnons à nous-mêmes comprend la culture ou le développement de toutes les facultés de notre nature, physique, morale et intellectuelle. Il faut donc que chacune de ces facultés soit développée et que chacune, d'un autre côté, cède quelque chose du sien au besoin de développement des autres. Si en effet on cultive exclusivement les forces physiques d'un homme, on obtient un athlète ou un sauvage; les forces morales, un enthousiaste ou un maniaque; les forces intellectuelles, une originalité maladive, un monstre peut-être. Si l'on veut un homme complet, il faut avoir bien soin qu'une harmonie parfaite préside à la culture que l'on donne à ces trois ordres de facultés.

Les anciens attachaient une grande importance à l'éducation physique, et *un esprit sain dans un corps sain* était le but qu'ils avaient sans cesse en vue dans leurs meilleurs établissements d'éducation. Les instituteurs grecs étaient des péripatéticiens, pour qui c'était un article de foi que les jeunes gens n'avaient besoin de savoir que ce qu'ils pouvaient apprendre en marchant. Les Anglais de la vieille école partageaient

cette manière de voir, et ils lui avaient donné pour expression cette maxime : *Aux champs en été, à l'étude en hiver*. Milton se représente lui-même comme sur pied dès le matin, — « en hiver, avant que la cloche ait appelé l'homme au travail » ou à la prière, en été, aussitôt que l'oiseau le plus matinal » ou peu d'instants après lui, pour lire ou se faire lire de » bons auteurs jusqu'à ce que l'attention soit suffisamment » préparée ou la mémoire suffisamment chargée, et rendre » ensuite, au moyen d'un travail lucide et généreux, excel- » lent pour conserver la santé et la vigueur corporelle, non » pas une obéissance passive et grossière, mais une obéis- » sance active et joyeuse à l'esprit, à la cause de la reli- » gion et de la liberté de son pays ».

De nos jours, l'éducation est devenue trop exclusivement intellectuelle, et la santé du corps en a pâti. Le cerveau étant cultivé aux dépens des membres, l'appétit physique est d'ordinaire en raison inverse de l'appétit intellectuel. De cet oubli des conditions de la vie physique et de ce défaut d'exercice des organes corporels, il n'y a pas que la santé qui souffre : l'esprit lui-même tombe dans un état de maladie et de marasme, la poursuite de la science est entravée, et la nature humaine, flétrie et rabougrie, s'arrête dans son développement. C'est peut-être à ce manque d'exercice physique que l'on doit de trouver parmi les gens qui se dévouent à l'étude une tendance si fréquente au mécontentement, au chagrin, à l'inaction et à la rêverie, tendance qui se trahit par un mépris prématuré pour la vie réelle et une aversion pour tout chemin battu qui ont produit, en Angleterre, le Byronisme, et, en Allemagne, le Wertherisme. Le docteur Channing a observé aussi le même phénomène en Amérique; ce qui l'a conduit à signaler ce fait, « qu'un » grand nombre de jeunes gens s'élèvent en réalité à l'é- » cole du désespoir ». Il n'y a qu'un remède à cette espèce de chlorose morale; c'est une abondance d'exercice phy-

sique, d'action, de travail, d'occupations corporelles de toutes sortes.

Daniel Malthus, ayant un fils au collége, lui recommandait de donner tous ses soins à la culture de son intelligence, mais de ne pas négliger non plus les jeux athlétiques, qui, disait-il, étaient le meilleur moyen qu'il pût employer pour maintenir au plus haut point de vigueur les forces de son esprit et la faculté de jouir des plaisirs de l'intelligence. « Toute espèce de savoir, » disait-il, « toute communion avec la nature et l'art vous amusera et » fortifiera votre esprit ; et je suis très-heureux que le jeu de » cricket puisse en faire autant pour vos bras et vos jambes. » J'aime à vous voir exceller dans les exercices du corps, » et je pense moi-même que la meilleure et la plus agréa» ble partie des plaisirs de l'esprit est celle dont on peut » jouir en se promenant. » Mais un des plus grands avantages de l'activité soutenue est celui sur lequel insiste avec tant de raison l'évêque Jeremy Taylor. « Évitez la » paresse, » dit-il, « et que vos moindres instants soient » pris par de fortes et utiles occupations ; car la luxure s'in» troduit aisément par les vides que font en nous l'inaction » de l'âme et le bien-être du corps, et nul, que nous sachions, » n'est resté chaste, qui, jouissant d'une bonne santé et d'un » assez grand bien-être, s'est vu exposé aux tentations qui » accompagnent l'oisiveté : surtout n'oubliez pas que de » toutes les manières de tenir le malin à distance, la plus » utile et la plus efficace, c'est le travail manuel. »

Le succès dans la vie active dépend bien plus qu'on ne le croit de la santé physique. Hodson, officier du régiment du même nom, aux Indes, écrivant à un ami en Angleterre, disait : « Si je fais mon chemin, ce sera, je crois, à ne parler » que du physique, grâce à une bonne digestion. » La faculté de s'appliquer au travail d'une manière suivie doit en effet, quelle que soit notre profession, dépendre en grande

partie de ce fait, en apparence prosaïque, de la digestion; d'où la nécessité de veiller à sa propre santé, même alors qu'on ne la considère que comme une des conditions du labeur intellectuel. On peut sans doute s'exagérer la valeur de l'éducation physique; mais il n'en est pas moins incontestable qu'il est de la plus haute importance pour les jeunes gens d'apprendre de bonne heure à se servir librement de tous leurs membres. C'est là cependant une de ces propositions élémentaires qui dans l'éducation moderne ne sont que trop souvent négligées. Aussi tous les jours voit-on sortir des collèges et des écoles des jeunes gens qui, pleins du savoir des Grecs et des Romains, savent à peine à quoi leurs pieds et leurs mains peuvent leur être bons : ils se connaissent très-bien sans doute en gérondifs et en participes, mais ne savent se servir de leurs yeux, et, en tout ce qui se rapporte à la faculté très-commune de l'observation, sont en général inférieurs aux garçons de charrue.

Peut-être, avec un peu plus de science, la sagesse pratique viendra-t-elle aux instituteurs, qui sans doute reconnaîtront alors que l'un des principaux objets de l'éducation est de préparer les hommes à la vie active et de les amener à s'intéresser et à prendre part aux affaires journalières du commun des hommes. Il n'y a, après tout, aucune incompatibilité entre l'éducation qui donnerait aux jeunes gens une idée des connaissances usuelles les plus indispensables et celle qui les élève au plus haut degré de culture intellectuelle; c'est même le contraire qui est la vérité. Apprendre, par exemple, à manier des outils dans un atelier, serait un excellent complément de l'éducation; car, par ce moyen, les jeunes gens arriveraient à savoir se servir de leurs bras et de leurs mains; ils se familiariseraient avec un travail salutaire, exerceraient leur activité sur des choses visibles et tangibles, acquerraient quelques notions de mécanique pratique, deviendraient, à leur grande satisfaction ultérieure,

capables de travaux utiles et contracteraient enfin l'habitude de l'effort physique patient et soutenu. C'est incontestablement un avantage qu'ont les classes dites ouvrières sur les classes aisées, qu'elles sont de bonne heure dans la nécessité de s'appliquer laborieusement à un travail mécanique quelconque, grâce auquel elles acquièrent la dextérité manuelle et le plein usage de leurs facultés physiques. Le grand désavantage qui s'attache aux fonctions des classes ouvrières n'est pas du tout en somme la nécessité du travail physique, mais l'abus de ce travail auquel ces classes sont employées trop exclusivement et au détriment de leurs facultés morales et intellectuelles. Pendant qu'on enseignait aux jeunes gens des classes riches à associer le travail à la servilité, et par suite à le mépriser, à le fuir, et à croître dans une ignorance complète de toute espèce de connaissances utiles, on a souffert que les classes pauvres, enfermées dans le cercle de leurs laborieux métiers, restassent, dans un nombre infini de cas, absolument illettrées. Il semble possible cependant d'éviter l'un et l'autre de ces maux par une heureuse combinaison de l'éducation physique et de l'éducation intellectuelle, et de toutes parts on peut observer des signes qui indiquent l'adoption graduelle d'un meilleur système d'éducation.

Rien ne saurait mieux illustrer l'avantage qu'il y a à s'adonner de bonne heure à un travail manuel volontairement choisi, que l'enfance de Newton. Écolier assez peu remarquable, il était en revanche fort assidu au maniement de la scie, de la hache et du rabot. Frappant et martelant à grand bruit dans sa chambre, il trouvait un plaisir infini à faire des modèles de moulins, de voitures et de machines de toute espèce; et ce goût s'enracina si bien chez lui que dans l'âge de la maturité il s'amusait encore à faire de petites tables et de petites armoires pour ses amis. Smeaton, Watt et Stephenson ne furent pas moins habiles, dans leur

enfance, à se servir d'outils; et, n'eût été cette espèce d'éducation qu'ils se donnèrent à eux-mêmes dans leur jeunesse, il est douteux qu'ils fussent jamais venus à bout de tout ce qu'ils accomplirent dans leur âge mûr. Telle fut aussi l'éducation première des grands inventeurs et artisans dont nous avons parlé dans les pages précédentes, hommes dont l'intelligence et l'esprit de combinaison furent activement exercés par la pratique constante du labeur manuel dans leur adolescence. Du reste, lorsque des ouvriers se sont élevés au-dessus de la classe à laquelle ils appartenaient par leur naissance et ont pris rang parmi les travailleurs de la catégorie plus purement intellectuelle, ils ont trouvé en général que, même au point de vue de leurs occupations ultérieures, leur éducation première avait de grands avantages. Elihu Burritt, par exemple, était d'avis que rien ne disposait mieux à étudier qu'un rude labeur physique; et plus d'une fois il planta là ses études et la classe qu'il avait à faire, pour reprendre son tablier de cuir et retourner à la forge et à l'enclume, cela autant pour la santé de son esprit que pour celle de son corps.

La vigueur organique et le développement des forces physiques ne sont pas pour peu de chose dans le succès de ceux qui se consacrent aux professions libérales. C'est ainsi, par exemple, qu'un thorax bien développé est regardé comme tout aussi indispensable qu'une intelligence bien cultivée au succès d'un homme de loi ou d'un homme politique. La parfaite aération du sang, par sa libre exposition à une large surface respiratoire dans les poumons, est nécessaire pour maintenir dans sa plénitude la puissance vitale d'où la vigoureuse action du cerveau dépend en si grande partie. Ce n'est, en effet, qu'en passant les meilleures années de sa vie dans des salles fermées et chauffées au point que l'air y est à peine respirable, que l'homme de loi peut atteindre les hauteurs qui couronnent sa profession, tandis

que le chef politique a, de son côté, à supporter l'extrême fatigue et la surexcitation épuisante qu'occasionnent les longs et passionnés débats des assemblées parlementaires; de sorte que l'homme de loi et le chef de parti ont vraiment à déployer durant les années actives de leur carrière une force d'endurance et d'activité physique plus extraordinaire encore que la force d'esprit dont ils doivent faire preuve.

La merveilleuse vigueur de lord Palmerston, cette vigueur qui ne connaît ni fatigue ni vieillesse, est depuis longtemps pour tout le monde un sujet de surprise. Mais il faut se rappeler que lord Palmerston, quand il était jeune, mettait son orgueil et sa joie à être le meilleur rameur, le meilleur sauteur, le meilleur coureur, en un mot le premier dans les jeux athlétiques, comme il a été depuis le premier dans le sénat; et même aujourd'hui, c'est encore son cheval et son fusil qui se partagent ses heures de loisir.

Quant à lord Brougham, ses prouesses en fait de travail et ses triomphes sur le frêle physique de l'homme ont fait de lui le héros d'une légende herculéenne; et en parlant de lui et de quelques autres de sa classe, c'est avec vérité qu'un écrivain de la presse a pu dire que « la grandeur » de nos hommes d'Etat est tout autant une affaire de » corps qu'une affaire d'esprit [1] ». En effet, l'homme physique recèle l'homme moral aussi bien que l'homme intellectuel; et c'est par des organes corporels que l'âme elle-même vit et se manifeste. Comme le dit le vieux Burton, « Le corps est le *domicilium animæ,* son foyer, son séjour, » sa demeure; et de même qu'une torche donne une lumière » plus pure ou une senteur plus douce, selon la matière dont » elle est faite; de même notre âme accomplit plus ou moins » bien toutes ses fonctions, selon la disposition plus ou moins » heureuse de ses organes: ou, pour nous servir d'une autre » comparaison, comme le vin garde le goût du tonneau où

[1] Le *Tmes.*

» il fut mis, l'âme garde l'impression du corps par l'intermédiaire duquel elle agit, et qui, pour ainsi dire, déteint » sur elle. »

Walter Scott, lorsqu'il était étudiant à l'Université d'Édimbourg, avait été surnommé « *the Greek Blokhead*, — *l'Ane grec;* » mais il était, quoique boiteux, d'une vigueur remarquable, et il pouvait harponner un saumon aussi bien que le meilleur pêcheur de la Tweed, et monter un cheval sauvage aussi hardiment que n'importe quel chasseur de Yarrow. Les travaux littéraires auxquels il se livra dans la suite ne lui firent jamais perdre le goût des exercices athlétiques; et, à l'époque où il écrivait *Waverley*, il avait coutume de se récréer des travaux de la matinée en courant le lièvre dans l'après-midi. Le professeur Wilson était un véritable athlète, aussi remarquable par la manière dont il lançait le marteau qu'il le fut plus tard par les élans sublimes de son éloquence et de sa poésie; et Burns, dans sa jeunesse, se fit surtout remarquer par sa force et son habileté à sauter, à lutter et à lancer des poids. Quelques-uns de nos plus grands théologiens se distinguèrent, dans leur adolescence, par leur vigueur physique. Isaac Barrow s'était fait à l'école la réputation d'un boxeur déterminé, et cette réputation lui valut plus d'un coup de poing en pleine figure et plus d'un saignement de nez. Andrew Fuller, lorsqu'il travaillait comme garçon de ferme à Soham, était surtout fameux comme boxeur. Et Adam Clarke, dans son enfance, n'était remarquable que par la force avec laquelle il remuait d'énormes pierres : là peut-être était tout le secret d'une partie de la puissance qu'il apporta dans l'âge mûr à remuer de grandes idées.

C'est pourquoi, tout en remarquant combien, en premier lieu, il est nécessaire de donner des fondements solides à la santé physique, on ne doit pas non plus perdre de vue qu'il faut cultiver l'habitude de l'application mentale, et que c'est là

aussi un point indispensable dans l'éducation de la jeunesse. La maxime *Omnia vincit labor improbus* est vraie surtout lorsqu'il s'agit de la conquête du savoir : car les champs de la science sont ouverts à tous ceux qui veulent prendre la peine d'y récolter ; et l'étudiant ne rencontrera sur sa route aucune difficulté qu'il ne puisse, à l'aide d'une ferme détermination, parfaitement surmonter : *Vouloir, c'est pouvoir.* C'était une des observations favorites de Chatterton, que Dieu avait donné à ses créatures, en les plaçant sur la terre, des bras assez longs pour atteindre à tout, s'ils voulaient seulement s'en donner la peine. Mais, en études comme en affaires, l'énergie est le grand moyen : il faut le *Fervet opus ;* il faut brûler les planches, et ne pas seulement battre le fer tant qu'il est chaud, mais le battre jusqu'à ce qu'il en chauffe : *He who has heart has everything*, — *Qui a du cœur a tout.* C'est une chose étonnante que ce que peuvent accomplir, en fait de développement individuel, ceux qui ont de l'énergie et de la persévérance, qui s'appliquent à profiter des occasions et qui emploient jusqu'aux plus courts instants de loisir, que les fainéants, au contraire, laissent invariablement perdre. Ainsi Ferguson apprit l'astronomie en contemplant le ciel du haut d'une colline d'Écosse, enveloppé dans une peau de mouton ; ainsi Stone apprit les mathématiques tout en travaillant à la journée comme jardinier ; ainsi Drew étudia la plus haute philosophie dans les intervalles que lui laissait sa profession de savetier ; ainsi Miller surprit les secrets de la géologie dans la carrière même où il travaillait comme manœuvre. En donnant successivement leur attention aux divers aspects de la science, et en employant avec soin des instants qui sans cela eussent été perdus, ces hommes, qui tous appartenaient par leur naissance aux classes les plus pauvres de la société, atteignirent un haut degré d'éducation et acquirent une distinction des plus honorables parmi leurs concitoyens.

Sir Joshua Reynolds, comme nous l'avons déjà dit, croyait

si fermement à la puissance du travail, qu'il tenait pour certain que tout homme peut arriver à l'excellence, s'il veut seulement travailler assidûment et patiemment dans la mesure de ses forces. Il soutenait que le travail et la peine conduisent seuls au génie, et qu'il n'y a d'autres limites aux progrès d'un artiste que celles de sa patience et de sa force d'âme. Il se refusait à croire à ce qu'on appelle l'inspiration, et ne plaçait sa confiance que dans l'étude et le travail. « L'excellence, » disait-il, « n'est jamais accordée à » l'homme que comme récompense du travail. » — « Si vous » avez de grands talents, » disait-il aussi, « le travail les » perfectionnera; si vous n'avez que des capacités médio- » cres, le travail vous tiendra lieu de ce qui vous manque » sous ce rapport. Il n'est rien que l'énergie bien dirigée ne » puisse accomplir; il n'est rien qui se puisse accomplir sans » elle. » Sir Fowell Buxton, dont l'activité s'exerçait dans une carrière toute différente, n'avait pas une foi moins vive dans la puissance de l'étude; et l'idée modeste et féconde sous l'empire de laquelle il agissait était que, pour arriver à faire tout aussi bien que d'autres mieux doués que lui, il n'avait besoin que de consacrer à ce qu'il entreprenait le double de temps et de travail : il n'avait, du reste, grande confiance que dans les facultés ordinaires soutenues par une extraordinaire application. Il est incontestable que le génie sans le travail n'est qu'un oracle muet, et que les hommes du plus grand génie se sont invariablement trouvés parmi ceux qui pouvaient apporter au travail le plus de patience, le plus de résolution, le plus de ténacité, parmi ceux, en un mot, qui se distinguaient surtout des autres par une plus grande aptitude au travail.

Le point principal, en fait d'étude, est de se rendre maître de son sujet, d'arriver à le posséder à fond et dans toutes ses parties. Francis Horner, lorsqu'il voulut établir des règles pour sa propre éducation, ne manqua pas de mettre en

première ligne la nécessité de s'appliquer assidûment au seul sujet dont il voulût pour le moment se rendre maître : il s'en tenait, à cet effet, à un petit nombre de livres et opposait la plus inébranlable fermeté à toute tentation qui eût pu le conduire à prendre l'habitude des lectures sans suite et sans méthode. Il est certain que la valeur du savoir ne consiste pas tant dans l'étendue de ce qu'on sait que dans le bon usage que l'on en peut faire. D'où il suit qu'un peu de science exacte et de bon aloi est, au point de vue pratique, une chose mille fois plus précieuse que les connaissances superficielles les plus étendues. Quant à cette affirmation banale que de nos jours *la science, comme l'esprit, court les rues,* elle contient sans doute une petite portion de vérité ; mais il faudrait ajouter que cette vulgarisation de la science se fait sur une surface si étendue et que la couche qu'elle pénètre est si peu profonde, qu'elle ne sert guère qu'à révéler la masse compacte d'ignorance sur laquelle elle repose. Jamais, il est vrai, on ne lut tant, mais jamais on n'étudia moins ; de sorte que l'on voit tous les jours s'accroître le nombre de ceux qui savent un peu de tout, mais rien complétement. Et l'on a fort bien comparé les lecteurs de cette espèce à ces couteaux qui, outre la lame ordinaire, ont une lime, une scie, une vrille, un tournevis, un tire-bouchon et une paire de ciseaux, mais le tout d'une si petite dimension qu'il n'est nécessaire que d'avoir besoin de s'en servir pour en reconnaître l'inutilité.

Une des maximes favorites d'Ignace de Loyola était que « celui-là fait plus que tout autre qui ne fait qu'une chose à » la fois et la fait bien ». En étendant nos efforts sur un champ trop vaste, nous affaiblissons inévitablement nos forces, retardons nos progrès et acquérons l'habitude de travailler à bâtons rompus et mal. Quoi qu'un jeune homme se mette dans la tête d'apprendre, on ne devrait jamais souffrir qu'il abandonne son sujet avant de l'avoir pour ainsi

dire saisi à bras le corps et puissamment étreint : c'est ainsi seulement qu'on apprend à ne pas faire les choses à moitié. Lord Saint-Leonards, communiquant un jour à sir Fowell Buxton la méthode qu'il avait suivie dans ses études, lui expliqua ainsi le secret de ses succès : « Je résolus, » dit-il, « lorsque je commençai à étudier le droit, de me rendre par-» faitement maître de tout ce que j'apprendrais, et de ne » jamais passer à un nouveau sujet avant de posséder par-» faitement le précédent. Plusieurs de mes compétiteurs li-» saient autant en un jour que moi en une semaine; mais, » à la fin de l'année, je savais tout ce que j'avais appris » aussi bien que le premier jour, tandis qu'ils avaient tout » oublié ou à peu près. » Sir E. B. Lytton, expliquant un jour comment il avait pu, tout en prenant une part si active à la vie publique, écrire tous ses livres, disait : « Je réussis » à faire tant d'ouvrage en n'en faisant jamais trop à la fois. » Règle générale, je ne consacre pas à l'étude plus de trois » heures par jour; et même pas toujours cela quand le Par-» lement est en session. Mais aussi, durant ces quelques » heures, je donne à ce que je fais toute l'attention dont je » suis capable. »

L'instruction réelle ne dépend pas de la quantité de matière que l'on voit ou du nombre de pages que l'on apprend, mais de la convenance du sujet à l'objet en vue duquel on étudie, de la concentration d'esprit que l'on apporte à ses études, et de la discipline habituelle qui préside à l'application systématique de toutes les forces intellectuelles. Abernethy était d'avis qu'il y avait chez lui un point de saturation intellectuelle, passé lequel tout ce qu'il voulait faire entrer dans son esprit n'avait d'autre effet que d'en faire sortir autre chose. A propos de l'étude de la médecine, il disait : « Si un » homme a l'idée parfaitement claire de ce qu'il veut faire, » il manquera rarement de choisir les moyens convenables » pour l'accomplir. » L'étude la plus profitable est celle qui

a un objet spécial et défini, vers lequel toutes nos observations, toutes nos réflexions, toutes nos lectures tendent à la fois. C'est en nous rendant complétement maîtres d'une branche donnée des connaissances humaines que nous acquérons le pouvoir d'en tirer parti au moment voulu. Aussi n'est-ce pas assez d'avoir des livres et de savoir où trouver les renseignements dont on peut avoir besoin; il faut, en vue des éventualités, porter avec soi ses connaissances pratiques et les avoir à sa disposition quand on veut s'en servir. Il ne suffit pas, en un mot, d'avoir un trésor chez soi et pas un sou dans sa poche; il faut avoir sur soi, en monnaie courante, pour ainsi dire, une portion de son savoir que l'on puisse échanger en toute occasion; sans quoi, le moment d'agir se présentant, on se trouve pris au dépourvu.

La décision et la promptitude sont, d'un autre côté, tout aussi nécessaires en éducation qu'en affaires; et on peut encourager le développement de ces qualités en accoutumant les jeunes gens à compter sur leurs propres ressources, et en les laissant, de très-bonne heure, jouir de toute la liberté d'action compatible avec leur sécurité. En voulant trop les guider et les restreindre, on les empêche de s'habituer à se tirer d'affaire eux-mêmes : c'est comme si on leur attachait des vessies sous les bras, au lieu de leur apprendre à nager. Le manque de confiance est peut-être un plus grand obstacle au progrès qu'on ne le croit généralement. La vraie modestie est cependant très-compatible avec une juste appréciation de notre propre valeur, et ne demande point que nous fassions abnégation de tout mérite. Quoiqu'il y ait sans doute une foule de personnes vaines qui se plaisent à se tromper elles-mêmes en mettant, dans l'évaluation qu'elles font de leur propres forces, un chiffre trop élevé à la gauche de leurs zéros, il n'en est pas moins vrai que le manque de confiance, le doute de soi-même, et l'absence de promptitude qui en résulte dans l'action, sont des défauts qui

nuisent beaucoup à l'avancement individuel. Aussi a-t-on dit avec raison que la moitié des insuccès dans la vie tient à ce qu'on tire sur la bride du cheval au moment où il saute. Le docteur Johnson avait coutume d'attribuer tous ses succès à sa confiance en lui-même. Et il est bien certain que la raison pour laquelle on fait souvent si peu, c'est que l'on ne s'évertue pas assez; et que si l'on ne réussit pas, c'est tout simplement parce que l'on se barre à soi-même le chemin. Un pas à droite ou à gauche pourrait décider le succès; mais ce pas, on se garde bien de le faire.

Ce n'est point que la plupart des gens ne désirent arriver aux résultats qu'amène infailliblement l'éducation de soi-même; mais c'est qu'on se refuse à payer le prix inévitable de cette éducation, à savoir un rude travail. Le docteur Johnson était d'avis « que l'impatience de toute étude était la maladie » mentale de la génération présente »; et cette observation est encore aujourd'hui parfaitement juste. Nous pouvons en effet ne pas croire qu'il y ait une route *royale* qui mène à la science, mais nous semblons croire très-fermement qu'il y en a une *populaire.* En éducation, nous inventons des procédés pour économiser le travail; nous cherchons à arriver à la science par des chemins de traverse, à apprendre le français et le latin *en douze leçons,* ou *sans maître :* semblables en cela à l'élégante qui engageait un maître de langues, à condition qu'il ne lui parlerait ni de verbes ni de participes. Nous acquérons, par la même méthode, une légère teinture de toutes les sciences; nous apprenons la chimie en assistant à quelques leçons accompagnées d'expériences; et quand nous avons aspiré du gaz hilariant, vu de l'eau verte tourner au rouge, et du phosphore brûler dans de l'oxygène, nous avons notre petite teinture de chimie, dont le plus qu'on puisse dire est que, quoique cela puisse valoir mieux que rien, encore n'est-ce absolument d'aucune utilité pratique. Et c'est ainsi que nous nous figurons souvent tra-

vailler à notre instruction, lorsque nous ne faisons en réalité que nous amuser.

C'est un mal grandissant, et qui opère de diverses façons : son moindre inconvénient est de produire des intelligences sans profondeur; son résultat le plus grave est d'engendrer une aversion profonde pour tout travail soutenu, et de donner à l'esprit un cachet déplorable d'étroitesse et de lâcheté. Si nous voulons réellement devenir sages et instruits, nous devons prendre notre parti de nous appliquer au travail avec l'ardeur soutenue dont firent preuve nos prédécesseurs; car le travail est et sera toujours le prix inévitable de tout ce qui a quelque valeur. Il faut donc non-seulement savoir travailler avec énergie et résolution, mais savoir attendre les résultats du travail avec patience. Buffon a été jusqu'à dire de la patience que c'est le génie : voulant dire par là que, dans son opinion, le pouvoir des grands hommes consistait surtout dans la faculté qu'ils ont de travailler avec suite et d'attendre. Tout progrès sérieux est lent; mais celui qui travaille avec conscience et ferme propos peut être sûr que le jour du triomphe arrivera. Peu à peu, l'esprit d'industrie, qui apprend à s'exercer d'abord dans les branches élémentaires de l'éducation, passera naturellement à des objets dont la dignité est plus haute et l'utilité plus vaste. Mais nous n'en devons pas moins continuer à travailler; car notre éducation n'est jamais finie. « Être occupé, » disait le poète Gray, « c'est être heureux. » — « Mieux vaut s'user que se » rouiller, » disait l'évêque Cumberland. — « N'avons-nous » pas l'éternité pour nous reposer! » s'écriait Arnaud. Et l'énergique Mornix de Sainte-Aldegonde avait pour devise : « Repos ailleurs! »

C'est un signe de courte vue chez le travailleur que d'être impatient des résultats. Pour être satisfait, il faudrait qu'il les vît se produire sous une forme tangible, et, pour ainsi dire, immédiatement. Semblable aux petits enfants qui von-

draient voir pousser les graines qu'ils sèment, il déracinerait volontiers ses plantes, au risque de les tuer, pour voir les progrès qu'elles font. Cependant celui qui plante et qui sème doit savoir attendre patiemment et d'un cœur confiant, sûr que le printemps viendra, et l'été, et l'automne, et les fleurs et les fruits qu'ils apportent avec eux. Il doit même quelquefois se contenter de la pensée que ses enfants jouiront de ces fruits. Un octogénaire plantait, nous dit La Fontaine, dans une de ses plus jolies fables, quand survinrent trois jeunes hommes qui, surpris de le voir employer ainsi le peu de force qui lui restait, lui dirent :

» A quoi bon charger votre vie
» Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous? »

Et le vieillard de répondre à cette imberbe sagesse.

« Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
» Hé bien, défendez-vous au sage
» De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
» Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui. »

De toutes les éducations, la plus haute et la plus utile est celle que l'on se donne à soi-même. Celle que l'on reçoit à l'école et au collége n'est qu'un commencement d'éducation qui n'a guère de valeur que parce qu'elle nous inculque l'habitude de l'application soutenue, et nous donne les moyens de poursuivre plus tard notre propre éducation d'après un plan et un système définis. Pour que l'esprit puisse exercer toutes ses facultés, il faut, même dans le système d'éducation le plus parfait, laisser par-ci par-là des espaces libres ouverts à son activité spontanée. Ainsi livré à lui-même et forcé jusqu'à un certain point de reconnaître ce dont il est capable et ce dont il est incapable, il gagnera en force et en activité, et les maux qui naissent d'une trop grande dépendance de la part de l'élève et d'une trop grande autorité de

la part du maître seront en partie évités. Dans bien des cas, la meilleure éducation possible est celle qu'on se donne tout en poursuivant activement les occupations de la vie active. Acquérir des idées, à moins que l'esprit ne réagisse sur elles, ne les fasse siennes et ne les utilise, ne saurait faire plus de bien à un homme que de serrer dans un sac toute espèce de choses dont il ne compte pas se servir. « Il ne suffit pas, » dit Locke, « de se bourrer d'un amas indi- » geste de leçons ; à moins qu'on ne les rumine à loisir, elles » ne donnent ni force ni nourriture. » Nous ne nous assimilons jamais aussi parfaitement ce que d'autres nous ont fait entrer dans la tête que ce que nous devons à la spontanéité et à la persévérance de nos propres efforts. Le savoir conquis par le travail devient une possession, une propriété entièrement personnelle. Les impressions acquièrent alors plus de vivacité, plus de durabilité, et les faits se gravent dans l'esprit avec une force que l'instruction donnée ne saurait en aucun cas produire. Cette espèce d'éducation éveille en outre nos facultés et en développe l'énergie. Le problème dont nous trouvons nous-mêmes la solution nous aide à en résoudre un autre; et ainsi le savoir devient à son tour une faculté. L'effort personnel, actif, spontané, voilà le point essentiel; et il n'est pas de facilités, pas de livres, pas de maîtres, pas de leçons apprises par routine, qui puissent y suppléer. Cet esprit d'activité spontanée, lorsqu'il est à la source de l'éducation que nous nous donnons à nous-mêmes, fait de cette éducation une chose vivante, donne un but à tous nos efforts, un cachet distinctif à toutes nos facultés, et favorise de toutes façons la formation de justes principes et de bonnes habitudes de conduite.

Les meilleurs professeurs ont à l'envi reconnu l'importance de l'éducation que l'on se donne à soi-même, et prêché aux étudiants la nécessité de s'accoutumer de bonne heure à acquérir le savoir par l'exercice spontané de leurs

propres facultés. Ils ont attaché bien plus de prix à la culture des facultés elles-mêmes qu'à l'enseignement oral, et se sont efforcés d'obtenir que leurs élèves prissent de leur chef la part la plus active possible à l'œuvre dans laquelle ils se trouvaient engagés, montrant ainsi que, dans leur opinion, l'éducation était tout autre chose que la réception passive de quelques bribes de savoir. Tel était l'esprit qui animait le grand docteur Arnold. Ce qu'il s'efforçait surtout d'enseigner à ses élèves, c'était d'avoir confiance en eux-mêmes et de travailler à développer leurs propres facultés; lui se contentait de leur montrer le chemin, de les diriger, de les stimuler, de les encourager. « J'aimerais infiniment mieux, » disait-il, « envoyer un jeune homme gagner son pain à la » sueur de son front dans l'île de van Diémen, que de l'en- » voyer à Oxford vivre dans un luxe au sein duquel il ne » sentirait poindre dans son esprit aucun désir de profiter » des avantages qui lui seraient offerts. » — « S'il est au monde » une chose admirable, » faisait-il observer dans une autre occasion, « c'est de voir la sagesse divine bénir des talents » naturels médiocres que leur possesseur a cultivés avec zèle, » conscience et intégrité. » Il disait en parlant d'un élève ainsi doué : « C'est chapeau bas que je lui parlerais. » Un jour, à Laleham, il lui arriva de reprendre un peu vertement un jeune garçon à qui il donnait des leçons et qui avait la tête un peu dure; sur quoi l'élève, tournant ses regards vers lui : « Pourquoi ce ton fâché, monsieur? Je fais de mon » mieux, je vous assure. » Longtemps après Arnold, racontant cet épisode à ses enfants, ajoutait : « De ma vie je n'é- » prouvai rien de pareil : ces paroles, ce regard, jamais je » ne les ai oubliés. »

Il n'y a, en fin de compte, pas plus de mérite à posséder une intelligence naturellement supérieure qu'il n'y en a à hériter d'une riche succession. Ce n'est que par l'usage que l'on fait de l'une ou de l'autre que l'on acquiert des droits au

respect. On peut accumuler des trésors de science sans avoir en vue aucun objet utile, et, quoique cela puisse être une grande source de plaisir pour l'heureux possesseur de ces précieux biens, cela peut aussi n'être d'aucun avantage pour qui que ce soit, notre *avare de science* excepté. Ce n'est pas la simple culture littéraire qui fait un homme : car on peut très-bien avoir lu beaucoup de livres et étudié beaucoup de sciences, et n'être cependant capable d'aucune saine activité intellectuelle ; tandis que d'autres à qui une éducation scolastique régulière a fait défaut peuvent avoir acquis, par l'exercice vigilant de leur jugement et de leur talent d'observation, une remarquable vigueur intellectuelle.

On entend sans cesse répéter de nos jours que *savoir, c'est pouvoir ;* mais cela n'est pas seulement vrai du savoir : on en pourrait dire autant du fanatisme, du despotisme, de l'ambition. Le savoir seul, s'il n'était sagement dirigé, pourrait très-bien rendre tout simplement les méchants plus dangereux, et faire de la société où il serait regardé comme le souverain bien un véritable pandémonium. Le savoir n'est rien, s'il ne s'allie à la bonté et à la sagesse et ne s'unit à la droiture du caractère. Pestalozzi était même d'avis qu'isolée, l'éducation intellectuelle est pernicieuse ; et il voulait que tout savoir eût ses racines et puisât sa force dans une volonté soumise à l'empire de la religion et de la justice. Le savoir peut jusqu'à un certain point garantir un homme des crimes les plus odieux, mais ne saurait l'affranchir de ses vices égoïstes que s'il est fortifié par de bons principes et de saines habitudes. C'est pourquoi le monde nous offre tous les jours tant d'exemples de gens qui, admirablement développés au point de vue de l'intelligence, sont, au point de vue du caractère, complétement difformes. Pleins du savoir des écoles, mais dépourvus de sagesse pratique, les exemples qu'ils nous offrent sont de ceux qu'il faut non pas suivre, mais éviter.

Il est possible que l'époque actuelle s'exagère l'importance de l'éducation littéraire. Nous nous imaginons volontiers que, parce que nous possédons un grand nombre de bibliothèques, d'instituts, de musées, nous faisons de grands progrès. Mais il est fort probable que ces facilités-là arrêtent, tout aussi souvent qu'elles le facilitent, le plus haut essor individuel. La possession d'une bibliothèque ou la faculté de s'en servir ne fait pas plus l'homme savant que la possession de grandes richesses ne fait l'homme généreux. Quoique les facilités de s'instruire soient très-grandes aujourd'hui, il est cependant vrai, comme par le passé, que ceux-là seuls acquièrent intelligence et sagesse qui suivent la vieille méthode, c'est-à-dire qui comptent avant tout sur l'observation, l'attention, la persévérance et le travail. La simple possession des matériaux du savoir est quelque chose de très-différent de la sagesse et de l'intelligence, celles-ci ne pouvant être le fruit que d'un développement bien supérieur à celui que peuvent produire de simples lectures, qui trop souvent ne font que nous amener à recevoir passivement et sans grand effort, pour ne pas dire sans aucun effort intellectuel, les pensées d'autrui. Que de fois, d'ailleurs, nos études ne sont-elles que la satisfaction d'un épicurisme littéraire, espèce de débauche intellectuelle qui produit, il est vrai, pour le moment, une surexcitation agréable, mais qui ne contribue en rien soit à améliorer et à enrichir l'esprit, soit à former le caractère! Après cela, un grand nombre de gens se font l'illusion de croire qu'ils cultivent leur esprit, lorsqu'ils ne font que se livrer à l'occupation plus humble de tuer le temps, occupation dont le mieux que l'on puisse dire est qu'à tout prendre elle empêche de faire plus mal.

Il faut aussi tenir compte de ce fait que l'expérience que donnent les livres, quelque précieuse qu'elle soit, tient toujours de la nature du *savoir;* tandis que l'expérience qui ré-

sulte des vicissitudes de la vie elle-même tient de la nature de la *sagesse;* et qu'un grain de celle-ci a infiniment plus de valeur qu'une montagne de celle-là. « Toute étude, » dit très-justement lord Bolingbroke, « qui ne tend ni directe- » ment ni indirectement à nous rendre meilleurs comme » hommes et comme citoyens, n'est tout au plus qu'une » sorte d'ingénieuse et d'agréable paresse, de même que le » savoir dont elle est la source n'est qu'une sorte d'estimable » ignorance, et rien de plus. »

Il faut donc reconnaître que le principal objet de l'éducation n'est pas de nous bourrer l'esprit des pensées d'autrui et de faire de nous de simples récipients d'impressions qui nous sont plus ou moins étrangères, mais de développer notre intelligence individuelle, et de nous amener à être, autant que possible, dans la sphère où nous sommes appelés, de vaillants et utiles travailleurs. On pourrait citer, parmi les plus rudes piocheurs et parmi ceux dont les travaux furent les plus utiles, une foule de gens qui ne s'adonnèrent que fort médiocrement à la lecture. Brindley et Stephenson n'apprirent à lire et à écrire que dans leur âge mûr, ce qui ne les empêcha pas d'accomplir de très-grands travaux et de parcourir une carrière pleine d'honneur. John Hunter avait déjà vingt ans qu'il ne savait ni lire ni écrire; mais il savait en revanche faire les tables et les chaises aussi bien qu'aucun menuisier du monde. « Je ne lis jamais, » disait un jour le grand physiologue dans une de ses leçons: « voici le livre » (et il montrait à ses élèves le sujet étendu devant lui), « voici le livre que vous devez étudier, si vous » voulez devenir éminents dans votre profession. » On lui rapporta qu'un de ses contemporains l'accusait de ne pas savoir les langues mortes. « Je me fais fort, » repartit Hunter, « de lui apprendre, sur le cadavre même, ce qu'il n'a jamais » su en aucune langue, morte ou vivante. »

Ce n'est pas tant ce qu'un homme peut savoir qui importe,

que la fin, le but que son savoir lui sert à poursuivre. Le but de la science devrait être de donner à la sagesse plus de maturité, au caractère plus de grandeur, de nous rendre meilleurs, plus heureux, plus utiles, plus bienveillants, plus énergiques, plus capables de nous dévouer à tous les grands intérêts de la vie. Nous devons nous-mêmes *être* et *faire*, et ne pas nous contenter de *lire* et de *méditer* sur ce que d'autres ont fait et ont été. Il faut que la meilleure partie de nos lumières se transforme en mouvement, la meilleure partie de nos pensées en action, afin que nous puissions au moins dire, comme Richter : « J'ai fait de moi tout ce que ma » nature comportait de mieux, et nul ne saurait rien exiger » de plus. » Tout homme a le devoir de se gouverner et de se diriger lui-même, avec l'aide de Dieu, selon le degré de responsabilité qui lui incombe et les facultés dont il est doué. Qu'il prenne pour guide, si l'on veut, les bons exemples et les bonnes œuvres d'autrui ; mais qu'il compte surtout sur ses propres efforts, et qu'il bâtisse sur ses propres fondations.

La discipline et le contrôle de soi-même sont les commencements de la sagesse pratique ; et c'est dans le respect de soi que ces vertus doivent avoir leurs racines. L'espérance y prend également sa source, l'espérance! compagne de la puissance et mère du succès ; car quiconque espère fortement a en lui le don des miracles. Le plus humble des hommes peut et doit dire : « Me respecter, me per- » fectionner, tel est dans cette vie mon vrai devoir. Partie » intégrale et responsable du grand système de la société, » je dois à cette société et à son auteur de ne dégrader » ou détruire ni mon corps, ni mon intelligence, ni mes » instincts. Au contraire, je suis tenu de travailler de » toutes mes forces pour donner à ces diverses parties de » ma nature le plus haut degré de perfection possible. Je » ne dois pas seulement supprimer en moi les mauvais

» instincts, je dois encore cultiver les bons ; et le respect » que j'ai pour moi-même, je le dois aux autres, qui m'en » doivent autant de leur côté. » De là le respect mutuel, la justice et l'ordre, dont la loi devient ensuite le monument et la garantie.

Le respect de soi-même est le plus beau manteau dont un homme se puisse envelopper, le sentiment le plus élevé dont son esprit se puisse inspirer. Une des plus sages maximes de Pythagore, dans les *Vers dorés,* est celle qui enjoint à l'élève de *se respecter lui-même.* Soutenu par ce noble sentiment, il ne permettra ni à la sensualité de souiller son corps ni aux pensées serviles d'avilir son esprit. Ce sentiment, mis en pratique, donnera naissance à toutes les vertus, — propreté, sobriété, chasteté, moralité, religion. « On peut, » dit Milton, « regarder le juste et pieux respect que nous avons pour » nous-mêmes comme la source d'où s'épanchent les eaux » vives nécessaires à la fécondation de toute digne et louable » entreprise. » On ne peut, en effet, avoir une médiocre opinion de soi-même sans tomber fort bas dans sa propre estime aussi bien que dans celle des autres. Du reste, telles seront les pensées, tels seront les actes. Ce n'est pas en regardant bien bas vers la terre qu'on s'élève ; c'est en regardant bien haut vers le ciel. Le plus humble des hommes peut trouver dans le respect de soi un soutien et une consolation, et il n'est pas jusqu'à la pauvreté que ce sentiment ne puisse illuminer et ennoblir. S'il est un spectacle vraiment beau, c'est celui du juste résistant à toutes les sordides et mordantes tentations de la pauvreté, et poursuivant fièrement son chemin, sans se laisser avilir par aucune honteuse action.

Quant à l'utilité du savoir comme moyen de parvenir, c'est un point sur lequel il est inutile d'insister. On peut s'en rapporter, en fait d'enseignement de ce genre, à la clairvoyance de l'intérêt personnel, qui a déjà commencé à faire

comprendre assez généralement que l'éducation de soi-même est un des meilleurs placements que l'on puisse faire de son temps et de sa peine. Il n'est point de carrière, en effet, où l'intelligence ne soit de la plus grande utilité, soit pour apprendre à l'homme à se plier plus facilement aux circonstances, soit pour lui suggérer de nouvelles méthodes, soit pour augmenter de toutes façons son aptitude, son habileté, l'efficacité de ses efforts. Celui qui travaille de la tête aussi bien que des mains a toujours une idée beaucoup plus claire de sa besogne que celui qui ne travaille que des mains. Il sent en outre croître incessamment en lui la conscience de ses forces, et c'est là peut-être la pensée la plus consolante à laquelle il soit donné à l'esprit humain de s'attacher. Peu à peu aussi il devient plus capable de s'aider lui-même ; et plus il a de respect pour ses nouveaux mérites, mieux il est armé contre la tentation de s'abandonner aux jouissances vulgaires. Il contemple alors avec un nouvel intérêt la société et son action ; ses sympathies s'étendent et s'élèvent ; et il éprouve enfin le besoin de travailler pour les autres aussi bien que pour lui-même.

Cependant, quelques soins que l'on donne à sa propre éducation, on n'arrive point toujours à l'éminence dont les illustres *parvenus* que nous avons cités plus haut nous ont fourni tant d'exemples. Toujours et de toute nécessité, la grande majorité des hommes, quelque éclairée qu'elle soit, aura à vaquer aux occupations ordinaires de l'industrie ; et aucun degré de culture auquel la communauté puisse s'élever ne lui permettra, — même alors que ce serait désirable, ce qui ne l'est pas, — de s'affranchir de la routine journalière des travaux indispensables à l'existence matérielle de la société. Mais voici, selon nous, à quoi l'on peut arriver : on peut élever le travail dans l'estime des hommes en l'alliant aux nobles pensées qui ont pour le rang le plus humble les mêmes splendeurs que pour le plus élevé ; car

quelque pauvre ou humble que soit un homme, cela n'empêchera pas le grand penseur du temps présent ou des temps passés de venir s'asseoir chez lui et de lui tenir compagnie, sa demeure fût-elle la plus misérable cabane. C'est de cette façon que l'habitude des lectures bien choisies peut devenir la source du plus grand plaisir et du plus profitable avancement, et peut amener les résultats les plus précieux, en exerçant une douce coercition sur le caractère et la conduite d'un homme. Du reste, même alors que l'éducation de nous-mêmes ne nous conduit pas à la fortune, elle nous donne au moins l'excellente compagnie des pensées élevées. Un noble faisant un jour dédaigneusement cette question à un sage : « Que vous a rapporté toute votre philosophie? » le sage répondit : « Elle m'a au moins rapporté une chose, » c'est d'avoir toujours en moi une bonne société. »

Mais une foule de gens sont aptes à se laisser aller au désespoir et au découragement, parce qu'ils ne *réussissent* pas dans le monde aussi vite qu'ils croient le mériter. Ayant semé leur gland, ils s'attendent à le voir aussitôt devenir chêne. Ils ont peut-être considéré le savoir comme une marchandise ayant cours sur le marché, et ils sont mortifiés de ce qu'il ne se place pas aussi avantageusement qu'ils l'avaient espéré. Cette basse idée de la valeur du savoir n'est que trop encouragée par les fausses conceptions que l'on se fait toujours plus ou moins de la vie dans la société. Cependant c'est estimer bien peu le savoir que de le regarder comme un marchepied pour s'élever au-dessus des autres dans le monde, ou comme une source de dissipation et d'amusement intellectuel, plutôt que comme un moyen d'ennoblir son propre caractère et d'ouvrir un horizon plus vaste à son esprit. Il est sans doute très-honorable de chercher à s'élever et à améliorer sa condition sociale, mais cela ne devrait pas exiger le sacrifice de notre propre dignité. C'est condamner l'esprit à un rôle ignoble que de n'en faire que l'esclave du

corps ; et ne savoir que geindre et gémir sur notre malheureux sort, parce que nous ne réussissons pas à achever dans la vie des succès qui, après tout, dépendent bien plus de l'habitude du travail diligent et de l'attention aux affaires de détail que du savoir proprement dit, est la marque d'un petit esprit, sinon celle d'un esprit morose. A des gens de cette espèce, il n'y a vraiment qu'à répéter les paroles que Robert Southey adressa un jour à un ami qui lui demandait des conseils : « Je vous en donnerais volontiers, » s'ils pouvaient vous être bons à quelque chose ; mais le » moyen, je vous le demande, de guérir ceux qui se plai- » sent à être malades? Un homme sage et bon peut sans » doute s'emporter quelquefois contre le monde et d'autres » fois s'affliger de ce qui s'y passe ; mais on peut être bien » sûr qu'aucun homme ne fut jamais absolument mécontent » du monde, s'il y remplissait tous ses devoirs. Si un homme » d'éducation, ayant de la fortune, du loisir, l'usage de tous » ses membres, ne trouve aucun objet digne de ses efforts, » c'est tout simplement qu'il a plu à la Providence d'accorder » tous ces dons à un homme qui ne les mérite pas. »

Dans l'œuvre de sa propre éducation, l'étudiant sérieux doit s'attendre à rencontrer des difficultés de bien des sortes ; mais il ne faut pas oublier qu'il n'est pas de maître dont les enseignements vaillent ceux que donne la difficulté vaincue, comme il n'est pas d'expérience qui vaille celle que nous acquérons à nos propres dépens. Le célèbre Fox avait coutume de dire qu'il y avait plus à espérer d'un homme qui échouait quelquefois dans ses entreprises, mais ne se laissait arrêter par aucun échec, que de celui dont le succès uniforme ne mettait le caractère à aucune épreuve. Il est certain que c'est en trouvant ce qui *ne va pas* que nous sommes la plupart du temps conduits à trouver ce qui *va ;* et que très-probablement celui qui jamais ne fit une faute, ne fit jamais non plus une seule découverte. Un savant qui s'est distingué

par ses investigations dans les sciences physiques a donné comme un des résultats de sa propre expérience que toutes les fois qu'il s'était trouvé arrêté dans le cours de ses recherches par quelque obstacle en apparence insurmontable, il s'était aussi invariablement trouvé à la veille de faire quelque nouvelle découverte. Ce n'est du reste qu'au sein des difficultés et des chagrins de toutes sortes que les plus grandes pensées, les plus grandes découvertes, les plus grandes inventions ont pris naissance et ont grandi; et ce n'est qu'à grand'peine qu'elles ont fini par triompher.

Tout ce que nous apprenons est le secret d'une difficulté; et le secret de l'une nous aide à découvrir celui d'une foule d'autres. Telles choses qui dans l'éducation peuvent sembler relativement peu importantes, — l'étude des langues mortes, par exemple, ou celle des rapports des lignes et des surfaces que nous appelons mathématiques, — ont réellement une valeur pratique énorme, non pas tant par ce qu'elles nous apprennent que par le développement dont elles sont l'occasion. Le succès de ces études exige des efforts et une puissance d'application qui sans cela auraient pu rester toujours à l'état latent. Ainsi une chose conduit à une autre, et, le travail entretenant le travail, la lutte avec les difficultés ne cesse qu'où cesse la vie ou le progrès. Mais s'abandonner au découragement n'a jamais aidé et n'aidera jamais personne à surmonter une difficulté. Rien de plus juste aussi que l'avis de d'Alembert à l'étudiant qui se plaignait à lui de son peu de succès dans l'étude des premiers éléments des mathématiques : « Allez en avant, la force et la foi vous viendront. »

Rien de facile qui n'ait commencé par être difficile, pas même la plus simple et la plus primitive des actions, celle de marcher. Quant à la danseuse qui fait une pirouette, au violoniste qui joue une sonate, ce n'est qu'à la répétition perpétuelle des mêmes traits et aux nombreuses difficultés vaincues, qu'ils doivent leur habileté. On félicitait un jour

Carissimi de la facilité et de la grâce de ses mélodies. « Ah! » s'écria-t-il, « vous vous doutez bien peu de la peine qu'on a à » acquérir cette facilité-là. » « Combien de temps vous a-t-il fallu pour peindre ce tableau? » disait-on à Reynolds. « Toute » ma vie, » répondit-il. L'orateur qui, avec tant de facilité apparente, verse sur les auditeurs charmés les flots de son éloquence, n'arrive à ce merveilleux pouvoir qu'à force de travail, de patience, de persévérance, de répétitions, et souvent même de cruels désappointements. L'orateur américain Henry Clay, appelé à donner des conseils à des jeunes gens, leur expliqua ainsi le secret de ses triomphes : « Je dois » surtout mes succès à ce fait, qu'à l'âge de vingt-sept ans » je commençai, et que pendant nombre d'années je conti- » nuai à faire tous les jours une lecture et à parler ensuite » d'abondance sur le sujet traité dans le livre d'histoire ou » de science que j'avais lu. Je me livrais à ces improvisa- » tions, tantôt dans les champs, tantôt dans les bois, et sou- » vent même dans quelque grange isolée où je n'avais pour » auditeur que le bœuf et le cheval. C'est à cette pratique » précoce du plus grand de tous les arts que je dois les im- » pulsions premières et déterminantes qui m'ont entraîné et » ont donné sa direction et son caractère à toute ma des- » tinée. »

Les hommes dont l'éducation a été le plus soignée se sont aussi montrés les plus capables d'aborder avec résolution toute espèce de difficultés. L'extrême pauvreté elle-même n'a jamais été un obstacle pour ceux qui se faisaient un devoir de travailler à leur propre élévation. Le professeur de linguistique Alexandre Murray apprit à écrire en griffonnant ses lettres sur un vieux morceau de carton avec un bout de tige de bruyère brûlée. Le seul livre que possédât son père, pauvre berger, était un catéchisme de deux sous; mais ce livre était trop précieux pour qu'on s'en servît tous les jours, et c'est pourquoi on le gardait avec soin dans une

armoire pour les lectures du dimanche. Le professeur Moor, dans sa jeunesse, ne pouvant, tant était grande sa pauvreté, acheter les *Principia* de Newton, emprunta le livre et le copia tout entier de sa propre main. Une foule de pauvres étudiants que la misère obligeait à gagner leur vie par un travail journalier quelconque, n'ont pu, comme les oiseaux en hiver, lorsque la terre est couverte de neige, que glaner, çà et là et à de longs intervalles, quelques bribes de savoir.

William Cobbett a raconté lui-même comment il apprit la grammaire, et, rien ne pouvant donner une plus juste idée du courage avec lequel cet excellent homme s'attachait à vaincre les difficultés, nous citerons ici cette intéressante histoire. « J'appris la grammaire, » dit-il, « étant simple » soldat, à douze sous par jour. Le bord de mon lit dans » ma chambrée, ou celui du lit de camp au corps de garde, » fut le seul siége que j'eusse pour étudier; mon sac fut » ma bibliothèque; une planchette posée sur mes genoux, » ma table à écrire; et cette tâche ne me prit pas, à beaucoup » près, un an de ma vie. Je n'avais de quoi acheter » ni huile ni chandelle; et en hiver il était rare que je pusse » avoir d'autre lumière que celle du feu, et encore, à tour de » rôle seulement. Si j'ai pu, dans de telles circonstances et » sans parent ni ami pour me guider ou m'encourager, » venir à bout de cette entreprise, y a-t-il une excuse qu'un » jeune homme puisse invoquer, quelque pauvre qu'il soit, » quelque surchargé de travail qu'il soit, quelque mal servi » qu'il soit par les circonstances extérieures? Quoique je » fusse toujours mourant de faim, je ne pouvais acheter » une plume ou une feuille de papier qu'en me privant » d'une partie de ma nourriture. Je n'avais pas un moment » que je pusse dire mien; et il me fallait lire et écrire » au milieu des conversations, des rires, des chants et du » tapage d'au moins une douzaine d'hommes insouciants, s'il » en fut au monde, et cela juste au moment où ils étaient

» libres de tout contrôle. Ne vous figurez pas que les quel-
» ques centimes que me coûtaient de temps en temps mon
» encre, mes plumes ou mon papier fussent peu de chose.
» Un centime, hélas! était une somme pour moi! J'étais
» aussi grand que je le suis à présent. J'avais une excellente
» santé et je prenais beaucoup d'exercice. Tout l'argent qui
» ne se dépensait pas pour nous au marché montait à quatre
» sous par semaine pour chaque homme. Je me souviens,
» et comment pourrais-je l'oublier! qu'un jour, un ven-
» dredi, je m'étais arrangé de manière à avoir, toutes
» dépenses payées, un sou de reste : je destinais ce sou
» à l'achat d'un hareng saur le lendemain matin. En me
» déshabillant le soir, — je souffrais de la faim à un tel
» point que la vie m'était à charge, — je m'aperçus que
» j'avais perdu mon unique sou..... Je me cachai la tête sous
» ma misérable couverture et pleurai comme un enfant!
» Or, je le répète, si, dans de telles circonstances, j'ai pu
» entreprendre et mener à bien cette tâche, y a-t-il, peut-il
» y avoir, dans le monde entier, un jeune homme qui puisse
» trouver une excuse pour s'en exempter? »

Nous avons récemment entendu parler d'un exemple de persévérance et d'application non moins remarquable donné par un ouvrier français, demeurant pour le moment à Londres. Après avoir travaillé quelque temps comme maçon dans cette ville et dans les environs, il vint à manquer de travail et se vit aux prises avec la pauvreté. Dans ce dilemme, il alla voir un de ses compatriotes, avantageusement occupé à donner des leçons de français, et le consulta sur ce qu'il devait faire. « Faites-vous professeur! » lui dit celui-ci sans hésiter. — « Moi, professeur? » répondit le maçon, « moi qui ne suis qu'un ouvrier et qui ne parle
» guère qu'une espèce de patois! Vous vous moquez. »
— « Pas du tout, » reprit l'autre, « je parle très-sérieuse-
» ment, et je vous conseille de nouveau de vous faire pro-

» fesseur. Mettez-vous sous ma tutelle, et je me fais fort de » vous apprendre en très-peu de temps l'art d'enseigner. » — « Non, non, » répliqua le maçon, « c'est impossible; je » suis trop vieux pour apprendre; je n'ai pas fait d'assez » bonnes études; je ne puis être professeur. » Et il partit et se mit de nouveau à chercher du travail. A cette époque l'ouvrage allait mal à Londres, et, ne trouvant rien, notre homme résolut d'aller voir s'il ne serait pas plus heureux en province. Il partit, fit, mais en vain, plusieurs centaines de milles, et nulle part ne trouva d'occupation. De retour à Londres, il s'en alla tout droit chez l'ami dont il avait une première fois refusé de suivre les conseils, et lui dit : « J'ai » cherché partout de l'ouvrage, et partout j'ai échoué; je » suis déterminé maintenant à me faire professeur. » Et se plaçant immédiatement sous la direction de son ami, avec son application soutenue, sa vivacité de conception, sa vigoureuse intelligence, il ne tarda pas à se rendre maître des éléments de la grammaire, des règles de la construction et de la composition, et (ce qu'il avait encore en grande partie à apprendre) de la prononciation correcte du français classique. Quand son ami et instituteur le jugea suffisamment avancé pour entreprendre d'instruire les autres, il demanda pour lui une place annoncée comme vacante dans les journaux, l'obtint, et voilà enfin notre artisan devenu professeur. Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'institution à laquelle il fut attaché était située dans un de ces mêmes faubourgs de Londres où il avait autrefois travaillé; et chaque matin il avait sous les yeux, en face des fenêtres de sa chambre à coucher, les cheminées de trois cottages qu'il avait bâtis. Il craignit pendant quelque temps que l'on ne reconnût en lui l'ouvrier qui avait autrefois travaillé dans le voisinage, et qu'il n'en rejaillît quelque discrédit sur son école, qui était un établissement de premier ordre. Mais il n'avait point sujet d'entretenir de telles appréhensions; car

il se montra excellent maître, et ses élèves, en plus d'une occasion, furent publiquement complimentés sur leur connaissance du français. D'un autre côté, il s'attira le respect et l'amitié de tous ceux avec qui il fut en rapport, collègues et élèves; et quand l'histoire de son passé, de ses luttes, de ses difficultés vint à être connue parmi eux, ils ne firent que l'en estimer davantage.

Que de noms illustres on pourrait citer, si l'on avait à prouver combien est vrai le proverbe qui dit qu'*il n'est jamais trop tard pour apprendre!* Même dans un âge avancé les hommes peuvent encore beaucoup, s'ils sont résolus à se mettre de tout cœur à ce qu'ils entreprennent. Sir Henry Spelman avait passé la cinquantaine lorsqu'il commença ses études scientifiques. Franklin avait cinquante ans aussi lorsqu'il se mit sérieusement à l'étude de la physique. Dryden et Scott ne furent point connus comme auteurs avant leur quarantième année. Boccace avait trente-cinq ans lorsqu'il entra dans la carrière littéraire; et Alfieri en avait quarante-six lorsqu'il commença l'étude du grec. Le docteur Arnold apprit l'allemand dans un âge avancé, afin de lire Niebuhr dans l'original; et ce fut aussi pour lire les précieux ouvrages écrits, dans ces langues, sur la mécanique, que James Watt apprit, à l'âge de quarante ans, le français, l'allemand et l'italien, et cela tout en travaillant à son métier de fabricant d'instruments de mathématiques à Glasgow. Robert Hall, vieux et malade, fut un jour trouvé étendu sur le plancher, continuant, en dépit des souffrances qui le torturaient, à étudier l'italien, qu'il voulait savoir pour juger en pleine connaissance de cause du parallèle établi par Macaulay entre Milton et Dante. Handel, à quarante-huit ans, n'avait encore publié aucune de ses grandes œuvres. En vérité, c'est par centaines qu'on pourrait citer les hommes éminents qui sont entrés dans une voie toute nouvelle et ont commencé et mené à bien de nouvelles études à un âge relativement

avancé. Il n'y a plus aujourd'hui que le frivole et l'indolent qui disent : « Je suis trop vieux pour apprendre. »

Il est bon, du reste, de répéter ici ce que nous avons dit déjà, que ce ne sont pas les hommes de génie qui mènent le monde, mais ceux qui à une forte résolution joignent une ardeur infatigable. Malgré les nombreuses et singulières histoires que l'on entend tous les jours raconter sur l'enfance des hommes de génie, il n'en est pas moins vrai que l'habileté précoce ne saurait en aucun cas donner l'exacte mesure de la grandeur à laquelle l'homme fait parviendra. La précocité est tout aussi souvent un symptôme de maladie qu'un indice de vigueur intellectuelle. Que deviennent tous les petits prodiges? Où sont les forts en thème et les premiers prix? Suivez-les dans la vie, et vous trouverez souvent que ceux de leurs camarades qu'ils distançaient autrefois si facilement les ont à leur tour laissés bien loin derrière eux. On récompense les élèves intelligents; mais il est bien rare que les prix que l'on accorde à leur facilité et à leur vivacité d'intelligence leur servent à quoi que ce soit. Ce qu'on devrait bien plutôt récompenser, c'est l'effort, la persévérance, l'obéissance : car c'est celui qui, quoique doué de talents naturels inférieurs, fait de son mieux, qui, plus que tout autre, aurait besoin d'être, et devrait être encouragé.

Quel chapitre intéressant l'on pourrait écrire sur les ânes illustres, mauvais élèves dans leur adolescence, hommes remarquables dans leur âge mûr! Le peintre Pietro di Cortona était regardé dans son enfance comme tellement stupide, qu'on l'avait surnommé *Tête d'âne;* et Tomaso Guidi, à la même époque de sa vie, était généralement connu sous le sobriquet de *Thomas le lourdaud* (*Massaccio Tomassaccio*), ce qui ne l'empêcha pas de s'élever plus tard à la plus haute éminence. La place de Newton, à l'école, était au bout de l'avant-dernier banc. L'écolier qui était au-dessus de lui lui donna un jour un coup de pied, sur quoi notre gaillard,

qui au moins ne manquait pas de courage, le défia au combat et le vainquit; puis, non content d'avoir prouvé à son antagoniste de quoi il était capable en fait de coups de poing, il se mit dans la tête de lui prouver de quoi il était capable en fait d'étude, et, s'étant mis à travailler de toutes ses forces, il ne tarda pas à prendre la tête de la classe. Plusieurs de nos grands théologiens n'ont été rien moins que précoces. Isaac Barrow se fit surtout remarquer à l'école par son caractère emporté, ses habitudes de violence et sa paresse proverbiale; et il causa tant de chagrin à ses parents, que son père disait quelquefois que s'il plaisait à Dieu de lui prendre un de ses enfants, il espérait que ce serait Isaac, qui de tous était celui qui promettait le moins. Adam Clarke, étant enfant, pouvait, il est vrai, rouler des pierres énormes; mais il semblait si stupide que son père ne put s'empêcher de dire de lui que c'était *un affligeant lourdaud*. Dean Swift échoua dans ses examens à l'Université de Dublin et n'obtint sa recommandation pour Oxford que *speciali gratiâ*. Les célèbres docteurs Chalmers et Cook [1] étaient camarades à l'école provinciale de Saint-André; et ils étaient si stupides et si malfaisants que leur maître, irrité outre mesure, les chassa tous les deux comme des garnements incorrigibles.

Le brillant Shéridan montra dans son enfance si peu de talent, que sa mère, en le présentant à un professeur, accompagna la présentation de ce compliment, *que c'était un paresseux incorrigible*. Walter Scott n'était comme écolier qu'un assez mauvais garnement, toujours prêt à se battre, mais rarement à apprendre ses leçons. Le professeur Dalzell, de l'Université d'Édimbourg, porta sur lui ce jugement, qui, heureusement, n'était pas en dernier ressort, que *sot il était, et que sot il resterait*. Chatterton fut renvoyé à sa mère comme *un imbécile, dont on ne ferait jamais rien*. Burns,

[1] Cook devint plus tard professeur de philosophie morale à cette même école de Saint-André.

tout grand poète qu'il devint plus tard, ne brillait dans son enfance qu'aux exercices athlétiques. Quant à Goldsmith, il s'est comparé lui-même à une plante tardive. Alfieri, quand il quitta le collége, n'était guère plus avancé que lorsqu'il y entra; et il ne commença les études qui l'ont rendu célèbre que lorsqu'il eut parcouru la moitié de l'Europe. Le philanthrope John Howard fut aussi un âne illustre, et n'apprit, pour ainsi dire, rien à l'école durant les sept années qu'il y passa. Le fameux ingénieur Stephenson se fit remarquer surtout dans sa jeunesse par son habileté dans les jeux athlétiques, et aussi, il faut le dire, par l'attention qu'il donnait à son ouvrage. Le brillant Humphry Davy ne se distingua point non plus de ses camarades par son intelligence. Son professeur, le docteur Cardew, a dit en parlant de lui : « Tout le temps qu'il fut sous moi, il me fut im- » possible de discerner en lui les facultés par lesquelles il » s'est si hautement distingué. » Et lui-même a déclaré plus tard qu'il regardait comme un grand bonheur qu'on l'eût laissé jouir de *la liberté de travailler si peu* à l'école. Malgré toutes les jolies histoires que l'on a brodées sur sa précocité, Watt fut loin d'être un brillant écolier; mais il était, ce qui valait mieux, patient et persévérant; et ce fut par ce moyen et par le soin qu'il apporta à cultiver son goût pour les inventions qu'il parvint à perfectionner sa machine à vapeur.

Il en a été de même de quelques-uns des généraux les plus distingués. Lord Clive, le grand général anglo-indien, fut dans sa jeunesse un vrai chenapan, n'ayant d'énergie que pour le mal. Sa famille, trop heureuse de trouver un moyen de se débarrasser de lui, l'expédia à Madras; et ce fut pourtant l'homme qui jeta les fondements de la puissance britannique dans les Indes. Napoléon et Wellington furent d'assez tristes écoliers, ne se distinguant pas du tout dans leurs classes. La duchesse d'Abrantès disait du premier

qu'il avait dans son enfance une bonne santé, mais qu'il ne se distinguait point autrement du commun des martyrs. Un des généraux du parti fédéral américain, Ulysses Grant, avait été surnommé par ses camarades *Useless* Grant, — l'inutile, l'incapable Grant ; — et le plus distingué des lieutenants du général Lee, Stonewall Jackson, ne s'était fait remarquer dans sa jeunesse que par sa lenteur. Toutefois il se distingua à l'école militaire de West-Point par son application soutenue et par son infatigable persévérance. Quelle que fût sa tâche, il ne la laissait jamais inachevée; et, d'un autre côté, il ne feignait jamais de posséder des connaissances qu'il n'eût pas réellement acquises. « Mainte et mainte fois, » écrivait quelqu'un qui le connaissait bien, « appelé à répondre » aux questions faites par le maître sur la leçon du jour, on le » vit s'excuser disant : ‘ Je n'y ai pas encore jeté les yeux ; j'ai » ‘ eu assez à faire de finir d'apprendre la leçon d hier ou celle » ‘ du jour précédent!, Le résultat de ces efforts fut qu'il passa » dix-septième dans une classe de soixante-dix. Il n'y avait » probablement pas dans toute la classe un jeune homme » auquel Jackson ne fût au début inférieur en savoir aussi » bien qu'en talents; mais à la fin du cours il n'en avait » plus que seize devant lui, et il en avait laissé cinquante- » trois derrière. Ceux de son temps disaient que si le cours » des études eût été de dix ans au lieu de quatre, il serait » certainement arrivé à être le premier de la classe[1]. »

Ce que le docteur Arnold disait des jeunes gens est également vrai des hommes : ce qui fait la différence entre eux, ce n'est pas tant le talent que l'énergie. La persévérance étant donnée, l'énergie se change bientôt en habitude. Pourvu que le lourdaud ait de la persistance et de l'application, il finira certainement par devancer le brillant écolier à qui ces qualités font défaut. Le prix de la course est à celui qui va sans se presser, mais sans s'arrêter. C'est la persévérance

[1] Correspondance du *Times*, 11 juin 1863.

qui explique comment les positions respectives que de jeunes garçons occupaient à l'école sont si souvent renversées dans la vie réelle ; et il est curieux d'observer comment tels ou tels qui furent si habiles sont devenus des hommes si ordinaires, tandis que d'autres qui passaient pour des imbéciles, et dont on n'attendait rien de bon, avec leurs facultés lentes et leur pas inflexible, ont fini par prendre la position de chefs et de conducteurs d'hommes.

L'auteur de ce livre eut, dans son enfance, pour camarade de classe un des élèves les plus stupides qu'on eût jamais vus. L'un après l'autre, les maîtres les plus habiles l'avaient entrepris et l'avaient abandonné. Punitions corporelles, bonnets d'âne, caresses, supplications, rien n'y faisait. On fit plusieurs fois l'expérience de le placer en tête de la classe ; et c'était une chose curieuse que la rapidité avec laquelle il tombait à l'inévitable dernier degré, comme une masse de plomb passant à travers du vif-argent. Nombre de maîtres l'abandonnèrent, disant quil ne serait jamais qu'un âne bâté, et l'un d'eux alla même jusqu'à affirmer qu'il était d'une « stupidité phénoménale ». Quelque lent qu'il fût, cependant, le lourdaud avait en lui une sorte de sourde énergie et de ténacité qui se développèrent avec l'âge et les forces du corps ; et, chose étrange, lorsque enfin il se mêla aux affaires, on le vit peu à peu prendre l'avance sur plusieurs de ses camarades de classe et à la longue laisser le plus grand nombre d'entre eux derrière lui. La dernière fois que l'auteur en entendit parler, il était à la tête de la magistrature dans sa ville natale.

Il importe peu qu'un jeune homme soit lent, pourvu qu'il soit diligent. Pas à pas on va loin. La tortue qui va droit son chemin l'emporte sur le lièvre qui s'amuse à faire mille détours. Une grande facilité peut souvent même être un défaut : d'abord parce que celui qui apprend très-facilement oublie d'ordinaire tout aussi vite, et ensuite parce

qu'il n'éprouve aucun besoin de cultiver ces précieuses qualités, l'application et la persévérance, que le jeune homme moins bien doué se voit obligé d'exercer et qui sont toujours un des éléments les plus importants dans la formation du caractère. Davy disait : « Ce que je suis, je ne le dois » qu'à moi-même ; » et cela est également vrai de tout le monde.

En résumé, la plus haute éducation n'est pas tant celle que donnent les maîtres, que celle qu'on se donne à soi-même, lorsqu'on est devenu homme. C'est pourquoi les parents ne devraient point être impatients de voir les talents de leurs enfants amenés à une floraison précoce. Qu'ils sachent veiller et attendre patiemment, laissant le bon exemple et les influences paisibles produire leurs effets, et s'en remettant pour le reste à la Providence ; qu'ils tiennent la main à ce que leurs enfants puissent compter, grâce au libre exercice de leurs forces corporelles, sur une bonne provision de santé ; qu'ils les lancent franchement dans la voie du perfectionnement individuel ; qu'ils cultivent en eux, de bonne heure et avec soin, l'habitude de l'application et celle de la persévérance ; et, à mesure que ceux-ci avanceront en âge, ils les verront, pour peu que l'étoffe s'y prête, devenir de plus en plus capables de travailler avec vigueur et efficacité à l'œuvre de leur propre développement.

CHAPITRE DIXIÈME.

NOBLESSE DE CARACTÈRE. — LE VRAI GENTILHOMME [1].

« Il n'y a point d'action dans cette vie qui » ne soit le commencement d'une chaîne de » conséquences tellement longue qu'aucune » prévoyance humaine n'est assez haute pour » nous en montrer jusqu'au bout la perspective. » (THOMAS DE MALMESBURY.)

« Le talent se forme dans le silence de la vie » privée, et le caractère dans le tourbillon de » la vie publique. » (GOETHE.)

La noblesse du caractère est le couronnement et la gloire de la vie. C'est le plus précieux des biens; c'est le seul qui, dans l'estime générale, tienne lieu de rang et de fortune; le seul qui ennoblisse toute carrière et exalte toute position aux yeux de la société. La noblesse de caractère exerce un plus grand pouvoir que la richesse, et, sans exciter les mêmes jalousies que la renommée, confère les mêmes honneurs. Elle entraîne à sa suite une influence qui se fait toujours sentir, et à bon droit; car c'est l'influence de la droiture, de la constance, de l'honneur éprouvé : qualités qui, plus

[1] A coup sûr le mot *gentilhomme* est français; il serait donc très-difficile de traduire par un autre mot l'anglais *gentleman*. Cependant quelle qu'ait pu être la synonymie de ces deux versions du même mot dans les temps antérieurs à la révolution française, il est certain qu'aujourd'hui ils ne sont plus exactement synonymes, et que l'idée de noblesse de naissance qui s'attache au mot français et qui le fait de plus en plus tomber en désuétude, ne s'attache point au mot anglais qui, notamment dans les assemblées publiques, s'applique à toutes les classes de la société. Que le lecteur veuille donc bien se rappeler, en lisant ce chapitre, que le mot *gentilhomme* est pris ici dans son acception anglaise, et même dans l'acception la plus élevée moralement qu'il puisse avoir en anglais. (*Note du traducteur.*)

qu'aucune autre peut-être, commandent l'estime et la confiance des hommes.

La noblesse de caractère est la nature même de l'homme dans ce qu'elle a de meilleur : c'est l'ordre moral fait homme. Les grands caractères, en effet, ne sont pas seulement la conscience de la société; ils en sont aussi, du moins dans tout État bien gouverné, la puissance motrice par excellence : car, au fond, ce sont les qualités morales qui gouvernent le monde. Même dans la guerre, de l'avis de Napoléon lui-même, le moral est au physique comme dix est à un. Force, industrie, civilisation, tout pour les nations dépend de l'énergie des caractères individuels. Cette force de caractère est le fondement même de la sécurité publique; les lois et les institutions n'en sont que le reflet et la consécration. Dans la juste balance de la nature, individus, nations, races, tous obtiennent exactement la part qu'ils méritent; et il est aussi impossible que les qualités du caractère populaire ne se traduisent pas en faits correspondants à la nature de leur origine, qu'il est impossible à l'effet de ne pas suivre la cause.

Un homme peut n'avoir reçu qu'une éducation des plus modestes, n'avoir que des talents médiocres et peu ou point de fortune; et cependant, si cet homme est grand par le caractère, il aura toujours, à l'atelier, au comptoir, à la bourse, au sénat, une influence prépondérante. « Je ne veux m'é- » lever au pouvoir, » écrivait Canning en 1801, « que par » la force de mon caractère; je ne chercherai point d'autre » moyen de parvenir; et je me flatte de l'espérance que ce » moyen, s'il n'est pas le plus prompt, sera du moins le » plus sûr. » On se laisse vite aller à admirer les hommes d'intelligence; mais il faut qu'ils fassent preuve d'autre chose que d'intelligence pour qu'on se fie à eux. Franklin attribuait ses succès dans la vie publique, non à son éloquence ou à ses talents, qui n'avaient rien de très-brillant, mais à

l'intégrité bien connue de son caractère. « C'est ce qui me » donnait, » disait-il, « tant d'influence sur mes concitoyens. » Je n'étais qu'un pauvre orateur, j'hésitais dans le choix » de mes mots, parlais à peine correctement, ne m'élevais » jamais jusqu'à l'éloquence ; et cependant je faisais géné- » ralement prévaloir mon opinion. »

Dans les hautes positions aussi bien que dans les positions inférieures, c'est l'honnêteté du caractère qui crée la confiance. On a dit de l'empereur Alexandre Ier de Russie que son caractère personnel valait une constitution. Durant les guerres de la Fronde, Montaigne fut le seul parmi les gentilshommes français qui ne fut pas obligé de se barricader dans son château ; et l'on disait à ce sujet que le prestige qui s'attachait à son caractère personnel valait mieux pour lui qu'un régiment de cavalerie.

On a sans doute raison de dire que le savoir est une puissance ; mais il est bien plus vrai, et dans un sens bien plus élevé, que la noblesse de caractère en est une. L'esprit sans le cœur, l'intelligence sans la conduite, l'habileté sans la bonté sont des puissances à leur manière, mais des puissances qui peuvent très-bien ne s'exercer que pour le mal ; et quelque instruction, quelque amusement qu'elles puissent nous offrir, il est quelquefois tout aussi difficile de les admirer qu'il le serait d'admirer la prestesse de main chez un coupeur de bourse ou l'art de manier un cheval chez un voleur de grand chemin.

La véracité, l'intégrité, la bonté, — qualités qui ne peuvent pas s'attacher comme un ruban ou une croix sur la poitrine du premier venu, — forment l'essence du caractère viril, ou, pour nous servir de l'expression d'un de nos vieux écrivains, « cette fidélité incarnée à la vertu, qui pour servir celle-ci » n'a pas besoin d'en porter la livrée ». Celui chez lequel ces qualités s'unissent à la fermeté de propos porte avec lui un pouvoir auquel rien ne résiste : il est puissant pour

accomplir le bien, puissant pour lutter contre le mal, puissant enfin pour braver la misère et triompher du sort. Étienne Colonna étant tombé entre les mains de ses lâches agresseurs, ceux-ci lui demandèrent ironiquement : « Où donc est maintenant ta forteresse? » — « Ici, » répondit-il fièrement, en mettant la main sur son cœur. C'est dans le malheur que le caractère du juste brille du plus vif éclat ; et quand tout le reste vient à lui manquer, il a encore un terrain sur lequel il est invincible : c'est son intégrité et son courage.

Les règles de conduite suivies par lord Erskine, — homme remarquable par la haute indépendance de ses principes autant que par son attachement scrupuleux à la vérité, — sont dignes d'être gravées dans le cœur de tous les jeunes gens. « Un des premiers commandements, un des premiers » conseils que reçut ma jeunesse, fut de toujours faire ce » que ma conscience me commandait, et d'en laisser les » conséquences à Dieu. J'emporterai avec moi au tombeau » non-seulement le souvenir de cette leçon paternelle, mais » aussi, j'espère, la certitude d'y avoir été fidèle. Je l'ai » jusqu'à ce jour suivie, et je n'ai point lieu de me plaindre » que cette fidélité m'ait imposé le moindre sacrifice temporel. J'ai trouvé en elle, au contraire, une route qui » m'a conduit à la prospérité et à la richesse, et je ne manquerai pas de recommander à mes enfants de n'en point » suivre d'autre. »

L'éducation du caractère est en grande partie une question d'exemple : car nous nous laissons tous aller inconscienciesement à prendre le caractère, les mœurs, les habitudes et les opinions de ceux qui nous entourent. De bons principes peuvent avoir une grande influence; mais de bons modèles en ont une bien plus grande encore : car ces derniers nous offrent l'instruction en action, la sagesse à l'œuvre. Les bons conseils et les mauvais exemples ne font

que bâtir d'une main pour renverser de l'autre; d'où l'immense importance de choisir ses compagnons avec le plus grand soin, surtout dans la jeunesse. Il y a entre les jeunes gens une affinité magnétique qui tend insensiblement à leur imprimer une ressemblance commune. M. Edgworth était tellement convaincu que par le seul effet de la sympathie ils imitent ou prennent involontairement le ton de la compagnie qu'ils fréquentent, qu'il regardait comme un point de la plus essentielle importance de leur enseigner à choisir les meilleurs modèles. « Pas de compagnie ou une bonne, » était sa devise. Lord Collingwood, écrivant à un jeune ami, lui disait : « Ayez pour règle qu'il vaut mieux être seul » qu'en mauvaise compagnie. Choisissez vos compagnons » parmi vos égaux ou vos supérieurs : le mérite d'un homme » se reconnaît toujours à celui des gens qu'il fréquente. » De même que sir Peter Lely se faisait une loi de ne jamais regarder un mauvais tableau, s'il pouvait faire autrement, persuadé qu'il était qu'il ne pouvait le faire sans que son pinceau s'en ressentît; de même, celui qui se plaît à contempler souvent un échantillon de la dégradation humaine et à en faire sa société ne peut s'empêcher de s'assimiler graduellement à ce modèle. « Il n'est personne, » avait coutume de dire le fameux docteur Sydenham, « sur qui » le seul fait d'avoir parlé à un honnête ou à un malhon- » nête homme ne puisse, à un moment donné, exercer » une bonne ou une mauvaise influence. »

L'exemple, pour muet qu'il soit, est un des plus puissants instructeurs qu'il y ait au monde. Son école est celle de la vie pratique, où l'enseignement se donne par l'action, toujours beaucoup plus convaincante que la parole. L'enseignement oral peut bien nous indiquer la voie; mais c'est la force persistante et silencieuse de l'exemple qui, se communiquant à nous par les habitudes et se mêlant à notre existence même, nous entraîne avec elle. Les bons conseils

ont certainement leur poids : mais s'ils ne sont pas accompagnés de bons exemples, ils n'ont qu'une influence relativement faible; et si l'on y fait attention, on verra que l'expérience de la vie nous montre d'ordinaire les termes du dicton « Faites ce que je dis et non ce que je fais » renversés et rétablis dans leur ordre logique.

L'exemple, même dans les choses triviales en apparence, a donc une importance d'autant plus grande qu'il se mêle sans cesse à la vie des autres, et contribue forcément, en bien ou en mal, à former leur caractère. C'est ainsi que nous voyons le caractère des parents se reproduire constamment dans leurs enfants, et les exemples d'affection, de discipline, de travail et d'empire sur soi-même qu'ils leur donnent chaque jour vivre et agir encore alors que tout ce qu'on a appris par cœur est depuis longtemps oublié. Et c'est ce qui faisait dire à certain sage que ses enfants étaient « sa vie future ». La simple manière d'être et d'agir naturelle à un père ou à une mère peut suffire pour donner au caractère de l'enfant un cachet qui ne s'efface jamais. Et qui pourrait dire combien de jeunes gens se sont arrêtés sur la pente fatale, en songeant à quelque parent bien-aimé dont il ne fallait pas déshonorer la mémoire, en commettant quelque acte indigne ou en se complaisant dans quelque impure pensée? Les moindres bagatelles acquièrent ainsi de l'importance et deviennent susceptibles d'influencer le caractère des hommes. « Un baiser de ma mère, » disait West, « fit de moi un peintre. » C'est de la direction que des choses si insignifiantes en apparence impriment à l'enfance que dépendent principalement le succès et le bonheur futur de l'homme fait. En vérité, l'influence journalière que les parents exercent sur les enfants par la vie qu'ils mènent sous leurs yeux est si grande, que le meilleur système d'éducation paternelle pourrait presque se résumer dans ces deux mots : « Améliore-toi toi-même. »

Il y a quelque chose de terrible et de solennel dans l'idée qu'il n'est pas une action, pas une pensée dans la vie de l'homme, qui n'entraîne après soi une chaîne de conséquences dont il est impossible de suivre la trace jusqu'au bout; pas une qui, jusqu'à un certain point, ne colore notre vie, et n'influence insensiblement la vie de ceux qui nous entourent. Une bonne pensée et une bonne action ne manquent jamais de produire leurs fruits, même quoique nous ne soyons plus là pour en jouir; mais il en est de même aussi d'une mauvaise; et quelque obscure et insignifiante que soit notre existence, elle ne l'est jamais assez pour que nous puissions être sûrs que notre exemple ne produira aucun effet, soit en bien, soit en mal. Vraiment la vie de l'homme, même dans ce monde, participe en quelque sorte de l'immortalité. Nul individu dans l'univers n'existe seul et par lui-même; chacun de nous est une partie constituante d'un tout solidaire; et chacun de nous, par ses divers actes, accroît ou diminue, pour le moment et pour toujours, la somme du bien ou celle du mal dans l'humanité. De même que le présent a ses racines dans le passé et que la vie et les exemples de nos aïeux continuent à exercer sur nous leur puissante influence, de même par nos actes de chaque jour nous contribuons à former les conditions d'existence et le caractère des générations futures. L'homme vivant est un fruit développé et mûri par la culture de tous les siècles précédents. Des générations sans nombre, dont l'origine se perd dans une nuit de plus de six mille ans, s'échelonnent derrière nous, ayant chacune les mains posées sur les épaules de celle qui lui a succédé, et la génération vivante continue à recevoir et à transmettre le courant magnétique destiné à relier par une suite non interrompue d'actions et d'exemples le passé le plus reculé à la postérité la plus lointaine. Les actes d'aucun homme ne meurent complétement; son corps peut se résoudre en air et en

poussière, mais ses bonnes ou ses mauvaises actions continueront à porter des fruits selon leur espèce, et à influencer les générations humaines pour tous les temps à venir : c'est dans ce fait grave et solennel que consiste le grand péril et la grande responsabilité de l'existence humaine.

Ainsi, tout acte que nous faisons ou dont nous sommes témoins, toute parole que nous prononçons ou que nous écoutons, exerce une influence qui non-seulement empreint et colore toute notre vie à venir, mais qui se fait sentir dans la constitution même de la société tout entière. Il n'est pas toujours facile, et souvent même il est impossible de suivre à travers toutes ses ramifications les traces de cette influence parmi nos enfants, nos amis et nos connaissances; cependant elle y est très-certainement, et, que nous nous en apercevions ou non, elle y accomplit son œuvre. C'est ce qui explique l'immense importance du bon exemple, enseignement muet que, tous les jours de la vie, le plus pauvre et le plus humble parmi les hommes peut donner. Nul, en effet, n'est assez bas placé pour ne pas devoir aux autres cette simple et précieuse instruction; et il n'est condition si misérable qui ne puisse de cette façon devenir utile : car la lumière ne brille pas moins fidèlement dans la vallée que sur la colline. Partout et toujours, quelque défavorables que puissent être les circonstances extérieures, dans les huttes perdues au milieu des landes incultes, dans les hameaux, dans les allées étroites des grandes villes, peut s'élever le parfait honnête homme. Celui qui cultive un lopin de terre à peine plus grand que ce qu'il en faudra pour l'enterrer peut travailler avec tout autant de foi et d'espérance et dans un but tout aussi élevé que celui qui est destiné à hériter d'une grande fortune. L'atelier le plus humble peut devenir, au choix de ceux qui y travaillent, une école d'industrie, de science et de moralité, ou une école de paresse, de perversité et de dépravation. Tout dépend des individus, et de

l'usage qu'ils font des occasions de bien faire qui s'offrent à eux.

Une vie bien employée, l'honneur du caractère soigneusement gardé, ne sont pas un mince héritage à laisser à ses enfants et au monde : car c'est la plus éloquente leçon de vertu et la plus sévère critique du vice, en même temps que c'est une source durable de richesses précieuses entre toutes. Heureux ceux qui peuvent répéter avec Pope, répliquant à un sarcasme de lord Hervey : « Il me suffit que mes » parents, tels qu'ils étaient, ne m'aient jamais donné lieu » de rougir, et que leur fils, tel qu'il est, ne leur ait jamais » donné lieu de verser une larme. »

Il est donc essentiel que les jeunes gens cherchent la bonne compagnie et aspirent toujours à réaliser un idéal supérieur. Francis Horner, parlant des avantages dont ses relations personnelles avec des hommes d'une haute intelligence et d'un noble caractère avaient été la source pour lui, disait : « Je n'hésite pas à déclarer que je leur dois » plus, en fait de progrès intellectuel, qu'à tous les livres » que j'ai lus. » Lord Shelburne (marquis de Lansdowne) fit, dans sa jeunesse, une visite au vénérable Malesherbes, dont la présence l'impressionna si vivement que plus tard il disait : « J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais » été influencé au même point par le contact personnel » d'aucun homme; et si dans le cours de ma vie il m'arrive » de faire quelque bien, je suis certain que ce sera sous » l'inspiration du souvenir de M. de Malesherbes. »

Le contact des honnêtes gens ne manque jamais, en effet, de nous faire du bien, et nous retenons une partie de la grâce dont ils sont pleins, comme les promeneurs gardent sur leurs vêtements l'odeur des fleurs et des arbrisseaux au milieu desquels ils ont passé. Il n'est personne parmi ceux qui ont intimement connu feu John Stirling qui n'ait parlé de l'influence bienfaisante qu'il exerçait sur

tous ceux qui l'approchaient. Plusieurs lui ont dû de sentir pour la première fois leur pensée s'éveiller à une vie plus haute, et ont appris de lui ce qu'ils étaient, et ce qu'ils auraient dû être. M. Trench a dit de lui : « Il était impossible » d'être en contact avec sa noble nature sans se sentir en » quelque sorte *ennobli* et, comme je l'ai toujours éprouvé » en le quittant, *élevé* dans une sphère plus haute que » celle dans laquelle on est habituellement tenté de rester. » C'est là le genre d'influence qu'un noble caractère ne manque jamais d'exercer : nous sommes soulevés et illuminés par lui ; nous ne pouvons nous empêcher de céder à son entraînement et d'acquérir l'habitude de voir les choses comme il les voit : tant il y a de magie dans l'action et la réaction des esprits les uns sur les autres.

Les artistes aussi se sentent élevés par le contact avec des artistes plus grands qu'eux-mêmes. Le génie de Haydn, par exemple, prit feu pour la première fois au contact de Handel. Ce fut en entendant celui-ci jouer que Haydn sentit s'éveiller son ardeur pour la composition musicale ; et lui-même il croyait que, sans cette circonstance, il n'aurait jamais écrit *La Création*. Il disait de Handel : « Quand » il le veut, il frappe comme la foudre », et une autre fois : « Il n'est pas une de ses notes qui ne porte coup. » Scarlatti était un autre ardent admirateur de Handel. Il le suivit par toute l'Italie ; et son admiration pour lui était si grande, que plus tard, quand il parlait de lui, il faisait le signe de la croix. Les vrais artistes sont toujours prêts à reconnaître généreusement la grandeur de leurs confrères. Beethoven, par exemple, avait pour Cherubini la plus haute admiration ; et il salua avec enthousiasme le génie naissant de Schubert : « Vraiment, » disait-il, « c'est un feu divin que » celui dont Schubert est animé. » Northcote, dès son adolescence, contracta une telle admiration pour Reynolds, que se trouvant dans le Devonshire à une réunion publique

où le grand peintre était présent, il se fit jour à travers la foule jusqu'à lui, et parvint à toucher le pan de son habit, « ce qui » dit-il avec une touche d'enthousiasme juvénile qui montre bien la sincérité de son admiration pour le génie de Reynolds, « fut pour mon cœur une grande sa- » tisfaction ».

Une des preuves les plus frappantes de la force de l'exemple nous est donnée par la puissance qu'ont les braves d'inspirer les pusillanimes, de leur faire partager leur ardeur et de les entraîner par leur présence. C'est à cela que sont dus les miracles de valeur si souvent accomplis par des hommes d'ailleurs fort ordinaires, mais conduits par des chefs héroïques. Le seul souvenir des hauts faits de la vaillance est comme un tambour qui bat la charge, comme une trompette qui sonne le boute-selle. Jean Ziska, pour continuer même après sa mort à inspirer la valeur des Bohémiens, ne se contente pas de leur laisser son souvenir, il leur laisse sa peau et ordonne qu'on en fasse un tambour. Scanderbeg mort, les Turcs se partagent ses os, afin que chacun d'eux puisse en porter un fragment sur son cœur et se sentir assuré d'une partie du courage qu'il avait déployé durant sa vie, et dont il leur avait donné tant de preuves dans les combats. Le brave Douglas portait sur lui le cœur de Bruce, en Palestine; il voit un de ses chevaliers entouré et de toutes parts vivement pressé par les Sarrasins; il ôte de son cou la boîte d'argent contenant le cœur du héros, et, la jetant au plus fort de la mêlée, s'écrie : « Sois aujourd'hui » comme toujours le premier au combat, et que Douglas te » suive ou meure! » et ce disant, il se précipite au milieu des ennemis, et, percé de coups, va tomber à l'endroit même où il avait jeté la dépouille de son ami.

Le principal avantage des biographies consiste en ce qu'elles abondent en nobles exemples destinés à nous servir de modèles. Nos glorieux ancêtres sont encore présents

parmi nous par les souvenirs qu'ils nous ont laissés aussi bien que par les hauts faits qu'ils ont accomplis, et qui, eux aussi, vivent encore; ils viennent s'asseoir à notre table; ils nous guident et nous tiennent par la main, et nous fournissent, pour notre plus grand avantage, des exemples que nous pouvons tous les jours étudier, admirer et imiter. En réalité, quiconque a laissé derrière soi la mémoire d'une noble vie a laissé à la postérité une source de bien inépuisable : car cette vie est pour les autres un modèle d'après lequel dans tous les temps à venir ils pourront se gouverner, qui toujours pourra les animer d'une nouvelle ardeur et les aider à reproduire, sous d'autres formes, cette vie et les belles qualités de celui qui en fut le héros. C'est ce qui fait qu'un livre contenant la vie d'un homme vertueux est plein de semences précieuses : « C'est, » pour nous servir des paroles de Milton, « le plus précieux et le plus pur du » sang d'un maître esprit, embaumé et conservé en vue » d'une seconde vie. » Quelquefois un jeune homme se reconnaît dans une biographie, comme le Corrège, qui, sentant son génie s'éveiller en lui à la contemplation des œuvres de Michel-Ange, s'écria : « Et moi, aussi, je suis » peintre! » Sir Samuel Romilly a avoué, dans son autobiographie, qu'il avait été puissamment influencé par la vie du grand et généreux chancelier français d'Aguesseau. — « Les œuvres de Thomas, » dit-il, « m'étaient tombées sous » la main; je lus avec admiration son *Éloge de d'Aguesseau;* » et l'honneur dont il montrait que cet illustre magistrat » s'était couvert excita au plus haut point mon ardeur et » mon ambition, et ouvrit à mon imagination une nouvelle » perspective de gloire. »

Franklin avait coutume d'attribuer l'utilité et l'éminence du rôle qu'il avait rempli à ce qu'il avait lu dans son jeune âge les « *Essays to do Good* »[1] de Cotton Mather, livre où

[1] *Essais sur l'art de faire le bien.*

Mather n'avait fait que reproduire l'image de sa propre vie. Et, voyez comme un bon exemple en entraîne un autre à sa suite et se propage dans le monde entier à travers la suite des générations, Samuel Drew a déclaré qu'il prit pour modèle de sa propre vie, surtout dans les affaires, le type de Benjamin Franklin. Aussi est-il impossible de dire soit où s'arrêtera un bon exemple, soit où il finira ; si vraiment il peut avoir une fin. De là l'avantage, dans la littérature comme dans la vie, de fréquenter la meilleure compagnie, de lire les meilleurs livres, et de sagement admirer et imiter ce que nous trouvons en eux de plus parfait. « En fait de littéra- » ture, » disait lord Dudley, « j'aime à m'en tenir à la meil- » leure compagnie, qui se compose surtout pour moi de » vieilles connaissances avec lesquelles je désire toujours » devenir plus intime ; et je soupçonne que neuf fois sur dix » il est plus profitable, sinon plus agréable, de relire un » vieux livre que d'en lire un nouveau pour la première fois. »

On a vu quelquefois des livres qui contenaient de nobles exemples, pris au hasard et sans autre but de la part du lecteur que de passer le temps, éveiller des facultés dont l'existence jusque-là n'avait même pas été soupçonnée. Alfieri sentit les premières atteintes de sa passion pour les lettres en lisant la *Vie des grands hommes de Plutarque*. Loyola, jeune et brillant officier, servant au siége de Pampelune, fut dangereusement blessé à la jambe. Durant sa convalescence il demanda un livre pour se distraire. On lui apporta *la Vie des saints ;* et cette lecture enflamma tellement son esprit, qu'il résolut dès lors de se vouer à la fondation d'un ordre religieux. De même, Luther fut porté à entreprendre les grands travaux qui ont rendu sa vie à tout jamais mémorable, par la lecture de *la Vie et les Écrits de Jean Huss*. Le docteur Wolff découvrit sa vocation de missionnaire en lisant la *Vie de saint François Xavier ;* et ce livre enflamma sa jeune âme de la plus sincère et de

la plus ardente passion pour l'entreprise à laquelle dès lors il consacra sa vie. Enfin, ce fut en parcourant les *Voyages du capitaine Cook* que William Carey conçut l'idée d'entreprendre les sublimes travaux par lesquels il se signala comme missionnaire.

Francis Horner avait coutume de tenir note, dans son journal et dans ses lettres, des livres qui avaient exercé sur lui la meilleure et la plus durable influence. Parmi ces livres se trouvaient l'*Éloge de Haller* par Condorcet, les *Discours de sir Joshua Reynolds*, les *OEuvres de Bacon* et la *Vie de sir Matthew Hale* par Burnet. Horner dit que la lecture de ce dernier livre, — peinture d'un prodige de travail, — le remplit d'enthousiasme. De l'*Éloge de Haller* par Condorcet, il dit : « Je ne quitte jamais un tel livre sans me » sentir en proie à une sorte de palpitation pénétrante que » je ne sais comment définir, car elle tient tout à la fois de » l'admiration, de l'ambition et du désespoir. » Quant aux *Discours de sir Joshua Reynolds*, il dit : « Après les écrits » de Bacon, il n'y a pas de livre qui m'ait plus puissam- » ment engagé à m'instruire. Reynolds est un des premiers » hommes de génie qui aient condescendu à faire connaître » au monde le chemin par lequel on arrive à l'excellence; » la confiance avec laquelle il affirme l'omnipotence du » travail a pour effet de familiariser le lecteur avec l'idée » que le génie est plutôt une acquisition qu'un don de la » nature; et à cela se mêle si naturellement et si éloquem- » ment une admiration si élevée et si passionnée pour le » beau, qu'à tout prendre, il n'y a pas de lecture plus *entraî-* » *nante*. » Reynolds lui-même, chose remarquable, faisait remonter à la lecture de la biographie d'un grand peintre, par Richardson, l'entraînement passionné avec lequel il s'était livré à l'étude de son art; et plus tard Haydn, à son tour, s'enflamma du désir de suivre la même carrière en lisant la biographie de Reynolds. Ainsi la vie d'un seul

homme qui se distingue par l'énergie et la persistance de ses aspirations suffit pour allumer le feu sacré chez tous ceux qui ont les mêmes goûts et les mêmes aptitudes, et pour conduire à la même distinction et au même succès tous ceux dont les efforts sont également vigoureux. La chaîne de l'exemple embrasse ainsi tous les âges dans la succession infinie de ses anneaux, et l'admiration, mère de l'imitation, perpétue à travers les siècles la véritable aristocratie, celle du génie.

Un des plus précieux et des plus contagieux exemples que l'on puisse mettre sous les yeux de la jeunesse est celui du labeur joyeux; d'où cette observation d'un homme de bien que la bonne humeur est les neuf dixièmes du christianisme, comme l'assiduité joyeuse au travail est les neuf dixièmes de la sagesse pratique. La gaieté donne en effet de l'élasticité à l'esprit, met les spectres en fuite, et empêche le sentiment des difficultés de dégénérer jamais en désespoir, ce qui est dû à ce que l'esprit, abordant les difficultés avec l'animation de l'espérance, acquiert cette heureuse disposition à tirer parti des circonstances qui manque rarement d'assurer le succès. Un fervent esprit est toujours un heureux et vigoureux esprit : travaillant lui-même avec un entrain joyeux, il stimule les autres au travail, et revêt de dignité les occupations les plus vulgaires. Le travail le plus productif est toujours du reste celui qui est fait avec amour, celui qui sort des mains ou de la tête d'un homme au cœur joyeux. C'est ce qui faisait dire à Hume qu'il aimerait mieux n'avoir pour tout bien qu'un heureux caractère, toujours enclin à voir les choses par leur brillant côté, que d'avoir un caractère sombre et dix mille livres de rente.

Et c'est ici le lieu de faire observer combien le caractère peut être fortifié et soutenu par la culture des bonnes habitudes. Non-seulement, a-t-on dit, l'habitude est une seconde nature; mais l'homme lui-même n'est qu'un amas d'habitudes. Métastase avait une si haute opinion de la puis-

sance de la répétition des actes et des pensées, qu'il disait : « Tout chez l'homme est habitude, même la vertu ». Butler, dans son *Analogie*, signale la puissance de l'empire sur soi-même et de la ferme résistance à la tentation comme tendant à faire de la vertu une habitude; de sorte qu'à la longue, selon lui, il devient plus facile de faire le bien que de céder au péché. « De même que les habitudes du corps, » dit-il, « sont produites par les actes extérieurs, de même » aussi les habitudes de l'esprit sont produites par la mise » à exécution des résolutions intérieures, c'est-à-dire par la » réalisation pratique des principes d'obéissance, de véra- » cité, de justice et de charité. » Et lord Brougham, de son côté, dit, en parlant de l'immense importance qu'il y a à donner une bonne éducation et de bons exemples à la jeunesse : « Je m'en repose de tout sous le ciel à l'habi- » tude, sur laquelle de tout temps le législateur aussi bien » que le pédagogue ont particulièrement compté; à l'habi- » tude qui rend tout facile, et qui ne fait trouver de diffi- » cultés que dans la déviation de la ligne de conduite » adoptée. » C'est ainsi que si nous nous faisons une habitude de la sobriété, nous ne pouvons plus souffrir l'intempérance, et que si nous nous faisons une habitude de la prudence, nous voyons dans l'incurie du prodigue une chose qui révolte tous les principes sur lesquels se règle notre conduite individuelle. D'où la nécessité de veiller sur nous-mêmes avec le plus grand soin, et d'opposer la plus grande fermeté aux empiétements de toute mauvaise habitude : car le point le plus faible du caractère est toujours celui sur lequel on a une fois cédé; et il faut bien du temps pour qu'un principe restauré redevienne aussi ferme qu'un principe qui ne fut jamais ébranlé. « Les habitudes », dit avec autant de profondeur que de grâce un écrivain russe, « sont comme un collier de perles : défaites le nœud, et » tout le collier s'égraine. »

De quelque manière qu'elle se forme, l'habitude, une fois contractée, agit inconscienceusement et sans effort, et ce n'est qu'en lui résistant que l'on s'aperçoit de la puissance qu'elle a acquise. La répétition fréquente d'un acte quelconque crée bientôt l'aptitude et l'inclination ; et l'habitude qui peut sembler d'abord n'avoir pas plus de force qu'une toile d'araignée finit, une fois formée, par lier comme une chaîne de fer. Les petits événements de la vie, pris isolément, peuvent aussi paraître n'avoir pas grande importance ; mais ils sont comme la neige qui tombe silencieusement, flocon à flocon, et qui de ces flocons accumulés finit par former l'avalanche.

Le respect de soi-même, l'initiative individuelle, l'application, l'industrie, l'intégrité tiennent de la nature des habitudes et non de celle des croyances. Les principes ne sont en réalité que les noms que nous donnons aux habitudes ; car les principes sont des mots, mais les habitudes sont les choses elles-mêmes : nos bienfaiteurs ou nos tyrans, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Il arrive ainsi, à mesure que nous vieillissons, qu'une partie de notre individualité et de notre libre activité se change en habitude ; nos actions, de cette façon, arrivent à participer de la nature du destin ; et nous nous trouvons à la longue couverts de chaînes que nous avons forgées nous-mêmes.

Il n'est guère possible, en vérité, de se faire une trop haute idée de l'importance qu'il y a à élever la jeunesse dans de vertueuses habitudes. C'est dans le jeune âge que celles-ci se forment le plus aisément, et une fois formées, c'est pour toute la vie : comme des lettres gravées dans l'écorce d'un arbre, elles croissent et s'élargissent avec le temps. « Donnez à un enfant le pli qu'il doit suivre, et il n'en dé- » viera point en grandissant. » Le commencement, en effet, contient la fin. *Ce n'est que le premier pas qui coûte;* et de ce premier pas dépendent la direction et le but du voyage.

« Souvenez-vous », disait lord Collingwood à un jeune homme qu'il affectionnait, « que vous devez, avant d'avoir » atteint l'âge de vingt-cinq ans, vous être fait un caractère » et pour toute la vie. » Les habitudes se fortifiant et le caractère se fixant avec l'âge, il devient de plus en plus difficile, à mesure qu'on vieillit, d'embrasser une nouvelle carrière. C'est ce qui fait qu'il est souvent plus difficile de désapprendre que d'apprendre ; et c'est aussi ce qui justifie le joueur de flûte grec qui faisait payer ses leçons deux fois plus cher aux élèves qui avaient déjà étudié sous un autre maître, son inférieur. L'extraction d'une mauvaise habitude est infiniment plus douloureuse et immensément plus difficile que celle de la dent la mieux enracinée. Essayez de convertir celui chez qui la paresse, l'intempérance, la prodigalité sont devenues des habitudes, et dans l'immense majorité des cas vous échouerez : car ici l'habitude, étant arrivée à ne faire qu'un avec la vie elle-même et à en être partie intégrante, ne peut plus être déracinée. C'est ce qui a fait dire à M. Lynch que la meilleure des habitudes est celle de s'appliquer avec le plus grand soin à n'en contracter que de bonnes.

Il n'est pas jusqu'au bonheur qui ne puisse devenir une affaire d'habitude. On peut, en effet, s'accoutumer à voir tout en beau, comme on peut s'accoutumer à voir tout en laid. Le docteur Johnson a été jusqu'à dire, à ce propos, que l'habitude de voir les choses par leur beau côté valait mieux pour un homme que vingt-cinq mille francs de rente. Or, comme nous possédons à un très-haut degré le pouvoir d'exercer notre volonté de manière à diriger nos pensées sur les objets qui peuvent être pour nous une source de plaisir et de progrès plutôt que sur leurs contraires, il en résulte que, de cette façon, nous pouvons cultiver l'habitude des heureuses pensées, tout aussi bien que nous en pourrions cultiver une autre ; et cultiver chez tous,

hommes et femmes, un heureux naturel, un franc caractère, une aimable disposition d'esprit, est peut-être encore plus important que de les perfectionner dans quelque science et dans quelque art d'agrément que ce soit.

De même qu'il n'est pas de trou si petit qui ne laisse passer la lumière du jour, de même aussi il n'est pas de détail si insignifiant en apparence qui ne serve à faire connaître le caractère d'une personne. En vérité, le caractère individuel n'est que le résultat d'une foule de petits actes dûment et honorablement accomplis; et la vie de chaque jour est la carrière d'où nous extrayons, pour les dégrossir et les polir, les matériaux qui plus tard forment nos habitudes. Une des plus sûres pierres de touche du caractère est la manière dont nous nous conduisons envers les autres. De gracieuses manières envers nos supérieurs, nos inférieurs et nos égaux, sont une source constante de plaisir. Elles ne peuvent manquer de plaire aux autres, parce qu'elles indiquent un certain respect pour leur personnalité, mais elles nous causent dix fois plus de plaisir à nous-mêmes. Tout homme peut acquérir de bonnes manières, et, comme toute autre, cette acquisition dépend de nous en grande partie. Il ne tient qu'à nous, en effet, d'être polis et obligeants : il n'est pas même nécessaire pour cela d'avoir un sou vaillant. Bien plus puissante que celle du bruit ou de la force et bien plus féconde aussi, l'influence de l'amabilité dans le monde est comme celle de la lumière qui, pour agir en silence, n'en colore pas moins toute la nature. Elle se fait jour peu à peu et tranquillement, semblable au tout petit asphodèle qui, par la simple persistance de sa croissance, finit par soulever la motte de terre et par la jeter de côté.

Les mœurs et les coutumes, qui donnent à la vie sa couleur, sont bien autrement importantes que les lois, qui ne sont qu'une de ses manifestations. La loi, en effet, nous

touche par quelques points, mais les mœurs et les coutumes nous touchent de partout, et pénètrent le milieu social comme l'air ambiant que nous respirons. Les bonnes manières, comme nous les appelons, ne sont ni plus ni moins que l'affabilité de la conduite. Elles sont l'expression de la courtoisie et de la bienveillance; et la bienveillance est l'élément prépondérant dans toutes les relations sociales où les hommes peuvent mutuellement trouver plaisir et profit. « La politesse », disait lady Montague, « ne coûte » rien et achète tout. » La chose la moins coûteuse qu'il y ait au monde, c'est la bonté; rien ne donne moins de peine et n'exige moins de sacrifices. « Gagnez les cœurs, » disait Burleigh à la reine Élisabeth, « et vous aurez cœurs et » bourses. » Si nous voulions seulement laisser la nature agir avec sa bonté naturelle, libre d'affectation et d'artifice, les trésors de bonne humeur et de bonheur dont elle comblerait la société seraient incalculables. Ces petites aménités, qui forment pour ainsi dire la petite monnaie de la vie, peuvent séparément n'avoir qu'une très-faible valeur intrinsèque, mais c'est de leur fréquence et de leur accumulation qu'elles tirent leur importance. Elles sont comme les économies de liards et de minutes, qui, au bout de l'année ou de la vie d'un homme, produisent, si l'on en croit l'opinion générale, de si notables résultats.

Les manières sont l'ornement de l'action; et il y a une façon de dire une bonne parole ou de faire une chose obligeante qui en rehausse énormément le prix. Ce qui semble fait à contre-cœur ou comme un acte de condescendance est rarement accepté comme une faveur. Cependant il y a des hommes qui se font un mérite de leur rudesse, et qui, avec de la vertu et des talents, trouvent moyen de se rendre, par leurs manières, à peu près insupportables. Il est difficile d'aimer un homme qui, quoiqu'il s'abstienne, il est vrai, de vous donner des soufflets, se fait un plaisir de

vous blesser dans votre conscience ou de vous dire des choses désagréables. D'autres prennent des airs horriblement protecteurs, et ne perdent pas une occasion, quelque insignifiante qu'elle soit, de faire sentir leur grandeur et leur condescendance. Abernethy, se portant comme candidat pour la place de chirurgien à l'hôpital de Saint-Barthélemi, alla voir un personnage de cette espèce, riche épicier, et l'un des administrateurs de l'hôpital. Le grand homme, — nous parlons de l'épicier, — en voyant entrer chez lui le chirurgien, prit un air important pour recevoir celui qui, pensait-il, venait briguer son suffrage. « Je pré- » sume, monsieur », lui dit-il, « qu'à cette époque critique » de votre vie, vous avez besoin de mon vote et de mon » influence. » Abernethy, qui ne pouvait souffrir les faiseurs d'embarras, et qui se sentit exaspéré en s'entendant interpeller de cette façon, s'écria : « Non, pas du tout, je ne » veux que pour deux sous de figues ; allons, vite, enve- » loppez-moi ça au galop ; je suis pressé ! »

Le raffinement des manières, quoiqu'il soit du dernier ridicule lorsqu'il est poussé à l'excès, est cependant indispensable à tous ceux qui ont des affaires importantes à négocier. On peut même regarder l'affabilité et la politesse comme essentielles au succès de tout homme qui occupe une position éminente et vit dans les sphères élevées de la société ; et l'on a vu fréquemment le manque de cette vertu sociale neutraliser en grande partie les résultats que devaient faire espérer l'amour du travail, l'intégrité et l'honnêteté du caractère. Il y a sans doute dans le monde un petit nombre d'esprits tout ensemble forts et tolérants qui peuvent passer sur les défauts et l'angulosité des manières et ne tenir compte que des qualités plus solides ; mais le monde en général n'est pas si tolérant, et ne peut d'ailleurs, le plus souvent, faire autrement que de prendre la conduite extérieure pour base de ses jugements et de ses préférences.

Une autre manière de faire preuve de vraie politesse est de montrer du respect pour l'opinion d'autrui. On a dit du dogmatisme que ce n'est que la fatuité venue à maturité; et certes, de toutes les formes que cette qualité peut revêtir, la pire est celle de l'obstination et de l'arrogance. Que les hommes s'accordent donc une bonne fois la liberté de différer, et, lorsqu'ils diffèrent, qu'ils sachent se supporter et se tolérer les uns les autres. On peut maintenir ses principes et ses opinions avec une parfaite suavité, sans en venir aux coups ou aux gros mots ; et il y a des circonstances où les mots sont des coups, et infligent des blessures bien plus difficiles à guérir. A ce propos nous citerons une petite parabole assez instructive racontée il y a quelque temps par un prêcheur itinérant de l'Alliance Evangélique, lequel se trouvait alors sur les confins du pays de Galles : — « Marchant un jour vers les montagnes, de très-bonne » heure et par un temps brumeux, j'aperçus », dit-il, « au » flanc du coteau quelque chose qui se mouvait et qui » semblait si étrange, que je le pris pour un monstre. » Lorsque j'en fus plus près, je vis que c'était un homme. » Lorsque je l'abordai, je vis que c'était mon frère. »

La politesse innée qui prend sa source dans la droiture du cœur et dans la bienveillance des sentiments n'est l'apanage exclusif d'aucune classe, d'aucune position sociale. L'ouvrier qui travaille à l'établi peut en être doué tout aussi bien que l'ecclésiastique ou le sénateur. Ce n'est pas le moins du monde une des conditions nécessaires du travail d'être en quoi que ce soit rude ou grossier. La politesse et le raffinement qui distinguent toutes les classes de la société chez maints peuples du continent prouvent abondamment que ces qualités peuvent devenir le partage de tous, — comme sans doute elles le deviendront, grâce aux progrès de l'éducation et à l'extension des relations sociales, — sans qu'il soit nécessaire pour cela de sacrifier aucune des

qualités solides qui peuvent nous distinguer comme hommes ou comme peuples. De la plus élevée à la plus humble, de la plus riche à la plus pauvre, il n'est aucune classe, aucune condition sociale à laquelle la nature ait refusé le plus précieux de ses dons, un grand cœur. Jamais on ne vit un vrai gentilhomme qui n'eût en partage un noble cœur; et ce noble cœur, il peut battre aussi bien sous la blouse du paysan que sous l'habit brodé du grand seigneur.

Le vrai gentilhomme est celui dont le caractère s'est formé sur les plus beaux modèles. C'est un ancien et grand nom que celui de gentilhomme, et un nom dans lequel on a de tout temps reconnu un rang et une puissance. « Le gentilhomme se retrouve toujours, » disait le vieux général français à son régiment de gentilshommes écossais à Roussillon, « et c'est au moment du besoin et du danger qu'il » montre invariablement ce qu'il est. » Un tel caractère porte en soi une dignité qui commande l'hommage instinctif de tous les esprits généreux; et ceux-là même auxquels un rang et des titres en imposent le moins rendent volontairement hommage au vrai gentilhomme. Ses qualités ne sont point une affaire de mode ou de manières, mais une affaire de valeur morale; elles ne tiennent pas à des possessions, mais à des qualités personnelles. Le Psalmiste en peu de mots le représente, lorsqu'il parle de celui qui « marche en » intégrité, fait ce qui est juste, et dit la vérité ainsi qu'elle » est en son cœur ».

Le gentilhomme se distingue éminemment par le respect qu'il a pour lui-même. Il attache un grand prix à son caractère, non pas tant pour ce que les autres peuvent penser de lui, que pour ce qu'il en pense lui-même, et par égard pour l'approbation de sa propre conscience. Et de même qu'il se respecte, de même aussi, et par la même raison, il respecte les autres. L'humanité est sacrée à ses yeux; et de là sa politesse et sa tolérance, sa bienveillance et sa

charité. On raconte de lord Edward Fitzgerald que, voyageant dans le Canada avec des Indiens, il fut profondément blessé de voir une pauvre femme se traîner péniblement sous le poids des bagages de son mari, pendant que celui-ci marchait fièrement, libre de tout fardeau. Lord Edward n'y put tenir, et pour soulager la pauvre Indienne, il prit sur ses propres épaules le fardeau sous lequel elle pliait : admirable exemple de cette *politesse de cœur* qui est la politesse de tout homme vraiment noble.

Le vrai gentilhomme a un vif sentiment de l'honneur et évite scrupuleusement toute action basse. Il a pour modèle, en paroles aussi bien qu'en actions, un haut idéal de probité. Il ne biaise ni ne tergiverse, n'use ni de défaites ni de faux-fuyants : il est honnête, juste, droit. Sa loi est la rectitude, — l'action en droite ligne. Quand il dit *oui*, ce oui fait loi ; et il sait aussi, quand il le faut, dire courageusement *non*. Inaccessible à la corruption, il laisse aux âmes viles et sans principes l'infamie de se vendre à ceux qui ont intérêt à les acheter. Il est comme l'intègre Jonas Hanwey qui, remplissant les fonctions de commissaire chargé du service des vivres, refusait de recevoir d'un fournisseur le moindre présent : se mettant ainsi au-dessus des influences qui auraient pu, à son insu, le détourner du droit chemin dans l'accomplissement de ses devoirs publics. On peut en dire autant du duc de Wellington. Un matin, peu de temps après la bataille d'Assaye, le premier ministre de la cour d'Hyderabad vint lui rendre visite, pour savoir de lui, en particulier, quel territoire et quels avantages avaient été réservés à son maître dans le traité de paix conclu entre les princes Mahrattes et le Nizam. Pour obtenir ce renseignement, le ministre osa offrir au général une somme d'argent considérable, plus de 2,500,000 francs. Sir Arthur le regarda en face, très-tranquillement, pendant quelques secondes, puis lui dit : « Il paraît que vous êtes capable de

» garder un secret? » — « Certainement, » répliqua le mi-
» nistre. — « Eh bien, je le suis aussi, » dit le général; et, avec un sourire, il congédia le ministre désappointé. Ce n'est pas une chose qui fasse peu d'honneur à Wellington, que, malgré la constance de ses succès dans l'Inde, et quoiqu'il eût toutes sortes de facilités pour acquérir une immense fortune, il se soit trouvé, lorsqu'il revint en Angleterre, relativement pauvre. La même susceptibilité et le même désintéressement caractérisaient son noble parent, le marquis de Wellesley, qui, un jour, refusa aussi un présent de 2,500,000 francs que voulaient lui faire les directeurs de la compagnie des Indes orientales, à l'occasion de la conquête de Mysore. « Pas n'est besoin, » répondit-il, « de parler de l'indépendance de mon caractère, et de la di-
» gnité particulière qui est attachée aux fonctions que je
» remplis; ces importantes considérations ne sont pas les
» seules raisons qui m'engagent à refuser un présent qui ne
» me convient nullement. *Je n'ai d'autre souci que le bien*
» *de notre armée;* et je serais désolé de prendre quoi que
» ce soit sur ce qui revient à nos braves soldats. » Et le marquis resta inébranlable dans sa résolution.

Les richesses ni la naissance n'ont aucune connexité nécessaire avec les qualités qui font le vrai gentilhomme. Le pauvre peut être, sous tous les rapports, un parfait gentilhomme. Il peut être honnête, véridique, juste, poli, tempérant, courageux, indépendant, plein de respect pour lui-même, en un mot, un vrai gentilhomme. L'homme pauvre de fortune mais riche de cœur est de toutes façons supérieur à l'homme riche de fortune mais pauvre de cœur. Pour parler comme saint Paul, le premier « semble
» ne rien avoir, et possède cependant toutes choses », tandis que l'autre semble posséder toutes choses, et en réalité n'a rien. Le premier espère tout et ne craint rien; le second n'espère rien et craint tout. Il n'y a que les pauvres de cœur

qui soient réellement pauvres. Celui qui, ayant tout perdu, conserve le courage, l'égalité d'âme, l'espérance, la vertu et le respect de soi-même, est encore riche. Pour lui, le monde est, pour ainsi dire, gardé en dépôt; son esprit plane au-dessus des soucis grossiers, et rien ne l'empêche de marcher le front haut, en vrai gentilhomme.

Il n'est pas rare de voir battre sous l'habit le plus pauvre le cœur tout à la fois le plus vaillant et le plus doux. Nous citerons à ce sujet une anecdote un peu vieille, mais charmante. Un jour, dans un débordement soudain de l'Adige, le pont de Vérone fut emporté, à l'exception de l'arche centrale sur laquelle était bâtie une maison dont les habitants, penchés aux fenêtres, imploraient l'aide des riverains. L'arche s'affaissait à vue d'œil. « Cent louis, » cria le comte Spolverini, « à qui s'exposera pour sauver ces mal» heureux! » Un jeune paysan sortit de la foule, sauta dans un bateau et gagna le large. Ayant réussi, non sans peine, à aborder au lieu du danger, il recueillit toute la famille dans son bateau, et se dirigea de nouveau vers la rive, où il débarqua tout son monde sain et sauf. « Voici votre argent, mon » brave, » lui dit alors le comte. Mais le jeune homme : « Je » n'expose pas ma vie pour de l'argent; donnez cela à cette » pauvre famille qui en a grand besoin. » L'esprit du vrai gentilhomme parlait par la bouche de ce paysan.

M. Turnbull, dans son ouvrage sur l'Autriche, raconte, pour montrer comment le gouvernement de ce pays est redevable aux qualités personnelles de ses princes de la place qu'il occupe dans les affections du peuple, une jolie anecdote du défunt empereur François. « A l'époque où le cho» léra sévissait à Vienne, l'empereur, se promenant dans » les rues de la ville et des faubourgs, accompagné d'un » aide de camp, rencontra un mort que l'on emportait sur » un brancard et que nul n'accompagnait au champ du » repos. Frappé d'une circonstance si extraordinaire, il en

» demanda l'explication, et apprit que le défunt était un » pauvre diable qui était mort du choléra et que ses pa- » rents se dispensaient d'accompagner au cimetière, ce der- » nier devoir étant, à cette époque, considéré comme des » plus dangereux : ' Eh bien, , dit François, ' nous les rem- » ' placerons, car je ne veux point que mes pauvres sujets » ' soient ainsi enterrés sans la moindre marque de respect ; , » et il suivit le corps jusqu'à un cimetière éloigné, et, tête » nue, resta là jusqu'à ce que toutes les cérémonies reli- » gieuses eussent été fidèlement accomplies. »

Par-dessus tout le vrai gentilhomme a horreur du mensonge. Il sent que la vérité est le couronnement de la vie et l'âme de la justice dans les affaires humaines. Lord Chesterfield, ayant à définir un gentilhomme, dit « que c'é- » tait celui dont la véracité faisait le succès » ; et rien de ce qu'il a dit ne lui a mérité plus que cette affirmation les suffrages sympathiques de ses compatriotes. Le duc de Wellington, qui avait une horreur insurmontable pour le mensonge, écrivit à Kellermann, qui commandait alors les troupes qui lui étaient opposées en Espagne, pour lui dire que s'il était une chose dont un officier anglais se piquât plus que d'une autre, son courage excepté, c'était sa véracité. « Quand des officiers anglais, » disait-il, « ont donné » leur parole de ne pas s'échapper, soyez sûr qu'ils la tien- » dront. Croyez-moi, fiez-vous à eux : la parole d'un offi- » cier anglais est une garantie plus sûre que la vigilance » des sentinelles. »

Le vrai courage et la douceur vont habituellement ensemble. L'homme vraiment brave est généreux et patient, jamais implacable ni cruel. Cela est si vrai, que, pour faire l'éloge du célèbre navigateur sir John Franklin, son ami Parry disait : « C'était un homme qui ne tournait jamais » le dos au danger, et qui cependant était doué d'une telle » tendresse de cœur, qu'il n'eût pas écrasé un moustique. »

Un beau trait, vraiment noble et digne de l'esprit héroïque de Bayard, est celui d'un officier français, dans le combat de cavalerie d'El Bodon, en Espagne. Il s'avançait l'épée haute sur sir Fulton Harvey, et il était sur le point de frapper, lorsqu'il s'aperçut que son antagoniste n'avait qu'un bras : il s'arrêta aussitôt, abaissa son épée devant sir Fulton, et, faisant le salut militaire, partit au galop.

Il y a une foule de signes auxquels on peut reconnaître le vrai gentilhomme; mais il y en a un qui est infaillible, c'est celui-ci : comment exerce-t-il son autorité sur ceux qui lui sont subordonnés? comment se conduit-il envers les femmes et les enfants? comment, officier, traite-t-il ses soldats; patron, ses ouvriers; maître, ses élèves; homme, ceux qui sont plus faibles que lui? La discrétion, la patience, la bonté avec lesquelles il use de son pouvoir dans certaines circonstances, peuvent en vérité être regardées comme l'épreuve la plus rude à laquelle un noble caractère puisse être soumis. Celui qui abuse de son autorité vis-à-vis de ceux qui ne sont pas en position de lui résister peut se croire un très-grand personnage, mais n'est rien moins qu'un gentilhomme; et celui qui tyrannise le faible et l'impuissant n'est pas un homme, c'est un lâche. Le tyran, a-t-on dit avec raison, n'est que l'envers d'un esclave. La force et la confiance qu'elle inspire, chez l'homme qui a le cœur bien placé, donnent une grande noblesse au caractère; mais il faut que l'homme juste sache faire usage de sa force; car

« *It is excellent*
» *To have a giant's strength, but it is tyrannous*
» *To use it like a giant.* »

« Il est bon
» D'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique
» De s'en servir comme un géant. »

La douceur est en vérité la meilleure preuve de la noblesse du caractère Le vrai gentilhomme se montrera donc

dans toute sa conduite plein d'égards pour les sentiments des autres, plein d'aménité pour ses inférieurs et ses subordonnés aussi bien que pour ses égaux, et plein de respect pour leur dignité personnelle ; il aimera mille fois mieux souffrir un tort léger que de courir le risque de commettre une grande injustice en interprétant défavorablement la conduite d'un autre ; il saura tolérer les faiblesses, les défauts, les erreurs de ceux qui dans la vie n'ont pas eu les mêmes avantages que lui ; il sera compatissant même envers les animaux ; il ne se vantera ni de ses richesses, ni de sa force, ni de ses talents ; il saura obliger les gens sans prendre de grands airs ; il sera de ceux dont on pourra dire, comme Walter Scott de lord Lothian : « C'est un homme dont on » peut recevoir une faveur, et, par le temps qui court, » c'est beaucoup dire. »

Le vieux Fuller, avec l'originalité qui le caractérise, a résumé en quelques mots le caractère du vrai gentilhomme et de l'homme d'action, lorsqu'il a représenté le grand amiral sir Francis Drake comme « un homme d'une vie » pure, juste dans ses commandements et fidèle à sa pa- » role ; bienveillant envers ses subordonnés, et ne haïssant » rien tant que la paresse ; ne s'en remettant jamais, surtout » dans les affaires d'importance, aux soins des autres, quel- » que habiles et dignes de confiance qu'ils pussent être ; » méprisant le danger, et ne reculant devant aucune fati- » gue ; résolu enfin à se montrer (secondé ou non) ce qu'un » homme doit être dans toutes les occasions où il faut de » l'énergie, de l'habileté ou du courage. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE TROISIÈME.

INVENTEURS ET PRODUCTEURS.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE L'APPLICATION DANS LES SCIENCES ET DANS LES LETTRES.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DE L'APPLICATION DANS LES BEAUX-ARTS.

CHAPITRE SIXIÈME.

ÉNERGIE ET COURAGE.

CHAPITRE SEPTIÈME.

HOMMES D'AFFAIRES.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ARGENT. — SES US ET ABUS.

CHAPITRE NEUVIÈME.

ÉDUCATION DE SOI-MÊME. — FACILITÉS ET DIFFICULTÉS QU'ELLE PRÉSENTE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

